



Emilio Salgari

LE CORSAIRE NOIR

1902

Traduction J. Fargeau

Table des matières

I LA FLIBUSTE	4
II DEUX RESSUSCITÉS	12
III UNE EXPÉDITION AUDACIEUSE.....	26
IV LE PRISONNIER.....	40
V UN DUEL ENTRE QUATRE MURS.....	50
VI DANS LES RUES.....	61
VII LA SITUATION SE COMPLIQUE.....	85
VIII COMBAT DE GENTILSHOMMES	100
IX UNE FUITE PRODIGIEUSE.....	114
X UN TERRIBLE SERMENT.....	129
XI À BORD DE LA « FOUDRE »	138
XII LA DUCHESSE FLAMANDE	160
XIII UN HOMME ÉTRANGE	172
XIV FASCINATIONS.....	186
XV L'OURAGAN.....	196
XVI À LA TORTUE.....	203
XVII LA MAISON DU CORSAIRE NOIR	212
XVII LE NOM DU TRAÎTRE.....	223
XIX L'ASSAUT	231
XX SUR LA PISTE DU GOUVERNEUR	243
XXI DANS LA FORÊT VIERGE	253

XXII LA SAVANE TREMBLANTE.....	262
XXIII CARMAUX « BOUCANÉ »	278
XXIV LES MAÎTRES DE LA FORÊT	288
XXV L'ATTAQUE DES ARAWAKIS	303
XXVI ENTRE LES FLÈCHES ET LES GRIFFES	314
XXVII LE SUCEUR DE SANG.....	325
XXVIII TROP TARD.....	332
XXIX LA CARAVELLE ESPAGNOLE.....	344
XXX ASSIÉGÉS.....	359
XXXI DANS LES MAINS DE WAN GULD.....	370
XXXII LA PROMESSE D'UN GENTILHOMME	382
XXXIII L'OLONAIS	394
XXXIV À GIBRALTAR	403
XXXV LE SERMENT DU CORSAIRE NOIR.....	416
À propos de cette édition électronique.....	431

I

LA FLIBUSTE

Vers 1625, époque où la France et l'Angleterre s'efforçaient par une guerre incessante d'amoindrir la puissance alors formidable de l'Espagne, deux navires, l'un français, l'autre anglais, montés par d'intrépides corsaires recrutés dans la mer des Antilles, pour ruiner le commerce florissant des colonies espagnoles, jetèrent presque en même temps l'ancre devant une petite île nommée Saint-Christophe et habitée seulement par quelques tribus de Caraïbes.

Les Français avaient pour chef un gentilhomme normand appelé d'Enaubuc, et les Anglais le chevalier Thomas Warner.

Séduits par l'évidente fertilité de l'île et l'accueil pacifique des indigènes, les corsaires, renonçant d'un commun accord à leur existence aventureuse, se partagèrent fraternellement cette terre et y fondèrent deux petites colonies.

Depuis cinq ou six ans, ils vivaient là paisibles, en cultivant le sol, quand un jour survint une escadre espagnole, dont les équipages, en vertu de la prétention de leur pays, considérant comme sa propriété absolue toutes les îles du golfe du Mexique, saccagèrent les habitations et tuèrent la majeure partie des colons. Ceux qui purent échapper à la rage des envahisseurs gagnèrent une autre île de dix à douze lieues de longueur, située au nord-ouest de Saint-Domingue,

dont elle n'est séparée que par un bras de mer d'environ deux lieues, dotée d'un port facile à défendre, et nommée *la Tortue*, parce que, vue à distance, elle ressemble à l'un de des animaux flottant sur les eaux.

Ces quelques réfugiés furent les fondateurs de cette flibuste qui devait bientôt stupéfier le monde par l'incroyable audace et la réussite prodigieuse de ses entreprises.

Pendant qu'un certain nombre d'entre eux s'adonnaient encore tranquillement à diverses cultures, qui réussissaient à merveille sur un terrain vierge, les autres, animés du désir de venger la destruction des deux petites colonies, se mirent à courir les mers, sur de simples canots, mais en causant déjà de grands dommages aux Espagnols.

La Tortue ne tarda pas à devenir un centre important, vu le nombre d'aventuriers accourus des différents points des Antilles, ou spécialement envoyés d'Europe par des armateurs normands.

Cette multitude, particulièrement composée de proscrits, de gens sans aveu, de soldats, de marins avides de butin, qui, impatients de faire fortune, en mettant la main sur le produit des mines dont l'Espagne tirait des fleuves d'or, continuèrent d'autant mieux leur piraterie que leurs nations d'origine étaient en guerre ouverte avec le colosse ibérique.

Les colons espagnols de Saint-Domingue, voyant la sécurité de leur commerce singulièrement menacée, avisèrent à se débarrasser de ces pillards. Choisisant un moment où la Tortue était presque sans garnison, ils y envoyèrent un corps de troupe, qui n'eut pas de peine à s'en emparer, et qui extermina sans merci tous les flibustiers qui s'y trouvèrent.

Ceux des flibustiers qui étaient alors en mer, apprenant le massacre de leurs camarades, jurèrent d'en tirer vengeance ; et, sous le commandement d'un Anglais nommé Willes, ils reconquirent leur île par une lutte désespérée, tuant à leur tour tous les Espagnols qu'ils purent saisir ; mais après cette revanche, la discorde s'étant mise parmi les colons, les Espagnols en profitèrent pour fondre de nouveau sur la Tortue, dont ils chassèrent les habitants, qui furent alors contraints de fuir dans les forêts de Saint-Domingue.

Et de même que les premiers colons de Saint-Christophe réfugiés à la Tortue furent les créateurs de la flibuste, de même les fuyards de la Tortue furent les créateurs de ce qu'on nomma la *boucanerie*.

Les Caraïbes appelaient *boucan* l'acte d'enfumer les viandes des bêtes tuées, qui se vendaient dans le pays, et d'en dessécher les peaux, que des trafiquants européens venaient acheter. De là les chasseurs furent appelés *boucaniers*. Ces hommes, qui devaient être plus tard les valeureux alliés et auxiliaires des flibustiers, vivaient comme de véritables sauvages, habitant de misérables cabanes, construites avec des branchages. Ils avaient pour tout vêtement une chemise de grosse toile, souvent toute tachée de sang, un grossier pantalon, une large ceinture recevant un sabre court et deux grands couteaux, des souliers en peau de porc et un mauvais chapeau.

Ils n'avaient d'autre ambition que de posséder un bon fusil et une nombreuse meute de forts chiens.

Associés deux à deux pour pouvoir, au cas échéant, se venir mutuellement en aide, ils n'avaient point de famille. À l'aube ils partaient pour la chasse, affrontant vaillamment les bêtes sauvages, qui abondaient dans les vastes forêts de

Saint-Domingue, et ne rentraient que le soir, rapportant, avec les peaux des animaux abattus, des pièces de viande pour leur repas. Au cours de la journée, ils se contentaient souvent de sucer toute crue la moelle d'un des gros os d'une bête qu'ils avaient tuée.

Formant une confédération, ils commencèrent à causer de l'ennui aux Espagnols, qui, les poursuivant comme des fauves, et ne pouvant en venir à bout, organisèrent de grandes battues pour détruire en masse les bœufs et porcs sauvages : ce qui mit les malheureux chasseurs dans l'impossibilité de vivre.

Ce fut alors que les boucaniers et les flibustiers s'unirent sous le titre de *Frères de la côte*, et que, en proie à une ardente soif de vengeance, ils retournèrent en nombre à la Tortue, dont ils s'emparèrent de nouveau.

Ces infatigables chasseurs, qui étaient pour la plupart de fins tireurs, prêtèrent une aide puissante à la flibuste, qui prit dès lors un immense développement.

La Tortue prospéra rapidement et devint le rendez-vous de tous les aventuriers de France, de Hollande, d'Angleterre et de mainte autre nation, reconnaissant pour chef principal un nommé Bertrand d'Oléron, à qui le gouvernement français, en lutte déclarée avec l'Espagne, avait conféré un titre de gouverneur de l'île.

Alors les Frères de la côte, qui ne disposaient en principe que de misérables chaloupes, où ils pouvaient à peine se mouvoir, donnèrent avec une intrépide ironie la chasse aux navires espagnols, et ne tardèrent pas à en capturer plusieurs, qu'ils s'approprièrent, et qui les rendirent de plus en plus redoutables.

Comme tout d'abord ils n'avaient point de canon, ils y suppléaient par le tir habile des boucaniers, qui, pour peu qu'ils pussent approcher d'un vaisseau espagnol, avaient bientôt fait d'en détruire l'équipage.

Les flibustiers avaient une telle audace, un mépris si absolu du danger, de la mort, qu'ils affrontaient sans hésitation les plus grands navires, à l'abordage desquels ils montaient en désespérés, malgré les décharges d'artillerie et les résistances les mieux organisées ; si bien que les Espagnols, témoins de leur courage vraiment surhumain, en étaient venus à les considérer de bonne foi comme des êtres agissant avec l'appui et la protection des puissances infernales.

Rarement ils faisaient grâce de la vie aux vaincus : se conformant d'ailleurs aux procédés dont leurs adversaires usaient avec eux. Ils n'épargnaient guère que les personnages de distinction, dont ils espéraient tirer une forte rançon. Ils jetaient les autres à l'eau. C'était des deux parts une lutte d'extermination, sans le moindre sentiment de générosité.

Ces voleurs de mer avaient un ensemble de lois qu'ils reconnaissaient scrupuleusement. Les droits étaient égaux pour tous. Cependant quand on faisait le partage du butin, les chefs avaient une part plus grosse. On réservait aussi, après la vente d'une prise, des primes pour les plus vaillants et pour les blessés. Ils attribuaient une certaine somme à celui qui était monté le premier à l'abordage d'un vaisseau, ou qui s'était emparé du pavillon ennemi. Ils accordaient en outre plusieurs centaines de piastres pour la perte d'un bras, d'une jambe ; et les blessés avaient droit à une piastre par jour pendant un temps plus ou moins long, selon la gravité de leur état.

À bord des navires corsaires, des règles sévères maintenaient le bon ordre. Étaient punis de mort ceux qui abandonnaient leur poste pendant le combat, ou qui donnaient des signes de lâcheté. Le vin et les boissons fortes étaient prohibés après huit heures du soir, qui était le moment fixé pour l'extinction des lumières et le repos. Les querelles, les duels et les jeux de toutes sortes étaient absolument interdits. Ceux qui pouvaient être convaincus de trahison étaient conduits et abandonnés dans une île déserte, ainsi que ceux qui dans un partage se seraient approprié le moindre objet qui ne leur revenait pas de droit. À vrai dire, il était bien rare que de pareils cas se présentassent ; car généralement les Frères de la côte étaient entre eux d'une probité à toute épreuve.

Quand ils possédèrent de nombreux navires, les flibustiers devinrent encore plus audacieux, et, ne trouvant plus de captures à faire dans les parages qu'ils fréquentaient, parce que les Espagnols y avaient cessé tout commerce, ils visèrent à des entreprises plus importantes.

Montbars, gentilhomme languedocien, venu en Amérique dans le seul but, disait-il, de venger les malheureux Indiens si cruellement traités par les conquérants espagnols, comme Pizarre et Cortès, fut le premier qui s'acquit une grande renommée par la conduite de ces expéditions. À la tête des flibustiers et boucaniers réunis, il alla attaquer et ravager les côtes de Cuba, de Saint-Domingue, en massacrant sans pitié tout ce qui était espagnol : ce qui lui valut le surnom d'*exterminateur*.

Après lui se distingua par des exploits analogues un autre Français, Pierre, dit le Grand, de Dieppe. On raconte qu'un jour, n'ayant avec lui qu'une quinzaine d'hommes sur

une méchante barque, qu'il coula pour inspirer à ses compagnons le courage du désespoir, il monta à l'abordage d'un grand vaisseau de ligne, dont il réussit à s'emparer.

L'Anglais Lewis Scott, avec une escadre de flibustiers, donna l'assaut à Saint-François de Campêche, ville bien fortifiée, y entra et la saccagea. John Davis, dirigeant une centaine d'aventuriers, prit de même Nicaragua, puis Saint-Augustin de Floride.

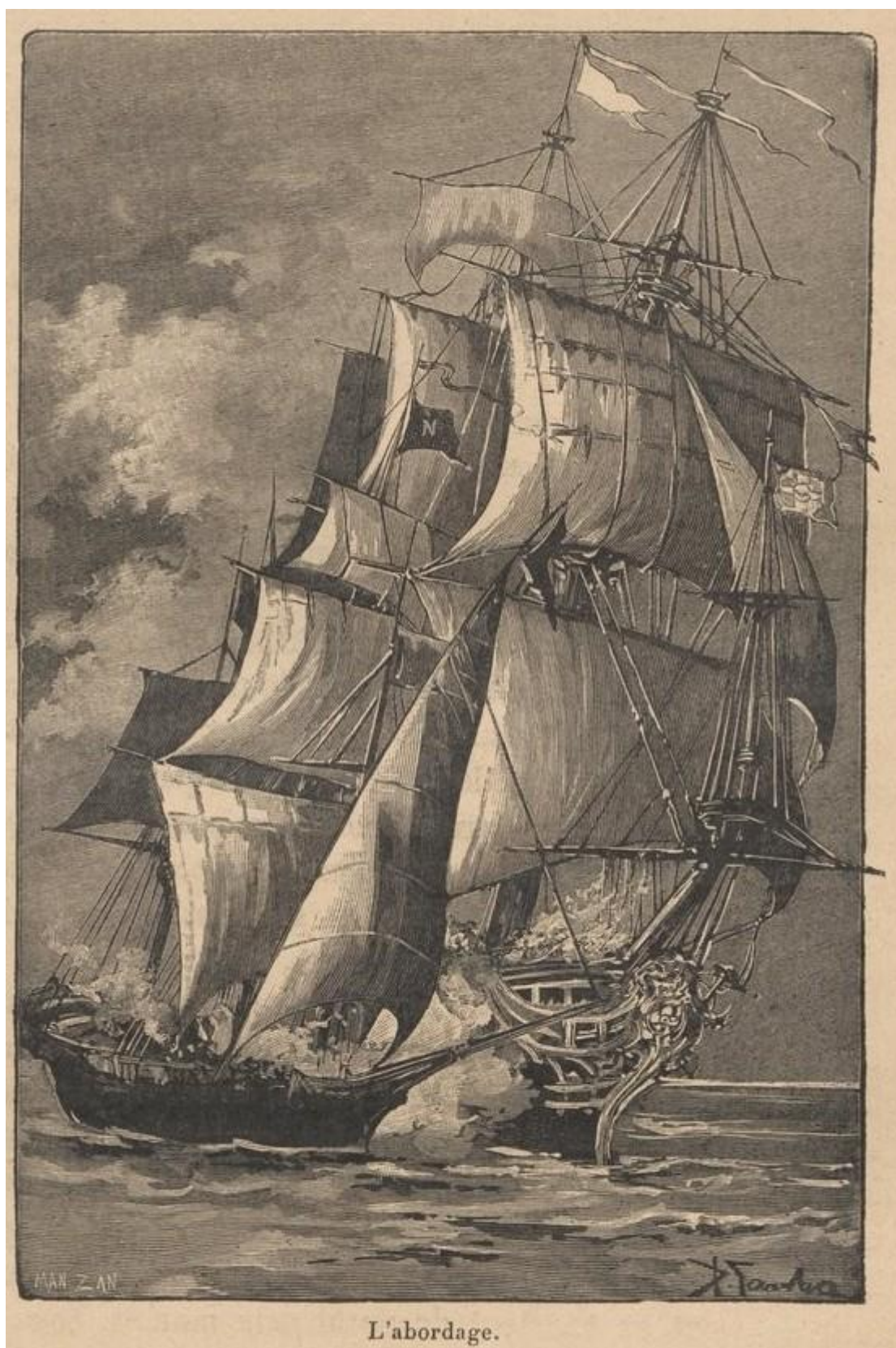
Pierre Nau, dit l'Olonais, – dont il sera d'ailleurs maintes fois question dans notre récit, – devint fameux par des victoires du même genre, mais eut une fin des plus misérables ; car il tomba aux mains des sauvages du Darien, qui le tuèrent, le rôtirent et le mangèrent.

L'énumération serait longue de ceux qu'on pourrait citer : Morgan, qui, d'abord lieutenant du Corsaire noir, devint ensuite le chef des plus prodigieuses entreprises ; Sharp, Marris et Saminknis, trois audacieux qui, dirigeant de concert des multitudes de flibustiers, répandirent pendant plusieurs années la terreur dans les diverses colonies espagnoles du Mexique et des Antilles. Et combien d'autres ?

Peu à peu cependant, bien que parfois représentée encore par maints audacieux, la flibuste obtint des succès moins marqués ; la Tortue perdit graduellement de son importance, et fut enfin abandonnée par les derniers aventuriers, dont quelques-uns allèrent fonder une colonie aux îles Bermudes.

« Ainsi s'éteignit, dit un historien, cette flibuste, à laquelle on peut affirmer qu'il ne manqua que de la discipline et des chefs ayant des vues suivies pour conquérir l'une et l'autre Amérique, mais qui, toute tumultueuse qu'elle fût,

sans projets réguliers, sans dépendance, a pourtant été l'étonnement de l'univers et a fait des choses que la postérité aura peut-être peine à croire. »



II

DEUX RESSUSCITÉS

Une voix robuste, qui avait une sorte de vibration métallique, retentit sur la mer ténébreuse, articulant ces paroles menaçantes :

« Eh ! les gens du canot ! arrêtez-vous, ou je vous coule. »

La petite embarcation, qui, montée seulement par deux hommes, avançait hâtivement sur les eaux couleur d'encre, comme pour s'éloigner le plus tôt possible du rivage, dans la crainte d'un grave danger, s'arrêta brusquement. Les deux marins, rentrant les rames, s'étaient levés en même temps, regardant avec inquiétude une grande ombre qui semblait avoir surgi tout à coup devant eux au-dessus des flots.

L'un et l'autre pouvaient avoir une quarantaine d'années ; ils avaient des traits anguleux, énergiques, qui devaient un surcroît de dureté à une barbe épaissie, drue, qui n'avait jamais connu peut-être l'usage du peigne ou de la brosse.

D'amples chapeaux de feutre aux ailes délabrées, pendantes, couvraient leur tête ; des casaques de flanelle déchirées, décolorées, sans manches, enveloppaient leur buste ; autour de leurs flancs était enroulée une ceinture d'étoffe rougeâtre, dans laquelle était passée une paire de gros et

très vieux pistolets. Ils portaient de courts pantalons dégouillés, et leurs jambes, leurs pieds, étaient nus et fangeux.

Ces deux hommes, qu'on aurait pu prendre pour deux galériens évadés, en voyant la grande forme sombre qui se détachait sur le fond du ciel que pailletaient les étoiles, échangèrent un regard inquiet.

« Eh donc, Carmaux, dit celui qui paraissait un peu plus jeune que l'autre, toi qui as la vue plus perçante que moi, regarde bien de quoi il s'agit. Ce peut être pour nous une question de vie ou de mort. Que vois-tu ?

— Je vois, ami Wan Stiller, que c'est un vaisseau, qui n'est guère éloigné de nous qu'à deux ou trois portées de pistolet. Mais je ne saurais dire s'il vient de la Tortue ou de la colonie espagnole.

— Que ce soient des nôtres, hum ! j'en doute ; car oser s'aventurer jusqu'ici sous les canons des forts, au risque de rencontrer une escadre de navires de haut bord, escortant des galions chargés d'or...

— Quel qu'il soit, ce navire nous a vus, et il ne nous laissera pas fuir. Si nous le tentions, d'un coup de mitraille il aurait bientôt fait de nous envoyer chez Belzébuth. »

Ils en étaient là de leur entretien, quand la voix précédemment entendue dans les ténèbres cria, encore plus retentissante et plus impérieuse que la première fois :

« Qui vive ?...

— Le diable ! grogna sourdement celui des deux qui s'appelait Wan Stiller, tandis que son camarade, au contraire, repartit de toute la force de sa voix :

— Qui donc a l'audace de nous interroger ainsi ? Que ce curieux vienne près de nous, et nous lui répondrons à coups de pistolet. »

Au lieu d'irriter l'homme qui avait parlé du haut du navire, cette bravade parut lui causer une vive satisfaction, car il répliqua :

« Que les braves s'avancent et viennent embrasser les Frères de la côte. »

Les deux hommes du canot poussèrent en même temps un cri de joie en répétant :

« Frères de la côte !

— Que la mer m'engloutisse, ajouta Carmaux, si je n'ai reconnu la voix du questionneur !

— Qui crois-tu que ce soit ? demanda son compagnon, qui, ayant repris les rames, les manœuvrait avec empressement.

— Il n'y a parmi les braves de la Tortue, reprit Carmaux, qu'un seul homme capable de venir affronter de si près les forts espagnols.

— Qui donc ? demanda de nouveau Wan Stiller.

— Le Corsaire noir.

— Tonnerre de Hambourg ! s'écria Wan Stiller, qui, dans son juron coutumier, évoquait le souvenir de son pays d'origine... Lui, ici !

— Quelle triste nouvelle pour ce vaillant, murmura Carmaux avec un soupir, quand il apprendra que son frère est mort !

— Peut-être espérait-il arriver à temps pour le soustraire aux mains des Espagnols.

— Oui, sans doute.

— C'est le second frère qu'ils lui tuent.

— Oui, le second. Deux frères, tous deux morts au gibet infâme.

— Il se vengera, Carmaux.

— Je l'espère, et nous serons avec lui pour l'aider à tirer cette vengeance. Le jour où je verrai étrangler ce damné gouverneur de Maracaïbo¹ sera, certes, le plus beau de ma vie ; ce jour-là je sortirai de mon pantalon les deux belles émeraudes qui y sont cousues. Ce sera au moins mille piastres que nous mangerons avec les camarades.

— Ah ! nous y voilà ! Je te le disais bien. C'est le navire du Corsaire noir. »

Le vaisseau, que tout d'abord l'on ne pouvait que distinguer vaguement, n'était plus alors qu'à quelques brasses du canot monté par les deux hommes.

¹ Maracaïbo, alors chef-lieu d'une riche colonie espagnole (aujourd'hui État de Venezuela), ville située dans le fond d'un golfe auquel elle donne son nom, sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud. Elle est placée au point où ce golfe communique, par un goulet long d'une cinquantaine de kilomètres, avec une lagune intérieure longue de deux cents kilomètres, environ, dite *lac de Maracaïbo*.

C'était un de ces légers bâtiments de course, qu'avaient adoptés les flibustiers de la Tortue pour donner la chasse aux lourds galions espagnols transportant en Europe les trésors de l'Amérique centrale, du Mexique et des régions équatoriales. Bons voiliers, munis d'une haute mâture pour pouvoir mettre à profit les moindres brises, la carène effilée, la proue et la poupe très élevées, selon le système naval du temps, et surtout formidablement armés.

Douze bouches à feu montraient leurs gueules noires par la double rangée des sabords ; et sur les châteaux d'avant et d'arrière étaient placés de gros canons de chasse, destinés à balayer à coups de mitraille le pont des navires ennemis.

Le bateau corsaire s'était mis en panne pour attendre l'approche du canot ; mais à la proue la lueur d'un fanal permettait d'apercevoir dix à douze hommes qui, armés de fusils, étaient prêts à faire feu au moindre incident suspect.

Les deux hommes du canot, arrivés sur le bord du voilier, saisirent une corde qu'on venait de leur jeter ; puis, après avoir amarré leur embarcation, ils retirèrent les rames ; et, à l'aide de l'échelle qu'on avait fait descendre, ils se furent bientôt hissés sur le pont.

Pendant que deux hommes de l'équipage pointaient leurs armes sur eux, un troisième dirigeait sur les arrivants la lumière d'une lanterne.

« Qui êtes-vous ? leur fut-il demandé.

— Par Belzébuth, mon patron ! s'écria Carmaux, on ne reconnaît donc plus les amis ?

— Qu'un requin m'avale, fit l'homme à la lanterne, si ce n'est pas le Biscayen Carmaux ! Comment, tu es encore vivant, pendant qu'à la Tortue on te disait mort !... Tiens ! un autre ressuscité, je crois ! N'est-ce pas Wan Stiller le Hambourgeois ?

— En chair et en os ! répliqua celui-ci.

— Tu as donc échappé, toi aussi ?

— Eh ! la mort n'a pas voulu de moi ; et j'ai pensé qu'il valait mieux vivre encore quelques années.

— Mais le chef ?...

— Silence ! dit Carmaux.

— Tu peux parler : il est mort, n'est-ce pas ?

— Bande de corbeaux ! avez-vous fini de croasser ? cria la voix métallique qui avait parlé en premier lieu.

— Tonnerre de Hambourg, le Corsaire noir, dit Wan Stiller, pendant que Carmaux criait de toute sa force :

— Me voici, capitaine ! »

Un homme, descendu du banc de commandement, venait à eux une main posée sur la crosse d'un pistolet passé dans sa ceinture.

Il était entièrement vêtu de noir, avec une élégance contraire aux habitudes des flibustiers, qui, plus occupés du soin de leurs armes que du choix de leurs vêtements, se contentaient d'ordinaire d'un pantalon et d'une chemise.

Il portait une riche casaque de soie noire garnie de dentelles de même couleur ; un pantalon aussi de soie noire,

avec une large bande frangée ; des bottes à l'écuyère, et sur la tête un grand chapeau de feutre, orné d'une longue plume noire, qui lui tombait sur les épaules.

En réalité, il y avait quelque chose de funèbre dans l'aspect de cet homme tout vêtu de noir, dont la face, d'une pâleur de marbre, était ornée d'une barbe noire quelque peu frisée, taillée à la nazaréenne, et, dans l'ombre des larges ailes de son chapeau, tranchait singulièrement avec les galons noirs de son collet.

Mais ses traits étaient d'une rare beauté : un nez droit, deux lèvres fines et roses comme le corail, un front large traversé d'un léger sillon qui lui donnait un caractère mélancolique, des yeux noirs aux longs cils où parfois s'allumait un éclair tel qu'ils pouvaient en imposer aux plus intrépides flibustiers du golfe.

Sa taille était grande, élancée, son allure élégante. Ses mains fines le faisaient reconnaître à première vue comme un homme de haute condition, et surtout fait pour le commandement.

Les deux hommes du canot, en le voyant s'avancer, s'étaient entre-regardés avec une certaine inquiétude.

« Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il en s'arrêtant à deux pas d'eux, la main toujours posée sur son pistolet.

— Nous sommes deux flibustiers de la Tortue, deux Frères de la côte, répondit Carmaux.

— Et d'où venez-vous ?

— De Maracaïbo.

— Vous vous êtes échappés des mains des Espagnols ?

— Oui, commandant.

— À quel navire apparteniez-vous ?

— À celui du Corsaire rouge. »

En entendant ces mots, le Corsaire noir eut un tressaillement, puis il resta un instant silencieux, fixant sur les deux flibustiers un regard qui semblait flamboyer.

« Au navire de mon frère, » dit-il avec un tremblement dans la voix.

Sur quoi, prenant brusquement Carmaux par un bras, il l'entraîna vers le château de poupe.

Arrivé là, levant la tête vers un homme qui se tenait debout près du banc de commandement comme dans l'attente d'un ordre :

« Morgan, lui dit le Corsaire noir, croisez sans cesse au large ; les hommes resteront tous sous les armes, les artilleurs avec la mèche allumée, et vous m'informerez de tout ce que vous pourrez remarquer.

— Oui, commandant ; ni un navire ni une chaloupe ne nous approcheront sans que vous en soyez averti. »

Le Corsaire Noir, toujours tenant Carmaux par le bras, descendit avec lui dans le carré d'arrière, et entra dans une petite cabine meublée avec élégance et éclairée par une lampe dorée, bien qu'à bord des navires flibustiers il fût ordinairement interdit de garder de la lumière après neuf heures du soir.

Faisant signe à Carmaux de s'asseoir :

« Maintenant, dit le Corsaire noir, tu vas parler.

— Je suis à vos ordres, commandant. »

Mais, au lieu d'interroger l'homme, le Corsaire, les bras croisés, se bornait à le regarder fixement. Son visage était d'une pâleur livide, et de gros soupirs secouaient sa poitrine.

Deux fois il avait ouvert les lèvres pour parler, mais les avait aussitôt fermées, comme ayant peur de faire une demande dont la réponse devait lui être profondément pénible.

Enfin, ayant fait un effort, il dit d'une voix sourde :

« Ils me l'ont tué, n'est-ce pas ?

— Qui ?

— Mon frère, celui que l'on appelait le Corsaire rouge.

— Oui, commandant, répondit Carmaux.

— Ils l'ont tué comme ils ont tué mon autre frère, le Corsaire vert. »

Un cri rauque, qui avait à la fois quelque chose de sauvage et de terriblement railleur, suivit ces paroles. Carmaux vit le Corsaire blêmir affreusement, porter ses deux mains sur son cœur, puis se laisser tomber sur un siège, en cachant son visage sous les larges ailes de son chapeau. Après être resté ainsi affaissé pendant quelques minutes, en faisant entendre quelques sanglots, il se redressa tout à coup, comme ayant honte de cette faiblesse. L'émotion à laquelle il s'était abandonné sembla s'être aussitôt dissipée. Son visage parut calme, son front serein ; mais il y avait dans ses profonds yeux noirs des éclairs effrayants. Deux fois il fit le tour de sa cabine comme pour retrouver entièrement sa tranquillité d'esprit avant de poursuivre l'entretien, puis, s'étant assis de nouveau :

« Ils l'ont fusillé ? demanda-t-il.

— Non, pendu.

— Pendu ! Tu en es sûr ?

— Je l'ai vu de mes yeux attacher à la potence dressée sur la place de Grenade.

— Quand l'ont-ils tué ?

— Aujourd'hui même, un peu après midi.

— Il est mort bravement, n'est-ce pas ?

— Le Corsaire rouge ne pouvait finir qu'en brave. Je dois vous dire qu'avant de mourir il a eu la force d'âme de cracher au visage du gouverneur, qui avait voulu assister à son supplice.

— Le gouverneur, ce chien de Wan Guld !

— Oui, le duc flamand, qui commande à Maracaïbo.

— Encore lui, toujours lui ! Il a une haine féroce contre moi. Un de mes frères tué par trahison, et deux pendus par son ordre !...

— Comme ils étaient les deux plus audacieux corsaires du golfe, il était naturel qu'il les détestât.

— Mais il me reste la vengeance ! s'écria le Corsaire noir d'une voix terrible. Non, je ne mourrai pas sans avoir exterminé ce Wan Guld et toute sa famille, et livré aux flammes la ville qu'il gouverne. Maracaïbo, tu m'as été fatale, je te serai fatal ; dussé-je faire appel à tous les flibustiers de la Tortue, à tous les boucaniers de Saint-Domingue et de Cuba, je ne te laisserai pas pierre sur pierre ! Maintenant,

ami, parle encore, apprends-moi tout en détail. Comment vous ont-ils pris ?

— Ils ne nous ont pas pris par la force des armes, mais par trahison, quand nous étions sans défense, repartit Carmaux. Vous le savez, commandant, votre frère s'était dirigé sur Maracaïbo pour venger la mort du Corsaire vert, après avoir juré comme vous de prendre un jour le duc flamand.

« Nous étions quatre-vingts résolus à tout affronter, même une escadre, mais nous avons compté sans le mauvais temps. À l'entrée du golfe de Maracaïbo, un ouragan terrible se déchaîna qui, après avoir chassé notre navire sur les bas-fonds, le détruisit complètement. Vingt-six d'entre nous seulement réussirent à gagner la côte, mais dans le plus piteux état, et dépourvus d'armes, incapables d'opposer, au cas échéant, la moindre résistance.

» Votre frère, remontant notre courage, nous guida au travers des marais, dans l'espoir d'échapper aux Espagnols, qui avaient pu nous apercevoir et se mettre à notre poursuite.

» Nous croyions qu'il nous serait possible de trouver un refuge sûr dans l'épaisseur des forêts, quand nous tombâmes dans une embuscade. Trois cents Espagnols, dirigés par le duc Wan Guld en personne, nous surprirent, nous entourèrent d'un cercle de fer, tuèrent ceux qui tentèrent de se défendre et conduisirent les autres prisonniers à Maracaïbo.

— Et mon frère était du nombre ?

— Oui, commandant ; non pas qu'il se fût laissé prendre sans résistance ; car, bien qu'armé d'un simple poignard, il s'était défendu comme un lion ; mais le Flamand, qui l'avait reconnu, au lieu de le faire tuer d'un coup de fusil ou d'épée,

avait ordonné de l'épargner. Conduits à Maracaïbo, après avoir subi les mauvais traitements des soldats et les outrages de la population, nous fûmes condamnés à la potence. Hier matin, mon ami Wan Stiller et moi, plus heureux que nos camarades, nous avons pu nous évader, en étranglant nos gardiens.

De la cabane d'un Indien, auprès duquel nous nous étions réfugiés, nous avons pu voir le supplice de votre frère et de ses courageux flibustiers ; puis le soir, avec l'aide d'un Noir, nous nous sommes embarqués dans un canot, avec l'intention de traverser le golfe du Mexique pour regagner la Tortue.

C'est tout, commandant.

— Mon frère est mort ! dit le Corsaire avec un calme effrayant.

— Je l'ai vu comme je vous vois.

— Son corps est peut-être encore suspendu à la potence ?

— Il doit y rester trois jours.

— Puis il sera sans doute jeté dans quelque cloaque.

— C'est probable, commandant. »

Le Corsaire s'est levé brusquement, et s'approchant du flibustier :

« Es-tu de ceux qui ont peur ? lui demanda-t-il.

— Non, pas même de Belzébuth.

— Donc, tu ne crains pas la mort ?

— Non.

— Tu me suivrais ?

— Où ?

— À Maracaïbo.

— Quand ?

— Cette nuit même.

— Pour assaillir la ville ?

— Non, car nous ne sommes pas en nombre suffisant ; mais plus tard Wan Guld aura de mes nouvelles. Nous irons, nous deux et ton camarade.

— Nous trois seuls ? fit Carmaux avec étonnement.

— Oui, nous trois seuls.

— Que pensez-vous faire ?

— Enlever le cadavre de mon frère.

— Eh ! commandant, vous risquerez de vous faire prendre !

— Connais-tu le Corsaire noir ? Sais-tu qui il est ?

— Oui, certes. Il est le plus brave et le plus audacieux des flibustiers de la Tortue.

— Va donc m'attendre sur le pont, et fais préparer une chaloupe.

— Inutile, commandant, nous avons notre canot, qui est une vraie barque de course.

— C'est bien. Va ! »

III

UNE EXPÉDITION AUDACIEUSE

Carmaux s'était empressé d'obéir, sachant qu'avec le redoutable Corsaire il eût été imprudent de s'attarder.

Wan Stiller l'attendait auprès de l'écoutille, en compagnie du maître d'équipage et de quelques flibustiers, qui, ayant appris de lui la malheureuse fin du Corsaire rouge, manifestaient des idées de vengeance contre les Espagnols de Maracaïbo, et particulièrement contre le gouverneur de la ville. Quand le Hambourgeois sut qu'il fallait préparer le canot pour regagner cette même côte dont ils avaient pu s'éloigner en quelque sorte par miracle, il ne manqua pas de laisser voir ses appréhensions.

« Retourner là-bas ! s'écria-t-il. Nous y laisserons notre peau, Carmaux.

— Bah ! nous n'irons pas seuls, cette fois.

— Ah ! et qui donc nous accompagnera ?

— Le Corsaire noir.

— Lui ! alors je ne crains plus rien ; ce diable d'homme vaut cent flibustiers.

— Mais il viendra seul.

— Qu'importe ! avec lui nous n'avons rien à craindre. Il veut que nous rentrions à Maracaïbo ?

— Oui, mon cher ; et nous serons heureux si nous menons à bien son entreprise. Eh ! maître d'équipage, fais porter dans le canot trois fusils, des munitions, une paire de sabres d'abordage et quelques provisions à se mettre sous la dent. On ne sait pas ce qui peut arriver, et quand nous reviendrons.

— C'est déjà fait, répondit le maître, je n'ai même pas oublié le tabac.

— Merci mon ami. Tu es vraiment la perle des maîtres.

— Le voilà ! » dit Wan Stiller.

Le Corsaire venait d'apparaître sur le pont. Il portait encore son funèbre costume, mais il s'était attaché au flanc une longue épée, et il avait mis dans sa ceinture, en même temps qu'une paire de gros pistolets, un de ces poignards très aigus que les Espagnols appelaient alors des *miséricordes*. Il avait sur le bras un ample manteau, noir comme son vêtement.

Il s'approcha d'un homme qui se tenait sur le banc de commandement, et qui devait être son second, avec lequel il échangea quelques paroles, puis s'adressant aux deux flibustiers :

« Partons, dit-il.

— Nous sommes prêts, » répondit Carmaux.

Tous trois descendirent dans le canot, qui avait été amené sous la poupe. Le Corsaire s'enveloppa de son manteau et s'assit à la proue, pendant que les deux hommes, ayant pris les rames, se mettaient à les manœuvrer vigoureusement.

Le navire avait subitement éteint ses fanaux et orienté ses voiles de façon à suivre le canot d'assez près pour pouvoir le protéger en cas de surprise.

Le Corsaire, à demi couché à la proue, la tête appuyée sur un bras, gardait le silence, et ses regards, vifs et subtils comme ceux de l'aigle, fouillaient l'horizon obscur, cherchant à découvrir la côte américaine que couvraient les ténèbres.

De temps en temps il tournait la tête vers son navire, qui le suivait à la distance de sept ou huit brasses ; puis il se reprenait à interroger l'espace du côté du sud.

Wan Stiller et Carmaux, ramant vigoureusement, faisaient voler le léger canot ; ni l'un ni l'autre ne semblaient fâcheusement préoccupés maintenant par l'idée de retourner vers cette côte peuplée de leurs implacables ennemis, tant ils avaient confiance dans la vaillance de l'homme qui était avec eux, et dont le nom seul suffisait à frapper de terreur toutes les villes maritimes du grand golfe mexicain.

Les deux flibustiers ramaient depuis une heure environ, quand le Corsaire, qui jusqu'alors était resté immobile, se leva tout à coup. Une lueur, qui ne pouvait être confondue avec celle d'une étoile, brillait à fleur d'eau vers le sud-ouest.

« Maracaïbo ? dit le Corsaire, avec un accent qui traduisait un sentiment de sourde fureur.

— Oui, répondit Carmaux.

— À quelle distance ?

— Environ trois milles, capitaine.

— Alors nous pouvons y être vers minuit.

— Oui.

— Y a-t-il quelque croiseur ?

— Le bateau de la douane.

— Il faudrait l'éviter.

— Nous connaissons un endroit où nous pourrions aborder tranquillement, et cacher notre canot dans les palétuviers qui bordent le rivage.

— Très bien ! En avant !

— Un mot, capitaine.

— Parle !

— Il serait prudent, je crois, que votre navire ne s'approchât pas davantage de la côte.

— Il a déjà viré de bord, et il va nous attendre au large, repartit le Corsaire, qui ajouta après un instant de silence :

« Est-il vrai qu'il y ait une escadre dans le golfe ?

— Oui, celle du contre-amiral Toledo, qui veille sur Maracaïbo et sur Gibraltar².

— Ah ! ils ont peur. Mais l'Olonais est à l'île de la Tortue, tout prêt à me prêter son aide ; et à nous deux nous aurons raison de cette escadre. Patience ! d'ici à quelques jours Wan Guld saura de quoi nous sommes capables. »

² *Gibraltar*, alors cité relativement importante, aujourd'hui simple bourgade, située à l'extrémité méridionale du lac de Maracaïbo.

Cela dit, le Corsaire s'enveloppa de nouveau dans son manteau, abaissa son feutre sur ses yeux ; puis il se rassit, les regards fixés sur le point lumineux qui indiquait l'entrée du port.

Le canot continuait sa course, mais en obliquant pour éviter le vaisseau douanier, qui n'aurait pas manqué de l'arrêter en s'emparant de ceux qui le montaient.

Une demi-heure plus tard, la côte du golfe devenait parfaitement visible, car elle n'était plus éloignée que de trois ou quatre encablures³. La plage s'élevait en pente douce, tout encombrée de palétuviers, arbres aquatiques à racines extérieures.

Au delà, on pouvait voir une épaisse végétation, qui profilait sur le ciel étoilé de hautes cimes feuillues.

Carmaux et Wan Stiller, ralentissant leurs mouvements, s'étaient retournés pour voir la côte. Ils n'avançaient plus qu'avec de grandes précautions, faisant le moins de bruit possible, et regardant attentivement dans toutes les directions, par crainte de quelque surprise.

Le Corsaire noir s'était borné à mettre devant lui les trois fusils, pour saluer, au cas échéant, d'une décharge la première chaloupe qui se serait avisée d'approcher trop de lui.

³ En termes de marine ; l'*encablure*, qui représente la longueur moyenne d'un câble, est estimée à environ deux cents mètres.

Il devait être à peu près minuit, quand le canot aborda au milieu des palétuviers, entre les racines desquels il s'engagea, de sorte qu'elles le cachaient à moitié.

Le Corsaire sauta lestement hors de l'embarcation, qu'il amarra à une branche.

« Laissez les fusils, dit-il aux deux hommes ; vous avez des pistolets ?

— Oui, capitaine, répondit le Hambourgeois.

— Savez-vous où nous sommes ?

— À dix ou douze milles de Maracaïbo.

— La ville est derrière ces bois ?

— Oui, sur la lisière de ce grand massif.

— Pourrions-nous y entrer cette nuit ?

— Impossible, capitaine. Le bois est très épais, et nous ne pourrions l'avoir traversé avant demain matin.

— Nous serons donc forcés d'attendre jusqu'à demain soir ?

— Oui, si vous ne voulez pas vous risquer à entrer de jour dans Maracaïbo.

— Nous montrer dans la ville en plein jour serait imprudent, dit le Corsaire, comme se parlant à lui-même. Ah ! si j'avais ici mon grand navire, prêt à nous appuyer et à nous recueillir en cas d'échec, je n'hésiterais pas à tenter l'aventure ; mais la *Foudre* croise en ce moment dans les eaux du grand golfe. »

Puis, après un instant de silence :

« Mais pourrai-je encore trouver le corps de mon frère ?

— Je vous ai dit, capitaine, répondit Carmaux, qu'il doit rester exposé pendant trois jours sur la place de Grenade.

— Alors nous avons le temps. Avez-vous quelque connaissance à Maracaïbo ?

— Oui, un Noir, celui qui nous a fourni ce canot pour notre fuite. Il habite sur le bord de la forêt, dans une cabane isolée.

— Il ne nous trahira pas ?

— Nous répondons de lui.

— Eh bien, allons ! »

Ils franchirent la berge. Carmaux en avant, derrière lui le Corsaire, et Wan Stiller fermant la marche. La forêt se dressait devant eux ténébreuse comme une immense caverne. Des troncs de toutes formes et de toutes dimensions portaient des feuillages si épais qu'il était impossible d'apercevoir la voûte étoilée.

Partout des lianes qui pendaient des arbres, s'entrelaçaient en l'air et venaient serpenter sur le terrain, entravant la marche des trois hommes, qui, à chaque instant, étaient obligés de faire des détours pour éviter les racines tortueuses et les troncs courbés ou couchés, qui leur barraient le passage.

Au milieu des mille tiges qui formaient ce fourré passaient çà et là de vagues éclairs, des traits lumineux qui, par intervalles, projetaient d'étranges lueurs, tantôt dansant au ras du sol, et tantôt s'entre-croisant dans les feuillées. Ces rayons mouvants, qui tout à coup s'éteignaient pour se ral-

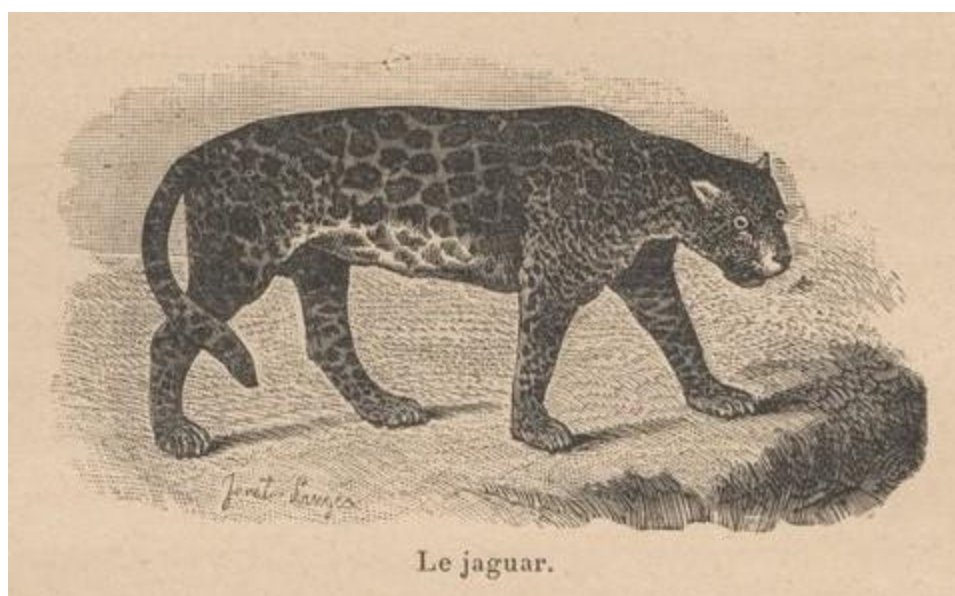
lumer bientôt après, et qui avaient un aspect fantastique, étaient dus à de grosses mouches phosphorescentes communes dans ces régions, et qui répandaient parfois une lumière si vive qu'elle permettrait de lire l'écriture la plus fine, et qu'il suffit de mettre quelques-uns de ces insectes dans un petit vase de cristal pour éclairer convenablement une chambre.

Les trois flibustiers allaient devant, en gardant toujours un profond silence et en redoublant d'attention ; car ils avaient à redouter non seulement la présence des hommes, mais encore celle d'autres habitants des forêts, comme les jaguars et les serpents venimeux.

Ils avaient franchi environ deux milles, quand Carmaux, qui marchait le premier, s'arrêta tout à coup, en armant précipitamment un de ses pistolets.

« Jaguar, serpent ou homme ? demanda le Corsaire, sans manifester la moindre appréhension.

— C'est peut-être aussi bien un homme qu'un jaguar, répondit Carmaux. Dans ce pays on n'est jamais sûr de rien.



— Où a-t-il passé ?

— À vingt pas de moi. »

Le Corsaire se courba vers la terre, pour écouter attentivement, en retenant son haleine ; et il perçut à quelque distance un léger froissement de feuilles, qui ne pouvait être entendu que par une oreille subtile comme la sienne.

« Il se peut que ce soit un animal, dit-il en se relevant. Bah ! nous ne sommes pas gens à nous effrayer pour si peu. Prenez vos sabres et suivez-moi. »

Il tourna autour du tronc d'un arbre immense, qui s'élevait parmi les palmiers ; puis il pénétra dans un petit massif broussailleux, où il se mit aux écoutes.

Le froissement des feuilles avait cessé ; mais il put distinguer un petit bruit métallique, puis un coup sec comme si l'on venait d'armer le chien d'un fusil.

« Attention ! dit-il à mi-voix, en se tournant vers ses compagnons ; il y a là quelqu'un qui nous épie, et qui n'attend que le moment de tirer sur nous.

— Est-ce qu'on nous aurait vus débarquer ? murmura Carmaux. Ces Espagnols ont des espions partout. »

Le Corsaire, tenant d'une main son épée et de l'autre un de ses pistolets, quittait, en faisant le moins de bruit possible, les broussailles où il était entré. Bientôt Carmaux et Wan Stiller le virent s'élancer précipitamment en avant, et fondre d'un bond sur une forme humaine qui s'était levée du milieu d'un buisson voisin.

L'assaut du Corsaire avait été si brusque et si impétueux que l'homme qui était aposté là, frappé en plein visage par la garde de l'épée, était tombé les jambes en l'air.

Carmaux et Wan Stiller avaient immédiatement couru sur lui ; et pendant que le premier ramassait le fusil que l'homme avait laissé échapper, avant d'avoir pu en faire usage, le second lui mettait son pistolet sur la gorge en disant :

« Si tu bouges, tu es un homme mort.

— C'est un de nos ennemis, dit le Corsaire, qui s'était baissé.

— Un soldat de ce damné Wan Guld, repartit Carmaux. Que faisait-il, embusqué là ? Je serais curieux de le savoir. »

L'Espagnol, que le coup du Corsaire avait étourdi, commençait à se reconnaître, en essayant de se relever.

« Mille pestes ! murmura-t-il d'une voix tremblante, suis-je tombé aux mains des Fils du diable ?

— Eh ! tu as deviné, mon garçon, lui répondit Carmaux ; puisque c'est ainsi que chez vous on a coutume de nous appeler, nous, les flibustiers. »

Et voyant que cette déclaration venait de causer une transe profonde à l'Espagnol :

« Oh ! ne t'effraye pas encore ainsi, lui dit-il en riant, garde cela pour un peu plus tard ; pour le moment où tu danseras dans le vide un fandango désordonné, avec une cravate de chanvre autour du cou. »

Puis, se tournant vers le Corsaire, qui regardait en silence le prisonnier :

« Faut-il l'achever d'un coup de pistolet ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit le capitaine.

— Préférez-vous que nous le pendions à l'un de ces arbres ?

— Non plus.

— C'est peut-être un de ceux qui ont pendu votre frère le Corsaire rouge. »

À ces mots, un éclair terrible passa dans les yeux du capitaine, qui toutefois, se dominant aussitôt, dit d'une voix sourde :

« Non, je ne veux pas qu'il meure. Vivant, il peut nous être utile.

— Alors lions-le solidement, » dit Carmaux.

Et les deux flibustiers, ayant déroulé les ceintures qui entouraient leurs flancs, s'en servirent pour entraver les bras de l'Espagnol, qui n'osait faire aucune résistance.

« Maintenant, reprit Carmaux, en battant le briquet, pour allumer un morceau de mèche de canon qu'il avait dans sa poche, et qu'il approcha du visage du prisonnier, voyons un peu qui tu es. »

Le pauvre diable était un homme de trente ans environ, long et maigre comme son illustre compatriote Don Quichotte, au visage anguleux, à la barbe roussâtre, aux yeux gris, en ce moment singulièrement dilatés par l'épouvante.



« Maintenant, voyons un peu qui tu es. »

Il portait un casque de peau jaune, un large mais court pantalon à raies noires et rouges, et de hautes bottes de cuir noir. Il avait sur la tête un casque de fer orné d'une vieille

plume toute fripée, toute cassée, et à sa ceinture pendait une longue épée, dont le fourreau était tout rongé par la rouille.

« Par Belzébuth, mon patron ! s'écria Carmaux, si c'est là un des preux du gouverneur de Maracaïbo, je me permets de croire qu'il ne leur fait pas faire bonne chère ; car celui-là est maigre comme un hareng fumé. Je crois vraiment, capitaine, qu'il ne vaut pas la peine d'être pendu. »

Puis, touchant le prisonnier de la pointe de son épée :

« Si tu tiens à ta peau, tu parleras.

— Oh ! reprit l'Espagnol d'un ton d'insouciance railleuse, il y a longtemps que je ne tiens plus à ma peau ; car même si je sortais vivant de vos mains, après vous avoir dit ce que vous désirez savoir, qui m'assurerait des jours à venir ?

— Eh ! fit Wan Stiller, l'Espagnol a du courage.

— Oui, reprit le Corsaire, et sa réplique vaut qu'on l'épargne. Tu vas parler, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua fermement le prisonnier.

— Je viens cependant de te promettre la vie sauve.

— Mais qui me répond de votre sincérité ?

— Qui ? Sais-tu qui je suis ?

— Un flibustier.

— Oui, mais un flibustier qui s'appelle le Corsaire noir.

— Oh ! par Notre-Dame de la Guadeloupe ! s'écria l'Espagnol terrifié... Le Corsaire noir ici ! Vous êtes venu pour nous exterminer tous et venger votre frère, le Corsaire rouge ?

— Oui, en effet ; si tu refuses de parler, répliqua le Corsaire, je vous exterminerai tous ; et de votre ville je ne laisserai pas pierre sur pierre.

— Par tous les saints ! répéta l’Espagnol, qui ne revenait pas de sa stupeur.

— Parleras-tu ? demanda le Corsaire.

— C’est inutile, puisque de toute façon je suis perdu.

— Sache que le Corsaire Noir est un gentilhomme, répliqua le capitaine d’un accent solennel, et qu’un gentilhomme n’a qu’une parole.

— Alors interrogez-moi. »

IV

LE PRISONNIER

Sur un signe du capitaine, Wan Stiller et Carmaux avaient assis le prisonnier au pied d'un arbre, sans toutefois lui délier les mains, quoiqu'ils fussent certains qu'il n'aurait pas la folle idée de chercher à s'enfuir.

Le Corsaire s'assit en face de lui, sur une énorme racine qui sortait du sol comme un serpent gigantesque, et les deux flibustiers, qui n'étaient pas certains que cet homme fût seul, allèrent, un de chaque côté, se mettre en observation à quelque distance de là.

« Sais-tu, demanda le Corsaire, si le corps de mon frère est encore exposé ?

— Oui, répondit le prisonnier, le gouverneur a ordonné de le laisser au gibet trois jours et trois nuits, avant de le jeter dans la forêt, en pâture aux bêtes féroces.

— Crois-tu qu'il soit possible de l'enlever ?

— Peut-être ; car il n'y a pendant la nuit qu'une sentinelle sur la place de Grenade, les quinze suppliciés n'étant plus en état de se sauver.

— Quinze ! répéta le Corsaire d'une voix sombre ; cet implacable Wan Guld n'en a épargné aucun ?

— Aucun.

— Et il ne redoute pas la vengeance des flibustiers de la Tortue !

— Maracaïbo est bien garnie de troupes et de canons. »

Un sourire de mépris froissa les lèvres du Corsaire.

« Eh ! que nous importent les canons, à nous ! fit-il. Nos sabres d'abordage valent davantage. On l'a bien pu voir à l'assaut de Saint-François de Campêche, à Saint-Augustin de Floride et en d'autres combats.

— C'est vrai, mais Wan Guld se croit en sûreté dans Maracaïbo.

— Ah oui !... Eh bien ! nous verrons cela quand j'en aurai causé avec l'Olonais.

— Avec l'Olonais ! s'écria l'Espagnol, à qui ce nom inspira un surcroît de terreur.

— Que faisais-tu dans ce bois ? demanda encore le Corsaire après un instant de silence.

— Je surveillais la plage.

— Seul ?

— Oui, seul.

— On craignait donc une surprise de notre part ?

— Je ne dois point le nier ; on avait signalé un navire suspect, croisant dans le golfe.

— Le mien.

— Et le gouverneur s'était hâté de prendre des précautions. Il avait en même temps envoyé un commissaire à Gibraltar pour avertir l'amiral.

— Ah !... » dit le Corsaire, qui resta un instant pensif.

Mais soudain, levant les épaules d'un air profondément dédaigneux :

« Bah ! reprit-il, avant que les vaisseaux de l'amiral soient arrivés à Maracaïbo, je serai à bord de la *Foudre*. »

Sur quoi le Corsaire se leva brusquement, siffla pour rappeler près de lui les deux flibustiers qui faisaient sentinelle, et leur dit :

« Partons.

— Que devons-nous faire de cet homme ? demanda Carmaux.

— Emmenez-le avec nous ; et tâchez qu'il ne s'enfuie pas. Votre vie me répond de la sienne.

— Tonnerre de Hambourg ! s'écria Wan Stiller, je le tiendrai par la ceinture, pour que l'idée de jouer des jambes ne lui vienne pas. »

Ils se remirent en chemin, l'un à la suite de l'autre en file indienne : Carmaux le premier, Wan Stiller derrière le prisonnier, pour ne pas le perdre de vue un seul instant.

L'aube commençait à paraître, qui, ainsi que cela a toujours lieu dans ces régions, dissipait rapidement les ténèbres. Les roses lueurs qui teignaient le ciel se glissaient peu à peu sous les arbres géants de la forêt, où de toutes parts se faisaient entendre le doux chant des oiseaux et les cris discor-

dants des singes, qui sautillaient en foule dans les branches, pendant que les volatiles les plus gracieux s'ébattaient çà et là.

La lumière matinale pénétrant dans les massifs se jouait sur des multitudes de fleurs, qui s'ouvraient splendides en répandant de suaves parfums.

Coutumiers de pareils spectacles, les flibustiers ne semblaient rien remarquer de ce charmant réveil de la nature. Ils allaient, pressant le pas autant que le permettaient les obstacles de la route, impatients d'ailleurs d'être hors de ce véritable chaos végétal.

Le Corsaire, enveloppé de son ample manteau, son chapeau enfoncé sur son front, la tête baissée, la main gauche sur le pommeau de son épée, cheminait silencieux derrière Carmaux, sans paraître prendre garde à ses compagnons, comme s'il eût été seul à parcourir la forêt.

Les deux flibustiers, respectant ses préoccupations, évitaient de lui adresser la moindre parole, et se bornaient à échanger par moments quelques mots à voix basse, pour se consulter sur la direction à suivre.

Ils cheminaient ainsi depuis deux heures environ, lorsque Carmaux, après avoir paru examiner très attentivement les alentours des lieux où ils se trouvaient, s'arrêta en indiquant à Wan Stiller un certain groupe d'arbres.

« Si je ne me trompe, dit-il, ce doit être par ici. »

Presque au même instant, à quelque distance de là, se fit entendre le son harmonieux d'un instrument.

« Qu'est cela ? demanda le Corsaire, qui s'arrêta brusquement en relevant la tête et en écartant les plis de son manteau.

— C'est la flûte de Moko, répondit Carmaux en souriant.

— Qu'est-ce que Moko ?

— Moko qui nous a aidés à fuir. Sa cabane est au milieu de ces arbres. En ce moment il est probablement occupé avec ses élèves.

— Ses élèves ?

— Oui, car il est charmeur de serpents.

— Ah ! je comprends... Mais le chant de sa flûte peut nous trahir.

— Je la lui ôterai, et nous enverrons ses élèves se promener dans la forêt. »

Le Corsaire fit signe d'avancer ; mais, par une sorte de mouvement instinctif, il tira son épée, comme s'il eût craint quelque surprise.

Carmaux était déjà rentré dans le massif, en suivant un sentier à peine visible ; puis il s'était de nouveau arrêté en poussant un cri d'effroi.

Devant une hutte faite de branches entrelacées et couverte de grandes feuilles de palmier, se tenait un Noir de formes herculéennes. C'était un des plus beaux spécimens de la race africaine : haut de taille, large d'épaules et de poitrine, avec des membres musculeux. Quoiqu'il eût de grosses lèvres, un nez écrasé et des joues saillantes, son visage n'avait pas cette expression brute ou féroce que les

noirs ont souvent ; on y lisait au contraire quelque chose de bon, d'ingénu, d'enfantin.

Assis sur un tronc d'arbre renversé, il soufflait dans un tube de bambou, dont il faisait sortir des sons filés et langoureux, pendant que, devant lui, s'agitaient huit ou dix serpents appartenant aux espèces les plus dangereuses de l'Amérique méridionale.

En entendant le cri de Carmaux, Moko dirigea vers lui ses grands yeux, qui avaient un doux éclat de porcelaine, et se levant tout ébahi, en ôtant la flûte de ses lèvres :

« Quoi ! fit-il, c'est vous ? encore ici ? Je vous croyais depuis longtemps dans le golfe, loin des Espagnols.

— Oui, c'est moi, repartit Carmaux ; mais le diable m'emporte si j'ose aller à toi, au travers de tes compagnons.

— Mes bêtes ne font jamais de mal à mes amis, répliqua Moko en souriant. Mais attends un moment, ami blanc, je vais les envoyer dormir. »

Cela dit, il prit un panier de joncs, où il mit un à un les serpents, sans qu'aucun d'eux parût vouloir s'y refuser ; puis il ferma le couvercle du panier, sur lequel il posa une grosse pierre.

« Maintenant, ami blanc, dit-il, tu peux entrer sans crainte dans ma cabane. Tu es seul ?

— Non, j'amène avec moi le capitaine de mon navire, le frère du Corsaire rouge.

— Le Corsaire noir ! lui ici ! s'écria Moko. Maracaïbo va trembler.

— Silence, ami. Mets ta cabane à notre disposition, et tu ne t'en repentiras pas. »

Le Corsaire, suivi de Wan Stiller et du prisonnier, venait d'apparaître. Après avoir salué Moko d'un signe de main, il entra avec Carmaux dans la cabane.

« C'est là l'homme qui a favorisé ta fuite ? dit-il.

— Oui, capitaine.

— Il déteste les Espagnols ?

— Autant que nous-mêmes.

— Il connaît bien Maracaïbo ?

— Comme nous connaissons la Tortue. »

Tout en parlant, le Corsaire examinait attentivement le robuste fils de l'Afrique, dont il semblait admirer la puissante musculature.

« Voilà, se dit-il à demi-voix, un homme qui pourra m'être utile. »

Apercevant dans un angle de la cabane un siège grossièrement fait de quelques tronçons de branches brutes, il s'y assit et s'absorba de nouveau dans ses réflexions.

Entre temps, Moko s'était empressé d'apporter quelques galettes de manioc⁴, des bananes et d'autres fruits de la forêt,

⁴ Le manioc ou manikat est une plante des régions intertropicales, dont les racines, tuberculeuses et féculentes comme celles de la pomme de terre, donnent une farine qui, à l'état cru, contient un suc qui est un des plus violents poisons végétaux (car il est analogue

en y ajoutant une calabasse pleine de *pulque*, boisson fermentée extraite de l'agave⁵.

Les trois flibustiers, qui, depuis la veille, n'avaient pris aucune nourriture, firent honneur à ces provisions, dont leur captif eut d'ailleurs sa part ; puis, s'installant sur des amas de feuilles fraîches, que Moko avait apportées dans la cabane, et se sentant en sécurité, ils s'endormirent tranquillement.

Moko, chargé de veiller sur le prisonnier, le lia plus solidement et fit bonne garde pendant le sommeil de ses hôtes, qui dura jusqu'à la chute du jour.

à l'acide cyanhydrique ou prussique) ; mais à la cuisson ce poison s'évapore par l'action de la chaleur ; et la farine, débarrassée de son principe vénéneux, constitue un aliment aussi sain qu'agréable, dont on forme une espèce de biscuit, nommé pain de cassave. C'est d'ailleurs avec cette farine, obtenue en râpant les racines et cuite ensuite sur des plaques de fer chaudes, que l'on produit ces petits grumeaux qui sont universellement employés aujourd'hui pour la préparation d'excellents potages, sous le nom de *tapioca*.

⁵ « L'*Agave americana*, cultivé chez nous comme plante d'ornement sous le nom impropre *d'aloès*, est très estimé dans l'Amérique septentrionale pour les nombreux services qu'il rend aux habitants. Outre que la médecine locale tire du suc de ses feuilles un remède réputé très efficace contre diverses affections, les fibres ligneuses de ces mêmes feuilles donnent une filasse très tenace, qu'on nomme soie végétale ; la hampe florale desséchée est employée comme chez nous le liège ; enfin lorsqu'on enlève le bourgeon central de la plante avant l'allongement de la hampe, il en sort une liqueur sucrée dont on obtient, par fermentation, une boisson spiritueuse nommée *pulque*, qui, distillée, donne un alcool analogue au rhum. » (LEMAOUT et DEGAISNE, *Traité de botanique*.)

Ce moment venu, le Corsaire se leva, plus pâle, le regard plus sombre qu'à l'ordinaire. Il fit deux ou trois fois, au dehors, le tour de la cabane d'un pas saccadé, puis, rentrant et s'arrêtant en face du prisonnier, il lui dit :

« Quoique ayant le droit de te pendre au premier arbre de la forêt, je t'ai promis la vie sauve. C'est pourquoi réponds-moi franchement. Crois-tu que je puisse pénétrer sans être remarqué dans le palais du gouverneur ?

— Vous voulez aller l'assassiner pour venger la mort du Corsaire rouge !

— L'assassiner ! s'écria le flibustier d'un accent irrité. Non, je me bats, je ne tue pas en traître. Je suis un gentilhomme. Un duel entre lui et moi, non un assassinat.

— Le gouverneur est vieux, et vous êtes jeune ; d'ailleurs, vous ne pourriez vous introduire chez lui sans être arrêté par les soldats qui veillent autour de lui.

— Je sais qu'il est brave.

— Comme un lion.

— C'est bien ! Je saurai le trouver sans trop de retard. »

Le Corsaire s'étant ensuite tourné vers les deux flibustiers qui s'étaient levés :

« Tu vas rester ici à la garde de cet homme, dit-il à Wan Stiller.

— Moko y suffirait bien, capitaine.

— Non, Moko est fort comme un Hercule, il me sera d'un grand secours pour transporter le corps de mon frère.

Viens, Carmaux ; nous allons vider une bouteille de vin d'Espagne à Maracaïbo.

— Mille requins ! à pareille heure, capitaine ?

— Aurais-tu peur ?

— Peur ! se récria Carmaux. Ah ! certes, non ! Avec vous, capitaine, j'irais en enfer prendre Belzébuth par le bout du nez. Seulement je crains qu'on ne vous reconnaisse. »

Un sourire moqueur contracta les lèvres du Corsaire.

« Nous verrons bien, dit-il. Viens toujours. »

Et ils sortirent, accompagnés de Moko.

V

UN DUEL ENTRE QUATRE MURS

Maracaïbo, quoiqu'elle n'eût qu'une population d'environ dix mille habitants, était alors une des plus importantes villes espagnoles sur les côtes de la mer des Antilles.

Très heureusement située dans le golfe et à l'entrée du lac auxquels elle a donné son nom, elle était devenue rapidement le principal entrepôt des productions des riches contrées dites du Venezuela.

Les Espagnols l'avaient munie d'une puissante forteresse, armée d'un grand nombre de canons ; et dans les deux îles qui la couvraient du côté du golfe, ils entretenaient une nombreuse garnison, par la crainte constante d'une irruption des redoutables flibustiers de la Tortue.

Les premiers occupants y avaient érigé de belles habitations. Plus tard même de véritables palais y avaient été construits par des architectes venus d'Espagne pour chercher fortune dans le nouveau monde ; et maints lieux de réunions publiques s'y trouvaient, où s'assemblaient les riches propriétaires de mines et leurs familles, et où l'on dansait en toutes saisons le *fandango* et le *boléro*.

Quand le Corsaire et ses deux compagnons, Carmaux et le nègre, entrèrent, sans éveiller l'attention dans Maracaïbo, les rues étaient encore très animées, et il y avait foule dans les tavernes où se vendaient les vins d'outremer ; car les Es-

pagnols fixés aux colonies n'avaient pas renoncé à savourer le plus souvent possible un bon verre de malaga ou de xérès.

Le Corsaire avait ralenti le pas. Le chapeau sur les yeux, drapé dans son manteau, quoique la soirée fût assez chaude, la main gauche fièrement appuyée sur la garde de son épée, il observait attentivement la disposition des rues ou des maisons, comme pour s'en graver bien le souvenir dans l'esprit.

Arrivé sur la place de Grenade, située au centre de la ville, il s'arrêta en s'appuyant contre l'angle d'une maison, comme si une faiblesse se fût tout à coup manifestée chez ce terrible coureur des mers.

De là, d'ailleurs, il pouvait voir un spectacle propre à faire frémir l'homme le plus insensible de la terre.

À quinze potences plantées en demi-cercle devant un palais, sur lequel flottait le drapeau espagnol, étaient suspendus autant de cadavres humains. Ils avaient tous les pieds nus, les habits déguenillés, excepté un qui portait un vêtement couleur de feu, et qui était chaussé de hautes bottes marines.

Au-dessus de ces gibets tournoyaient des vols d'*urubus*, petits vautours noirs, qui, chargés du nettoyage public des villes de l'Amérique, semblaient attendre que la putréfaction des malheureux suppliciés leur permît de les déchiqueter.

Carmaux, qui s'était approché du Corsaire, lui dit d'une voix troublée :

« Voilà nos compagnons.

— Oui, gronda le Corsaire. Ils demandent vengeance, et ne tarderont pas à l'avoir. »

Il s'éloigna du mur par un violent effort ; et courbant sa tête sur sa poitrine, comme pour ne pas laisser voir la terrible émotion qui convulsait les traits de son visage, marchant à pas pressés, il entra dans une *posada*, espèce d'auberge où se réunissaient les noctambules, pour vider à leur aise de nombreux flacons.

Avisant une table vide, il se laissa tomber assis sur un escabeau sans relever la tête, pendant que Carmaux criait :

« Eh ! l'aubergiste, apporte une bouteille de ton meilleur xérès, et tâche qu'il soit authentique, ou je ne réponds pas de tes oreilles. Le grand air du golfe m'a si fortement altéré que je serais capable de vider toute la cantine. »

À cet appel, accourut le maître du lieu, avec la bouteille demandée.

Carmaux emplit trois verres ; mais le Corsaire, toujours livré à ses tristes pensées, ne songeait pas à vider le sien.

« Par mille requins ! murmura Carmaux à l'oreille du nègre, le patron n'est pas en bonne humeur, et je ne voudrais pas être dans la peau des Espagnols. Étrange audace, par ma foi ! de venir ici ; mais rien ne l'effraye. »

En parlant ainsi, promenant ses yeux autour de lui, il rencontra, non sans quelque effroi, ceux de cinq ou six individus, armés de grands *navajas* (longs couteaux pliants), qui le regardaient attentivement.

« Qu'est-ce que ceux-là ? demanda-t-il au nègre.

— Des Basques au service du gouverneur.

— Bah ! s'ils croient nous effrayer avec leurs navajas, ils se trompent. »

Les Basques avaient jeté leurs cigarettes, et après avoir vidé quelques tasses de malaga, ils s'étaient mis à causer assez haut pour être parfaitement entendus de Carmaux.

« Avez-vous vu les pendus ? dit l'un.

— Oui, je suis allé les voir tantôt, répondit l'autre. C'est un beau spectacle que nous offrent ces coquins. Il y en a un surtout qui est risible avec cette langue longue d'un demi-pied qui lui sort de la bouche.

— C'est le Corsaire rouge, dit un troisième ; on lui a mis entre les lèvres une cigarette, qui le rend encore plus ridicule.

— J'ai envie, reprit le premier, d'aller lui mettre une ombrelle à la main pour qu'il puisse demain se garantir des rayons du soleil. De cette façon... »

Le sinistre railleur n'en put dire davantage. Carmaux, qui n'avait pu entendre sans indignation ces propos, s'était levé avant que le Corsaire Noir eût pensé à le retenir, et, frappant sur la table voisine un formidable coup de poing, qui fit sauter les verres et la bouteille :

« Mille tonnerres ! criait-il, ceux qui se moquent des morts ne se moqueraient peut-être pas aussi bien des vivants. »

Les cinq buveurs, stupéfaits de la furieuse intervention de cet inconnu, s'étaient levés précipitamment, en portant la main à leur navaja ; puis l'un d'entre eux, le plus hardi sans doute, demanda en fronçant les sourcils :

« Qui êtes-vous, caballero ?

— Un homme qui respecte les morts, mais qui, à l'occasion, sait tenir tête aux vivants. »

À cette réponse, qu'ils semblèrent prendre pour une fanfaronnade, les Basques se mirent à rire : ce qui eut pour effet d'accroître la colère du flibustier.

« Ah ! c'est ainsi, » fit-il en blêmissant.

Puis, après avoir regardé le Corsaire, qui n'avait pas bougé, comme si cette altercation ne le regardait en rien, il allongea une main vers l'homme qui l'avait interrogé et le poussa brusquement en lui criant :

« Le loup de mer mangera le louveteau de terre ! »

L'homme, qui était tombé le dos sur la table, se redressa vivement en tirant de sa ceinture son grand couteau, qu'il ouvrit d'un coup sec ; et il s'avancait sur Carmaux pour le frapper, quand le nègre, qui jusqu'alors était resté à l'état de simple spectateur, se leva sur un signe du Corsaire, et, brandissant entre les deux adversaires une pesante chaise de bois de fer :

« Arrête-toi, ou je t'assomme ! » cria-t-il à l'homme armé.

En voyant intervenir ce géant à peau noire, que sa puissante musculature rendait redoutable, les Basques s'étaient reculés pour n'être pas atteints par la chaise, qui décrivait en l'air des cercles menaçants.

Quinze ou vingt buveurs qui se trouvaient dans une salle voisine, entendant le bruit de la querelle, s'étaient empressés d'accourir, précédés par un gros homme armé d'un espadon (large épée), la tête couverte d'un grand chapeau à panache incliné sur une oreille, et la poitrine recouverte d'une vieille cuirasse en cuir de Cordoue.



« Arrête-toi, ou je t'assomme ! »

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda cet homme d'un ton hautain, en dégainant son arme avec un geste tragique.

— Ce qu'il y a, mon cher caballero, lui répliqua Carmaux, en s'inclinant ironiquement, il y a des choses qui ne vous regardent pas.

— Ah ! par tous les saints ! cria l'autre, on voit bien que vous ne connaissez pas don Gamara y Miranda, comte de Badayoz, noble de Camargua et vicomte de...

— De la maison du diable ! » acheva le Corsaire, qui s'était levé tout à coup, et qui regardait bien en face le fanfaron.

Le seigneur de Gamara et de maints autres lieux, qui, d'abord rouge comme une pivoine, était devenu blême, reprit d'une voix rauque :

« Par toutes les sorcières de l'enfer ! je ne sais qui me retient de vous envoyer dans l'autre monde, tenir compagnie à ce chien de Corsaire rouge, et aux quatorze brigands qui font une si belle figure sur la place de Grenade. »

Alors ce fut le Corsaire qui blêmit horriblement. D'un geste il repoussa Carmaux, qui se préparait à se jeter sur le bravache, il se débarrassa de son manteau, de son chapeau, et tira son épée en disant :

« Le chien, c'est toi ; et c'est ton âme damnée qui ira tenir compagnie à celles des pendus. »

Sur quoi, faisant signe aux assistants de se tenir au large, il se posa en garde devant l'homme à la cuirasse, avec une assurance bien faite pour déconcerter son adversaire.

« À nous deux, comte de la maison du diable ! dit-il les dents serrées ; avant peu il y aura un mort ici. »

L'homme, qui de son côté s'était aussi mis en garde, se redressa.

« Un moment, dit-il ; quand on croise le fer avec quelqu'un, on a le droit de connaître le nom de son adversaire.

— Je suis plus noble que toi, cela doit te suffire.

— Point ! c'est le nom que je veux savoir.

— Tu le veux ! Soit ! j'y consens, d'autant mieux que tu ne pourras le dire à personne. »

Et, s'approchant, le Corsaire murmura deux mots à l'oreille de l'homme, qui, n'ayant pu retenir un cri d'effroi, fit deux pas en arrière, comme s'il voulait se réfugier parmi les spectateurs en répétant le nom qu'il venait d'entendre ; mais le Corsaire, qui s'était aussitôt remis en garde, l'attaquait pour l'obliger à se défendre.

Les buveurs avaient formé un large cercle autour des combattants. Le nègre et Carmaux, qui étaient au premier rang, ne semblaient pas avoir le moindre doute sur l'issue de ce duel, notamment le second, qui savait de quoi le fier filibustier était capable.

L'Espagnol, qui ne tarda pas à reconnaître qu'il était en face d'un terrible lutteur décidé à l'enfermer à la première faute, s'évertuait à mettre en œuvre toutes ses ressources, pour parer les bottes qui lui étaient portées.

Ce n'était pas d'ailleurs un adversaire absolument méprisable. De grande taille, fort et très robuste, il avait le poignet vigoureux, le regard subtil, et l'on comprenait que, difficile à fatiguer, il était en état d'opposer une longue résistance.

À la vérité, le Corsaire, leste, adroit, ne lui laissait pas un instant de relâche. Son épée, toujours ferme et menaçante, scintillait en tous sens, battait, serrait le fer de l'adversaire avec une ardeur de plus en plus vive.

Quand ils eurent ferraillé pendant trois ou quatre minutes, le bravache, visiblement essoufflé, commençait à rompre ; se sentant incapable de répondre aux multiples attaques du Corsaire, il avait perdu son calme primitif.

Le Corsaire, au contraire, ne paraissait nullement fatigué. Bondissant avec une agilité de jaguar, sans cesse gagnant au pied, il poussait son rival avec une vigueur toujours croissante ; calme dans son opiniâtreté, mais avec des regards dont la flamme profonde trahissait la colère qui l'animait, et qui se tenaient obstinément sur l'adversaire, comme pour le troubler et le fasciner.

Les rangs des spectateurs s'étaient ouverts, pour laisser le champ libre à l'Espagnol, qui continuait à rompre, et qui bientôt se trouva positivement acculé à la paroi de la salle.

Blême, le visage inondé de sueur :

« Assez ! cria-t-il d'une voix suffoquée.

— Non, répondit le Corsaire avec un accent sinistre ; mon secret doit mourir avec toi. »

L'Espagnol tenta un coup désespéré. Se ramassant sur lui-même, il se jeta subitement en avant, et frappa coup sur coup plusieurs estocades.

Le Corsaire, ferme comme un roc, les ayant tranquillement parées :

« Maintenant, dit-il, je vais te clouer au mur. »

L'Espagnol, au comble de l'épouvante, en comprenant qu'il était perdu, se mit à crier :

« À l'aide ! au secours ! c'est le Co... »

Il n'acheva pas sa phrase. L'épée du Corsaire, après lui avoir traversé la poitrine, se brisa en heurtant la paroi.

L'Espagnol tomba en attachant sur son adversaire un regard d'effroi douloureux, et resta inerte, les yeux clos.

Carmaux se baissa pour prendre l'épée que le vaincu avait laissé échapper, et la présentant au vainqueur :

« Vraie lame de Tolède, lui dit-il, puisque l'autre est brisée, celle-là pourra vous servir. »

Le capitaine reçut l'arme sans dire un mot, alla reprendre son manteau et son chapeau ; et, après avoir jeté un doublon d'or sur la table de la posada, il sortit, suivi de Carmaux et du nègre, sans que nul eût osé lui barrer le passage.



L'épée du Corsaire lui traversa la poitrine.

VI

DANS LES RUES

Quand le Corsaire et ses deux compagnons arrivèrent sur la place de Grenade, l'obscurité était assez profonde pour qu'on ne pût distinguer nettement une personne à plus d'une vingtaine de pas.

Un profond silence régnait sur la place, troublé seulement par les cris lugubres de quelque *urubu* posé sur les gibets. On n'entendait même plus le pas de la sentinelle placée devant le palais du gouverneur, dont la masse sombre se dressait au fond.

Rasant les murs des maisons, ou passant derrière les troncs des palmiers, le Corsaire, Carmaux et le nègre s'avançaient lentement, tendant l'oreille, l'œil bien ouvert, une main sur leurs armes, tachant de se glisser inaperçus jusqu'auprès des suppliciés.

Si de temps en temps ils entendaient ou croyaient entendre quelque bruit, ils se blottissaient dans l'arcade de quelque portail ou sous le couvert d'un arbre, pour attendre que le silence se fût rétabli.

Ils approchaient du but, quand le Corsaire aperçut une forme humaine qui s'agitait à l'angle du palais.

« Par mille requins ! grommela Carmaux, c'est la sentinelle qui va nous gêner dans notre travail.

— Bah ! reprit le nègre, Moko est fort ; et il ira prendre ce soldat.

— Tu te feras crever le ventre, ami noir. »

Le nègre répondit en souriant :

« Moko est rusé, et il sait ramper comme ses camarades les serpents.

— Eh bien, va, lui dit le Corsaire, je ne suis pas fâché d'ailleurs d'avoir une preuve de ton audace.

— Vous l'aurez bientôt, maître ; Moko prendra cet homme comme il prenait autrefois les caïmans de la lagune. »

En parlant ainsi, le nègre déroulait une longue et mince courroie qui entourait ses flancs et qui se terminait par une petite boule de fer, véritable *lasso*, pareil à ceux dont les coureurs mexicains se servent pour capturer les taureaux sauvages, et il s'éloigna sans faire le moindre bruit.

Le Corsaire, caché avec Carmaux derrière le tronc d'un palmier, le suivait autant que possible du regard, admirant la bravoure de ce nègre qui, en quelque sorte désarmé, allait affronter un homme bien armé et certainement résolu.

« Eh ! dit Carmaux, le moricaud a du cœur. »

Le Corsaire se borna à faire un signe de tête affirmatif, en observant toujours attentivement le nègre, qui maintenant s'avavançait en rampant sur le sol, comme un serpent, dans la direction du palais.

Le soldat, armé d'une hallebarde et d'une épée, s'éloignant de l'angle du palais, allait vers le portique.

Voyant qu'il lui tournait le dos, Moko rampa plus vite ; et quand il ne fut plus qu'à quelques pas de l'homme, il se leva brusquement, fit tourner sa courroie et la lança d'une main sûre.

On entendit un léger sifflement, puis un cri étranglé, et le soldat tomba sur le sol en lâchant sa hallebarde et en agitant follement les bras et les jambes.

Moko, d'un bond de bête fauve, fut aussitôt sur lui, le bâillonna étroitement avec sa ceinture de laine ; puis, l'emportant comme il eût fait d'un enfant, il vint le déposer aux pieds du capitaine, en disant le plus tranquillement du monde :

« Le voilà !

— Tu es un vaillant, répliqua le Corsaire ; attache-le à cet arbre et suis-moi. »

Le nègre, aidé par Carmaux, obéit à cet ordre ; puis ils allèrent auprès du capitaine, qui, d'une potence à l'autre, examinait les corps qui y étaient suspendus.

Arrivé au milieu de la place, il s'arrêta, en portant ses deux mains sur sa poitrine : il venait de reconnaître à son vêtement le cadavre de son frère, et la plus profonde émotion l'avait saisi.

« Soyez fort, » lui dit Carmaux.

Le Corsaire, sans prononcer un mot, leva la main vers le gibet.

« Tout de suite, mon capitaine, » dit le nègre, qui avait compris, et qui grimpa immédiatement à la potence, tenant entre les dents le couteau que lui avait donné Carmaux.



Il laissa doucement descendre le corps.

Il trancha d'un seul coup la corde, et laissa doucement descendre le corps, que Carmaux reçut et enveloppa du manteau noir que le capitaine lui avait présenté ouvert.

« Allons, dit le Corsaire avec un soupir. Allons ! la mer attend les restes du brave. »

Le nègre prit le cadavre dans ses bras, et tous trois s'éloignèrent en hâte. Au moment de quitter la place, le Corsaire se retourna, et d'une voix émue :

« Adieu, malheureux amis, dit-il, adieu, compagnons du Corsaire rouge. Le flibustier vous vengera bientôt. »

Puis, fixant ses regards ardents sur le palais du gouverneur :

« Entre toi et moi, Wan Guld, reprit-il en tendant son poing fermé, c'est à la mort ! »

Les trois hommes se remirent rapidement en marche, impatients de sortir de Maracaïbo et de retourner à bord de leur navire, ne se sentant pas en sûreté dans les rues de cette ville après l'affaire de la *posada*.

Ils avaient déjà parcouru plusieurs rues désertes, quand Carmaux, qui marchait le premier, crut apercevoir plusieurs formes humaines à demi cachées sous un portique.

« Doucement, dit-il en se tournant vers ses compagnons ; si je ne me trompe, il y a par là des gens qui semblent nous attendre.

— Où cela ? demanda le Corsaire.

— Là, sous cette grande arcade.

— Ce sont peut-être les hommes de la *posada*.

— Oui, mille requins !... je vois leur *navaja* briller à leur ceinture ; c'est bien nos cinq Basques.

— Bah ! cinq, ce n'est pas trop pour nous, dit froidement le Corsaire, en prenant son épée ; nous leur ferons payer cher leur guet-apens.

— Mon sabre d'abordage, ajouta Carmaux, aura facilement raison de leurs grands couteaux. »

Deux de ces hommes, enveloppés dans de grands manteaux poilus qui ont reçu le nom de *sérapé*, s'étaient avancés de quelques pas hors du portique, tandis que les trois autres restaient sur les marches de l'édifice.

« Charge-toi des deux de droite, dit le Corsaire ; moi je fais mon affaire des trois autres. Quant à toi, Moko, ne t'occupe pas de nous, et prends le large avec ton fardeau. Tu nous attendras à la lisière de la forêt. »

Les cinq Basques avaient quitté leurs manteaux, qu'ils avaient pliés en quatre et posés sur leur bras gauche ; puis ils avaient ouvert leurs longs couteaux à lame aiguë et pointue comme une épée.

« Ah ! ah ! dit à haute voix l'un d'eux, je crois que nous ne nous sommes pas trompés.

— Au large ! cria le Corsaire, qui avait pris le pas sur ses compagnons.

— Doucement, caballero ! répliqua un des Basques en s'avancant.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le Corsaire.

— Satisfaire une petite curiosité qui nous préoccupe.

— Laquelle ?

— Savoir qui vous êtes, caballero.

— Je suis un homme qui tue ceux qui le gênent, répondit le Corsaire, qui fit deux pas en avant, l'épée à la main.

— Alors je vous dirai, caballero, reprit le Basque, que nous sommes des hommes qui n'avons pas peur, et qui ne nous laisserons pas tuer comme le pauvre diable que vous avez enfermé tantôt. Dites votre nom et votre qualité, ou vous ne sortirez pas de Maracaïbo. Nous sommes au service de M^{gr} le gouverneur ; et nous devons connaître les personnes qui se promènent dans les rues à de pareilles heures.

— Ah ! vous voulez savoir mon nom, dit le Corsaire en se mettant en garde... Occupe-toi des tiens, Carmaux. »

Les Basques n'avaient pas bougé, attendant l'attaque des flibustiers. Fermes sur leurs jambes un peu écartées, la main gauche au flanc, de la droite tenant leur grand couteau, ils guettaient le moment de frapper leurs adversaires.

C'étaient évidemment des *diestros* (adroits), à qui ne devait être inconnu aucun des coups fameux qui sont de tradition dans le maniement de cette arme redoutable, comme la *javèque*, qui a pour but de balafrer le visage, ou le terrible *desjarretazo*, qui consiste à frapper par-dessous les basses côtes en relevant le coup, pour atteindre la colonne vertébrale.

Impatienté de voir que ces hommes s'obstinaient à rester sur la défensive, le Corsaire s'élança impétueusement sur les trois qui lui faisaient face, portant à droite et à gauche des bottes furieuses, pendant que, de son côté, Carmaux jouait vigoureusement du sabre contre les deux autres.

Les cinq *diestros* ne semblaient nullement effrayés. Doués d'une agilité prodigieuse, ils sautaient en arrière, parant les coups d'épée, tantôt avec la large et longue lame de

leur couteau, tantôt avec le *sérapé*, qui était roulé autour de leur bras gauche.

Les deux flibustiers, comprenant qu'ils avaient affaire à des adversaires dangereux, ralentirent un peu leurs efforts. Mais quand ils eurent constaté que le nègre avait pu s'éloigner avec son lugubre fardeau, sans qu'on eût pris garde à lui, ils revinrent furieusement à la charge, avec le désir d'en finir avant que le bruit du ferraillement eût amené des aides à leurs assaillants.

Le Corsaire, dont l'épée était plus longue que les couteaux des Basques et qui possédait toutes les finesses de l'escrime, savait mettre à profit ses avantages ; mais Carmaux, dont le sabre était plus court, devait veiller attentivement sur son jeu.

Tout d'un coup, le Corsaire, voyant un de ses trois adversaires perdre l'équilibre et se découvrir par un faux pas, fonça vivement sur lui. La lame toucha l'homme, qui tomba sans même pousser un cri.

« Et d'un ! » fit le Corsaire.

Et se retournant sur les autres :

« Votre tour ne va pas tarder à venir, » ajouta-t-il.

Les deux Basques, qui conservaient leur sang-froid, se tenaient devant lui sans reculer d'un pas. Soudain, le plus agile s'avança en se courbant et en présentant son bras couvert du *sérapé*, comme s'il voulait frapper son adversaire aux jambes, puis, se relevant à moitié, il tenta le coup mortel du *desjarretazo*.

Le Corsaire, qui n'ignorait pas le but de cette feinte, se jeta lestement de côté, et se fendit aussitôt à fond sur le

traître, mais son épée s'embarrassa dans l'étoffe du *sérapé* ; et comme il se hâtait de se remettre en garde pour parer un coup que lui portait l'autre Basque, il s'aperçut que son épée venait de se briser.

Un cri de fureur lui échappa, et, sautant en arrière en brandissant le tronçon de son arme :

« À moi, Carmaux ! » hurla-t-il.

Celui-ci, bien qu'il n'eût encore réussi qu'à faire reculer ses deux adversaires jusqu'à l'angle de la rue, fut en deux bonds auprès de son capitaine.

« Par mille requins ! cria-t-il, en le voyant désarmé, voilà une belle affaire ! comment nous débarrasser de ces chiens enragés ?

— J'espère bien en abattre encore deux, » répondit le Corsaire, en armant précipitamment un des pistolets qui étaient dans sa ceinture.

Il s'apprêtait à faire feu, quand il vit une ombre géante venir derrière les quatre Basques, qui s'étaient réunis, en se croyant sans doute sûrs de la victoire. Cette ombre n'était autre que le nègre, qui tenait un gros bâton.

« Moko ! » s'écrièrent le Corsaire et Carmaux.

Le nègre, sans rien répondre, leva son bâton et se mit à taper sur les Basques avec une telle furie, qu'avant d'avoir pu se reconnaître tous gisaient à terre avec la tête cassée ou les côtes rompues.

« Merci ami noir ! cria Carmaux ; mille tonnerres ! quelle grêle !

— Fuyons, dit le Corsaire, nous n'avons plus rien à faire ici. »

Quelques habitants, réveillés par les cris des Basques blessés, ouvraient leurs fenêtres, pour savoir de quoi il s'agissait.

Les deux flibustiers et le nègre, délivrés de leurs assaillants, tournèrent en hâte le coin de la rue.

« Où as-tu laissé notre mort ? demanda le Corsaire à l'Africain.

— Il est hors de la ville, répondit le nègre.

— Merci du secours que tu nous as prêté.

— J'ai pensé, chemin faisant, avec mon fardeau, que mon aide pourrait vous être utile ; et je suis vite revenu.

— Tu n'as rencontré personne de suspect ?

— Personne.

— Alors dépêchons-nous de battre en retraite, avant qu'il ne survienne d'autres adversaires. »

Ils s'apprêtaient à se mettre en marche, quand Carmaux, qui avait pris quelque avance pour explorer du regard une rue latérale, revint aussitôt en disant :

« Capitaine, je crois qu'une patrouille s'approche.

— D'où vient-elle ?

— Par cette rue.

— Nous en prendrons une autre. En avant, les armes à la main !

— Mais vous n’avez point d’arme, vous, capitaine.

— Va me chercher la *navaja* d’un des Basques abattus. Faute de mieux, cela me suffira.

— Je vous offre mon sabre, capitaine ; et je prendrai pour moi le long couteau, dont je sais me servir. »

Le brave marin donna, en effet, son sabre au Corsaire, et alla en hâte chercher la *navaja*, qui, dans ses mains, devait être une arme redoutable.

Mais la patrouille qu’il avait signalée s’avançait rapidement, attirée là sans doute par le bruit des armes et les cris des combattants.

Les flibustiers, précédés de Moko, se mirent à courir en se glissant le plus possible le long des maisons. Mais ils n’avaient pas fait cent cinquante pas, qu’ils entendirent la marche cadencée d’une autre patrouille.

« Tonnerre ! s’écria Carmaux, nous allons être pris entre les deux. »

Le Corsaire s’était arrêté.

« Aurions-nous été trahis ? fit-il, en serrant la poignée du sabre que Carmaux lui avait donné.

— Capitaine, dit l’Africain, je vois huit hommes armés de hallebardes et de carabines venir de ce côté.

— Amis, dit le Corsaire, il s’agit de vendre ici chèrement notre vie.

— Commandez, et nous ferons ce que vous voudrez, lui répondirent d’un ton résolu ses deux compagnons.

— Moko !

— Capitaine !

— Je te confie de nouveau le soin de porter à bord les restes de mon frère. Tu trouveras notre chaloupe sur la plage ; et tu te mettras en sûreté avec Wan Stiller.

— Oui, capitaine.

— Nous allons faire le possible pour nous débarrasser de nos adversaires. Mais si nous ne devons pas réussir, Morgan sait ce qu'il doit faire. Va porter le cadavre à bord ; et tu reviendras savoir si nous sommes morts ou vivants.

— Je ne peux me décider à vous laisser, répondit le nègre ; je suis fort, et je pourrais vous être utile.

— Je tiens à ce que mon malheureux frère soit enseveli dans la mer comme le Corsaire vert, et tu peux nous rendre plus de service à bord de mon navire qu'ici.

— Je reviendrai avec du renfort, capitaine.

— Je suis bien certain que Morgan viendra. Pars, voici la patrouille. »

Le nègre obéit. La rue étant barrée par les deux patrouilles, qui venaient chacune dans un sens opposé, il se jeta dans une ruelle transversale, et la suivit en rasant un mur qui servait de clôture à un jardin.

Quand le Corsaire l'eut perdu de vue, il se tourna vers Carmaux :

« Préparons-nous, lui dit-il, à tomber sur la patrouille qui est devant nous. Si par cette brusque attaque nous réussis-

sons à nous ouvrir le passage, nous pourrons probablement gagner la campagne, puis la forêt. »

Ils étaient alors à l'angle de la rue. La seconde patrouille, qu'avait aperçue le nègre, n'était plus qu'à une trentaine de pas, pendant que la première, qui s'était peut-être arrêtée, ne se distinguait pas encore.

« Tenons-nous prêts, dit le Corsaire.

— Je le suis, » répondit Carmaux, en se blottissant au coin de la maison.

Les huit hallebardiers, comme craignant une surprise, avaient ralenti le pas ; et l'on avait pu entendre l'un d'entre eux, sans doute le chef, dire aux autres :

« Doucement, mes enfants ; ces coquins ne peuvent être loin d'ici.

— Nous sommes huit, répondit un des soldats ; et le maître de la posada nous a dit que les flibustiers n'étaient que trois.

— Ah ! gueux de tavernier ! fit Carmaux, c'est toi qui nous as signalés, dénoncés ! Si jamais tu me tombes sous la main !... »

Le Corsaire cria, en s'élançant le sabre levé :

« En avant ! »

Les deux flibustiers se ruèrent avec une foudroyante impétuosité, frappant à droite, à gauche, sur les hallebardiers, qui, déconcertés par cette attaque imprévue, se dispersèrent en tous sens.

Quand ils furent remis de leur stupeur, le Corsaire et son compagnon étaient déjà loin ; mais bientôt, quelque peu honteux de s'être laissé intimider par deux hommes seulement, ils s'élancèrent à leur poursuite, en criant à gorge déployée :

« Arrêtez-les ! arrêtez-les ! les flibustiers ! Les flibustiers ! »

Le Corsaire et Carmaux couraient en désespérés, sans toutefois savoir quelle direction prendre de préférence. Ils s'étaient engagés dans un dédale de rues, passant de l'une dans l'autre, tournant au hasard, sans pouvoir réussir à sortir de la ville.

Les habitants, réveillés par les cris de la patrouille, épouvantés à l'idée de la présence de ces formidables coureurs des mers, si redoutés dans toutes les villes espagnoles, venaient aux fenêtres, qu'ils ouvraient et refermaient avec fracas, en jetant, eux aussi, des clameurs d'effroi. On entendait, de-ci, de-là, des coups de fusil tirés sans but...

La situation devenait de plus en plus difficile pour les fugitifs ; car les cris, les détonations, pouvaient causer une sorte d'alarme générale et mettre sur pied toute la garnison.

Ils couraient toujours, s'engageant à l'aventure dans les rues qui se présentaient.

« Tonnerre ! fit Carmaux, en s'arrêtant tout à coup, nous voilà tombés dans une souricière !

— Que veux-tu dire ?

— Que cette rue est fermée par le bout.

— N'y a-t-il aucune muraille que nous puissions escalader ?

— Je ne vois que des maisons très hautes.

— Eh bien ! retournons sur nos pas, dit le Corsaire, et peut-être trouverons-nous quelque nouvelle rue qui nous conduira hors de la ville. »

Et ils allaient, en effet, rétrograder, quand le Corsaire s'arrêtant :

« Non, fit-il ; une autre idée me vient ; avec un peu de ruse nous devons pouvoir dépister ceux qui nous poursuivent. »

En parlant ainsi, le Corsaire s'était dirigé vers la maison qui formait le fond de l'impasse. C'était un modeste bâtiment à deux étages, construit moitié en bois et moitié en maçonnerie, couvert par une petite terrasse garnie de vases de fleurs.

« Carmaux, dit le capitaine, ouvre-moi cette porte.

— Vous voulez que nous nous cachions dans cette maison ?

— C'est, je crois, ce qu'il y a de mieux pour faire perdre nos traces aux soldats.

— C'est cela ; nous allons devenir locataires sans payer un sou de loyer, » dit Carmaux qui, en introduisant la pointe de la navaja dans la commissure de la porte, eut bientôt fait sauter le verrou qui la fermait.

Et les deux flibustiers s'introduisirent en toute hâte dans la maison, dont ils refermèrent la porte, pendant que les sol-

datS passaient à l'autre extrémité de la rue en criant de plus belle :

« Arrêtez-les ! arrêtez-les ! »

Le capitaine et son compagnon, tâtonnant dans l'obscurité, se trouvèrent bientôt devant un escalier, qu'ils gravirent à tout hasard.

« Ça, mais, dit Carmaux, il faudrait cependant savoir où l'on va, et faire connaissance, s'il est possible, avec les habitants, qui vont avoir, j'imagine, une certaine surprise. »

Ce disant, il battit le briquet, pour allumer un morceau de mèche à canon, sur lequel il souffla pour en aviver la lueur.

« Tiens ! fit-il, voilà une porte ouverte !

— Et dans la chambre quelqu'un qui ronfle.

— Bon signe ! reprit Carmaux ; un dormeur est un être pacifique. »

Le Corsaire, ouvrant la porte à petit bruit, entra dans une chambre très modestement meublée, où se trouvait un lit qu'une personne occupait. Avec la mèche il alluma une chandelle qui était posée sur une tablette ; puis, s'approchant du lit, il souleva vivement la couverture, et vit un homme couché.

C'était un petit vieillard ridé, à peau parcheminée, avec une barbe de chèvre et deux moustaches ébouriffées. Il dormait d'un sommeil si profond, qu'il n'avait rien entendu et ne s'apercevait pas que la chambre était éclairée.

« Ce n'est pas celui-là qui nous causera du désagrément, dit le Corsaire, qui, l'ayant pris par un bras et le secouant assez rudement, ne réussissait pas à le réveiller.

— Il faudrait, ma foi, tirer le canon à ses oreilles, » dit Carmaux.

À la troisième secousse cependant, le vieillard se décida à ouvrir les yeux. En apercevant ces deux hommes armés, il se mit vivement sur son séant, et jetant autour de lui des regards effarés.

« Je suis mort ! cria-t-il d'une voix étranglée.

— Eh non, pas encore ! lui dit Carmaux ; je crois au contraire que vous êtes plus vivant que tout à l'heure.

— Qui êtes-vous ? lui demanda le Corsaire.

— Un pauvre homme qui n'a jamais fait de mal à personne, répondit le vieux, dont les dents claquaient.

— Nous n'avons pas non plus l'intention de vous en faire, si vous répondez bien à nos questions.

— Votre Excellence n'est donc pas un voleur ?

— Je suis un flibustier de la Tortue.

— Un fli... fli... bu... bu... stier ! répéta le vieillard en tremblant ; alors je suis mort !

— Mais puisque je viens de vous dire que nous ne voulons vous faire aucun mal...

— Que pouvez-vous donc vouloir d'un pauvre homme comme moi ?

— Savoir avant tout si vous êtes seul dans cette maison.



« Qui êtes-vous ? » leur demanda-t-il.

— Oui, Monsieur, je suis seul.

— Et qui habite dans les maisons voisines ?

— De braves bourgeois.

— Vous, que faites-vous ?

— Je suis un pauvre homme.

— Oui, un pauvre homme qui a une maison, tandis que moi je n'ai pas seulement un lit, répliqua Carmaux. Ah ! vieux renard, tu as peur pour ton argent !

— Je n'ai point d'argent, Excellence. »

Carmaux éclata de rire.

« Un flibustier traité d'Excellence !... Cet homme est vraiment le plus plaisant compère que j'aie jamais rencontré.

— Voyons, voyons ! » reprit le Corsaire d'un ton impérieux.

Et s'adressant au vieux tout tremblant :

« Que faites-vous à Maracaïbo ? lui demanda-t-il.

— Je suis un pauvre notaire, Monsieur.

— C'est bien ! Sache donc que nous ne prenons logement chez toi que jusqu'au moment où nous croirons l'occasion bonne pour en sortir. Nous ne te ferons aucun mal, mais à la condition que tu ne songeras pas à nous trahir... Et s'il t'arrivait d'y songer, ta tête risquerait fort de quitter tes épaules. Tu as compris, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, balbutia le vieillard, au comble de la terreur, mais que voulez-vous de moi ?

— Rien pour le moment. Habille-toi et ne crie pas, n'appelle pas ; sans quoi, tu entends ?... »

Le pauvre vieux s'empressa d'obéir, mais en tremblant à ce point que Carmaux dut lui venir en aide pour se vêtir.

« Maintenant, dit le Corsaire à son compagnon, lie-moi solidement ce gaillard, pour qu'il ne puisse s'enfuir.

— Je réponds de lui comme de moi, capitaine. Je le mettrai dans l'impuissance de faire le moindre mouvement. »

Pendant que Carmaux s'occupait de cette besogne, le Corsaire était allé ouvrir une fenêtre donnant sur la rue, pour tâcher de savoir ce qui se passait au dehors.

Il reconnut que la patrouille, n'entendant plus de cris et ne voyant plus personne dans la rue, avait dû s'éloigner ; mais il put entendre les habitants du voisinage converser d'une fenêtre à l'autre.

« Avez-vous entendu ? disait un gros homme, qui tenait à la main une longue arquebuse. Il paraît que les flibustiers ont tenté un coup sur la ville.

— C'est impossible, répondaient plusieurs voix.

— J'ai entendu que les soldats le disaient.

— Mais ils ont été mis en fuite.

— Je le crois, car on n'entend plus rien.

— Quelle audace ! Entrer dans une ville où il y a une si nombreuse garnison !

— Ils espéraient sans doute délivrer le Corsaire rouge.

— Oui, mais ils l'ont trouvé pendu.

— Désagréable surprise pour ces bandits.

— Espérons que les soldats en prendront d'autres, pour les pendre aussi, dit l'homme à l'arquebuse. Il y a encore du bois à Maracaïbo pour faire des potences. Bonne nuit, voisins ! À demain !

— Oui, murmura le Corsaire, il y a encore du bois ici, mais sur nos navires il y a encore des balles et des boulets pour détruire Maracaïbo. Un jour ils auront de nos nouvelles. »

Sur quoi il referma doucement la fenêtre, et revint dans la chambre où était le notaire bien lié par Carmaux, qui, lui, ayant opéré des fouilles dans la maison, avait fait main basse sur toutes les victuailles qu'il avait pu trouver.

Le brave compagnon s'était tout à coup rappelé que, le soir précédent, ni lui ni son chef n'avaient eu le temps de souper ; et découvrant dans un buffet une volaille rôtie et un beau poisson tout apprêté, que le pauvre notaire réservait sans doute pour un prochain repas, il s'était emparé de l'un et de l'autre, pour les mettre à la disposition du capitaine.

Il avait en outre trouvé quelques bouteilles très poudreuses, qui étaient étiquetées aux noms de Xérès, Porto, Alicante et Madère.

« Capitaine, dit-il au Corsaire, pendant que les soldats nous cherchent là où nous ne sommes pas, faites l'honneur d'un coup de dent à ce poisson, qui me paraît être une bonne tanche de lac, et à ce volatile d'aspect très appétissant. Sur quoi une ou deux rasades du contenu de ces vieux flacons nous mettront certainement un peu de joyeuse humeur en l'esprit.

— Bien, merci ! repartit machinalement le Corsaire, qui, restant absorbé dans sa tristesse, s'assit près de la table,

mais ne fit que peu d'honneur à la victuaille que Carmaux avait étalée devant lui.

À peine eut-il mangé quelques bouchées et vidé un verre, qu'il se leva brusquement et se mit à marcher de long en large dans la chambre, avec une fiévreuse agitation.

Par contre, Carmaux, non seulement travaillait magistralement des mâchoires, mais encore absorbait coup sur coup le contenu des bouteilles, au grand désespoir du pauvre notaire, qui se lamentait tout bas de voir ainsi disparaître ces vins de choix, qu'il avait fait venir à grands frais de la patrie lointaine. Le flibustier cependant, mis en bonne humeur par ses abondantes libations, crut devoir lui en offrir gracieusement un verre, pour remettre le brave homme de ses terreurs, et pour calmer la rage qu'il éprouvait.

« Par mille tonnerres ! s'écria le marin, j'étais loin de me douter que la nuit devait s'achever aussi agréablement. Se trouver pris entre deux feux, avec la perspective de mourir la corde au cou, et soudain se trouver en présence de ces délicieux flacons : c'est vraiment un heureux coup du sort !

— Oui, mais le péril n'est pas entièrement conjuré, répliqua le Corsaire. Qui nous assure que les Espagnols, ayant perdu notre piste pendant la nuit, ne chercheront pas à la reprendre pendant le jour ? On est assez bien ici, toutefois je préférerais être à bord de mon navire.

— Bah ! fit résolument Carmaux, avec vous je ne crains rien. Vous valez à vous seul plus de cent hommes.

— N'oublie pas que le gouverneur de Maracaïbo est un vieux madré, qui est capable de tout pour s'emparer de moi. Entre lui et moi c'est une guerre à mort.

— Personne ne sait que vous êtes ici.

— Mais on peut le soupçonner. Les Biscayens sont capables d'avoir deviné que le vainqueur du bravache n'est autre que le frère des deux Corsaires morts.

— Vous avez peut-être raison, capitaine. Pensez-vous en tout cas que Morgan nous envoie du secours, ou vienne lui-même à notre aide ?

— Mon lieutenant n'est pas homme à abandonner son capitaine aux mains des Espagnols. C'est un brave, un audacieux ; et je ne serais pas surpris qu'il tentât de forcer la passe, pour faire pleuvoir sur la ville une grêle de boulets.

— Ce serait une tentative qui pourrait lui coûter cher.

— Eh ! nous avons entrepris des coups aussi audacieux, qui nous ont réussi.

— C'est vrai. »

Le Corsaire s'assit, vida machinalement un verre, puis se leva, et alla vers une fenêtre qui donnait sur la ruelle, où il se mit en observation. Bientôt il rentra précipitamment dans la chambre où était Carmaux, et lui dit :

« Peut-on se fier au nègre ?

— Oui, capitaine.

— Tu le crois incapable de nous trahir ?

— J'en mettrais la main au feu.

— Eh bien, il est là rôdant dans la ruelle.

— Il faut le faire monter, capitaine.

— Que peut-il avoir fait du corps de mon frère ?

— Quand il sera là, il nous le dira.

— Eh bien, va l'appeler, mais sois prudent ; car si on t'aperçoit, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

— Laissez-moi faire, capitaine, repartit Carmaux avec un sourire ; je vous demande seulement de prendre patience pendant dix minutes. ».

VII

LA SITUATION SE COMPLIQUE

Les dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Carmaux quittait la maison du notaire, pour se mettre en quête du nègre, que le Corsaire avait aperçu dans la ruelle.

Dans ce court espace de temps, le brave et habile flibustier s'était si bien transformé qu'il devait être absolument méconnaissable. Par quelques coups de ciseaux il avait abattu sa barbe inculte et ses longs cheveux ébouriffés ; puis il avait endossé un costume espagnol, que le notaire réservait sans doute pour les jours de grande cérémonie, et qui lui allait d'autant mieux qu'ils étaient à peu près de même taille.

Cette transformation opérée, il sortit de la maison avec l'allure du tranquille citadin qui va respirer l'air frais du matin, en regardant si l'aube prochaine doit bientôt dissiper les ténèbres de la nuit.

La ruelle était déserte ; mais puisque le capitaine avait aperçu le nègre, celui-ci ne pouvait être encore bien loin.

« Où qu'il soit, je le retrouverai certainement, murmurait le flibustier. Pour que *sac à charbon* soit revenu par ici, il faut que de graves motifs l'aient empêché de quitter Maracaïbo. Ce damné Wan Guld aurait-il appris que c'est le Corsaire Noir qui a fait le coup ? Serait-il dit que les trois valeureux frères doivent tomber dans les mains de cet affreux vieillard ?... Mais non, mille tonnerres !... nous sortirons d'ici,

pour lui rendre, un jour ou l'autre, œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie !... »

En monologuant ainsi, Carmaux était arrivé au bout de la ruelle, dont il s'apprêtait à tourner le coin, quand un soldat armé d'une arquebuse, qui se tenait caché sous l'arcade d'un portail, lui barra incontinent le passage, en criant d'une voix menaçante :

« Halte là !

— Mort et damnation ! gronda en lui-même Carmaux, qui, d'instinct, glissa la main dans sa poche, pour y saisir la crosse d'un pistolet. Nous y voilà déjà. »

Puis, affectant l'air d'un bourgeois étonné :

« Que désirez-vous, Monsieur le soldat ? demanda-t-il.

— Savoir qui vous êtes.

— Quoi ! vous ne me connaissez pas ? reprit le flibustier. Je suis le notaire du quartier.

— Ah ! fit le soldat, excusez-moi, Monsieur le notaire ; je suis depuis peu de temps à Maracaïbo. Mais puis-je vous demander où vous allez ainsi ?

— Eh ! un pauvre diable se dispose à mourir ; et vous comprenez que lorsqu'on est sur le point de faire le dernier voyage, on songe à ses héritiers.

— Oui, très bien, Monsieur le notaire, passez ; mais prenez garde de ne pas rencontrer les flibustiers.

— Grand Dieu ! s'écria Carmaux, en jouant l'épouvante... les flibustiers ici !... Quoi ! ces coquins ont osé

débarquer à Maracaïbo, la ville si bien gouvernée et défendue par ce vaillant chef qui s'appelle Wan Guld !

— L'on ne sait pas comment ils ont pu y entrer ; car l'on n'a aperçu aucun de leurs navires sur les plages environnantes. Toujours est-il qu'ils y sont venus ; qu'ils ont déjà tué trois ou quatre hommes ; et qu'ils ont eu l'audace d'enlever le corps du pirate rouge, qui a été pendu devant le palais du gouverneur avec son équipage.

— Quels brigands ! Et où sont-ils ?

— On croit qu'ils se sont enfuis dans la campagne. Des troupes ont été dirigées dans tous les sens, pour tâcher de les saisir et de les envoyer tenir compagnie aux pendus de ces jours derniers.

— Peut-être sont-ils cachés dans la ville ?

— Non, car on les a vus prendre la direction de la campagne.

— Quoi qu'il en soit, Dieu me préserve de les rencontrer, reprit Carmaux. Bonne garde, Monsieur le soldat ! Je me rends en toute hâte auprès du moribond. »

Le rusé flibustier, abaissant son chapeau sur ses yeux, s'éloigna rapidement, en feignant de regarder peureusement autour de lui, comme par crainte de fâcheuses aventures.

« Ah ! ah ! s'exclama-t-il, quand il fut à quelque distance, ils nous croient sortis de la ville. Tant mieux ! nous resterons donc dans la maison de l'excellent notaire jusqu'à ce que, les soldats s'étant retirés, nous puissions prendre tranquillement le large. Quelle bonne idée a eue là le capitaine ! »

En parlant ainsi avec lui-même, le flibustier avait tourné l'angle de la petite rue, pour s'aventurer dans une plus large, bordée d'élégantes maisons, quand, sous un palmier qui croissait devant une de ces habitations, il aperçut une ombre mouvante très noire et de haute stature.

« Si je ne me trompe, fit-il, ce doit être mon compère *sac à charbon*. C'est à croire vraiment que le diable nous protège, comme disent les Espagnols. »

L'homme qui se tenait à demi caché derrière le coin du palmier, en voyant Carmaux venir dans sa direction, tenta de se réfugier sous un portail : ce qui permit au flibustier de reconnaître que c'était bien le nègre. Voyant qu'il allait s'engager dans une rue voisine :

« Eh ! compère ! eh ! Moko ! » cria Carmaux, en voilant le son de sa voix.

Le nègre s'arrêta aussitôt ; puis, après un instant d'hésitation, revint sur ses pas.

Reconnaissant Carmaux, malgré son singulier affublement :

« Eh ! compère blanc ! c'est toi ! fit-il.

— Oui, tu as de bons yeux, ami Moko.

— Et le capitaine ? demanda vivement Moko.

— Ne t'occupe pas de lui ; pour le moment il est en sûreté. Mais dis-moi, pourquoi es-tu revenu en ville ? Le capitaine t'avait commandé de porter le corps de son frère à bord de son navire.

— Je n'ai pas pu, ami blanc. La forêt a été envahie par des troupes de soldats, venus probablement de la côte.

— Est-ce qu'on se serait douté de notre débarquement ?

J'en ai peur, ami blanc.

— Mais le corps, où l'as-tu mis ?

— Dans ma cabane, sous un amas très épais de feuilles fraîches.

— Les Espagnols ne le trouveront pas ?

— J'ai eu la précaution de mettre en liberté tous mes serpents. Si les Espagnols venaient pour entrer dans la cabane, ils verraient les reptiles et s'éloigneraient.

— Tu es rusé, compère noir.

— On fait ce qu'on peut.

— Tu ne crois donc pas qu'il soit possible de prendre le large actuellement ?

— Je t'ai dit qu'il y a beaucoup de soldats dans la forêt.

— Diable ! fit Carmaux. J'ai peur que, d'autre part, si Morgan veut tenter de venir à notre secours, il ne commette une imprudence... Dis-moi, tu es connu à Maracaïbo ?

— Tout le monde m'y connaît, parce que j'y viens souvent pour vendre des herbes guérissant les blessures.

— Personne ne doit se méfier de toi ?

— Non, ami blanc.

— Alors viens avec moi auprès du capitaine.

— Un instant, ami blanc.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai amené votre compagnon.

— Quel compagnon ? Wan Stiller ?

— Oui, il courait le risque de se faire prendre, et il a pensé qu'il pouvait être plus utile ici qu'en restant à garder la cabane.

— Mais le prisonnier ?

— Nous l'avons bien lié et nous le retrouverons, si toutefois ses camarades ne l'ont pas délivré.

— Mais où est Wan Stiller ?

— Attends un moment. »

Le nègre, plaçant ses mains autour de sa bouche, fit entendre un certain sifflement qui ressemblait à celui du vampire, sorte de grosse chauve-souris commune dans ce pays.

L'instant d'après, un homme parut sur la muraille qui bordait la rue et se laissa tomber près de Carmaux en disant :

« Très heureux de te voir bien portant, camarade.

— Et moi plus heureux encore, ami Wan Stiller, répliqua Carmaux.

— Crois-tu que le capitaine me blâme d'être revenu ? Vous sachant en péril, je n'ai pas cru devoir rester là-bas à garder tout sottement les arbres.

— Le capitaine sera content. En ce moment, la présence d'un brave de plus peut être précieuse. »

L'aube naissait ; et, avec cette rapide transition de l'ombre à la lumière qui est particulière aux régions tropicales, le soleil allait presque aussitôt se montrer à l'horizon.

Les habitants de Maracaïbo, presque tous très matineux, commençaient à se réveiller. Des fenêtres s'ouvraient où des têtes apparaissaient. Des éternuements, des bâillements se faisaient entendre, et des entretiens s'engageaient entre voisins, dans lesquels il va de soi que les uns et les autres commentaient les événements qui avaient, pendant la nuit, répandu l'épouvante un peu partout.

Carmaux, qui, le jour venu, craignait d'être reconnu par quelque buveur de la taverne, pressait le pas, suivi du nègre et du Hambourgeois.

Arrivé à l'angle de la ruelle, il y retrouva le soldat qui se promenait de long en large, son arquebuse sur l'épaule.

« Déjà de retour, Monsieur le notaire ? dit-il.

— Que voulez-vous, mon ami ! répondit le flibustier, mon client avait hâte de quitter cette vallée de misère. Tout a été vite achevé !

— Et il vous a laissé sans doute en héritage ce magnifique noir, dit le soldat en montrant le charmeur de serpents.

— Mais oui, mais oui, fit Carmaux d'un ton plaisant, un gaillard qui vaut bien mille piastres ! Bonjour, Monsieur le soldat. »

Et les trois hommes passèrent, qui, bientôt arrivés au fond de la ruelle, ne tardèrent pas à pénétrer dans la maison du notaire dont ils refermèrent et barricadèrent la porte derrière eux.

Le Corsaire noir les attendait, en proie à une impatience qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

« Eh bien ? demanda-t-il aussitôt qu'il les aperçut. Pourquoi le nègre est-il revenu ? Où est le corps de mon frère ? Comment Wan Stiller est-il là ? »

En peu de mots, Carmaux le mit au courant de la situation.

« Tout cela est grave, dit le capitaine. Si les Espagnols battent la campagne et gardent la côte, je ne sais pas comment nous pourrions retourner à bord. Ce n'est pas pour moi, d'ailleurs, que je crains, mais surtout pour mon navire, qui peut être surpris par l'escadre de l'amiral Toledo.

— Ah ! mille tonnerres ! s'écria Carmaux, il ne manquerait plus que cela ! »

Le Corsaire noir, au comble de l'agitation, allait et venait dans la chambre. Tout à coup, il s'arrêta devant le notaire, qui, étroitement entravé, était étendu sur le lit, et tenant fixé sur lui un regard pénétrant :

« Tu connais les alentours de Maracaïbo ? lui demanda-t-il.

— Oui, Excellence, répondit le pauvre homme d'une voix tremblante.

— Pourrais-tu nous faire sortir de la ville et nous conduire en lieu sûr, sans que nous soyons exposés à être reconnus par tes compatriotes ?

— Comment le pourrais-je, Excellence ? À peine seriez-vous sortis de ma maison qu'on vous reconnaîtrait, qu'on vous arrêterait, et moi avec vous. L'on m'accuserait d'avoir

voulu vous sauver ; et le gouverneur, qui n'est pas un homme endurant, me ferait certainement pendre.

— Oui, je sais, reprit le Corsaire les dents serrées, ce Wan Guld est un homme qui se fait craindre de tous et qui vous fait trembler tous. Mais un jour il devra trembler à son tour ; un jour où je lui ferai payer cher la mort de mes frères...

— Vous voulez tuer le gouverneur !... dit le notaire d'un ton d'incrédulité.

— Silence, vieillard, si tu tiens à ta peau, » fit Carmaux.

Le Corsaire, qui semblait n'avoir rien entendu de ces dernières paroles, était sorti de la chambre, pour retourner vers la fenêtre qui donnait sur la ruelle.

« Nous voilà dans un bel embarras, dit Wan Stiller en s'adressant au nègre. Ça, voyons, ami noir, ne trouves-tu rien dans ta cervelle pour nous tirer de là ? J'avoue que je ne me sens guère en sécurité ici.

— J'aurais peut-être bien une idée, fit le nègre.

— Eh bien, dis-la, et si elle est bonne, tu n'auras pas obligé des ingrats, reprit Carmaux.

— D'abord, il faudrait attendre le soir.

— C'est faisable ; car pour le moment rien ne presse.

— Alors habillez-vous en Espagnols, et sortez tranquillement de la ville.

— J'ai bien, déjà, endossé l'habit du notaire.

— Cela ne suffit pas.

— Que pourrais-je faire de plus ?

— Il faudrait prendre un beau costume de mousquetaire ou de hallebardier.

— Tonnerre ! voilà une fière idée ! s'écria Carmaux. Tu as raison, *sac à charbon*, mon ami. Si nous étions vêtus en soldats, surtout le soir, dans la nuit, personne ne s'aviserait de nous inquiéter, et nous pourrions...

— Oui, très bien ! interrompit Wan Stiller ; mais où prendre ces habits ?

— Eh ! répliqua tout naturellement Carmaux, on se jette sur un couple de soldats, on les dépouille ; tu sais bien que nous sommes gens à réussir facilement de ces coups-là.

— Oh ! reprit le nègre, il ne serait pas nécessaire de vous exposer à cela. Je suis connu en ville, personne ne se méfie de moi. Je me chargerais bien de vous acheter des habits et des armes.

— Ami noir, fit Carmaux tout joyeux, tu es un brave homme, et il faut que je t'embrasse. »

Et déjà le flibustier ouvrait ses bras pour y serrer son ami *sac à charbon*, quand un coup fut frappé à la porte de la rue.

En ce moment rentrait le Corsaire, qui, s'adressant au notaire :

« Il y a là un homme qui a, sans doute, affaire à vous.

— Oui, fit le pauvre vieux avec un soupir, quelque client, qui allait me faire gagner une bonne journée, tandis que vous, au contraire...

— Assez, cria Carmaux, nous en savons assez. »

Un second coup, plus fort que le premier, se fit entendre, et une voix disait dans la rue :

« Ouvrez, Monsieur le notaire, ouvrez, cela presse.

— Carmaux, dit le Corsaire, si nous n'ouvrons pas, l'homme qui frappe peut prendre des soupçons ; pensant que quelque accident est arrivé au notaire, il ira prévenir l'alcade du quartier.

— Mais alors, comment faire, capitaine ?

— Ouvrir, faire entrer cet importun ; puis le bien lier et bâillonner, pour qu'il tienne compagnie au notaire. »

Le capitaine n'avait pas achevé de parler que déjà Carmaux descendait l'escalier, suivi du nègre.

Entendant frapper un troisième coup, Carmaux ouvrit la porte :

« Eh ! Monsieur, dit-il, quelle impatience ! »

Celui à qui il s'adressait était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui, élégamment vêtu et armé d'un petit poignard suspendu à sa ceinture, entra précipitamment en disant :

« C'est comme cela qu'on fait attendre les gens pressés ? Est-ce que... ? »

Mais il s'interrompit d'un air tout stupéfait en apercevant Carmaux et le nègre. Il voulut même faire un pas en arrière, mais la porte avait été déjà refermée derrière lui.

« Qui donc êtes-vous ? demanda-t-il aux deux hommes, dont l'aspect ne lui semblait pas rassurant.

— Deux serviteurs de M. le notaire, répondit Carmaux en s'inclinant.

— Ah !... Don Turillo est donc devenu subitement très riche, pour se donner le luxe de deux domestiques ?

— Oui, fit Carmaux avec un sourire, il a hérité d'un de ses oncles, qui vient de mourir au Pérou.

— Veuillez me conduire tout de suite auprès de lui, reprit le jeune homme. Il était déjà prévenu que j'avais besoin de lui aujourd'hui pour mon mariage avec M^{lle} Carmen de Vasconcellos... Et je venais pour... »

La parole lui fut brusquement coupée par les mains du nègre, qui s'étaient lourdement posées sur ses épaules, et qui l'avaient pris à la gorge. Le pauvre garçon, à moitié suffoqué, tomba sur ses genoux, et parut prêt à perdre connaissance.

« Doucement, doucement, compère, dit Carmaux, ne va pas l'étrangler tout à fait. Soyons gentils avec les clients du notaire.

— Sois tranquille, ami blanc, » repartit le charmeur de serpents.

Le jeune homme, qui d'ailleurs n'avait pu songer à opposer la moindre résistance, fut, en moins de rien, désarmé, lié solidement et jeté sur le lit à côté du notaire.

« Voilà qui est fait, capitaine, dit Carmaux au Corsaire noir, qui, s'approchant du nouveau venu :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Un de mes meilleurs clients, répondit le notaire.

— Taisez-vous, cria le Corsaire ; laissez parler ce jeune homme. »

Celui-ci, un peu revenu à lui, après avoir cherché à se rendre compte de son étrange situation :

« Je suis, dit-il, le fils du juge de Maracaïbo, don Alonzo de Conxevio. J'espère que vous allez m'expliquer le motif de votre conduite envers moi.

— Il est inutile que vous le sachiez, répliqua le Corsaire ; si vous vous tenez tranquille, il ne vous sera fait aucun mal ; et demain, à moins d'événements imprévus, vous serez libre.

— Demain ! répéta le jeune homme, demain ! Sachez donc que je dois aujourd'hui épouser la fille du capitaine Vasconcellos.

— Vous l'épouserez demain.

— Prenez garde. Mon père est l'ami du gouverneur ; et vous pourriez payer cher votre mystérieux procédé à mon égard. Il y a ici des soldats, des canons... »

Un sourire dédaigneux froissa les lèvres du capitaine.

« Je ne crains ni les soldats ni les canons, fit-il. J'ai, moi, des hommes plus redoutables que ceux qui veillent sur Maracaïbo, et aussi des canons...

— Qui donc êtes-vous ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. »

Sur quoi le Corsaire sortit de la chambre, pour aller se mettre de nouveau en observation à la fenêtre, laissant auprès des deux captifs Wan Stiller, pour s'opposer à toute tentative d'évasion de leur part, pendant que Carmaux et le nègre fouillaient de nouveau la maison, pour tâcher d'y trouver les éléments d'une collation.

L'ami blanc et l'ami noir réussirent à trouver un jambon fumé et un certain fromage très piquant, auxquels l'on pourrait faire honneur en les arrosant de l'excellent vin du notaire. Et déjà ils étaient allés prévenir le capitaine de leur trouvaille, quand, de nouveau, l'on entendit de grands coups frappés à la porte extérieure.

« Est-ce encore un client qui veut tenir compagnie au notaire ? dit Carmaux.

— Va voir, » dit le Corsaire.

Carmaux alla près de la fenêtre ; et, sans ouvrir la persienne, put voir devant la porte un homme assez âgé, qui paraissait être un domestique ou un huissier du tribunal.

« Diable ! murmura-t-il, il vient sans doute chercher le jeune homme. L'absence du fiancé aura sans doute inquiété la fiancée, les parents, les invités... Hum !... Tout ça commence à s'embrouiller légèrement. »

L'homme, ne recevant pas de réponse, frappait de plus belle, avec une telle obstination même qu'on pouvait craindre que le bruit ne mît en émoi les voisins.

Carmaux et le nègre descendirent donc pour ouvrir ; mais à peine l'homme, serviteur ou huissier, eut-il franchi le seuil, qu'il fut, comme l'avait été le jeune homme, saisi, lié,

et même bâillonné, enfin porté dans la chambre où se trouvaient déjà le notaire et son client.

« Que le diable les emporte tous ! s'écria Carmaux. Si cela continue, nous allons faire prisonnière toute la population de Maracaïbo ! »

VIII

COMBAT DE GENTILSHOMMES

Malgré l'excellente saveur du jambon, le piquant du fromage et la délicatesse des vieux vins du pauvre notaire, le repas que firent les quatre aventuriers manqua d'entrain.

C'est que tous commençaient à juger inquiétante la tournure que prenait la situation, par suite du mariage qu'ils avaient fait manquer. Il allait de soi que la disparition du jeune homme et celle du domestique avait dû singulièrement émouvoir la famille et les amis du fiancé. Il fallait naturellement s'attendre à voir venir soit d'autres serviteurs, soit des parents, ou mieux encore des magistrats et des alguazils. Les flibustiers fissent-ils encore, dans ce cas, de nouveaux prisonniers, les choses ne pouvaient indéfiniment se prolonger ainsi.

Le Corsaire et les deux marins avaient émis et débattu maints projets, mais aucun ne leur avait paru exécutable. Pour le moment, la fuite était absolument impossible ; car, étant donné l'éveil qui résultait des bagarres de la nuit précédente, ils ne manqueraient pas d'être reconnus et arrêtés. Il fallait attendre la nuit, pour avoir quelque chance de passer inaperçus ; mais il était peu probable que les parents du fiancé restassent tranquilles jusque-là.

Carmaux, déjà vêtu en bourgeois, avait proposé que le Corsaire et Stiller prissent les habits du jeune homme et du serviteur : mais ces habits n'étaient point faits à leur taille, et,

les rues voisines étant surveillées, ce déguisement ne pouvait pas réussir à tromper les surveillants. Le nègre était revenu à l'idée de prendre des habits de soldats ; mais, en supposant qu'il pût sans difficulté aller les acheter, comment reviendrait-il chargé de ses achats, et surtout des armes qui devaient en faire partie ?

En somme, l'embarras des trois hommes était grand. Ils continuaient toutefois à chercher de nouvelles combinaisons, quand une troisième personne vint frapper à la porte du notaire.

Cette fois, comme ils purent s'en assurer par l'entrebâillement de la fenêtre, ce n'était plus un domestique, mais un gentilhomme castillan d'âge mûr, richement habillé, portant l'épée au flanc, le poignard à la ceinture : sans doute un des proches du fiancé.

« Tonnerre ! s'écria Carmaux, voilà la procession qui continue. Qu'allons-nous faire ? »

Le Castillan, après un instant d'attente, voyant que la porte restait close, se prit à frapper de plus belle, sans discontinuer.

« Va ouvrir, Carmaux, dit le Corsaire.

— Mais, capitaine, j'ai bien peur que celui-là ne soit pas de ceux qui se laissent tranquillement prendre et lier. Il a l'air robuste et brave.

— Ne suis-je pas là, et n'ai-je pas le bras solide ? »

En parlant ainsi, le Corsaire, avisant une vieille épée pendue au mur, conservée sans doute par le notaire comme une arme de famille, l'avait prise ; et, après en avoir éprouvé la résistance, l'avait pendue à son côté.

« Lame de Tolède, fit-il, avec laquelle on peut répondre au gentilhomme. »

Carmaux et le nègre étaient descendus, et avaient ouvert la porte, que le visiteur impatient semblait vouloir démolir, tant il en agissait rudement le marteau.

« Vraiment, cria en entrant le Castillan, le front plissé, la main sur la garde de son épée, j'ai cru qu'il faudrait du canon pour pénétrer ici.

— Pardon, Monsieur, si nous avons tardé, lui dit Carmaux, c'est que nous étions très occupés...

— Occupés à quoi ? demanda le Castillan.

— À soigner M. le notaire.

— Il est donc malade ?

— Il a été pris d'une fièvre très violente, Monsieur.

— Appelez-moi comte, maraud.

— Excusez-moi, Monsieur le comte ; je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

— Allez au diable !... Mais où est mon neveu ? Il y a deux heures qu'il est venu ici.

— Nous n'avons vu personne, Monsieur le comte.

— Tu veux te moquer de moi ! Où est le notaire ?

— Dans son lit, Monsieur le comte.

— Conduis-moi tout de suite près de lui. »

Carmaux feignit d'obéir. Son but était d'attirer le Castillan au fond du corridor, avant de faire signe au nègre d'agir

avec ce visiteur comme avec les deux précédents. Mais, arrivé au pied de l'escalier, il se retourna brusquement en disant :

« À toi, compère noir ! »

Aussitôt le nègre se jeta sur le gentilhomme ; mais celui-ci, qui probablement se tenait sur ses gardes, et qui, du reste, était doué d'une remarquable agilité, bondit en avant, et, bousculant Carmaux, se trouva debout sur la troisième marche, son épée à la main, en criant :

« Ah ! marauds ! Qu'est-ce que cela signifie ? Je vais vous couper les oreilles, moi.

— Si vous voulez savoir ce que cela signifie, je suis là pour vous l'expliquer, » dit le Corsaire, qui était venu sur le palier, et qui, tenant aussi son épée, descendait les premiers degrés.

Le Castillan, s'entendant interpeller, s'était retourné sans perdre de vue Carmaux et le nègre, qui avaient prudemment gagné le fond du corridor : l'un ayant tiré sa *nava-ja*, et l'autre ayant pris un pieu qui se trouvait là, et qui pouvait être dans ses mains une arme redoutable.

« Qui êtes-vous, Monsieur ? demanda le Castillan sans manifester aucun trouble. À en juger d'après votre costume, on croirait voir un gentilhomme ; mais l'habit ne fait pas le moine, et vous pouvez tout aussi bien n'être qu'un bandit.

— Voilà, mon gentilhomme, répondit le Corsaire, une parole qui pourrait vous coûter cher.

— Bah ! c'est ce que nous verrons.

— Vous êtes brave, Monsieur, tant mieux ! Mais je vous conseille cependant de déposer votre épée et de vous rendre.

— Me rendre ! À qui ?

— À moi.

— À un bandit, qui tend un piège pour m'assassiner ?

— Non, mais au chevalier Émile de Rochebelle, seigneur de Valpente et de Vintimille.

— Ah ! vous êtes gentilhomme !... En ce cas, je voudrais savoir pourquoi le seigneur Valpente et de Vintimille a voulu me faire assassiner par ses valets.

— C'est une pure supposition de votre part, Monsieur, personne n'a songé à vous assassiner. On voulait tout simplement vous désarmer, et vous retenir prisonnier pendant un certain temps, et rien de plus.

— Et dans quel but ?

— Pour vous empêcher d'avertir les autorités de Maracaïbo que je suis ici, moi qui vous parle.

— C'est que sans doute le seigneur de Vintimille a des comptes à régler avec les autorités de Maracaïbo.

— En effet, je ne suis pas en très bons termes avec elles, notamment avec le gouverneur Wan Guld, qui serait, je crois, très heureux de m'avoir dans ses mains, tout comme je serais aise qu'il fût dans les miennes.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, dit le Castillan.

— Peu importe. Voulez-vous vous rendre ?

— Eh ! pouvez-vous le penser ? Un homme d'épée céder ainsi sans se défendre ?

— Alors vous allez me contraindre à vous tuer.

— Vous contraindre ?

— Oui, je ne puis vous permettre de sortir d'ici, puisque ce serait consentir à ma perte et à celle de mes compagnons.

— Mais qui êtes-vous donc enfin ?

— Vous devriez déjà l'avoir deviné. Nous sommes des flibustiers de la Tortue. Défendez-vous, vous allez être tué.

— Assurément, si je dois faire face à trois adversaires en même temps.

— Non, ne vous préoccupez pas de ces deux hommes. Quand leur capitaine se bat, ils n'ont pas l'habitude de s'en mêler.

— En ce cas, j'espère avoir bientôt raison de vous. Vous ne connaissez pas le bras du comte de Lerme.

— Pas plus que vous ne connaissez le bras du chevalier de Vintimille. Monsieur le comte, défendez-vous !

— Un mot, si vous voulez bien me le permettre. Qu'avez-vous fait de mon neveu et de son domestique ?

— Ils sont liés là-haut avec le notaire. Mais soyez sans inquiétude sur leur compte. Demain ils seront libres, et votre neveu pourra épouser sa belle.

— Merci, chevalier. »

Le Corsaire s'inclina légèrement, puis, descendant en hâte les degrés, il attaqua le Castillan avec une telle furie que

celui-ci fut bientôt contraint de reculer. Et pendant quelques instants l'on n'entendit plus que le cliquetis des épées.

Le Castillan se battait magnifiquement, en bretteur consommé, aussi vif dans l'attaque que prudent à la parade ; mais il avait dû s'apercevoir bientôt qu'il avait affaire au plus redoutable des adversaires.

D'ailleurs, dès la première passe, le Corsaire noir avait retrouvé tout son sang-froid. Il n'attaquait que rarement, se bornant à la plus attentive défense, sans doute avec l'intention de fatiguer son adversaire en étudiant son jeu.

Le Castillan, au contraire, par des bottes multipliées et vigoureuses, semblait vouloir le repousser vers l'escalier, qui l'eût fait tomber.

Cependant le Corsaire n'avait pas cédé d'une semelle. Il restait ferme, impassible, détournant ou rabattant les coups avec une adresse et une vigueur prodigieuses.

Mais soudain il se fendit à fond, et en un clin d'œil alors il eut frappé, lié et fait sauter à terre l'épée du Castillan, qui, désarmé, pâissant, laissa échapper un grand cri. La pointe vibrante de l'épée du Corsaire était restée un instant tendue, menaçante, sur sa poitrine, mais aussitôt elle s'était relevée.

« Vous êtes un vaillant, dit le comte en saluant l'aventurier.

— Vous ne vouliez pas me rendre votre arme, je vous l'ai enlevée ; mais je vous laisse la vie, » répliqua le Corsaire.

Un instant le Castillan resta immobile, comme saisi d'une stupeur profonde ; car il lui semblait impossible de se sentir encore vivant ; puis, faisant deux pas en avant :

« Mes compatriotes, dit-il, prétendent que les flibustiers sont des hommes sans foi, sans loi, capables seulement de vol et de pillage ; je pourrai maintenant affirmer, moi, que parmi eux se trouvent des braves, qui en fait de courtoisie et de générosité peuvent rendre des points aux plus accomplis des gentilshommes européens. Chevalier, voici ma main. »

Le Corsaire la prit, la serra cordialement, puis, ramassant l'épée et la présentant au Castillan :

« Gardez votre arme, Monsieur le comte ; il me suffit que vous promettiez de ne pas l'employer contre nous jusqu'à demain.

— Je vous le jure sur l'honneur, chevalier.

— Maintenant laissez-vous lier sans résistance. Je regrette d'être contraint à cette mesure, mais je ne puis faire autrement.

— Faites ce que vous voudrez, » répliqua résolument le Castillan.

Sur un signe du Corsaire, Carmaux eut bientôt lié les mains du Castillan, que le nègre emmena ensuite à l'étage supérieur pour y tenir compagnie à son neveu, au domestique et au notaire.

« Espérons que la procession ne continuera pas, dit Carmaux.

— Je crois, au contraire, répliqua le capitaine, que d'autres personnes ne vont pas tarder à venir nous importuner ; car toutes ces disparitions mystérieuses doivent forcément créer de graves soupçons dans la famille du jeune homme et du comte ; et les autorités de la ville ne sauraient manquer d'intervenir. Nous ferons donc bien de barricader

la porte et de nous préparer à la défense. As-tu vu s'il y a des armes à feu dans la maison ?

— J'ai trouvé au grenier une arquebuse avec quelques munitions et une vieille hallebarde.

— Le fusil pourra nous servir.

— Mais comment pourrons-nous résister si les soldats font le siège de la maison ?

— Bah ! nous verrons. Ce que je puis assurer, c'est que Wan Guld ne m'aura pas vivant. Quoi qu'il en soit, ne songeons qu'à la défense ; nous mangerons plus tard. »

Le nègre était revenu, laissant Wan Stiller à la garde des prisonniers. Aidé de Carmaux, il apporta et entassa les meubles les plus lourds, les plus volumineux, près de la porte pour la barricader complètement. Coffres, armoires, tables massives, étant accumulés sur ce point, une autre barricade analogue fut faite au pied de l'escalier, pour arrêter encore les assaillants, au cas où ils réussiraient à vaincre le premier obstacle.

À peine ces préparatifs de défense étaient-ils terminés que Wan Stiller arrivait tout effaré :

« Capitaine, dit-il, la rue est pleine de gens, qui regardent la maison et qui semblent se douter qu'il s'y passe des choses mystérieuses.

— Ah ! » fit simplement le Corsaire, sans laisser voir aucun indice d'émotion.

Il monta tranquillement l'escalier, et, s'approchant de la fenêtre qui donnait sur la rue, il observa en se dissimulant derrière la persienne.

Wan Stiller avait dit vrai. Une cinquantaine de personnes, formant plusieurs groupes, étaient là, qui causaient avec animation, en se montrant la maison du notaire, pendant que çà et là des habitants du voisinage apparaissaient aux fenêtres.

« Ce que je craignais va se produire, murmura le Corsaire, dont le front s'était assombri. Si je dois, moi aussi, mourir à Maracaïbo, c'est que cela était écrit dans le livre du destin. Mon pauvre frère, tu ne seras donc pas vengé !... Mais, qui sait ? la mort n'est peut-être pas aussi proche que je le crois ! La fortune protège les flibustiers de la Tortue ! À moi, Carmaux ! »

Entendant cet appel, Carmaux se hâta d'accourir.

« Me voici, capitaine.

— Tu me dis avoir vu des munitions là-haut.

— Oui, un petit baril pouvant contenir huit ou dix livres de poudre.

— Va le prendre et place-le dans le corridor, après y avoir mis une mèche.

— Voudriez-vous faire sauter la maison ?

— Oui, si c'est nécessaire.

— Mais les prisonniers ?

— Tant pis pour eux si les soldats veulent nous prendre. Nous avons le droit de nous défendre, et nous le ferons sans hésiter.

— Eh ! les voilà ! s'écria Carmaux, qui tenait ses yeux fixés sur la rue.

— Qui ?

— Les soldats, capitaine.

— Va chercher le baril, et viens me rejoindre ; n'oublie pas l'arquebuse. »

De l'extrémité de la rue venait une troupe de vingt-cinq ou trente soldats, armés en guerre, avec fusils, épée, poignard à la ceinture, commandés par un lieutenant, et suivis par une foule de curieux. À côté de l'officier, le Corsaire aperçut un homme à barbe blanche, armé d'une épée ; et il pensa que ce devait être quelque parent du comte ou du jeune homme.

La troupe s'ouvrit un passage à travers les bourgeois qui encombraient la rue, et fit halte à dix ou douze pas de la maison du notaire, en se formant sur trois rangs, et préparant ses armes comme si elle devait immédiatement ouvrir le feu.

Le lieutenant, après avoir regardé les fenêtres, échangea quelques mots avec le vieillard qui était auprès de lui ; puis, il s'approcha de la porte, dont il souleva et laissa retomber le lourd marteau en criant :

« Au nom du gouverneur, ouvrez !

— Êtes-vous prêts, mes braves ? demanda le Corsaire à mi-voix.

— Nous sommes prêts, répondirent Carmaux, Wan Stiller et le nègre.

— Vous, restez avec moi ; dit le capitaine aux deux flibustiers. Quant à toi, mon brave Africain, monte à l'étage

supérieur et vois s'il y aurait une possibilité de fuite par les toits. »

Cela dit, il entr'ouvrit la fenêtre et demanda :

« Que désirez-vous, Messieurs ? »

Voyant paraître, au lieu du vieux notaire, un homme aux traits fiers, coiffé de l'ample chapeau orné d'une longue plume noire, l'officier resta comme frappé de stupeur.

« Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il ; c'est au notaire que je veux parler.

— Je vous réponds à sa place ; car il ne peut le faire pour le moment.

— Alors ouvrez-moi. Ordre du gouverneur.

— Et si je ne veux pas ouvrir ?

— En ce cas vous en subirez les conséquences, mon gentilhomme. Il se passe certainement des choses extraordinaires dans cette maison ; et j'ai l'ordre de savoir ce que sont devenus le jeune seigneur Pedro Conxevio, son domestique et son oncle le comte de Lerme.

— Puisque vous désirez en être instruit, je vous dirai qu'ils sont en effet dans cette maison, tous bien portants et de bonne humeur.

— Faites-les descendre.

— Impossible, Monsieur.

— Je vous ordonne d'obéir, ou je ferai enfoncer la porte.

— Faites-le ; mais je vous avertis que j'ai fait placer derrière la porte un baril de poudre, et qu'à votre première ten-

tative d'effraction je mettrai le feu à la mèche, et ferai sauter, avec la maison, le notaire, le jeune seigneur Conxevio, son domestique et son oncle le comte de Lerme. Maintenant agissez si vous l'osez. »

Ces paroles prononcées d'un ton calme et résolu, qui semblait exclure toute idée d'indécision dans l'exécution de la terrible menace qu'elles traduisaient, parurent provoquer un frémissement de crainte chez les soldats et chez les curieux qui les avaient suivis. Un mouvement général de recul se produisit ; l'officier lui-même fit involontairement deux pas en arrière, pendant que le Corsaire s'accoudait tranquillement sur l'appui de la fenêtre, comme s'il eût été là en simple spectateur.

« Mais enfin qui êtes-vous ? demanda de nouveau le lieutenant.

— Un homme qui entend n'être dérangé par qui que ce soit, même par les officiers du gouverneur, répondit le Corsaire.

— Je vous ordonne de dire votre nom.

— Mais il ne me plaît pas de le dire.

— Je saurai bien vous y forcer.

— Je ferai sauter la maison.

— Mais vous êtes fou !

— Pas plus que vous.

— Vous m'insultez !

— Nullement, cher Monsieur.

— Ah ! finissons-en. Cette plaisanterie a déjà trop duré.

— Vous le voulez ? Eh ! Carmaux, cria le Corsaire, va mettre le feu au baril de poudre. »

IX

UNE FUITE PRODIGIEUSE

En entendant ce commandement, un immense cri de terreur s'éleva non seulement dans la foule des curieux, mais aussi parmi les soldats. Les voisins – avec juste raison d'ailleurs, car si la maison du notaire sautait, les leurs pouvaient être démolies en même temps – poussaient de véritables hurlements, comme s'ils se sentaient déjà lancés en l'air par l'explosion.

Bourgeois et soldats s'étaient éloignés en toute hâte, pendant que les voisins sortaient affolés de chez eux, emportant leurs objets les plus précieux ; car tous étaient maintenant persuadés que l'homme qui avait parlé, et qui ne pouvait être qu'un fou, allait certainement mettre sa menace à exécution.

Seul le lieutenant était demeuré bravement à son poste ; mais aux regards inquiets qu'il dirigeait sur la maison, on pouvait comprendre que, sans les galons qu'il portait, il ne se serait pas cru tenu de rester là.

« Non ! avait-il crié, arrêtez ! arrêtez !

— Vous désirez quelque chose ? lui demanda encore une fois le Corsaire, en affectant le plus grand calme.

— Je vous dis de ne pas mettre à exécution votre projet insensé.

— Volontiers, pourvu que vous me laissiez tranquille.

— Mettez en liberté le comte de Lerme et les autres, et je vous promets de ne pas vous ennuyer.

— J'y consentirais, si au préalable vous acceptiez nos conditions.

— Quelles sont-elles ?

— De faire, tout d'abord, retirer vos troupes.

— Ensuite ?

— De me procurer, à moi et à mes compagnons, un sauf-conduit, signé du gouverneur, pour que nous puissions quitter la ville sans être inquiétés par les soldats qui battent la campagne.

— Mais qui êtes-vous, pour avoir besoin d'un sauf-conduit ? demanda le lieutenant.

— Un gentilhomme d'outre-mer, répliqua fièrement le Corsaire.

— Alors vous n'avez pas besoin d'un sauf-conduit pour sortir de la ville.

— Au contraire.

— Alors vous avez quelque délit sur la conscience. Dites-moi votre nom. »

En ce moment un homme, dont la tête était entourée d'un linge taché de sang et qui marchait péniblement comme s'il était estropié d'une jambe, s'approcha du lieutenant.

Carmaux, qui se tenait derrière le Corsaire, poussa un cri en apercevant cet homme.

« Qu'as-tu donc ? demanda le capitaine.

— Nous sommes trahis, répondit Carmaux. Celui qui vient là est un des Biscayens qui nous ont assaillis avec leur navaja.

— Bah ! fit dédaigneusement le Corsaire, pendant que l'homme à la tête bandée disait au lieutenant :

— Vous voulez, n'est-ce pas, savoir quel est ce gentilhomme qui se tient à cette fenêtre ?

— Oui, le connaîtrais-tu ?

— Certes ! C'est un de ses hommes qui m'a mis dans l'état où je suis. Tâchez de ne pas le laisser échapper. C'est un flibustier. »

Un hurlement, mais cette fois de colère et non d'effroi, éclata de toutes parts, suivi d'une détonation et d'un cri de douleur.

Carmaux, sur un signe du capitaine, venait d'envoyer une balle au Biscayen, qui tomba.

C'en était trop. Vingt arquebuses furent dirigées sur la fenêtre où se tenait le Corsaire, pendant que la foule criait :

« Tirez sur cette canaille ! Prenez-les et pendez-les ! Brûlez-les tout vifs ! À mort ! à mort ! »

Le lieutenant avait d'un geste fait abaisser les armes ; et, se plaçant bien au-dessous de la fenêtre, où le Corsaire se tenait avec un air de complète indifférence :

« Mon gentilhomme, lui dit-il, la comédie est finie. Rendez-vous. »

Le Corsaire se borna, pour toute réponse, à lever les épaules.

« Vous m'avez compris ? reprit le lieutenant, rouge de colère.

— Parfaitement, Monsieur.

— Rendez-vous ; ou je vais faire abattre votre porte.

— Faites !... répliqua froidement le Corsaire. Seulement je vous avertis que le baril de poudre est prêt, et que, si vous tentez ce que vous venez de dire, je fais sauter la maison et les prisonniers.

— Mais vous sauterez aussi, vous.

— Bah ! Je préfère mourir ainsi que du supplice ignominieux que vous m'imposeriez si je me rendais.

— Je vous promets la vie sauve.

— Je sais le cas que je puis faire de vos promesses ; et je ne m'y fie point. Quoi qu'il en soit, voilà qu'il est bientôt six heures du soir, et je n'ai pas encore déjeuné. Vous voudrez donc bien trouver bon que j'aille manger une bouchée avec le comte de Lerme et avec son neveu, qui accepteront, je suppose, de vider un verre à votre santé, si vous ne nous avez pas auparavant obligés à faire sauter la maison. »

Cela dit, le Corsaire se découvrit pour faire un salut des plus courtois et rentra dans la chambre, laissant le lieutenant, les soldats et la foule plus stupéfaits et plus embarrassés que jamais.

« Venez, mes braves, dit le Corsaire à Carmaux et à Wan Stiller, je crois que nous aurons le loisir de manger tranquilles en échangeant quelques propos.

— Mais ces soldats ? demanda Carmaux, qui n'était pas moins surpris que les Espagnols du sang-froid et de l'audace phénoménale de son chef.

— Eh bien, laissez-les crier si ça les amuse.

— Alors, mon capitaine, c'est peut-être notre dernier repas que nous allons faire.

— Bah ! notre heure suprême n'est pas aussi proche que tu le crois. Laisse venir la nuit, et tu verras que le baril de poudre fera des miracles. »

Sur quoi le Corsaire, entrant résolument dans la chambre où étaient les prisonniers, coupa les cordes qui liaient le comte de Lerme et son neveu ; puis, les invitant à s'asseoir avec lui devant la table où les mets avaient été placés :

« Tenez-moi compagnie, Monsieur le comte ; et vous, jeune homme, leur dit-il, j'ai votre parole que vous ne tenterez rien contre nous.

— Eh ! chevalier, que pourrions-nous faire ? repartit le comte ; mon neveu est sans arme, et je sais, moi, ce que vaut votre épée... Mais que font au dehors nos compatriotes ? J'ai entendu tantôt un bruit assourdissant.

— Pour le moment, ils se bornent à nous bloquer.

— Mais j'ai le regret de croire qu'ils voudront forcer la porte.

— Je crois le contraire, Monsieur le comte.

— Alors, ils continueront à vous bloquer, et vous obligeront enfin à vous rendre. Or, je vous atteste sur l'honneur qu'il me déplairait fort de voir un homme aussi brave et aussi généreux que vous tomber aux mains du gouverneur, qui ne pardonne pas aux flibustiers.

— Wan Guld ne m'aura pas, prononça fermement le Corsaire. Il est nécessaire que je vive pour solder un compte qui est de longue date à régler entre ce Flamand et moi.

— Vous le connaissez ?

— Oui, je ne l'ai que trop connu pour mon malheur, dit le corsaire avec un soupir. Cet homme a été fatal à ma famille. Si je suis devenu flibustier, c'est à lui que je le dois... Mais ne parlons plus de cela. Toutes les fois que je pense à ce Wan Guld, mon sang bout, et je deviens d'une tristesse funèbre. Buvez, Monsieur le comte. Carmaux, que font les Espagnols ?

— Ils semblent tout simplement se concerter, répondit le flibustier, qui venait de regarder par la fenêtre ; ils ne savent pas probablement s'ils doivent se décider à livrer l'assaut.

— Ils le feront sans doute plus tard... Nous le verrons bien... Le nègre ?

— Il est toujours au grenier.

— Porte-lui à boire, Wan Stiller.

— Oui, capitaine. »

Le Corsaire, tout en continuant à manger, sembla se plonger dans une préoccupation si intense, qu'il ne paraissait pas entendre les paroles que lui adressait le comte.

Le repas s'acheva en silence. Les soldats, malgré leur vif désir de s'emparer des flibustiers, n'avaient encore rien entrepris : évidemment par crainte de rendre le comte et son neveu victimes des tentatives que l'on ferait pour les délivrer.

La nuit était tombée quand Carmaux vint annoncer au Corsaire qu'une autre troupe d'arquebusiers, accompagnés d'une douzaine de hallebardiers, occupait l'issue de la ruelle.

« Cela signifie qu'ils se préparent à entreprendre quelque chose, dit le Corsaire. Appelle le nègre. »

Celui-ci ne tarda pas à se montrer.

« Tu as bien visité l'étage supérieur ? lui demanda le capitaine. Y a-t-il une lucarne ?

— Non, mais j'ai enfoncé une partie du toit, et nous pouvons passer par là.

— Tu as reconnu que la descente était possible ?

— Oui, et par un court chemin. »

À ce moment, une décharge formidable éclata au dehors ; plusieurs balles, trouant les persiennes, vinrent frapper le plafond de la chambre.

Le Corsaire se redressa fièrement en tirant son épée. Cet homme qui, l'instant d'auparavant, affectait le plus grand calme, fut comme transformé subitement, ses yeux brillaient et ses joues s'étaient colorées.

« Ah ! ils commencent, » s'écria-t-il d'un ton railleur.

Puis, se tournant vers le comte et vers son neveu :

— Je vous ai promis la vie sauve ; et, quoi qu'il arrive, je tâcherai de tenir ma parole, à la condition que vous m'obéirez en promettant de ne rien faire contre nous.

— Commandez, chevalier, repartit le comte ; je regrette que les assaillants soient mes compatriotes, sans quoi j'aurais bien volontiers combattu à vos côtés.

— Suivez-moi donc, si vous ne voulez pas sauter.

— La maison doit-elle être détruite ?

— Avant peu il n'en restera probablement rien debout.

— Vous voulez donc me ruiner ! dit le notaire, sur un ton lamentable.

— Silence, vieil avare ! dit Carmaux, qui déliait le pauvre homme. On veut vous sauver et vous n'êtes pas content !

— Mais ma maison va être perdue.

— Vous vous ferez indemniser par le gouverneur. »

Une nouvelle décharge se fit entendre, et des balles frappaient la lampe qui pendait au milieu de la salle.

« En avant les marins ! cria le Corsaire. Carmaux, va mettre le feu à la mèche du baril.

— Je suis prêt, capitaine.

— Arrange-toi pour que l'explosion n'ait pas lieu avant que nous ayons quitté la maison.

— La mèche est longue, » dit Carmaux, qui descendit en hâte l'escalier.

Le Corsaire, suivi des quatre prisonniers, de Wan Stiller et de l'Africain, monta au grenier, pendant que les arquebussiers continuaient à tirer sur les fenêtres du premier étage, en criant et en répétant aux assiégés l'ordre de se rendre.

Les projectiles, qui frappaient les parois et le plafond, causaient des transes profondes au notaire, sans troubler les flibustiers ni le comte, qui était homme de guerre.

Quand ils furent arrivés sous le toit, l'Africain montra au capitaine l'ouverture qu'il avait pratiquée, en se servant d'un chevron arraché au montant d'une porte.

Le Corsaire, rengainant son épée et s'accrochant aux bords de la déchirure, se trouva bientôt sur le toit, d'où il jeta autour de lui un rapide regard investigateur. Il eut vite constaté que trois ou quatre toits confinaient à celui sur lequel il était ; puis il vit plusieurs grands palmiers, dont les branches s'étendaient sur l'un de ces toits.

« C'est à l'aide de ces arbres que nous descendrons dans un jardin ? dit-il au nègre.

— Oui, capitaine.

— Mais ensuite pourrons-nous sortir de ce jardin ?

— Je l'espère. »

Le comte de Lerme, le jeune homme, le domestique et le notaire, grâce aux bras robustes de Wan Stiller, étaient tous sur le toit, quand arriva Carmaux, qui affirma que l'explosion aurait lieu dans cinq minutes.

« Vite ! vite ! cria le Corsaire.

— Hélas ! je suis ruiné, geignit le notaire ; que me restera-t-il quand... ? »

Wan Stiller lui coupa la parole en disant :

« Venez, venez, ou vous sauterez avec votre bi-coque !... »

Le Corsaire, après s'être assuré qu'aucun ennemi ne se tenait aux aguets par là, était déjà passé sur un autre toit, suivi aussitôt par le comte et son neveu.

Les décharges des soldats se succédaient sans relâche. Les assaillants semblaient vouloir cribler la maison du notaire avant d'en abattre la porte, espérant sans doute contraindre ainsi les flibustiers à se rendre.

Ceux-ci, traînant avec eux le notaire, qui, au comble de l'épouvante, ne pouvait plus se soutenir, avaient atteint en peu d'instant le toit qu'avoisinaient les palmiers, et au-dessous duquel s'étendait un vaste jardin qui, clos d'une haute muraille, se prolongeait dans la direction de la campagne.

« Je connais ce jardin, dit le comte ; il appartient au baron Morales, l'un de mes meilleurs amis.

— J'espère toujours que vous ne nous trahirez pas, dit le Corsaire.

— Au contraire, chevalier. Je n'ai pas encore oublié que vous m'avez laissé généreusement la vie.

— Descendons vite, reprit Carmaux ; car l'explosion ne peut tarder. »

À peine ces paroles étaient-elles prononcées que la nuit fut illuminée d'un immense éclair suivi d'un fracas effroyable. Les flibustiers et leurs compagnons, poussés les uns sur les autres par la commotion de l'air, sentirent le toit trembler sous leurs pieds, pendant que de toutes parts autour d'eux pleuvaient des blocs de maçonnerie, des fragments de meubles et des lambeaux d'étoffes enflammées.

Une épaisse et suffocante fumée les environnait, pendant que l'on entendait les murailles crouler dans la rue, en provoquant des cris de terreur.

« Mille tonnerres ! s'écria Carmaux, qui avait été jeté tout près de la gouttière, un peu plus je tombais dans le jardin comme un paquet de chiffons. »

Le Corsaire Noir s'était vivement relevé, et dans la fumée qui l'aveuglait :

« Êtes-vous tous vivants ? demanda-t-il.

— Je le crois, répondit Wan Stiller.

— Mais, fit le comte, quel est celui-là qui ne bouge pas ?

— Eh ! repartit Wan Stiller, c'est ce poltron de notaire. Mais rassurez-vous, il n'a point d'autre mal qu'une défaillance causée par la frayeur.

— Eh ! laissons-le, dit Carmaux, se tirer d'affaire comme il l'entendra.

— Non, reprit le Corsaire, car je vois des flammes parmi la fumée, et il courrait le risque d'être absolument grillé dans l'incendie qui gagne les maisons voisines. Quoi qu'il en soit, ne perdons pas le temps en discussions, profitons de la con-

fusion pour prendre le large. Toi, Moko, charge-toi du notaire, allons. »

Cela dit, le Corsaire, gagnant le bord du toit, amena à lui, en tirant sur une feuille, le tronc flexible d'un des palmiers, à l'aide duquel il se laissa glisser dans le jardin, où il fut bientôt suivi de tous les autres, qui se dirigeaient ensemble vers le mur d'enceinte, quand un certain nombre d'hommes, armés d'arquebuses, sortant de derrière un massif, se précipitèrent au-devant d'eux en criant :

« Arrêtez-vous, ou nous faisons feu ! »

Déjà le Corsaire avait pris son épée d'une main et un pistolet de l'autre, pour se frayer un passage par la force, mais le comte intervint :

« Laissez-moi faire, chevalier, » dit-il.

Puis, s'adressant aux hommes armés :

« Eh quoi ! vous ne reconnaissez donc pas l'ami de votre maître !

— Monsieur le comte de Lerme ! dit un des hommes avec un accent de grande surprise.

— Bas les armes, ou je me plaindrai à votre maître.

— Pardon, Monsieur le comte, reprit l'homme qui avait déjà pris la parole, nous ne vous avons pas reconnu. Nous avons entendu une terrible détonation ; et, sachant que dans le voisinage les soldats assaillaient des flibustiers, nous étions accourus pour empêcher la fuite de ces bandits.

— Ah ! fit le comte, il y a longtemps que les flibustiers sont partis ; vous pouvez aller dormir tranquille. Dites-moi seulement s'il y a par là une porte du jardin.

— Oui, Monsieur le comte.

— Eh bien, ouvrez-la, pour que mes amis et moi nous puissions sortir. »

L'homme congédia d'un signe ses camarades ; puis, suivant une allée, il conduisit le comte et les siens vers une petite porte de fer, qu'il ouvrit.

Les trois flibustiers et le nègre sortirent, précédés du comte et de son neveu ; le domestique, qui tenait entre ses bras le notaire évanoui, resta avec l'homme dans le jardin.

Le comte, servant de guide aux flibustiers, les conduisit jusqu'au bout d'une ruelle déserte. Arrivé là :

« Chevalier, dit-il au Corsaire, vous avez épargné ma vie, je suis heureux d'avoir pu vous rendre service. Des hommes braves comme vous ne doivent pas finir à la potence. Je crois pouvoir vous assurer cependant que le gouverneur ne vous aurait pas épargnés si vous étiez tombés dans ses mains. En suivant le chemin qui est là devant vous, vous arriverez dans la pleine campagne, et pourrez regagner votre navire. »

— Merci Monsieur le comte, » repartit le Corsaire.

Les deux gentilshommes se serrèrent cordialement la main et se séparèrent.

Voilà un brave homme, dit Carmaux ; si nous revenons un jour à Maracaïbo, nous ne manquerons pas d'aller lui rendre visite. »

Dix minutes plus tard, les quatre aventuriers se trouvaient hors de la ville sur la lisière de la forêt, où était la cabane du charmeur de serpents.

En regardant derrière eux, ils pouvaient voir par-dessus les maisons de la ville un nuage de fumée semé d'étincelles que le vent dispersait. C'était la maison du notaire et quelques maisons voisines qui achevaient de se consumer.

Ils s'arrêtèrent un instant sous l'épaisse ramure d'un gigantesque simaroubier, pour se mettre aux écoutes, dans la crainte que quelques bandes de soldats n'eussent été envoyées par là ; mais bientôt, rassurés par le plus absolu silence, ils se remirent en route.

Vingt minutes leur suffirent pour franchir la distance qui les séparait de la cabane. Ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour y entrer, quand un gémissement frappa leur oreille.

Le Corsaire s'était subitement arrêté, cherchant à deviner la cause de ce bruit.

« Mille tonnerres ! s'écria Carmaux, c'est notre captif le soldat que nous avons laissé attaché au tronc d'un arbre. Je l'avais complètement oublié.

— C'est vrai ! » dit le Corsaire.

Et il s'approcha de la cabane. En l'apercevant, le malheureux Espagnol lui dit :

« Vous voulez donc me laisser mourir de faim ? Vous auriez bien fait de me pendre tout de suite.

— N'as-tu vu personne rôder aux environs ? lui demanda le Corsaire, sans répondre à son observation.

— Non, personne, répondit le soldat.

— C'est bien ! Moko, dit-il au nègre, va chercher le corps de mon frère. »

Puis, s'adressant de nouveau au captif, qui, croyant sa dernière heure venue, s'était pris à trembler, et le débarrassant des liens qui l'entouraient :

« Je pourrais, lui dit-il d'une voix sourde, je devrais venger sur toi la mort de celui que je vais ensevelir au fond de l'Océan, et de ses compagnons qui sont encore suspendus sur la place de la ville maudite ; mais je t'ai promis la vie sauve, et le Corsaire noir n'a jamais manqué à sa parole. Tu es libre ; mais tu vas me jurer qu'aussitôt de retour à Maracaïbo, tu te rendras auprès du gouverneur pour lui dire en mon nom que cette nuit, en présence de mes compagnons réunis sur le pont de mon navire *la Foudre*, et devant le cadavre de celui qui fut le Corsaire rouge, je ferai serment, par la mer, par le ciel et par l'enfer, d'exterminer l'homme qui a été l'assassin de mes deux, frères, et tout ce qui porte le nom de Wan Guld. Et tu lui diras que nous ne tarderons pas à lui donner de nos nouvelles. »

Sur quoi, le Corsaire, poussant par les épaules le malheureux blême de stupeur :

« Va-t'en, ajouta-t-il ; et garde-toi de revenir sur tes pas, car je pourrais me repentir de t'avoir fait grâce. »

L'Espagnol, incapable de prononcer une parole, s'éloigna en toute hâte.

Quand le Corsaire l'eut vu disparaître dans l'ombre de la forêt :

« Partons, amis, dit-il, le temps presse. »

X

UN TERRIBLE SERMENT

La petite troupe, guidée par l'Africain, qui connaissait sur le bout du doigt les moindres sentiers de la forêt, chemina rapidement pour arriver le plus tôt possible aux rives du golfe, afin de pouvoir prendre le large avant le lever du soleil.

Les flibustiers, qui tenaient du prisonnier que le gouverneur avait écrit à Gibraltar pour demander l'aide de l'amiral Toledo, étaient inquiets avec raison sur le compte de leur navire, qui devait croiser à l'entrée du lac. Ils craignaient que l'amiral, qui disposait d'une escadre formidablement armée, n'eût envoyé plusieurs vaisseaux, montés par de nombreux marins intrépides, pour rechercher la *Foudre* et la détruire.

Le Corsaire ne parlait pas et laissait voir sa profonde préoccupation. De temps en temps il faisait signe à ses compagnons de s'arrêter, pour pouvoir prêter mieux l'oreille, croyant toujours entendre au loin quelque détonation ; puis tous se remettaient en marche d'un pas de plus en plus rapide.

Vers les deux heures du matin, Carmaux, qui avait l'ouïe très subtile, distingua le bruit que font les flots en se brisant contre les palétuviers du rivage, et s'adressant au Corsaire :

« Nous approchons de la mer, capitaine, lui dit-il ; avant une heure nous serons à bord de la *Foudre*. »

Le Corsaire, toujours préoccupé, se borna à faire de la tête un geste affirmatif.

Carmaux ne s'était pas trompé ; car après quelques minutes de marche la petite troupe arrivait sur une plage basse, bordée de palétuviers, qui s'étendait à perte de vue au nord et au sud.

Les brumes des marais couvraient le ciel, l'obscurité était profonde, mais sur l'étendue des eaux se voyaient comme des lignes de feu, qui s'entre-croisaient dans toutes les directions. Des étincelles semblaient jaillir de la crête des vagues, qui, en se brisant sur le rivage, y formaient des franges lumineuses. La mer, qui, par instants, était d'un noir d'encre, s'éclairait tout à coup, comme si dans ses profondeurs se fussent allumés de puissants foyers électriques.

« La phosphorescence ! cria Wan Stiller.

— Eh ! que le diable l'emporte, la phosphorescence ! dit Carmaux ; on croirait qu'elle s'allie aux Espagnols pour nous empêcher de prendre le large.

— Non, répliqua Wan Stiller, avec un ton mystérieux, en montrant le cadavre que portait le nègre ; c'est la mer qui s'illumine pour faire honneur au Corsaire rouge, qu'elle va recevoir.

— C'est vrai ! » fit pensivement Carmaux.

Le Corsaire noir était occupé à sonder du regard l'horizon obscur. Avant de s'embarquer, il tenait à savoir si l'escadre de l'amiral Toledo ne croisait pas sur les eaux du lac. Bientôt il aperçut du côté du nord une grande tache noire, qui tranchait sur la phosphorescence de la mer.

« La *Foudre* est là, dit-il. Allez chercher la chaloupe, et nous prendrons le large. »

Carmaux et Wan Stiller se mirent donc en quête de l'embarcation, qu'ils trouvèrent à quelque cent mètres de là, laissée à sec par le reflux dans les palétuviers. Ils la remirent à flot, et revinrent en toute hâte à l'endroit où les attendaient le capitaine et le nègre.

Ils placèrent au fond de la barque le cadavre enveloppé dans le manteau noir, et prirent le large en ramant vigoureusement.

Le nègre avait pris place à la proue, tenant entre ses genoux le fusil du prisonnier espagnol.

Le Corsaire s'était assis à la poupe ; et là, les regards fixés sur les restes de son frère, il semblait complètement absorbé par ses lugubres pensées, qui lui faisaient oublier et la présence de ses compagnons, et le voisinage de son navire, et l'apparition possible de l'escadre espagnole. On eût dit, à voir son immobilité absolue, que la vie s'était retirée de lui, qu'il ne respirait même plus.

Poussée par deux rameurs vigoureux, la chaloupe filait de plus en plus rapide sur les flots, que semblaient toujours embraser d'étranges phosphorescences.

Formant un point obscur à la surface de la mer lumineuse, elle eût offert un but facile au tir des canons de l'escadre espagnole, si l'amiral Toledo se fût trouvé dans ces parages.

Tout en faisant force de rames, les deux flibustiers ne laissaient pas de jeter autour d'eux des regards inquiets, dans la crainte de voir apparaître les vaisseaux ennemis.

Ils se sentaient d'ailleurs envahis par des émotions indéfinissables. Cette mer flamboyante, ce cadavre couché au fond de la chaloupe, le lugubre aspect du Corsaire noir : tout cela formait un ensemble qui, en les pénétrant de vagues terreurs, les prédisposait à une sorte d'effroi superstitieux, où se confondaient les idées les plus troublantes ; et il leur tardait de se retrouver sur la *Foudre*, au milieu de leurs camarades.

Déjà le navire, qui courait de petites bordées, n'était plus qu'à un mille environ, quand ils entendirent un cri étrange, qui paraissait un gémissement suivi d'un long et funèbre sanglot.

Tous deux, en cessant de ramer, avaient interrogé des yeux l'horizon, avec une impression de terreur.

« As-tu entendu ? demanda tout bas Wan Stiller, dont le front s'était baigné soudain d'une sueur froide.

— Oui, répondit Carmaux sourdement.

— C'est sans doute quelque poisson !

— Je n'ai jamais entendu aucun poisson crier ainsi.

— Et que veux-tu que ce soit ?

— Je n'en sais rien ; mais je t'assure que j'en suis tout bouleversé.

— Serait-ce l'autre frère du mort ?

— Chut !... » fit mystérieusement Carmaux.

Tous deux regardaient attentivement le Corsaire noir ; mais celui-ci, toujours appuyé sur ses mains, et les yeux fixés sur le cadavre, semblait n'avoir rien entendu.

« Allons, et que Dieu, nous assiste ! » dit Carmaux, en faisant signe à son compagnon de reprendre les rames.

Puis, se penchant vers le nègre :

« As-tu entendu ce cri ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit l'Africain.

— Que crois-tu que ce puisse être ?

— Peut-être un lamentin.

— Hum ! murmura Carmaux. Oui, peut-être un lamentin ; toutefois... »

Il s'interrompit brusquement, car en cet instant, derrière la poupe de la chaloupe, dans un cercle d'écume lumineuse, une forme obscure, indécise, était apparue, qui disparut aussitôt dans les eaux profondes.

« As-tu vu ? demanda Carmaux d'une voix tremblante.

— Oui, répondit Wan Stiller, dont les dents claquaient.

— Une tête, n'est-ce pas ?

— Oui, Carmaux.

— Une tête humaine ?

— Celle d'un mort.

— C'est le Corsaire vert qui nous suit pour attendre le Corsaire rouge.

— Tu me fais peur, Carmaux.

— Le Corsaire noir semble n'avoir rien vu ni entendu. Et toi, l'Africain, n'as-tu rien vu ?

— Si, dit le nègre, une tête.

— Une tête de quoi ?

— De lamentin.

— Que le diable t'emporte avec ton lamentin ! gronda Carmaux. C'était une tête de mort, une vraie tête de mort. »

Comme Carmaux parlait ainsi, une voix se fit entendre, qui venait sans doute du navire et qui criait :

« Ohé ! du canot ! Qui vive !

— Corsaire noir ! répondit Carmaux.

— Accoste ! »

La *Foudre* s'avancait agile et rapide comme une hirondelle de mer, fendant de son éperon les eaux étincelantes. Toute noire, au milieu des phosphorescences, elle semblait le vaisseau fantôme de la légende hollandaise. Le long de son bordage on pouvait voir rangés, immobiles comme des statues, les flibustiers qui formaient son équipage, tous armés de fusils ; sur le château de poupe, derrière les deux canons de chasse, se tenaient les artilleurs mèche allumée, tandis qu'à la pointe d'un mât flottait ondoyante la bannière noire du Corsaire, portant deux lettres d'or bizarrement enlacées dans un chiffre inexplicable.

Pendant que le navire se mettait au travers du vent, la chaloupe aborda sous la hanche de bâbord, et s'amarra à l'aide d'un câble qu'avaient jeté les hommes du pont.

« Bas les palans ! » cria une voix rauque.

Soudain descendirent de la grande vergue deux manœuvres munies de crochets. Carmaux et Wan Stiller les

fixèrent aux bancs de la chaloupe, qui, sur un coup de sifflet du maître d'équipage, fut hissée à bord avec les hommes qui la montaient.

Ce fut seulement alors que le Corsaire sembla échapper à la funèbre rêverie dans laquelle il était absorbé.

Tout d'abord il promena autour de lui un regard curieux, comme s'il lui eût paru étrange de se retrouver sur son navire ; puis, se penchant sur le cadavre, il le prit dans ses bras et le posa au pied du grand mât.

Tout l'équipage se découvrit silencieusement devant les restes du Corsaire rouge. Morgan, le commandant en second, s'approcha du Corsaire noir :

« Nous sommes à vos ordres, capitaine, lui dit-il.

— Faites ce que vous savez, » répondit le Corsaire, en hochant tristement la tête.

Et, traversant lentement le pont, il monta sur le carré d'arrière, où il s'arrêta, les bras croisés sur sa poitrine.

L'aube commençait à poindre. Là où le ciel paraissait se confondre avec la mer, une pâle lueur se levait qui donnait aux eaux une teinte d'acier. Cette clarté même gardait quelque chose de triste. La grande bannière du Corsaire avait été descendue à mi-hauteur du mât, en signe de deuil, et les petites vergues supérieures, qui ne portaient point de voiles, avaient été mises en croix.

Les nombreux marins de la *Foudre* étaient venus tous sur le pont. Ces hommes, au teint bronzé par les vents de mer et par la fumée de cent abordages, regardaient avec une morne terreur la dépouille du Corsaire rouge, que le maître

d'équipage avait pliée dans un grand hamac, auquel il attachait deux boulets de canon.

Le jour venait, mais la mer fulgurait, toujours en battant les flancs du navire. L'agitation des eaux produisait alors d'étranges rumeurs ; on eût dit les gémissements, les soupirs, les lamentations d'une âme désolée.

À un coup de cloche qui tinta sur le carré de poupe, tout l'équipage s'agenouilla, pendant que le maître et trois marins, soulevant le cadavre du Corsaire rouge, le posèrent sur le bordage de bâbord.

Un silence funèbre régnait, tous les yeux étaient fixés sur le Corsaire noir, dont la brune silhouette se détachait sur la ligne claire de l'horizon.

En ce moment le formidable coureur du grand golfe semblait avoir pris des proportions gigantesques. Debout sur le pont du commandement, avec sa longue plume noire, que la brise matinale agitait, un bras étendu vers le cadavre de son frère, il rompit tout à coup le silence d'une voix métallique et profonde :

« Hommes de mer, cria-t-il, écoutez-moi ! Je jure par Dieu, par ces eaux, qui nous sont de fidèles amies, sur mon âme, que je n'aurai dès maintenant d'autre but en ce monde que de venger mes frères sur le cruel Wan Guld. Que le tonnerre écrase mon navire ; que les flots m'engloutissent avec vous ; que les deux Corsaires dormant dans les flots du grand golfe me maudissent ; que mon âme aille à la damnation éternelle, si je ne tue cet homme, et si je n'extermine sa famille comme il a exterminé la mienne ! Hommes de mer, m'avez-vous entendu ?

— Oui ! répondirent tous ensemble les flibustiers.

— À l'eau le cadavre ! » reprit le Corsaire d'une voix sombre.

Le maître d'équipage et les trois marins laissèrent tomber le hamac contenant la triste dépouille, que les eaux eurent bientôt engloutie.

En ce moment, l'étrange cri qui avait tant épouvanté Carmaux et Wan Stiller se fit de nouveau entendre au large.

Les deux flibustiers se regardèrent avec effroi ; et sans doute ils allaient échanger de superstitieuses réflexions à ce propos, quand un coup de sifflet les rappela aux réalités.

« Larguez ! criait le maître d'équipage. Barre à bâbord ! »

La *Foudre*, virant de bord, prit sa course vers le grand golfe, dont les flots se doraient au loin aux premiers feux du jour.

XI

À BORD DE LA « Foudre »

La *Foudre*, portant le Corsaire noir, après avoir dépassé le long promontoire formé par les derniers contreforts de la Sierra de Sainte-Marthe, s'était lancée vers la mer des Caraïbes, cinglant au nord vers les Grandes Antilles. À peine ridée par la brise matinale qui soufflait du sud-est, la mer était tranquille. De temps à autre seulement quelques vagues, soulevées de-ci de-là, venaient en murmurant se briser contre les flancs du rapide voilier.

Un grand nombre d'oiseaux de mer venaient de la côte, voltigeaient au large, criant, se poursuivant, s'élançant sur les poissons qu'ils prenaient à la surface, ou en plongeant à quelque profondeur. Des bandes de poissons volants se montraient aussi, qui, sortant brusquement de la mer, y re-entraient après avoir parcouru cinquante ou soixante brasses dans l'air.

Mais aucun navire n'apparaissait. Les hommes de garde avaient beau interroger très attentivement l'horizon dans tous les sens, ils n'y découvraient aucune voile.

La crainte de rencontrer les terribles corsaires de la Tortue retenait les navires marchands espagnols dans les ports du Yucatan, du Venezuela et des Antilles, jusqu'au moment où ils se trouvaient en assez grand nombre pour former une escadre.

Seuls les vaisseaux bien armés et montés par de nombreux équipages osaient s'aventurer dans la mer des Caraïbes et dans le golfe du Mexique, étant donné l'audace connue des intrépides écumeurs de mer qui avaient déployé leur bannière sur l'île de la Tortue.

Aussi la journée qui suivit l'ensevelissement du Corsaire rouge ne fut-elle marquée par aucun incident.

Le commandant de la *Foudre*, laissant le commandement à son second, n'avait pas reparu sur le pont. Emmenant le nègre avec lui, il s'était enfermé dans sa cabine ; et nul ne savait rien ni de l'un ni de l'autre.

Que faisaient-ils là, tous deux ? On n'aurait pu le dire, et Carmaux, qui s'était avisé d'interroger le maître d'équipage à ce sujet, avait reçu pour toute réponse ces paroles, accompagnées d'un geste significatif :

« Si tu tiens à ta vie, ne te mêle point de ce qui ne te regarde pas. »

Le soir venu cependant, pendant que la *Foudre* carguait une partie de sa voilure, dans l'appréhension des coups de mer subits, qui sont fréquents et très dangereux dans ces parages, Carmaux et Wan Stiller, qui rôdaient sur le pont, virent soudain la tête laineuse de l'Africain sortir de l'écouille de la poupe.

« Ah ! ah ! voici notre compère ! s'écria Carmaux ; nous allons savoir si le commandant est encore à bord, ou s'il est allé s'entretenir avec ses frères au fond de la mer. Cet homme étrange en serait bien capable, ma foi.

— Assurément, repartit Wan Stiller, que hantaient toujours ses idées superstitieuses. Je le considère plutôt comme

un esprit de la mer que comme un être de chair et d'os ainsi que nous.

— C'est que le capitaine m'a retenu, répliqua l'Africain.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? Que fait le capitaine ?

— Il est plus triste que jamais.

— En réalité, je ne l'ai jamais vu gai, pas même à la Tortue, où cependant l'on mène d'ordinaire une assez joyeuse vie.

— Il n'a fait que me parler de ses frères et de ses terribles projets de vengeance.

— Qu'il accomplira certainement, compère. Le Corsaire noir suivra à la lettre son implacable serment ; et je t'avoue que je ne voudrais être ni dans les habits du gouverneur de Maracaïbo ni dans ceux d'aucun de ses parents. Wan Guld tient en haine profonde le Corsaire noir ; mais cette haine lui sera fatale.

— Connais-tu l'origine de cette haine, compère blanc ?

— Elle date d'assez loin. On dit que Wan Guld, avant même de venir en Amérique et d'offrir ses services à l'Espagne, avait juré d'exterminer les trois frères corsaires.

— Quand il était encore en Europe ?

— Oui.

— Ils se connaissaient donc alors ?

— On dit que pendant que Wan Guld se faisait nommer gouverneur de Maracaïbo, devant la Tortue arrivaient trois superbes navires commandés par le Corsaire noir, le Cor-

saire vert et le Corsaire rouge. Ces corsaires étaient trois beaux hommes, courageux comme des lions, marins aussi intrépides qu'habiles. Le Corsaire vert était le plus jeune, et le Corsaire noir le plus âgé, mais aucun n'était inférieur aux autres ; et tous trois passaient pour être sans rivaux parmi les vaillants flibustiers de la Tortue.

« Les trois frères ne tardèrent pas d'ailleurs à faire trembler les Espagnols dans tout le golfe du Mexique. On ne compta bientôt plus les vaisseaux capturés et les villes forcées par eux ; car nul ne pouvait résister à leurs trois navires, les plus beaux, les plus agiles et les mieux armés de toute la flibusterie.

— Je le crois sans peine, à voir celui où nous sommes, dit l'Africain.

— Mais, enfin, ils devaient connaître les jours tristes, reprit Carmaux. Le Corsaire vert, parti seul de la Tortue pour une destination inconnue, tomba au milieu d'une escadre espagnole, fut vaincu malgré son héroïque résistance, pris et emmené à Maracaïbo, où Wan Guld le fit pendre.

— Il m'en souvient, dit le nègre. Son cadavre cependant ne fut pas jeté aux bêtes féroces.

— Non, parce que le Corsaire noir, accompagné de quelques fidèles, réussit à entrer de nuit à Maracaïbo, et à l'enlever pour l'ensevelir dans la mer.

— Oui, je le sais, si bien que le gouverneur, furieux, fit fusiller les quatre sentinelles qui, chargées de veiller sur le corps des suppliciés, avaient laissé s'accomplir cet enlèvement.

— Puis est venu le tour du Corsaire rouge, qui a eu, lui aussi, la mer pour sépulture ; mais le troisième frère, plus heureux ou plus habile que les autres, finira sans doute par exterminer tous les Wan Guld de la terre.

— Je crois qu'il ira bientôt à Maracaïbo, dit le nègre; car il m'a demandé beaucoup de renseignements pour le projet qu'il a d'attaquer cette ville avec une flotte nombreuse.

— Pierre Nau, le terrible Olonais, qui est encore à la Tortue, est l'ami du Corsaire noir. Qui pourrait résister à ces deux hommes ? Et d'ailleurs... »

Carmaux s'interrompt, et touchant du doigt Wan Stiller et le nègre qui l'écoutaient :

« Tenez, regardez-le, n'est-il pas terrifiant ? Ne dirait-on pas le dieu des mers ? »

Le flibustier et l'Africain, levant les yeux vers le carré de proue, y virent le Corsaire qui, vêtu de noir comme toujours, avec son grand chapeau abaissé sur les yeux et sa longue plume qui ondoyait au vent, se promenait les bras croisés.

À quelque distance se tenait immobile, et l'observant en silence, Morgan le lieutenant.

« On dirait un spectre, fit Wan Stiller à voix basse.

— Et Morgan est bien digne de lui servir de compagnon, dit Carmaux ; car si l'un est sombre et triste comme la nuit, l'autre n'a rien de plus réjouissant. Ils sont vraiment bien appariés. »

Carmaux en était là de ses réflexions quand une voix sourde se fit entendre, qui venait de la hune du grand mât, où l'on apercevait confusément une forme humaine.

« Navire au large sous le vent ! » cria cette voix.

Le Corsaire s'arrêta brusquement, et, tout en interrogeant du regard l'horizon :

« Faites éteindre les feux, dit-il à Morgan, qui transmit aussitôt cet ordre à deux marins, qui se hâtèrent de couvrir les grands fanaux allumés à tribord et à bâbord.

— Gabier, reprit le Corsaire quand l'obscurité fut complète, dans quel sens va ce navire ?

— Vers le sud, commandant.

— Au Venezuela ?

— Je le crois.

— À quelle distance peut-il être ?

— Cinq ou six milles !

— Tu es sûr de ne pas te tromper ?

— Je distingue très nettement ses fanaux. »

Le Corsaire se courba vers la passerelle et cria :

« Les hommes sur le pont ! »

En quelques minutes, les cent vingt flibustiers qui composaient l'équipage de la *Foudre* étaient à leurs postes de combat, les hommes de manœuvre sur les vergues, les gabiers dans les hunes, les meilleurs fusiliers sur les châteaux d'avant et d'arrière, les autres le long des bordages, et les artilleurs, mèche allumée, derrière les canons.

L'ordre et la discipline qui régnaient à bord des navires flibustiers étaient si bien observés que, quelle que fût l'heure

où le commandement se faisait entendre, chacun prenait sa fonction avec une rapidité, avec une exactitude inconnue même dans les marines de guerre les mieux organisées.

Ces coureurs de mer, venus dans le golfe du Mexique de tous les points de l'Europe, et représentant les pires sujets des ports de France, d'Italie, de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre, livrés à tous les vices, mais sans crainte de la mort, et capables de toutes les audaces, de tous les héroïsmes, devenaient, sur les navires flibustiers, d'une soumission d'agneaux, en attendant que l'occasion s'offrît de devenir tigres au combat.

Ils savaient que leurs chefs ne laisseraient impunie aucune désobéissance, aucune lâcheté, et qu'ils pourraient payer la moindre insubordination d'un coup de pistolet dans la tête, ou de l'abandon en quelque île déserte.

Quand le Corsaire noir eut constaté que son ordre était exécuté :

« Morgan, dit-il, que croyez-vous que soit ce navire ?

— Espagnol sans doute, capitaine, répondit le second.

— Des Espagnols ! reprit le Corsaire d'une sourde voix. Eh bien ! cette nuit leur sera funeste ; plus d'un ne verra pas demain se lever le soleil.

« Vous voulez attaquer ce navire, capitaine ?

— Oui, et le couler à fond. Là-bas, au fond, dorment mes frères. Il ne faut pas qu'ils y dorment seuls.

— Soit, capitaine, puisque vous l'avez décidé ainsi. »

Cela dit, Morgan, montant sur le bordage, grimpa de quelques degrés dans les haubans pour regarder au loin.

Dans les ténèbres qui couvraient la mer murmurante, brillaient à fleur d'eau deux points lumineux, qui ne pouvaient être confondus avec les étoiles.

— Ils sont à quatre milles de nous, dit-il.

— Ils vont toujours au sud ? demanda le Corsaire.

— Vers Maracaïbo.

— Malheureusement pour eux. Donnez l'ordre de virer de bord pour barrer le chemin à ce navire.

— Et ensuite ?

— Vous ferez apporter sur le pont cent grenades à jeter à la main.

— Agirons-nous de l'éperon contre l'espagnol ?

— Oui, si c'est possible.

— Alors nous ne ferons point de prisonniers ?

— Je n'y tiens pas.

— Mais ce navire peut contenir des richesses...

— J'ai dans mon pays de grands domaines et des châteaux.

— Je parlais en pensant à nos hommes.

— J'ai de l'or à leur donner. Faites virer de bord. »

L'instant d'après, la *Foudre* évoluait sur elle-même, et, poussée par la fraîche brise du sud-est, s'élançait sur la route du navire signalé.

Elle s'avavançait dans les ténèbres, aussi légère qu'un oiseau, sans produire presque aucun bruit, comme le légendaire vaisseau fantôme. Le long des bordages, les fusiliers, immobiles et muets comme des statues, épiaient le navire ennemi, serrant dans leurs mains l'arme de fort calibre avec laquelle ils manquaient rarement leur but, pendant que les artilleurs, courbés sur leurs pièces, soufflaient sur les mèches allumées, tout prêts à déclencher un ouragan de mitraille.

Le Corsaire noir et Morgan n'avaient pas quitté la passerelle de commandement. Appuyés sur la rampe, l'un à côté de l'autre, ils ne perdaient pas de vue les deux points lumineux qui brillaient dans l'ombre à quelque trois milles de distance.

Carmaux, Wan Stiller et le nègre, tous trois sur le gaillard d'avant, s'entretenaient à voix basse, tantôt regardant le Corsaire noir, tantôt observant, eux aussi, le vaisseau étranger qui continuait tranquillement sa route.

« Mauvaise nuit pour ces gens-là, disait Carmaux ; je crains bien que, avec la rage qu'il a au cœur, le capitaine ne laisse vivant aucun Espagnol.

— Il se pourrait bien que ce fût un navire de haut bord, répliquait Wan Stiller, qui mesurait de l'œil la position élevée des fanaux, et si c'était quelque vaisseau de ligne allant rejoindre l'escadre de l'amiral Toledo...

— Bah ! il ne ferait pas peur pour cela au Corsaire noir. Aucun navire n'est en état de résister à la *Foudre* ; et j'ai entendu le capitaine parler d'éperonner.

— Tonnerre de Hambourg ! En éperonnant souvent, la *Foudre* peut une bonne fois avarier sa proue.

— Elle est à l'épreuve même des rochers, mon cher ami.

— Mais les rochers eux-mêmes peuvent être brisés...

— Chut ! »

La voix du Corsaire noir venait de rompre tout à coup le profond silence qui régnait à bord du navire.

« Hommes de manœuvre, cria-t-elle, hissez et larguez les bonnettes⁶ !

— Oh ! oh ! fit Carmaux, si l'on hisse et largue les bonnettes à bord de la *Foudre*, c'est que l'espagnol file d'un bon train.

— Je te dis, reprit Wan Stiller, que nous avons affaire à un vaisseau de ligne. Regarde la hauteur de sa mâture.

— Tant mieux ! Il n'en fera que plus chaud tantôt. »

En cet instant, une voix robuste se fit entendre, que le vent apportait du vaisseau ennemi.

« Ohé !... Navire suspect à bâbord ! »

Sur la passerelle de la *Foudre* l'on put voir le Corsaire noir se pencher vers Morgan, comme pour lui parler bas, puis, tout à coup, se redresser en criant :

« À moi la barre !... Braves marins, en chasse ! »

⁶ Petites voiles supérieures.

Les deux navires n'étaient plus qu'à un mille de distance l'un de l'autre ; et comme ils semblaient avoir tous deux une grande rapidité de marche, cette distance restait la même.

Un grand quart d'heure s'était écoulé, quand sur le navire espagnol – ou tout au moins considéré comme tel – l'on put voir la mâture et le pont illuminés d'un éclair suivi d'une forte détonation, qui se répercuta au loin sur les flots obscurs : puis un sifflement bien connu des flibustiers se fit entendre dans l'air ; et, à quelque vingt brasses de la poupe du vaisseau corsaire, une colonne d'eau rejaillit.

Aucune voix ne s'éleva dans l'équipage. Un sourire dédaigneux froissa seulement les lèvres du capitaine, qui fit une légère inclinaison de tête, comme pour saluer ce premier messenger de mort.

Mais voilà que, ce coup de canon tiré, en manière de menace à l'adresse du vaisseau suspect qui s'avisait de le poursuivre, le gros navire vira de bord, comme pour prendre résolument une autre direction.

Le Corsaire noir, constatant cette manœuvre, dit encore quelques mots à l'oreille de Morgan.

« Dois-je commencer le feu ? demanda celui-ci.

— Pas encore, il fait encore trop sombre. Allez tout disposer pour l'abordage.

— Vous comptez aborder, capitaine ?

— Certainement. »

Morgan, quittant aussitôt le château de poupe, appela le maître d'équipage, et alla avec lui, sur les divers points du navire, donner en détail les ordres que nécessitait la décision

du capitaine, ordres que partout l'on se mit en devoir d'exécuter avec une docilité, un zèle remarquables ; car si les marins qui formaient l'équipage de la *Foudre* étaient aveuglément soumis au Corsaire noir, ils ne témoignaient pas moins d'obéissance et même de crainte à Morgan, que tous savaient inflexible, courageux comme un lion et résolu à tout.

D'origine anglaise, il était depuis peu dans les mers américaines, où il avait été bien vite renommé pour son esprit entreprenant et son audacieuse énergie. Il avait fait d'abord magnifiquement ses preuves, sous le fameux corsaire Mussfeld, et plus tard il devait se signaler et se placer au premier rang parmi les plus vaillants flibustiers de la Tortue, lors de leur célèbre expédition contre Panama.

Doué d'une robustesse exceptionnelle, d'une force prodigieuse, bien fait de corps, beau de visage, d'âme fière et généreuse, il savait, comme son chef, en imposer par la pénétration de son regard.

Sous sa direction, en moins de vingt minutes furent élevées d'un bord à l'autre du navire, en avant du grand mât et derrière le mât de misaine, deux espèces de fortes barrières formées de poutrelles et de tonneaux remplis de ferraille, pour protéger la dunette et le château de proue, au cas où l'ennemi réussirait à envahir le pont.

Cinquante grenades de jet furent placées derrière les poutrelles ; enfin, près des bordages garnis des hamacs roulés, qui devaient abriter les fusiliers, les grappins d'abordage étaient prêts à être lancés.

Quand tout fut ainsi disposé, Morgan fit coucher les hommes sur l'avant et sur l'arrière, pour qu'ils fussent moins

visibles, puis il se mit en observation à côté du beaupré, une main sur la poignée de son grand sabre et l'autre sur la crosse du pistolet passé dans sa ceinture.

Le vaisseau ennemi n'était plus qu'à soixante ou quatre-vingts mètres. La *Foudre*, justifiant pleinement son nom, s'apprêtait à fondre sur lui par un choc effroyable, irrésistible.

Quoique la nuit fût obscure, l'on distinguait alors très bien les proportions et l'état général de ce navire, qui, ainsi que Wan Stiller l'avait supposé, n'était autre qu'un grand vaisseau de ligne, d'aspect très imposant par ses hauts bords et ses trois mâts couverts d'une ample et complexe voilure : véritable navire de combat formidablement armé sans doute et monté par un nombreux équipage, bien aguerri et capable d'une héroïque défense.

Assurément, parmi les plus audacieux corsaires de la Tortue, aucun ne se fût avisé de l'attaquer, même avec l'espoir certain de le vaincre, étant donné que le gain du pillage y devait être fort restreint : ces hardis voleurs de mer préférant beaucoup s'attaquer aux vaisseaux marchands, aux galions chargés de trésors en provenance des mines du Mexique, du Yucatan ou du Venezuela. Mais telles n'étaient pas les visées du Corsaire noir, que ne tentaient nullement les richesses.

Dans ce navire il voyait surtout un puissant allié de Wan Guld, pouvant faire obstacle, plus tard, à ses entreprises ; et il se préparait à l'assaillir pour l'empêcher d'aller renforcer l'escadre de l'amiral Toledo ou défendre Maracaïbo.

À cinq cents mètres, le navire espagnol, se voyant obstinément suivi, et n'ayant aucun doute sur les sinistres inten-

tions du Corsaire, avait dirigé contre lui une seconde canonade avec une de ses plus grosses pièces.

Cette fois, le projectile, avant d'aller se perdre en mer, passa dans les hautes voiles de la *Foudre*, et, coupant le mât de perroquet, fit tomber la bannière noire du flibustier.

L'un des deux maîtres artilleurs qui étaient sur le pont, se tournant vers le Corsaire tenant toujours la barre du gouvernail :

« Faut-il commencer, capitaine ? lui demanda-t-il.

— Pas encore, » répondit le Corsaire.

Une troisième détonation, plus forte que les précédentes, retentit, et le projectile vint, avec un horrible sifflement, percer la muraille de poupe de la *Foudre* à trois pas du timon.

Un autre sourire sardonique froissa les lèvres de l'audacieux Corsaire, mais aucun commandement ne sortit de sa bouche.

La *Foudre* précipitait sa course, montrant au navire ennemi son haut et robuste éperon, qui fendait les flots avec un sourd bruissement, et paraissait impatient d'ouvrir une large déchirure dans les flancs de son adversaire. On eût dit un immense oiseau de proie, armé d'un bec formidable.

La vue de ce navire menaçant, qui semblait en quelque sorte surgir du fond de la mer, s'avancant silencieux sans répondre aux provocations, et à bord duquel l'on n'apercevait aucun équipage, ne pouvait manquer de produire un sinistre effet sur l'esprit naturellement superstitieux des marins espagnols.

Une grande clameur s'éleva dans les ténèbres. On entendait sur le navire ennemi des cris de terreur et des commandements précipités. Une voix, sans doute celle du capitaine, domina soudain ce tumulte :

« Barre à bâbord ! Feu de bordée ! »

Un fracas épouvantable suivit cet ordre. De nombreuses lueurs illuminèrent la nuit, et les sept pièces de tribord, ainsi que les deux canons de chasse du pont, vomirent à la fois leurs projectiles sur le vaisseau des flibustiers. Les boulets trouèrent les voiles, coupèrent les cordages, s'enfoncèrent dans le bordage ou dans la carène de la *Foudre*, mais n'arrêtèrent pas son élan.

Guidée par le bras robuste du Corsaire noir, elle fondit de toute sa puissance sur le grand navire, qui, grâce à un heureux coup de barre de son pilote, fut préservé d'une affreuse catastrophe. Vivement détourné de sa marche, obliquant sur bâbord, il esquiva miraculeusement pour ainsi dire le coup d'éperon qui n'eût pas failli de l'éventrer.

La *Foudre*, impétueusement lancée, ayant manqué le coup qu'elle croyait porter, heurta cependant de sa poupe celle du vaisseau ennemi, dont elle démonta et fracassa le beaupré.

« Tonnerre de Hambourg ! s'écria Wan Stiller, qui, dans l'attente du choc, avait retenu son haleine. Voilà des Espagnols qui peuvent se flatter d'avoir de la chance !

— Oui, certes, reprit Carmaux, car il y a deux minutes je n'aurais pas donné une pipe de tabac de tous les hommes qui montent ce gros vaisseau. Je les voyais déjà descendre tous dans les profondeurs du grand golfe.

— Crois-tu que le commandant ne tentera pas de nouveau sa manœuvre ?

— Peut-être, mais les Espagnols bien avertis se tiendront sur leurs gardes, et ne lui présenteront plus le travers de leur navire.

— Oui, et entre temps ils nous bombarderont d'importance. Je crois même qu'en plein jour leurs bordées auraient pu nous être fatales, et...

— Silence !

— Qu'y a-t-il ? »

Le Corsaire noir, qui avait embouché le porte-voix, cria :

« Pare à virer !

— Quoi ! fit Wan Stiller, il recule !

— Mille tonnerres ! fit à son tour Carmaux, non, il ne quittera pas ainsi la partie.

— Il ne me semble pas d'ailleurs que l'Espagnol veuille s'éloigner.

— C'était vrai. Le grand navire, au lieu de poursuivre sa marche, s'était arrêté, se mettant en travers du vent, comme s'il eût voulu accepter la bataille.

Il virait lentement de bord, pour présenter sa proue et éviter d'être assailli.

La *Foudre*, de son côté, évoluait, et, au lieu de fondre à nouveau sur son adversaire, elle décrivait autour de lui un grand cercle, pour se mettre hors de portée de son artillerie.

« Je comprends, dit Carmaux. Notre capitaine veut attendre l'aube avant d'engager la lutte et de courir à l'abordage.

— Oui, reprit Wan Stiller, afin surtout d'empêcher l'Espagnol de poursuivre sa route vers Maracaïbo.

— Assurément. Mon cher ami, préparons-nous à un rude combat. Et, comme c'est la coutume entre nous flibustiers, s'il m'arrive d'être coupé en deux par un boulet ou tué sur le pont de l'ennemi, je te nomme l'héritier de ma modeste fortune.

— Qui se monte à combien ?... demanda Wan Stiller en riant.

— À deux émeraudes qui valent bien chacune au moins cinq cents piastres et qui sont cousues dans la doublure de ma cotte, répondit Carmaux.

— Il y aurait là de quoi se divertir convenablement pendant toute une semaine à la Tortue. Je t'institue aussi mon légataire universel, mais je t'avertis que je n'ai que trois doublons cousus dans ma ceinture.

— Ils suffiraient pour vider six bouteilles de vin d'Espagne en ton honneur, cher ami.

— Merci Carmaux, maintenant je suis tranquille, et je puis attendre la mort en toute sérénité. »

Entre temps, la *Foudre* continuait à distance son évolution autour du gros vaisseau de ligne, qui, se tenant toujours en observation, manœuvrait constamment de manière à faire face et sans toutefois user de son artillerie.

Le Corsaire noir n'avait pas abandonné le gouvernail de son navire. Ses yeux, qui semblaient devenus lumineux comme ceux des fauves nocturnes, ne se détachaient pas du vaisseau espagnol, comme s'ils cherchaient à saisir l'instant où quelque faux mouvement lui permettrait de faire agir son redoutable éperon.

Son équipage le regardait avec une sorte de terreur superstitieuse. Cet homme qui maniait son navire comme s'il lui avait infusé son âme ; qui le faisait tourner autour de sa proie presque sans modifier les dispositions de sa voilure ; cet homme au sombre aspect, avec sa pensive immobilité, répandait une sorte de sentiment d'épouvante chez ces ardens coureurs de mer.

Pendant le reste de la nuit, le vaisseau corsaire continua d'évoluer autour du grand navire espagnol, sans répondre aux quelques coups de canon que celui-ci lui adressait, d'ailleurs sans lui causer aucun dommage.

Quand les étoiles commencèrent à pâlir et que les premières lueurs de l'aurore se reflétèrent sur les eaux du golfe, la voix du Corsaire Noir se fit entendre de nouveau.

« Hommes de mer, mes amis, cria-t-il, que chacun soit à son poste de combat. Arborez mon pavillon ! »

La *Foudre* en ce moment ne tournait plus autour du vaisseau de ligne, mais allait droit sur lui.

La grande bannière noire du Corsaire avait été hissée et clouée à l'extrémité du mât, afin que nul ne pût l'amener, ce qui signifiait : « Vaincre à tout prix, ou mourir sans se rendre jamais. »

Les artilleurs du pont avaient pointé les canons de chasse, tandis que les flibustiers, rangés le long des bordages, avaient passé leurs fusils par les interstices des hamacs, tout prêts à faire feu sur le vaisseau ennemi.

Quand le Corsaire eut reconnu que toutes les dispositions étaient bien prises :

« Hommes de mer, cria-t-il de nouveau, je ne vous re-tiens plus ! Vive la flibuste ! »

Trois formidables hourras éclatèrent à bord du vaisseau corsaire, accompagnés de la détonation de deux pièces de chasse.

Le grand navire s'était alors remis au vent et marchait à la rencontre des flibustiers. Il devait être monté par des hommes vaillants et résolus ; car d'ordinaire les vaisseaux espagnols, même de haut bord, évitaient autant que possible d'en venir aux mains avec les meurtriers de la Tortue, sachant par expérience de quoi ces adversaires étaient capables. Il s'avavançait en courant des bordées, en déchargeant tantôt ses canons de tribord, tantôt ceux de bâbord, se couvrant ainsi de flamme et de fumée.

C'était un grand vaisseau à trois ponts, avec une imposante mâture, muni de quatorze bouches à feu, probablement détaché de l'escadre de l'amiral Toledo pour quelque mission spéciale.

Sur le château de poupe se voyait le commandant en grand uniforme, le sabre au poing, entouré de ses lieutenants, tandis que sur le pont se tenaient de nombreux marins, tous bien armés. À la pointe du grand mât flottait le pavillon espagnol.

Le vaisseau corsaire, quoique beaucoup plus petit, ne se laissait pas intimider par la grêle de projectiles qui tombait sur lui. Il activait sa marche, répondant de son mieux avec ses canons de chasse, et attendant sans doute un moment plus opportun pour faire usage de ses douze pièces de sabord. Les projectiles espagnols, tout en pénétrant ses flancs, en ravageant ses manœuvres, ne laissaient pas de faire des vides parmi les flibustiers ; mais il ne reculait pas, n'hésitait pas à tenter l'abordage.

À quelque deux cents pas, les fusiliers vinrent en aide aux canons du tillac : ce feu devait être meurtrier pour les Espagnols ; car, ainsi que nous l'avons dit, beaucoup des flibustiers, qui avaient été précédemment chasseurs de bœufs sauvages, étaient de très fins tireurs, manquant rarement leur coup. Les balles de leurs grosses arquebuses, habilement dirigées, étaient certainement plus redoutables que les boulets du gros vaisseau. Aussi dès leurs premières décharges put-on voir tomber nombre d'hommes parmi les marins, les artilleurs et les officiers espagnols. En peu d'instant, le pont du grand vaisseau devint en quelque sorte désert ; le commandant avait été frappé au milieu de ses lieutenants.

À vrai dire, restaient les hommes de l'intérieur, plus nombreux sans doute que ceux du dehors. Il fallait donc encore disputer la victoire définitive.

Quand les deux vaisseaux ne furent plus qu'à une trentaine de pas l'un de l'autre, tous deux virèrent brusquement de bord. Aussitôt la voix du Corsaire, dominant les éclats de l'artillerie, se fit entendre de nouveau, commandant une manœuvre qui devait avoir pour effet d'enchevêtrer le beau-

pré de la *Foudre* par le travers de la voilure et des haubans du grand vaisseau.



Les grosses arquebuses faisait de nombreuses victimes.

Ce mouvement exécuté, et les deux navires étant ainsi en quelque sorte liés l'un à l'autre, le Corsaire, quittant vivement la passerelle où il s'était tenu jusqu'alors, s'élançait, son sabre dans une main, son pistolet dans l'autre, en criant :

« À l'abordage ! à l'abordage ! »

XII

LA DUCHESSE FLAMANDE

Les flibustiers, voyant leur commandant et son lieutenant courir à l'abordage du navire, qui ne pouvait plus se dégager, se précipitèrent en masse à leur suite.

Ils s'étaient débarrassés de leurs fusils, inutiles dans un combat corps à corps ; et, armés de sabres d'abordage, de pistolets, ils s'étaient élancés en avant, en poussant de grands cris, pour inspirer plus de terreur.

Les grappins avaient été jetés pour relier plus étroitement les deux vaisseaux. Dès la première approche, d'ailleurs, un certain nombre de flibustiers, qui se tenaient sur le beaupré, s'étaient laissés glisser sur les vergues et sur le pont du navire espagnol. À vrai dire, ils avaient dû compter avec une résistance à laquelle peut-être ils ne s'étaient pas attendus. Des écoutes sortaient en foule les soldats des batteries, furieux et bien armés. Ils étaient au moins une centaine, qui, guidés par quelques officiers et par les maîtres artilleurs, se répandirent en un clin d'œil sur le pont, sur les châteaux d'avant et d'arrière, pour charger impétueusement les assaillants, pendant que le feu des canons de chasse couvrait le navire flibustier d'une trombe de mitraille.

Le Corsaire noir, franchissant d'un bond les bordages qui étaient l'un contre l'autre, s'élança sur le pont du grand vaisseau, en criant :

« À moi les flibustiers ! »

Morgan le suivit, et derrière eux se rua la masse de leurs hommes, pendant que des gabiers portant des grenades se hissaient sur les haubans, pour jeter de là ces engins meurtriers sur les marins espagnols.

La lutte devint terrible, épouvantable.

Trois fois le Corsaire noir dut recommencer l'attaque du gaillard d'arrière, où se tenaient une soixantaine de soldats, qui balayaient le pont avec des canons de chasse, et trois fois il fut repoussé. De son côté, Morgan n'avait pas réussi à s'emparer du château de proue.

Des deux parts l'on combat avec une égale fureur. Les Espagnols, tout d'abord décimés par le tir des arquebuses, ne repoussent qu'avec de grandes pertes les vigoureux assauts des flibustiers. Bientôt ils se trouvent inférieurs en nombre ; mais opposant toujours une héroïque résistance, évidemment décidés à se faire tuer plutôt que de se rendre. En dépit des vides affreux que font dans leurs rangs les jets de grenades, ils tiennent cependant tête à leurs ennemis. Les morts et les blessés s'accumulent sur les points qu'ils occupent encore ; mais la grande bannière d'Espagne, chargée de la croix flamande, continue à flotter majestueuse au haut du grand mât dans les premiers rayons du soleil ; et cette vue semble soutenir, ranimer leur courage.

Il faut en finir. Les flibustiers, rendus féroces par l'obstination de leurs adversaires, s'élancent de nouveau, entraînés par leurs chefs, qui combattent au premier rang. Un certain nombre d'entre eux, d'ailleurs, escaladent les haubans, et gagnent les vergues, pour assaillir plus sûrement de là les derniers défenseurs du malheureux vaisseau.

Le Corsaire noir, qui a jeté son sabre et brandit une longue épée, franchit un amas de cadavres, pour se jeter au milieu des combattants. Son arme siffle comme un serpent, battant, écartant les lames qui vainement cherchent à l'atteindre. Nul ne peut résister à la vigueur de son bras, nul ne peut parer ses coups. Devant lui se fait un vide, où le sang coule de toutes parts.

En ce moment, Morgan accourait avec un groupe de flibustiers, qui, après avoir mis à mal tous les combattants de la proue, se préparaient à exterminer les quelques survivants qui, retirés sur le château d'arrière, s'obstinaient à protéger le pavillon flottant à la poupe du navire.

« À mort tous, tous ! » hurlait le lieutenant.

Mais le capitaine cria :

« Camarades, arrêtez-vous ! Le Corsaire noir sait vaincre, mais il n'assassine pas. »

Ces mots réprimèrent l'élan des flibustiers ; les armes prêtes à frapper s'abaissèrent.

Alors le Corsaire noir, s'avancant vers les Espagnols acculés près du timon :

« Rendez-vous, leur dit-il. Vous aurez la vie sauve. »

Un contremaître, le seul des chefs survivants, jeta le sabre ensanglanté qu'il tenait, en disant :

« Nous sommes vaincus : faites de nous ce que vous voudrez.

— Reprenez votre arme, contremaître, répliqua le Corsaire. Des hommes qui savent défendre aussi valeureuse-

ment le drapeau de leur patrie lointaine ont droit à toute mon estime. »

Des nombreux équipages du vaisseau de ligne il ne restait que dix-huit hommes, presque tous blessés.

« Morgan, reprit le Corsaire, faites mettre à l'eau la grande chaloupe, avec des vivres pour une dizaine de jours.

— Quoi ! fit le lieutenant avec une expression de regret, vous voulez donner la liberté à ces hommes !

— Oui, je rends hommage au courage malheureux. »

Le contremaître, en entendant ces paroles, s'avança et dit :

« Merci commandant. Nous nous rappellerons toujours la générosité du Corsaire noir.

— C'est bien ; maintenant répondez-moi. D'où venait votre vaisseau ?

— De la Vera-Cruz.

— Où alliez-vous ?

— À Maracaïbo.

— Le gouverneur de Maracaïbo vous attendait ? demanda le Corsaire, dont le front s'était rembruni.

— Je l'ignore. Notre capitaine aurait pu seul vous le dire ; mais il a été tué un des premiers.

— Vous avez raison. À quelle escadre apparteniez-vous ?

— À celle de l'amiral Toledo.

— Votre navire porte-t-il un chargement ?

— De la poudre et des boulets.

— Allez. Vous êtes libres. »

Le contremaître parut alors éprouver un embarras qui n'échappa pas aux yeux du Corsaire.

« Qu'avez-vous à dire ? demanda celui-ci.

— Commandant, il y a d'autres personnes à bord.

— Des prisonniers peut-être ?

— Non, des dames, avec leurs serviteurs.

— Où sont-elles ?

— Dans le carré de poupe.

— Quelles sont ces dames ?

— Le capitaine ne nous l'avait pas dit ; mais il doit y avoir parmi elles une dame de très haut rang.

— Ah !

— Une duchesse, je crois.

— Une duchesse sur ce navire de guerre ! fit le Corsaire avec étonnement. Où l'aviez-vous embarquée ?

— À la Vera-Cruz.

— C'est bien. Elle viendra avec nous à l'île de la Tortue ; et si elle veut sa liberté, elle payera la rançon qu'aura fixée mon équipage. Maintenant allez, et puissiez-vous gagner heureusement la côte.

— Merci commandant. »

La grande chaloupe reçut bientôt le contremaître et ses compagnons, pendant que la bannière du Corsaire noir, saluée de deux coups de canon, remplaçait à la poupe et au grand mât l'étendard espagnol.

Le Corsaire Noir monta sur le château de proue, d'où il regarda pensif s'éloigner l'embarcation qui se dirigeait vers la vaste baie de Maracaïbo, et quand elle fut arrivée à une grande distance, il descendit en murmurant :

« Ces hommes sont au service du traître. »

L'équipage était alors occupé à transporter les blessés à l'infirmerie du bord, et à envelopper les morts dans des toiles, pour les jeter à la mer.

Le capitaine fit signe à Morgan de venir près de lui.

« Faites savoir à mes hommes, lui dit-il, que je leur abandonne ce qui me reviendrait dans la vente de ce vaisseau.

— Songez donc, capitaine, repartit le lieutenant étonné, que ce vaisseau vaut bien des milliers de piastres.

— Eh ! que m'importent les piastres ! répliqua le Corsaire avec dédain ; je fais la guerre pour des raisons toutes personnelles, et non pour acquérir des richesses. D'ailleurs j'ai déjà eu ma part de cette prise.

— Comment donc, capitaine ?

— Ces dix-huit hommes que j'aurais pu conduire prisonniers à la Tortue, et qui auraient certainement payé pour acheter leur liberté.

— Oh ! de pauvres diables de marins n'auraient pas fourni, à eux tous, une bien grosse somme : quelques centaines de piastres au plus.

— Cela me suffit. Dites aux hommes de fixer le chiffre de rançon pour la duchesse qui est à bord. Le gouverneur de la Vera-Cruz ou celui de Maracaïbo la payeront sans aucun doute.

— Nos hommes, dit Morgan, aiment fort l'argent ; mais ils aiment plus encore leur capitaine, et ils lui céderont volontiers ces prisonniers.

— Nous verrons ! » fit le Corsaire, avec un haussement d'épaules.

Et comme il se dirigeait vers la poupe, la porte du carré s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille richement vêtue, que suivaient deux dames et deux pages.

Elle était belle, grande, élancée ; sa délicate carnation avait cette teinte blanche légèrement rosée qui est particulière aux jeunes personnes des pays septentrionaux, notamment à celles qui sont de race anglo-saxonne ou danoise.

Elle avait de longs cheveux d'un blond pâle aux reflets plutôt argentés que dorés, qui, tombant sur ses épaules, formaient deux grosses tresses nouées d'un large ruban bleu. Ses yeux, gracieusement fendus, d'une douce couleur indéfinissable, avec des éclairs d'acier bruni, étaient surmontés de deux fins sourcils très foncés, au lieu d'être blonds comme les cheveux. Elle portait une élégante robe de soie azur, et, selon la mode du temps, un grand col de dentelle blanche, mais très simple, sans broderie d'or ni d'argent. Elle avait toutefois autour du cou plusieurs rangs de perles qui de-

vaient valoir des milliers de piastres, et aux oreilles deux superbes émeraudes, pierres d'un prix très élevé.

Les deux dames ou camérières qui la suivaient étaient, par contre, des mulâtresses au teint sensiblement bronzé, et les pages étaient de même race.

La jeune fille, voyant le pont encombré de morts, de blessés, d'armes brisées, et tout inondé de sang, fit un mouvement de recul, comme si elle eût voulu rentrer pour échapper à cet horrible spectacle ; mais apercevant le Corsaire qui se tenait immobile à quelque distance :

« Que s'est-il donc passé, Monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Vous devez bien le comprendre, Mademoiselle, répondit le chef des flibustiers : une bataille acharnée, qui a mal fini pour les Espagnols.

— Qui donc êtes-vous ? » demanda-t-elle encore.

Le Corsaire, jetant l'épée ensanglantée qu'il avait jusque-là gardée à la main, et soulevant son grand chapeau empanaché :

« Je suis, Mademoiselle, un gentilhomme d'outre-mer, dit-il d'un ton d'exquise courtoisie.

— Cela ne m'apprend pas au juste qui vous êtes, fit-elle un peu radoucie.

— Alors j'ajouterai que je suis le chevalier Émile de Rochebelle, seigneur de Valpente et de Vintimille, du duché de Savoie, mais je porte ici un autre nom.

— Lequel donc ?

— On m'appelle le Corsaire noir. »



À ces mots, un frisson d'épouvante passa sur le beau visage de la jeune fille, qui devint d'une pâleur livide.

« Le Corsaire noir ! répéta-t-elle, en arrêtant sur lui un regard stupéfié ; le terrible Corsaire, l'implacable ennemi des Espagnols !

— Vous vous trompez peut-être, Mademoiselle. Je puis combattre les Espagnols ; mais je n'ai aucune raison pour les haïr, et je viens d'en donner tantôt la preuve aux derniers survivants du combat. Voyez là-bas ce point noir à l'horizon : c'est une chaloupe portant dix-huit marins espagnols, que j'ai laissés libres, alors que, par le droit de la guerre, j'aurais pu les tuer, ou tout au moins les retenir prisonniers.

— Ils mentent donc, ceux qui vous représentent comme le plus cruel et le plus barbare des flibustiers de la Tortue ?

— Peut-être, repartit le Corsaire.

— Et que ferez-vous de moi, chevalier ?

— Avant de vous répondre, Mademoiselle, permettez-moi une question. Vous êtes ?...

— Flamande.

— Duchesse, m'a-t-on dit ?

— Oui, répondit la jeune fille avec une évidente contrariété, comme s'il lui eût déplu que le Corsaire connût sa haute condition.

— Puis-je vous demander votre nom, comme vous m'avez demandé le mien ?

— Est-il bien nécessaire que je vous le dise ?

— Oui, si vous tenez à votre liberté.

— Ma liberté !... Ah ! oui, c'est vrai, j'oubliais que je suis votre prisonnière.

— Non, pas la mienne, Mademoiselle, mais celle des flibustiers ; car s'il ne tenait qu'à moi, je mettrais aussitôt à votre disposition la meilleure de mes embarcations et mes plus fidèles marins, qui vous, conduiraient au port le plus prochain ; mais je ne puis me soustraire à la loi qui régit les Frères de la côte.

— Grand merci ! dit-elle avec un charmant sourire. Il me semblait étrange qu'un gentilhomme des chevaleresques ducs de Savoie fût devenu un voleur de mer.

— Voleur de mer ! répéta le Corsaire en fronçant le sourcil. Le terme est un peu dur pour les flibustiers ; mais combien d'entre eux ne sont autres que des vengeurs ! Par exemple Montbars, qui a été surnommé à bon droit l'*Exterminateur*, ne faisait la guerre que pour venger les pauvres Autochtones victimes de l'insatiable avidité des Espagnols. Peut-être un jour saurez-vous, Mademoiselle, pour quels motifs un gentilhomme des chevaleresques ducs de Savoie, comme vous dites, est venu naviguer avec ses compagnons dans les eaux du grand golfe américain... Mais vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

— Honorée Willermann, duchesse de Weltendrem.

— C'est bien, Mademoiselle. Rentrez dans votre cabine. Nous devons accomplir ici de tristes fonctions, l'ensevelissement des valeureux tombés dans la lutte ; mais ce soir je vous attendrai pour dîner à bord de mon navire.

— Merci chevalier, » dit-elle en tendant au flibustier une petite main blanche aux doigts effilés, qui semblait celle d'une enfant.

Puis, s'étant légèrement inclinée, elle regagna l'escalier du carré, mais au moment de rentrer, voyant que le Corsaire restait immobile son chapeau à la main, elle lui sourit gracieusement et disparut.

Quelques instants encore le Corsaire, dont le front s'était rembruni, tint ses yeux arrêtés sur la porte où venait de passer la jeune fille, et l'on eût dit qu'ils trouvaient au delà une troublante vision. Puis tout à coup, secouant la tête, comme pour chasser d'obsédantes pensées :

« Insensé ! » fit-il.

XIII

UN HOMME ÉTRANGE

Le terrible combat qui venait d'avoir lieu entre le navire corsaire et le grand vaisseau de ligne avait été très meurtrier pour les deux équipages. Plus de deux cents cadavres encombraient le pont et les châteaux de proue et de poupe du navire capturé, les uns tués par les grenades que les gabiers lançaient du haut des vergues, les autres tombés sous les balles des arquebusiers ou la mitraille des pièces de chasse, ou frappés pendant la lutte à l'arme blanche.

Cent soixante appartenaient à l'équipage espagnol, et une quarantaine à la troupe des flibustiers : il y avait en outre une trentaine de blessés, qui furent transportés à l'infirmerie de la *Foudre*.

L'artillerie avait d'ailleurs causé des dommages aux deux vaisseaux ; la *Foudre* cependant, grâce à la rapidité de son attaque et de ses manœuvres, en devait être quitte pour des avaries à son bordage, la destruction de quelques vergues et cordages, qu'elle remplacerait facilement, étant largement approvisionnée d'agres de rechange ; mais le gros navire avait été si gravement atteint qu'il se trouvait presque dans l'impossibilité de naviguer. Un boulet avait fracassé son gouvernail ; le grand mât, frappé à sa base, menaçait de tomber sous l'effort de la voilure, et le second mât avait perdu ses vergues.

C'était un grand et beau navire, qui, une fois réparé, se vendrait d'autant plus cher à la Tortue qu'il portait de nombreuses bouches à feu et d'abondantes munitions : choses fort recherchées des flibustiers, qui en manquaient souvent.

Le Corsaire noir, après s'être rendu compte de l'état des deux navires, commanda tout d'abord d'enlever les morts et de procéder aussitôt aux réparations les plus urgentes : son intention étant de quitter le plus tôt possible ces parages, trop voisins de Maracaïbo, où il risquait d'être assailli par l'escadre de l'amiral Toledo.

L'enlèvement des cadavres fut rapidement opéré. Enveloppés deux par deux dans une toile de hamac avec un boulet aux pieds, ils furent envoyés aux abîmes, après avoir été débarrassés de tous les objets de quelque valeur qu'ils avaient sur eux, et qui ne pouvaient être d'aucune utilité aux poissons, comme disait en plaisantant Carmaux à son ami Wan Stiller, miraculeusement échappés à la mort l'un et l'autre.

Cette lugubre besogne achevée, l'équipage, sous la direction des contremaîtres, enleva tous les débris, fit disparaître sous des torrents d'eau le sang qui tachait les planchers, et procéda au remplacement des agrès détériorés par les projectiles.

On reconnut qu'il était nécessaire d'abattre le grand mât du vaisseau espagnol, de renforcer l'autre, et, n'ayant pas trouvé dans les magasins du charpentier un timon de rechange, on y suppléa en installant à la poupe un très long et très fort aviron.

Tel qu'il était toutefois, le grand navire ne parut pas en état de naviguer facilement par lui-même ; il fut donc décidé

que la *Foudre* le prendrait à sa remorque : le Corsaire d'ailleurs ne voulant pas se défaire d'une partie de son équipage, qui aurait été nécessaire pour la manœuvre de l'autre bâtiment.

Un gros câble fut donc fixé à la poupe de la *Foudre* et attaché à la proue de l'espagnol ; et vers la fin du jour le Corsaire ordonna de faire voile au nord, pour aller sans trop de retard se mettre avec sa prise en sûreté à la Tortue.

Quand il eut donné ses dernières instructions pour la nuit, en recommandant de doubler les hommes de garde (car il craignait encore que la furieuse canonnade du matin n'eût été entendue de la côte, qui n'était pas très éloignée), le capitaine donna l'ordre à Carmaux et au nègre de se rendre au vaisseau espagnol, pour en ramener la jeune duchesse.

Et pendant que l'embarcation montée par les deux hommes se dirigeait vers le navire remorqué, le Corsaire allait et venait à grands pas sur le pont, comme s'il eût été en proie à une vive agitation et à une préoccupation profonde.

Contrairement à ses habitudes de sombre et froide concentration, il semblait inquiet, nerveux. Interrompant brusquement sa promenade, comme sous l'influence d'une pensée fixe, il s'approchait de Morgan, qui était en observation à la proue, et paraissait vouloir l'entretenir ; mais soudain il lui tournait le dos pour aller vers l'arrière.

Par trois fois il monta sur le château de poupe, pour regarder d'un air impatient sur le vaisseau, et par trois fois il s'éloigna rapidement, les yeux fixés sur la lune, qui émergeait alors de l'horizon, en pailletant d'argent la surface de la mer.

Lorsque enfin il distingua le léger choc de la chaloupe qui venait d'aborder son navire, il se hâta d'aller se poster au haut de l'échelle qu'on abaissait à bâbord.

L'instant d'après il pouvait voir la jeune duchesse monter, légère comme un oiseau. Vêtue du même costume que le matin, elle avait alors sur la tête une grande écharpe de soie bigarrée, brodée d'or et ornée de franges comme le *sérapé* mexicain.

Le Corsaire l'attendait le chapeau à la main, et tenant sa gauche appuyée sur la garde d'une longue épée.

« Je vous remercie, Mademoiselle, lui dit-il, d'avoir bien voulu venir sur mon navire.

— C'est moi, chevalier, qui dois vous remercier de vouloir bien m'y recevoir, répondit-elle, en s'inclinant gracieusement. N'oubliez pas que je suis une prisonnière.

— La galanterie, Mademoiselle, n'est pas inconnue aux voleurs de mer, repartit le Corsaire avec une pointe d'ironie.

— Me gardez-vous donc encore rancune de la parole qui m'est échappée ce matin ? »

Le Corsaire, sans répondre à cette question, invita d'un geste la jeune fille à le suivre.

« Pardon, chevalier, reprit-elle ; vous déplaît-il que j'aie amené avec moi une de mes caméristes ?

— Non, Mademoiselle, je pensais même que vous les auriez amenées toutes deux, » repartit le Corsaire, qui, lui offrant galamment son bras, la conduisit à l'arrière, et la fit entrer dans le salon du carré.

Cette petite pièce, située sous le château de poupe à niveau du pont, était meublée avec une recherche et un luxe qui semblèrent surprendre la duchesse, bien qu'elle dût être habituée à une existence fastueuse. Elle put comprendre que le gentilhomme, devenu coureur d'aventures maritimes, n'avait pas pour cela renoncé aux goûts d'élégance dans lesquels il avait été élevé.

Les parois de ce salon étaient tendues de soie bleue brodée d'or et ornées de glaces de Venise ; le parquet disparaissait sous un épais tapis d'Orient ; et les fenêtres qui donnaient sur la mer, divisées en deux par des colonnettes d'acajou, étaient drapées de fins rideaux de mousseline.

Dans les angles se voyaient des buffets pleins d'argenterie, au milieu un riche couvert était dressé sur une table garnie d'une belle nappe en toile de Hollande, et autour des sièges en velours bleu avec des clous dorés.

Deux grandes et artistiques lampes d'argent suspendues éclairaient ce salon, en faisant scintiller les glaces et un trophée d'armes fixé au-dessus de la porte.

Le Corsaire invita la jeune fille et la mulâtresse qui l'accompagnait à prendre place ; puis il s'assit en face d'elles, et le nègre Moko commença de faire le service dans des assiettes d'argent portant des armoiries qui étaient probablement celles de la famille du capitaine, car elles représentaient une roche surmontée de quatre aigles.

Le repas, principalement composé de poissons frais diversément et délicatement apprêtés par le cuisinier du bord, de viandes conservées, de fruits des tropiques, et arrosé des meilleurs vins d'Espagne et d'Italie, s'acheva sans que le Corsaire eût articulé la moindre parole, et sans que la jeune

Flamande eût osé le distraire des profondes préoccupations qui semblaient l'absorber.

Cependant, après que, selon l'usage espagnol, l'on eut servi le chocolat dans de minuscules tasses de porcelaine, le capitaine se décida à rompre le silence en quelque sorte lugubre qui avait régné jusque-là.

« Pardonnez-moi, je vous prie, Mademoiselle, dit-il, si au cours de ce repas je ne vous ai fait qu'une bien triste compagnie ; mais quand vient la nuit, une sombre tristesse s'empare de moi ; et je suis alors sous l'influence de pensées qui m'entraînent tantôt dans les profonds abîmes du grand golfe, et tantôt sur les rivages brumeux que baigne la mer du Nord. Ah ! c'est que tant de noirs souvenirs hantent mon cœur et mon esprit !

— Quoi ! s'écria la jeune fille, en dirigeant un regard de stupéfaction sur le flibustier, vous, le plus brave, le plus audacieux des corsaires ; vous qui êtes la terreur des mers, qui avec un petit navire vous emparez des grands vaisseaux ; vous qui commandez à des troupes d'hommes qui se feraient tuer pour vous ; vous qui avez certainement de grandes richesses, vous êtes plongé dans une pareille tristesse ?

— Voyez l'habit que je porte, duchesse, et songez au nom qu'on me donne. Est-ce que l'un et l'autre ne sont pas également funèbres ?

— C'est vrai. Votre habit est sombre comme la nuit, et votre nom est de ceux qui répandent l'effroi. À la Vera-Cruz, où je viens de passer quelques mois chez la marquise d'Heredjas, j'ai entendu raconter sur vous des histoires qui font frémir.

— Lesquelles donc, Mademoiselle ? demanda le Corsaire avec un sourire, railleur, pendant que son regard singulièrement animé se fixait sur les yeux de la jeune Flamande, comme s'il eût voulu chercher à lire jusqu'au fond de son âme.

— J'ai entendu raconter que le Corsaire noir avait traversé l'Atlantique avec deux de ses frères, qui portaient, l'un un costume vert, et l'autre un costume rouge, pour accomplir avec eux un acte d'implacable vengeance.

— Ah ! fit le Corsaire, dont le front s'obscurcit de nouveau.

— On disait de lui qu'il était un homme sans cesse taciturne, qui, lorsque la tempête sévissait furieusement sur la mer des Antilles, aimait à la braver ; et que s'il pouvait sans crainte affronter ainsi les éléments déchaînés, c'est qu'il avait la protection des esprits infernaux.

— Ensuite ? demanda encore le flibustier, avec une sorte d'amertume.

— Ensuite que vos deux frères ayant été pris et pendus par un homme qui est votre mortel ennemi... »

La jeune fille, au lieu d'achever la phrase, s'arrêta en considérant le Corsaire avec une évidente expression de terreur.

« Pourquoi vous interrompre ? dit-il ; continuez.

— Je n'ose pas.

— Vous fais-je donc peur ?

— Non, mais... »

Et la jeune fille s'étant levée :

« Est-ce que vraiment, demanda-t-elle, vous avez la faculté d'évoquer les morts ? »

En cet instant se fit entendre contre la coque du navire le choc sourd d'une forte lame, dont le bruit se répercuta dans les profondeurs de la cale, pendant que le flot écumeux jaillissait jusqu'à la fenêtre.

Le Corsaire, aussitôt devenu d'une pâleur sinistre, s'était levé précipitamment. Il jeta d'abord sur la jeune fille deux regards ardents ; puis il alla vers une des fenêtres, l'ouvrit et se pencha au dehors.

La mer tranquille étincelait sous les rayons blafards de la lune. La légère brise qui gonflait les voiles de la *Foudre* ne formait à la surface brillante que de faibles rides. Et pourtant le long du flanc de bâbord courait et bruissait une grosse vague, qu'on eût pu croire tout à coup soulevée, comme par quelque force mystérieuse.

Le Corsaire noir, les bras croisés selon son habitude, regardait la mer sans faire un mouvement, sans prononcer un mot. On eût dit qu'il cherchait à pénétrer avidement dans les profondeurs de l'Océan.

La duchesse était allée insensiblement près de lui ; son visage exprimait une évidente terreur superstitieuse.

« Que regardez-vous, chevalier ? » demanda-t-elle de sa voix la plus timide :

Et comme le Corsaire, qui ne semblait pas l'avoir entendue, gardait son immobilité.

« À quoi pensez-vous ? » reprit-elle.



Les bras croisés, il regardait la mer.

Cette fois, le Corsaire répondit, mais sans se retourner vers elle :

« Je me demandais, fit-il d'une voix lugubre, s'il est possible que les morts ensevelis au fond des eaux puissent quitter les abîmes où ils reposent pour venir se montrer aux vivants. »

La jeune fille eut un frisson.

« De quels morts voulez-vous parler ? dit-elle après quelques instants de silence.

— De ceux qui attendent que leur mort soit vengée.

— Vos frères peut-être ?

— Oui... peut-être, » répéta le Corsaire, dont la parole s'entendait à peine.

Puis, venant vers la table et remplissant un verre de vin blanc :

« À votre santé, Mademoiselle ! dit-il avec un sourire forcé, qui contrastait avec le triste aspect de son visage. La nuit est venue depuis longtemps ; il est temps que vous retourniez sur votre vaisseau.

— La nuit est calme, chevalier, et aucun danger ne menace la chaloupe qui doit me reconduire, dit-elle.

— Vous voulez bien rester encore en ma compagnie ? demanda-t-il.

— Si cela ne vous contrarie pas.

— Bien au contraire, Mademoiselle ; car nous n'avons pas souvent, nous, gens de mer, d'aussi charmantes aubaines. Mais, si je ne me trompe, ce n'est point ma triste société qui peut seule vous retenir. Quelque autre motif peut-être... ?

— Oui, peut-être.

— Parlez, Mademoiselle. Je sens d'ailleurs que votre présence dissipe mes noires pensées.

— Dites-moi, chevalier, est-il vrai que vous avez quitté votre pays pour exécuter une impitoyable vengeance ?

— Oui, et je n'aurai ni paix ni repos sur terre ou sur mer avant de l'avoir accomplie.

— Tant est grande votre haine pour cet homme ?...

— Si grande que pour réussir à le tuer je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Que peut-il donc vous avoir fait ?

— Il a détruit ma famille, Mademoiselle. Aussi, une de ces dernières nuits, ai-je renouvelé un terrible serment, que je tiendrai, dussé-je parcourir pour cela l'univers entier et descendre dans les entrailles de la terre, pour anéantir mon ennemi et tout ce qui porte son nom.

— Cet homme est en Amérique ?

— Dans une ville du grand golfe.

— Son nom,... reprit-elle avec une vive anxiété, pourrais-je le connaître ? »

Le Corsaire la regarda dans les yeux, puis, d'un ton résolu :

« Vous n'appartenez pas à la flibuste, dit-il ; et il serait peut-être dangereux de vous l'apprendre.

— Ah ! » fit-elle, avec un ton de pénible déception.

Le Corsaire secoua la tête, comme pour éloigner une fâcheuse pensée ; puis, tout en allant et venant dans le salon :

« Il est tard, Mademoiselle, il faut regagner votre vaisseau. »

Et s'adressant au nègre qui se tenait immobile à la porte :

« La chaloupe est-elle prête ? lui demanda-t-il.

— Oui, capitaine, répondit l'Africain.

— Qui doit la monter ?

— Le compère blanc et son ami.

« Venez, Mademoiselle, » dit-il à la jeune fille, qui venait de remettre sur sa tête l'écharpe qu'elle avait quittée en arrivant.

Le Corsaire lui présenta son bras, et, sans prononcer un mot, la conduisit sur le pont.

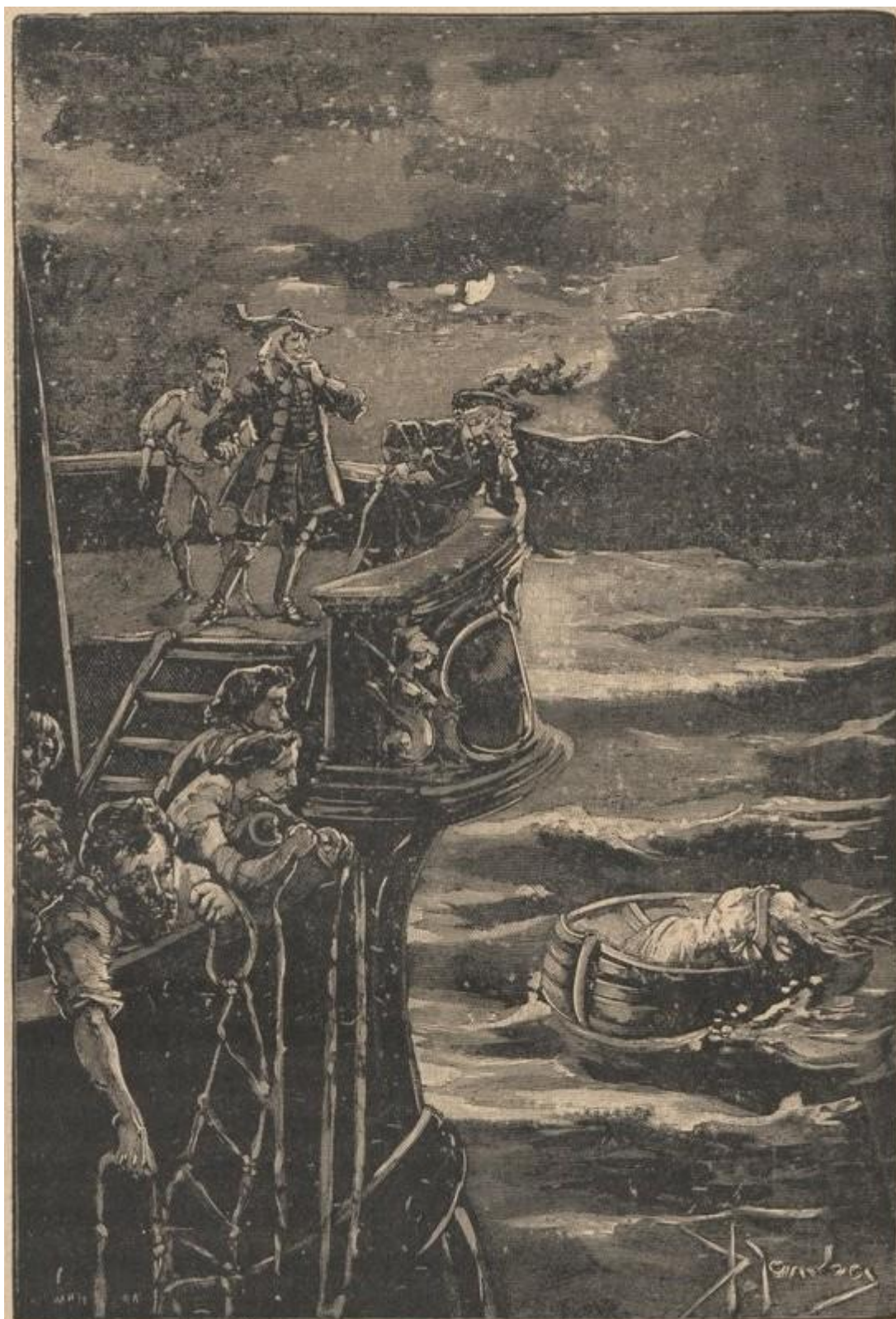
« Adieu, Mademoiselle, » lui dit-il, quand ils arrivèrent ensemble à la coupée.

Elle lui tendit sa petite main, qu'il toucha respectueusement.

« Merci de votre hospitalité, chevalier, » dit la jeune fille.

Il s'inclina en silence, et lui montra Carmaux et Wan Stiller qui l'attendaient au bas de l'échelle.

Quand elle fut descendue avec la mulâtresse, elle releva la tête et aperçut le Corsaire qui, penché sur le bordage, la suivait des yeux. Elle s'assit avec sa suivante à l'arrière de la chaloupe, pendant que Carmaux et Wan Stiller s'apprêtaient à ramer.



Le Corsaire noir, penché sur le bordage...

En peu d'instants la petite embarcation eut rejoint le grand vaisseau, qui marchait lentement dans le sillage de la *Foudre*.

La jeune duchesse, revenue à bord, au lieu de gagner sa cabine, monta sur le château de proue et regarda attentivement du côté du bateau flibustier.

À la lueur de la lune, elle put voir sur la poupe, près du timon, se détacher la sombre silhouette du Corsaire, avec sa longue plume, qui ondulait dans la brise nocturne.

Il était là immobile, un pied sur le bordage, sa main gauche appuyée sur la garde de sa redoutable épée, la droite sur sa poitrine, et les yeux dirigés vers le navire espagnol.

« Regarde, c'est lui, dit-elle tout bas à sa suivante, lui, le funèbre chevalier d'outre-mer ! Quel homme étrange ! »

XIV

FASCINATIONS

La *Foudre* cinglait vers le nord, pour atteindre les côtes de Saint-Domingue, s'engager dans le large détroit qui sépare cette île de celle de Cuba, et gagner ensuite la Tortue. Poussée par une brise légère et doublement entravée dans sa marche par le courant équatorial ou Gulf-Stream, qui traverse la mer des Antilles, et par l'obligation de remorquer le vaisseau espagnol, elle n'avancait que très lentement.

Heureusement, le temps se maintenait serein, sans quoi elle eût été probablement contrainte d'abandonner sa grosse proie si chèrement acquise ; car les ouragans qui fréquemment se produisent dans ces parages sont d'une violence dont on a peine à se faire une idée.

Ces régions, qui semblent en principe bénies de la nature, ces îles d'une fertilité prodigieuse, dotées d'un climat incomparable, sous un ciel d'une pureté splendide, ne sont que trop souvent sujettes à des cataclysmes épouvantables, qui, en quelques heures, les dévastent et les couvrent de ruines.

Ces tempêtes soudainement déchaînées détruisent les riches plantations, déracinent des forêts entières, emportent les villes, les villages ; de formidables raz de marée soulèvent et précipitent vers les côtes des montagnes d'eau, qui chavirent les navires en mer ou jettent sur les terres ravagées ceux qui sont à l'ancre dans les ports. Parfois, d'ailleurs,

à ces convulsions atmosphériques se joignent des mouvements du sol, qui renversent, engloutissent les édifices et font des milliers de victimes.

Mais rien de pareil ne s'annonçait, et le navire corsaire voguait tranquillement sur la mer d'un calme absolu.

Deux jours plus tard, dans l'après-midi, la *Foudre*, dont un vent un peu plus fort enflait alors les voiles, se trouvait dans l'intervalle de mer qui sépare la pointe occidentale de Haïti de la côte orientale de la Jamaïque.

Le Corsaire noir, qui, pendant ces deux jours, était presque toujours resté enfermé dans sa cabine, entendant la vigie signaler les montagnes de la Jamaïque, était venu sur le pont. Il semblait encore en proie à l'inquiète préoccupation qu'il avait laissé voir le soir où était venue à son bord la jeune duchesse flamande.

Monté sur la passerelle, il s'y promenait comme ne pouvant rester en place, n'adressant la parole à personne, pas même à son fidèle lieutenant, qui veillait au timon.

Après une demi-heure environ de ce manège, pendant lequel il jetait machinalement de temps en temps les yeux sur les montagnes qui se profilaient à l'horizon lumineux, il descendit sur le pont, où, les ailes de son grand chapeau bien abaissées sur les yeux, il se promena encore dans l'intervalle des deux mâts.

Tout à coup, comme obéissant à une pensée impérieuse, il gagna le gaillard d'arrière et s'arrêta près de la muraille de poupe. Son regard se dirigea aussitôt vers le vaisseau espagnol. Il eut un tressaillement ; son visage ordinairement pâle

fut un instant coloré d'une vive rougeur ; et il parut vouloir quitter brusquement cette place ; mais une force secrète sembla l'y retenir.

À la proue du grand navire, il avait aperçu une forme blanche appuyée sur le bordage. C'était la jeune duchesse flamande, qui était enveloppée d'une longue mante, et dont la chevelure, éparse en désordre sur ses épaules, flottait au gré de la brise. Elle gardait là une immobilité absolue, dans une pose méditative, les yeux fixés sur le navire flibustier, ou plutôt sur le Corsaire noir, qui, le regard obstinément attaché sur la jeune fille, se tenait en quelque sorte cramponné des deux mains au bordage, comme s'il eût craint d'être arraché à cette contemplation.

On eût dit qu'il était sous l'empire d'une véritable fascination, tandis que de son côté la jeune fille, gardant sans cesse sa même attitude, semblait subir une influence analogue : échange idéal entre deux êtres de nature, de caractère si divers ; lui, l'homme fort, fier, impétueux, tout étonné sans doute de se sentir pénétré, dominé, maîtrisé par la rêveuse douceur des grands yeux de la jeune fille ; elle, créature candide et frêle, se demandant peut-être pourquoi la vue de ce puissant et terrible aventurier captivait si impérieusement sa pensée.

Après quelques instants cependant, le Corsaire noir, comme s'il eût tout à coup réussi à se ressaisir, en se reprochant sa faiblesse, ôta ses mains du bordage, et vivement redescendit sur le pont, où, distrait, il se heurta par mégarde à Morgan qui achevait une tournée d'inspection.

« Pardon ! fit-il avec quelque embarras.

— Vous observiez peut-être aussi la couleur du soleil, capitaine ? lui dit le lieutenant.

— Le soleil ? Qu'a-t-il donc ?

— Regardez-le. »

Le capitaine, levant les yeux, vit que le soleil, qui peu auparavant rayonnait du plus vif éclat, avait alors une teinte rougeâtre, qui le faisait ressembler à un disque de fer incandescent. Se tournant ensuite vers la Jamaïque, il remarqua que les cimes des montagnes se détachaient avec d'étranges reflets sur le fond du ciel blafard. Une certaine inquiétude se montra sur son visage :

« Hé ! fit-il, nous pourrions bien avoir un ouragan.

— Tout l'indique, capitaine. Sentez-vous la singulière odeur qui monte de la mer ?

— Oui, et l'air commence à se troubler ; autant de symptômes peu rassurants. L'ouragan doit être proche ; s'il allait nous faire perdre notre capture ?

— Voulez-vous mon avis, capitaine ?

— Dites, Morgan.

— Envoyez la moitié de notre équipage sur le vaisseau espagnol.

— Je crois que vous avez raison. Je regretterais fort, surtout pour nos hommes, que ce beau vaisseau vînt à sombrer.

— En tous cas, y laisserez-vous la duchesse ?

— La jeune Flamande ? précisa le Corsaire, dont le front se plissa.

— Elle serait mieux sur la *Foudre* que là-bas.

— Vous seriez fâché qu'elle pérît ? demanda le capitaine en regardant fixement son lieutenant.

— Sans doute ; car cette duchesse doit valoir plusieurs milliers de piastres.

— Oui, c'est vrai !... Elle devra payer une forte rançon.

— Voulez-vous que je la fasse transborder avant que l'état de la mer y mette empêchement ? » dit Morgan.

Au lieu de répondre à la question de son lieutenant, et après un instant de silence employé à se promener encore sur le pont, le capitaine lui dit :

« Morgan, que vous semble de cette jeune fille ?

— Que c'est une des plus séduisantes personnes qu'on ait vues jamais dans la mer des Antilles.

— Elle ne vous fait pas peur, à vous ?

— Peur ! répéta le lieutenant ; peur ! cette charmante jeune fille ? Ah ! non, certes !

— Eh bien ! moi, elle m'effraye.

— Vous plaisantez, capitaine.

— Non, Morgan, non. Je parle très sérieusement.

— Est-ce possible ?

— Écoutez. Autrefois, dans mon pays, un jour que mes trois frères et moi nous nous promenions ensemble, nous

fûmes accostés par une affreuse Bohémienne, qui nous offrit de nous dire la bonne aventure moyennant quelque monnaie. Mes frères la rebutèrent dédaigneusement. Alors l'horrible femme leur dit qu'elle lisait sur leur front que tous trois finiraient tragiquement. Ils ne firent qu'en rire. Moi, je jetai une pièce d'argent à la Bohémienne en lui disant : « Tenez, quoique vous soyez bien laide. – Ah ! vous me trouvez laide, fit-elle. Eh bien ! je lis sur votre front que la première femme que vous trouverez plus belle et plus aimable que toutes les autres femmes, vous sera fatale. » Vous savez, Morgan, que la Bohémienne a dit vrai, trop vrai pour mes frères. S'il allait en être de même pour moi ? Depuis deux ou trois jours cette idée me poursuit, me tourmente.

— C'est-à-dire depuis que vous avez vu la très belle et très aimable duchesse flamande.

— Oui, Morgan, avoua franchement le Corsaire d'une voix altérée.

— Bah ! capitaine, de ce que le hasard a fait s'accomplir une des prédictions de la Bohémienne, il ne s'ensuit pas que le hasard doive la servir encore une fois. À votre place, je ne m'inquiétera pas de ce que cette femme a pu dire.

— Vous avez peut-être raison, » repartit le Corsaire.

Puis, secouant résolument la tête, comme pour échapper à son obsédante pensée, et s'adressant à Carmaux, qui causait à quelque distance avec Wan Stiller et le nègre :

« Mettez à l'eau la grande chaloupe, leur commanda-t-il ; et allez prendre pour l'amener ici la duchesse de Welten-drem avec sa suite. »

Pendant que les trois hommes s'apprêtaient à exécuter cet ordre, Morgan choisissait une trentaine de marins, qui, emportés par la chaloupe, devaient aller se joindre à ceux qu'on avait laissés sur le vaisseau espagnol.

Un quart d'heure plus tard, Carmaux et ses compagnons étaient de retour. La duchesse, ses femmes et ses pages montaient à bord de la *Foudre*.

« Vous avez quelque communication urgente à me faire, chevalier ? demanda la jeune fille.

— Oui, Mademoiselle, lui répondit le Corsaire en s'inclinant devant elle.

— Laquelle, je vous prie ?

— Que nous allons être forcés d'abandonner peut-être le vaisseau.

— Pour quel motif ? Êtes-vous poursuivis ?

— Non, mais tout fait prévoir un de ces ouragans dont vous n'ignorez pas, je suppose, les terribles effets. Nous devons alors couper le câble de remorque.

— Ah ! très bien ! je comprends, fit la duchesse en souriant, vous ne voudriez pas perdre votre prisonnière.

— Mon petit navire est plus sûr que ce grand vaisseau.

— Je vous rends grâce de votre bienveillante attention, chevalier.

— Ne me remerciez pas, duchesse, répliqua le Corsaire, qui de nouveau était évidemment envahi malgré lui par ses superstitieuses appréhensions. Cet ouragan peut devenir funeste à quelqu'un.

— Funeste ! » répéta la jeune fille, avec un mouvement d'effroi. Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes dans les mains de la destinée, répondit-il d'un ton sentencieux.

— Vous craignez peut-être pour votre navire ? »

Un calme et hautain sourire froissa les lèvres du Corsaire.

« Mon navire, dit-il, est en état d'affronter les colères du ciel et de la mer ; et je suis homme à le guider sûrement malgré les vents et les eaux.

— Je n'en doute pas, chevalier, mais... »

Le Corsaire, coupant court à l'entretien, fit signe à la jeune fille de le suivre, puis, l'ayant conduite à l'entrée du carré de poupe :

« Mademoiselle, reprit-il en se découvrant, daignez accepter l'hospitalité que je vous offre. Je vais, moi, où mon sort m'appelle. »

Et il rejoignit sur la passerelle de commandement Morgan, qui observait anxieux le ciel du côté du levant. Une grande nuée sombre, dont les bords étaient teintés d'un rouge de sang, montait rapidement à l'horizon, sans doute poussée par un vent violent. Le soleil près de son coucher disparaissait peu à peu dans une brume intense.

« L'ouragan ravage en ce moment Haïti, dit le capitaine au lieutenant.

— Après avoir dévasté les Petites Antilles, ajouta Morgan : avant une heure il sera sur nous.

— Que croyez-vous que nous devons faire, Morgan ?

— Je chercherais un refuge à la Jamaïque.

— La *Foudre* fuir devant un ouragan ! se récria le Corsaire. Non, jamais, et j'entends qu'elle défie celui-là comme elle en a défié d'autres ; mais j'admets que le grand vaisseau cherche là son salut. Dites-moi, quel est celui de nos camarades qui commande les hommes embarqués sur le navire espagnol ?

— Maître Wan Horn.

— Un brave, qui deviendra certainement un flibustier renommé⁷. Il saura se tirer d'affaire mieux que tout autre. »

Cela dit, le capitaine, prenant un porte-voix et allant sur le château de proue :

« Maître Wan Horn, cria-t-il d'une voix tonnante, coupez le câble de remorque, et dirigez-vous sur la Jamaïque. Nous vous attendrons à la Tortue.

— C'est bien, commandant, répondit Wan Horn, qui, s'armant d'une hache, trancha d'un coup le cordage qui reliait les deux navires ; puis, se retournant vers les hommes :

« À la grâce de Dieu ! » cria-t-il, en agitant son béret au bout de son bras.

⁷ Le Corsaire noir devait être bon prophète, car, quelques années plus tard, Wan Horn acquit une grande célébrité en s'emparant, avec un certain nombre d'aventuriers, de la Vera-Cruz, très importante cité mexicaine.

Ayant fait déployer toute la voilure dont il pouvait disposer, Wan Horn cingla vers la Jamaïque, pendant que la *Foudre* s'efforçait de gagner la côte occidentale de Haïti, qu'elle longerait pour se rendre à la Tortue.

L'ouragan s'approchait rapidement. Déjà le calme était fréquemment troublé par de violentes sautes de vent ; et l'on eût dit qu'au fond de la mer existât une immense ébullition, qui se révélait à la surface par le bondissement de lames géantes, s'élevant en colonnes et se brisant avec un fracas tumultueux.

La nuée noire envahissait de plus en plus le ciel, interceptant les lueurs crépusculaires. Des ténèbres sinistres s'étendaient sur les flots. Le Corsaire, semblant oublier pour lui-même les menaces de la tempête, suivait, non sans inquiétude, du regard ce gros navire, qui, à demi désarmé, allait se trouver bientôt dans une périlleuse situation.

Lorsque enfin il l'eut totalement perdu de vue à l'horizon obscur :

« À moi la barre ! dit-il, en prenant la place du pilote ; dans un moment pareil, la *Foudre* doit être dirigée par la main de son maître. »

XV

L'OURAGAN

L'ouragan, qui avait passé sur les Petites Antilles, arrivait furieux sur le bras de mer qui sépare Saint-Domingue de la Jamaïque.

À la clarté limpide qui règne d'ordinaire dans les régions équatoriales, venait de succéder une nuit profonde, une de ces nuits mornes qui inspirent l'effroi aux plus audacieux navigateurs. Une légère et lugubre phosphorescence se répandait sur les lames écumeuses.

Soudain le vent commença à faire rage, tordant des trombes d'eau, qui fouettaient la surface de la mer. Des rafales se succédaient, qui, sifflant, mugissant, faisaient craquer la mâture et les agrès du navire.

Dans les airs s'entendaient des fracas comparables au roulement de milliers de chariots chargés de ferraille.

Des vagues hautes comme des montagnes couraient de l'est à l'ouest en s'entrechoquant, en se brisant dans un tumulte affreux et en creusant derrière elles de véritables abîmes.

La *Foudre*, qui avait réduit sa voilure au plus strict nécessaire pour conserver une allure dirigeable, semblait un vaillant oiseau se jouant de la tempête, tantôt soulevée à de grandes hauteurs par les lames géantes, s'élançant vers les cieux ; tantôt retombant dans les profondeurs qui

s'ouvraient devant elle ; et où l'on eût dit qu'elle allait être engloutie.

Autour d'elle passaient, emportés par les tourbillons du vent, toutes sortes de débris arrachés aux terres que l'ouragan avait parcourues, et qui tombaient sur le pont, après s'être heurtés aux cordages : branches d'arbres, fruits, amas de feuilles..., que d'ailleurs balayaient les nombreux paquets de mer.

À la nuit sombre succéda bientôt une atmosphère de feu. Des éclairs incessants précédaient les roulements continuels du tonnerre. À la cime des mâts fulguraient des jets électriques : l'air était lourd, suffocant. L'ouragan enfin était alors dans sa plus terrible intensité.

Le Corsaire noir, droit à la poupe de son navire, le guidait sans cesse d'une main sûre. Impassible malgré le vent, malgré les lames, qui souvent passaient sur lui, il défiait les éléments. À voir dans la lueur des éclairs le souriant dédain de ses lèvres, la fière vivacité de son regard, on l'eût pris pour un être fantastique, à qui les éléments déchaînés ne réussissaient pas à inspirer le moindre sentiment de crainte, et qui goûtait une suprême joie à se mesurer avec eux, ayant la certitude de les vaincre.

Ses marins, comme la nuit de l'abordage, lorsqu'il lança la *Foudre* sur le vaisseau de ligne, le regardaient avec une sorte de terreur superstitieuse, semblant se demander s'il était vraiment un homme comme les autres, celui que ni l'épée, ni la mitraille, ni la tempête ne pouvaient intimider et abattre.

Tout à coup cependant, au moment où la fureur de l'ouragan était à son comble, on vit le Corsaire noir aban-

donner la barre du gouvernail, et se précipiter en avant vers l'écoutille de bâbord.

Une femme venait de sortir du carré, et, se cramponnant à la rampe du château de poupe, elle se disposait à y monter. Elle était drapée dans une cape de drap, livrant sa tête nue au vent, qui éparpillait les mèches blondes de son opulente chevelure.

« Duchesse, cria le Corsaire, que venez-vous faire ici ? Ne voyez-vous pas que c'est braver la mort ? »

La jeune fille ne répondit qu'en faisant de la main un signe qui voulait dire :

« Elle ne me fait pas peur !

— Retirez-vous, Mademoiselle ! » reprit le Corsaire, qui était d'une pâleur affreuse.

Au lieu de lui obéir, la courageuse Flamande gagna énergiquement le tillac, et parut vouloir s'installer entre le bordage et la grande chaloupe, qui avait été hissée aux palans pour l'empêcher d'être emportée.

— Est-ce donc la mort que vous cherchez ? répéta le Corsaire.

— Non ! répondit-elle.

— Que voulez-vous faire là ?

— Admirer le Corsaire noir.

— Et vous faire enlever par une lame.

— Que vous importe ?



« Que venez-vous faire ici ?

— Mais je ne veux pas votre mort, entendez-vous ? Retirez-vous ! » cria encore le Corsaire, dont la voix était à la fois impérieuse et suppliante.

La jeune fille sourit, mais, au lieu de quitter la place, elle ne fit que s'y établir plus obstinément, sans prendre garde au vent qui cinglait son visage, sans paraître s'apercevoir des lames qui l'inondaient en passant sur elle à chaque instant, et tenant ses yeux fixés sans cesse sur le Corsaire, qui, comprenant que ses remontrances seraient vaines, n'insista plus.

Sans doute elle lui était douce, la pensée que cette belle personne, en qui semblait se révéler un grand cœur, tenait à rester là au mépris de la mort, pour être le témoin de l'audacieuse énergie dont il faisait preuve en veillant au salut de son navire. Sous ces regards émus, auxquels les siens répondaient non moins expressifs, il lui semblait devenir plus fort, plus héroïque encore.

De nouveau s'exerçait la mutuelle fascination qui déjà s'était manifestée, toute faite de hauts sentiments, entre deux nobles âmes.

La *Foudre* se trouvait alors non loin des rivages de Haïti. À la lueur des éclairs, le Corsaire vit se dessiner au bas des côtes élevées des rangées de récifs, sur lesquels le navire aurait pu se briser.

« Une voile de rechange au mât de trinquette ! cria-t-il. Larguez les focs ! Pare à virer ! »

Bien que le vent chassât les flots vers Cuba, il fallait prévoir des courants en sens contraire. Toutefois, la *Foudre* se comportait aussi bien que possible, étant donné l'affreux état de la mer, qui enfin vers le matin commença à retrouver un calme relatif.

Quand l'aube parut, le navire flibustier était engagé dans la grande passe qui sépare les deux grandes îles, et par conséquent, à l'abri des dernières perturbations de l'ouragan.

Le Corsaire noir, qui devait avoir besoin de repos après la longue lutte qu'il venait de soutenir, remit la barre à son lieutenant, et se dirigeant vers l'endroit où jusque-là s'était tenue la jeune duchesse :

« Venez, Mademoiselle, lui dit-il ; j'ai admiré votre courage. Je ne crois pas qu'aucune autre femme aurait fait ce que vous venez de faire. »

La jeune fille s'était levée, secouant avec une superbe insouciance ses habits, ses cheveux tout trempés, et regardant le flibustier avec des yeux souriants :

« Mais aussi je puis, n'est-ce pas ? dire que je suis la seule ayant vu le Corsaire Noir dans toute la beauté et la grandeur de son courage. »

Il ne répondit pas, fixant sur la jeune fille deux yeux rêveurs, pendant qu'un triste nuage semblait couvrir son front.

« Vous êtes une vaillante, » dit-il à mi-voix, après un instant, comme pour être entendu d'elle seule.

Puis, avec un soupir :

« Mais les paroles de la Bohémienne... »

Il n'acheva pas.

« Quelles paroles ? quelle Bohémienne ? » demanda la jeune fille, avec un mouvement d'effroi.

Le Corsaire, au lieu de répondre, secoua tristement la tête, en murmurant :

« Oh ! des folies !

— Seriez-vous superstitieux, chevalier ?

— Pourquoi pas ?

— Vous ?

— Eh ! quand on a vu les prédictions s’accomplir !... »

Puis, montrant à la jeune fille les flots qui battaient encore à grands coups sourds la carène du navire :

« Demandez à ceux qui dorment là-bas pourquoi je suis superstitieux... »

Et comme la jeune fille fixait sur lui de grands yeux effarés :

« Les choses du destin sont écrites ! reprit-il. Pour moi, ce qui est surtout écrit, c’est le devoir de la vengeance... Nous verrons ensuite,... quand j’aurai eu raison du traître. »

Et il s’éloigna, laissant la jeune Flamande plus stupéfaite que jamais par ces propos qu’elle ne pouvait comprendre.

Trois jours plus tard, la *Foudre* était en vue de la Tortue, métropole traditionnelle de la flibuste.

XVI

À LA TORTUE

Quand la *Foudre* jeta l'ancre dans le port de la Tortue, au delà de l'étroit canal qui, d'ailleurs bien fortifié, la garantissait contre toutes les surprises des escadres espagnoles, les flibustiers étaient en pleine réjouissance, un grand nombre d'entre eux venant de rentrer après de très fructueuses expéditions faites sous les ordres de l'Olonais et de Michel le Basque.

Sur la jetée et sur la plage, sous de vastes tentes dressées à l'ombre des palmiers, ces terribles déprédateurs caquetaient joyeusement, dissipant, consommant avec une prodigalité de grands seigneurs leurs parts de butin.

Véritables tigres farouches sur mer, ces hommes devenaient à terre les plus agréables compagnons du monde, et même les plus courtois ; car ils ne manquaient pas d'inviter à leurs fêtes les malheureux Espagnols qu'ils avaient ramenés prisonniers dans l'espérance d'obtenir d'eux de fortes rançons. Les Espagnols, de leur côté, se comportaient souvent avec eux en vrais gentilshommes, oubliant qu'au cas échéant les flibustiers ne reculaient pas devant l'emploi d'assez tristes procédés, comme, par exemple, d'envoyer aux gouverneurs des colonies quelques têtes de prisonniers, pour les engager à racheter bien vite les autres.

À la vue du navire qui arrivait, les flibustiers interrompirent leurs festins, leurs jeux, leurs danses, pour saluer de

joyeuses acclamations le retour du Corsaire noir, qui jouissait parmi eux d'une réputation égale à celle du fameux Olonais.

Aucun n'ignorait qu'il était parti avec l'intention d'aller arracher aux mains du gouverneur de Maracaïbo le Corsaire rouge, et, connaissant son audace, ils avaient espéré les voir revenir tous deux. Mais, voyant flotter au mât la bannière noire, ils cessèrent leurs manifestations, et ils gardèrent le silence, impatients de connaître les détails de l'expédition.

Le chevalier de Rochebelle avait tout vu et observé du haut de son banc de commandement. Appelant Morgan, qui était occupé à faire mettre les chaloupes à l'eau :

« Faites savoir aux camarades de la flibuste que le Corsaire rouge a eu une honorable sépulture dans les eaux du grand golfe, et que son frère est revenu vivant pour préparer la vengeance que... »

Il s'interrompit, et changeant de ton :

« Avertissez l'Olonais que ce soir j'irai le trouver, et portez ensuite mes salutations au gouverneur. Plus tard j'irai le voir. »

Cela dit, il surveilla lui-même toutes les manœuvres du mouillage ; puis, descendant vers le carré, où se trouvait la jeune duchesse, qui se préparait pour le débarquement :

« Mademoiselle, lui dit-il, une chaloupe vous attend pour vous mettre à terre.

— Je suis prête à vous obéir, répondit-elle. Étant votre prisonnière, je dois me soumettre à vos ordres.

— Non, Mademoiselle, vous n'êtes plus ma prisonnière.

— Comment cela ? Je n'ai pas encore payé ma rançon.

— Elle a été versée dans la caisse de l'équipage.

— Par qui ? demanda la duchesse étonnée. Je n'ai pu encore instruire ni le marquis d'Heredjas ni le gouverneur de Maracaïbo de ma captivité.

— C'est vrai, mais quelqu'un s'est chargé de payer votre rachat.

— Vous peut-être, chevalier ?

— En supposant que ce soit moi ? fit-il d'un ton d'interrogation en regardant la jeune fille.

— Voilà, dit-elle, une générosité que je ne croyais pas trouver chez les flibustiers de la Tortue, mais qui ne me surprend nullement, lorsque celui qui en est l'auteur se nomme le Corsaire noir... Car le Corsaire noir ne doit pas être confondu avec les autres flibustiers. Pendant les quelques jours que j'ai passés à bord de son navire, j'ai pu apprécier la courtoisie, la générosité, en même temps que la bravoure du chevalier de Rochebelle, seigneur de Vintimille et de Valpente. — Chevalier, dites-moi, je vous prie, à combien a été fixée ma rançon ?

— Il vous tarde sans doute, Mademoiselle, d'avoir acquitté votre dette et de quitter la Tortue.

— Vous vous trompez, chevalier. Quand le moment sera venu pour moi de m'éloigner de cette île, je le regretterai plus que vous ne pensez ; et croyez que je garderai une vive reconnaissance au Corsaire noir, et que je ne l'oublierai jamais.

— Mademoiselle ! » fit le Corsaire d'une voix émue.

Puis, avec un accent de tristesse :

« Vous connaissez le gouverneur de Maracaïbo ? » demanda-t-il.

À cette question, la jeune fille tressaillit ; ses regards traduisirent une sorte d'anxiété.

« Oui, dit-elle ; pourquoi me demandez-vous cela ? »

— Peut-être par simple curiosité, dit évasivement le Corsaire. Mais vous êtes pâle et agitée ; Mademoiselle, vous...

La jeune fille l'interrompit, en renouvelant sa question avec plus de force : « Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Le Corsaire allait répondre, quand des pas s'entendirent dans l'escalier. Morgan entra.

« Capitaine, dit-il, l'Olonais vous attend chez lui, pour vous faire des communications urgentes. Pendant votre absence il a mûri le projet que vous savez : tout est prêt pour l'expédition.

— Ah ! déjà ? » fit le Corsaire, avec une flamme dans le regard.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

« Mademoiselle, lui dit-il, permettez que je vous offre l'hospitalité dans ma maison de l'île. Elle est à votre entière disposition ; Carmaux, Wan Stiller et Moko vont vous y conduire et se tiendront à vos ordres.

— Pardon, chevalier, un mot, je vous prie, dit la duchesse.

— Oui, je comprends. Vous voulez parler de votre rançon ; nous en causerons plus tard. Au revoir, Mademoiselle. »

Et, sans vouloir en entendre davantage, il traversa le pont, suivi de Morgan, pour descendre dans une chaloupe qui, montée par six mariniers, l'attendait à bâbord du navire.

Il s'assit à la poupe, prit le gouvernail, et, au lieu de conduire l'embarcation vers la jetée où les flibustiers étaient attablés de nouveau, il la dirigea vers une petite anse qui s'ouvrait à l'est du port, bordée de grands palmiers au feuillage gigantesque. Il mit pied à terre, ordonna aux rameurs de retourner à bord, et s'engagea sous les arbres en suivant un sentier couvert.

Il était redevenu pensif comme il avait l'habitude de l'être dès qu'il se trouvait dans la solitude. Mais cette fois il semblait agité par de fiévreuses pensées ; car de temps en temps il s'arrêtait, et pendant qu'il faisait avec sa main des gestes d'impatience ou de menace, ses lèvres remuaient, comme s'il se fût parlé à lui-même.

Il était parvenu assez loin dans le bois, quand une voix joviale le tira tout à coup de ses réflexions :

« Je veux que les Caraïbes me dévorent si je me doutais que je te rencontrerais par ici. La joie qui règne à la Tortue te fait-elle donc peur pour que tu viennes chez moi en prenant le chemin des bois ? Quel triste flibustier ! Tu as des façons d'enterrement. »

Le Corsaire releva vivement la tête, et vit devant lui un homme de petite taille, mais d'aspect robuste, aux traits grossiers, au regard dur, vêtu comme un simple marin, armé d'une paire de pistolets, d'un sabre d'abordage.

« Ah ! c'est toi, Pierre ! dit le Corsaire.

— Oui, moi, l'Olonais en chair et en os. »

Cet homme n'était autre, en effet, que le fameux flibustier, le plus redoutable coureur de mer et l'impitoyable ennemi des Espagnols, âgé alors de trente-cinq ans environ.

Né à Olonne, dans le Poitou, il avait été d'abord marin, faisant la contrebande sur les côtes d'Espagne. Surpris une nuit par les douaniers, il avait perdu sa barque, son frère avait été tué, et lui-même, atteint d'une balle, était resté longtemps entre la vie et la mort. Guéri, mais en proie à la plus grande misère, il s'était vendu comme esclave à l'aventurier Montbars, moyennant quarante écus, qu'il avait donnés à sa vieille mère avant de partir avec son maître.

Arrivé à la Tortue, il avait été d'abord boucanier ; puis, passé dans la flibuste, il y avait donné dès l'abord de telles preuves de courage et de sang-froid, que le gouverneur de la Tortue lui avait confié le commandement d'un petit navire.

Avec cette embarcation il avait opéré des prodiges, en causant de grands dommages aux colonies espagnoles ; et peu à peu il était arrivé à une première célébrité.

Un jour, poussé par la tempête sur les côtes de Campêche, il y avait fait naufrage, presque sous les yeux des Espagnols, qui avaient tué tous ses compagnons, mais auxquels il avait échappé en se jetant dans un marais fangeux, où il enfonçait presque jusqu'au cou. Sorti de ce mauvais pas, au lieu de prendre le large, il avait eu l'audace de se rendre à Campêche, couvert des habits d'un soldat espagnol qu'il avait rencontré seul et qu'il avait dépouillé. Là, il s'était abouché avec des esclaves, et ils avaient ensemble dérobé

une barque, dont il s'était servi pour retourner à la Tortue, où tous le croyaient mort.

Un autre, assurément, n'eût pas songé à tenter de nouveau les aventures ; mais il ne fut que plus ardent à reprendre la mer. Avec deux petits vaisseaux et vingt hommes, il alla mettre à contribution les îles voisines de Cuba. Plusieurs autres entreprises très lucratives lui valurent un renom qu'il devait soutenir jusqu'au jour où, comme nous l'avons déjà dit, naufragé sur les côtes du Darien, il fut pris et mangé par les indigènes.

« Viens chez moi, dit l'Olonais, après avoir serré vigoureusement la main du capitaine de la *Foudre*. J'attendais ton retour avec impatience.

— Et moi, j'étais impatient de te revoir, dit le Corsaire. Sais-tu que je suis entré à Maracaïbo ?

— Toi ! fit l'Olonais stupéfait.

— Il le fallait bien, pour avoir le cadavre de mon frère.

— Je pensais que tu l'aurais fait enlever par quelque affidé.

— Tu n'ignores pas que j'aime bien à faire les choses par moi-même.

— Prends garde que cet excès d'audace ne te soit funeste. Tu vois comment tes frères ont fini.

— Tais-toi, Pierre !

— Nous les vengerons, ami, tout est prêt.

— Ah ! tu y es bien décidé, n'est-ce pas ? demanda le Corsaire avec animation.

— Si bien décidé que j'ai préparé l'expédition.

— Bien vrai ?

— Sur ma foi de voleur, comme nous appellent les Espagnols, dit l'Olonais en riant.

— De combien de navires disposes-tu ?

— De huit, en y comprenant le tien, et de six cents flibustiers ou boucaniers. Nous commanderons les premiers, et Michel le Basque les seconds.

— Ah ! Michel le Basque est des nôtres ?

— Oui, il a consenti à venir, et j'en suis très aise ; car c'est un soldat qui a longtemps guerroyé en Europe et qui peut nous être très utile. Et d'ailleurs il est riche.

— Te faut-il de l'argent ?

— Oui, car j'ai dépensé celui que j'avais tiré de mes prises de Cuba.

— Eh bien ! je puis te donner dix mille piastres.

— Par les Sables-d'Olonne ! Tu as donc des mines d'or sur tes terres d'outre-mer ?

— Je t'aurais offert plus si je n'avais dû payer ce matin un gros rachat.

— Un rachat, toi ? Pour qui ?

— Pour une grande dame tombée dans nos mains. Cette rançon appartenait à mon équipage. Je l'ai versée.

— Une grande dame ?... quelque Espagnole ?

— Non, une duchesse flamande.

— Une duchesse flamande ? répéta l'Olonais. Ton mortel ennemi n'est-il pas Flamand ?

— Eh bien ?... demanda le Corsaire.

— Elle est peut-être parente de Wan Guld.

— Oh ! Dieu veuille que non ! gronda le Corsaire, d'une voix troublée.

— Eh ! comme tu dis cela !... remarqua l'Olonais.

— Oublies-tu que j'ai fait serment d'exterminer Wan Guld et tous ceux de sa famille ?

— Eh bien ! fit gaiement l'Olonais, tu la tuerais ; et ce serait déjà une Wan Guld de moins.

— Ah ! tais-toi, Pierre, tais-toi ! s'écria le Corsaire. Il y a des choses avec lesquelles il ne faut pas plaisanter.

— C'est bon !... fit l'Olonais, en dévisageant curieusement son interlocuteur. Allons, viens chez moi ; nous verrons un verre à la santé de ta duchesse flamande. »

XVII

LA MAISON DU CORSAIRE NOIR

L'habitation de l'Olonais était une modeste maison de bois, couverte de feuillages secs, comme en font les Autochtones des Grandes Antilles, mais spacieuse et aménagée avec une certaine recherche, car les plus rudes parmi les flibustiers avaient des goûts de luxe.

L'Olonais introduisit son compagnon dans une salle de plain-pied, dont les fenêtres étaient garnies de rideaux de soie, lui offrit un fauteuil de bambou, puis fit apporter quelques bouteilles de vin d'Espagne, et, après avoir rempli deux grands verres :

« À ta santé, chevalier, dit-il, et aussi à celle de la dame que tu sais.

— Je préfère, dit le Corsaire en réprimant un petit mouvement de contrariété, que nous buvions à la réussite de notre expédition.

— Soit ! fit l'Olonais. Elle réussira, je t'assure ; et je compte fort que l'assassin de tes deux frères ne t'échappera pas.

— Dis de mes trois frères, Pierre.

— Trois ! Je croyais qu'il ne t'en avait tué que deux. Trois, et cet homme-là vit encore ?

— Espérons que maintenant ses jours sont comptés.

— Dis-moi, chevalier, le connais-tu, ce Wan Guld ?

— Oui, certes, je le connais mieux que ne le connaissent les Espagnols qui l'ont à leur service.

— Quel homme est-ce ?

— Un vieux soldat, qui a longuement bataillé pendant la guerre des Flandres, et qui porte un des grands noms de la noblesse flamande. C'était alors un valeureux chef, qui aurait pu conquérir un titre plus beau que celui qu'il porte, si l'or espagnol n'en avait pas fait un traître à son pays.

— Est-il vieux ?

— Il doit avoir une cinquantaine d'années ; mais il est encore très vert, astucieux comme un renard et brave comme Montbars.

— Alors nous devons nous attendre à ce que Maracaïbo fasse une forte résistance.

— Sans doute, mais tu sais ce que valent mes hommes ; et qui pourrait résister à six cents flibustiers ?

— Tout est au mieux. Donc, si tu veux, nous partirons demain au point du jour. Ton équipage est-il complet ?

— Il me manque une trentaine d'hommes, perdus dans notre dernier combat, et autant que j'ai dû laisser sur le vaisseau capturé pour le conduire ici.

— Bah ! il sera facile d'en recruter d'autres ; car tous nos camarades doivent être envieux de naviguer sur la *Foudre*, et de servir sous tes ordres.

— Oui, dit avec un triste sourire le Corsaire, puisqu'on me fait la réputation d'être un des esprits infernaux de la mer.

— Allons, voilà que tu redeviens funèbre comme un fantôme.

— À ce soir, Pierre ! dit le Corsaire, qui s'était levé brusquement.

— Oui, ce soir, le Basque sera là ; nous prendrons ensemble nos dernières dispositions.

— À ce soir ! »

Et le Corsaire sortit.

Il s'engagea presque aussitôt sur un sentier pénétrant dans le bois, qui occupait un vaste espace derrière la citadelle.

Tout entier à ses préoccupations, il marchait rapidement d'un pas machinal, s'arrêtant parfois comme pour réfléchir plus posément.

Une demi-heure plus tard, il arrivait sur la lisière d'une plantation de cannes à sucre, au milieu de laquelle se voyait une gracieuse habitation ombragée par un ample bouquet de grands palmiers.

C'était une maisonnette semblable à celles que construisent encore les Mexicains, avec des murs peints en rouge, ornés de carreaux de porcelaine à dessins variés, avec un toit formant terrasse, abondamment garni de vases de fleurs.

Devant la porte, Moko, le colosse africain, était assis, fumant une vieille pipe, qui était sans doute un cadeau de Carmaux, son compère blanc, comme il l'appelait.

Le Corsaire resta un moment immobile à quelque distance, regardant les fenêtres, la terrasse ; puis se dirigeant vers le nègre qui s'était levé en l'apercevant :

« Où sont Carmaux et Wan Stiller ? demanda-t-il.

— Ils sont allés au port, pour savoir si vous aviez quelques ordres à leur donner, répondit Moko.

— Que fait la duchesse ?

— Elle est là derrière, dans le jardin.

— Seule ?

— Avec ses femmes et ses pages.

— Que font-ils là ?

— Ils préparent le repas pour vous.

— Pour moi ? fit le Corsaire.

— Oui, car elle a dit qu'elle s'attendait bien à ce que vous viendriez déjeuner avec elle. »

Le Corsaire pénétra dans la maison, et suivit un corridor qui le conduisit de l'autre côté, dans un jardin spacieux entouré de hauts murs.

Si la maison était gracieuse, le jardin était très pittoresque. Des allées formées d'une double rangée de bananiers, avec leur feuillage d'un vert sombre, qui entretenaient là une douce fraîcheur, divisaient le terrain en parterres où croissaient les plus belles plantes des tropiques aux fleurs parfu-

mées, et des arbrisseaux chargés de fruits magnifiques et délicieux.

Le Corsaire, sans faire de bruit, suivit une de ces allées, qui le conduisit près d'un ajoupa de l'Orénoque, merveilleux palmier, dont les feuilles étalées et retombantes atteignent jusqu'à huit ou dix mètres de longueur, et qui formait là comme une charmante salle de verdure.

Le Corsaire, s'étant arrêté, entendit que l'on parlait ; et à travers le feuillage il put voir une table très élégamment dressée sous cet ombrage, et sur laquelle des pyramides de fruits étaient enguirlandées de fleurs.

La jeune duchesse, aidée de ses deux femmes, était occupée à disposer le couvert. Elle portait une robe bleue d'azur, garnie de dentelles. Sa chevelure, tressée en deux longues nattes, retombait derrière ses épaules. Un simple collier de perles, superbe, ornait son cou, et une grosse émeraude brillait sur sa poitrine.

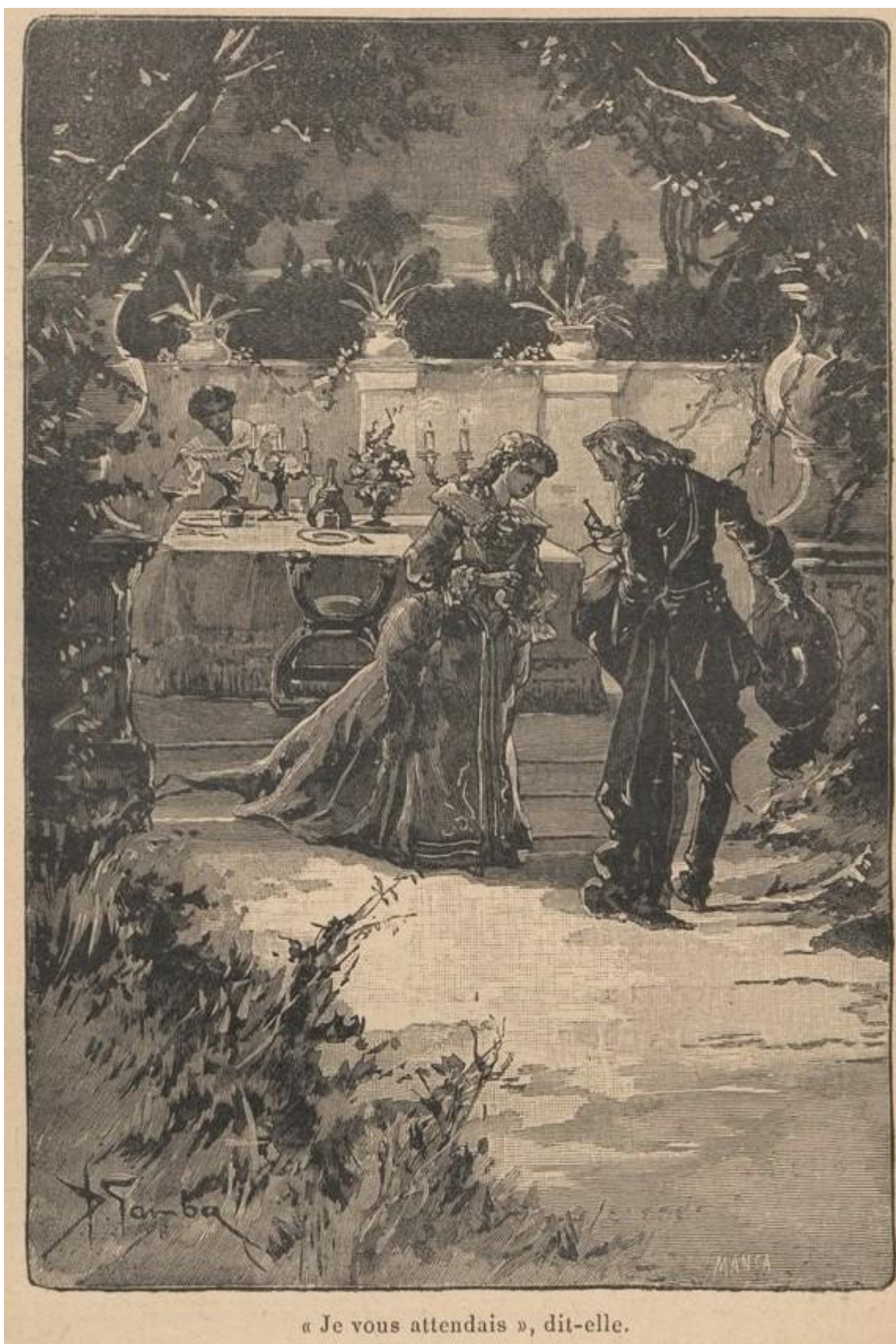
À un mouvement qu'il fit, le Corsaire toucha un petit palmier. Au bruit, la jeune fille se retourna et l'aperçut.

« Ah ! c'est vous, chevalier, lui dit-elle, pendant qu'il se découvrait pour la saluer ; vous voyez, je vous attendais : le repas est prêt.

— Vous me faisiez l'honneur de m'attendre, duchesse ! reprit-il en touchant de ses lèvres la main qu'elle lui tendait.

— Oui, certes, car je comptais bien que vous viendriez. Voyez, voici plusieurs mets, dont j'ai moi-même surveillé la préparation.

— Vous, duchesse ?



« Je vous attendais », dit-elle.

— Ne vous en étonnez pas. Il est de coutume, en Flandre, que les maîtresses de maison s'occupent de tous ces soins-là. Veuillez donc prendre place.

— Je le ferai avec d'autant plus d'empressement et de satisfaction, que c'est probablement la dernière fois que nous nous voyons.

— Que voulez-vous dire, chevalier ? fit la jeune fille avec une sorte de stupéfaction.

— Je veux dire, Mademoiselle, que le destin commande et que je dois lui obéir. Je pars demain pour de nouvelles aventures.

— Quoi ! à peine débarqué vous songez à vous enfuir ! On dirait que la terre vous fait peur.

— J'aime la mer. D'ailleurs, ce n'est pas en restant ici que je puis rejoindre mon ennemi mortel.

— Il est sans cesse l'objet de vos pensées, une idée fixe.

— C'est pour aller le combattre que je pars.

— Quelle haine !

— Écoutez, duchesse, et vous verrez si elle est justifiée. C'était à l'époque de la guerre entre la France et l'Espagne pour la possession de la Flandre. Louis XIV, toujours avide de gloire, bien qu'il fût au comble de sa puissance, voulant défier l'adversaire qui tant de fois avait vaincu les troupes françaises, avait envahi les provinces que le terrible duc d'Albe avait domptées par le fer et par le feu.

» Louis XIV exerçait alors une grande influence sur le duc de Piémont, Amédée IV, qui ne put refuser de mettre au

service du roi de France trois de ses régiments, où nous servions comme officiers, mes trois frères et moi : le plus âgé de nous n'ayant encore que trente ans, tandis que le plus jeune, qui devait plus tard devenir le Corsaire vert, n'en comptait que vingt.

» Nos régiments, envoyés en Flandre, avaient bravement combattu à la Schelda, à Gand, à Tournay, et s'y étaient couverts de gloire.

» Les armées alliées avaient triomphé partout en repoussant l'ennemi sur Anvers, quand, un malheureux jour, une portion d'un de nos régiments, envoyée pour occuper une position escarpée et fortifiée que les Espagnols avaient abandonnée, se trouva tout à coup entourée, assaillie et contrainte de faire une défense désespérée.

» Nous étions tous quatre parmi les défenseurs de ce fortin.

» Séparés du gros de l'armée française, attaqués de tous côtés par un ennemi vingt fois plus nombreux que nous, et résolus à nous maintenir sur ce point, qui avait une grande importance, comme étant la clef d'un des principaux bras du fleuve, nous devions ou nous rendre ou mourir ; mais personne ne parlait de capituler ; nous avions pour but unique de nous faire tous tuer pour garder l'honneur à la bannière des glorieux ducs de Savoie.

» Louis XIV avait, je ne sais pourquoi, donné le commandement d'un de ces régiments à un duc flamand, qui se vantait d'être aussi brave qu'expérimenté. Se trouvant par hasard avec nous le jour où nous avons été surpris, il avait naturellement pris la direction de la défense.

» La lutte s'était engagée avec une égale fureur des deux parts. L'artillerie espagnole battait sans cesse notre position, et nous résistions de notre mieux, en réparant autant que possible les dommages de nos retranchements.

» Pendant quinze jours et quinze nuits nous fûmes ainsi assaillis, subissant des pertes sensibles, et en faisant éprouver de grandes à nos adversaires.

» Mon frère aîné était devenu de fait l'âme de la défense. Alerté, audacieux, habile au maniement de toutes les armes, dirigeant avec la même entente l'artillerie et les fantassins, le premier en avant à l'attaque, le dernier dans les mouvements de retraite.

» La valeur de ce noble et fier soldat, qui avait fait l'admiration de tous, et que tous acclamaient, fit naître chez le duc flamand un sentiment de sourde jalousie, qui devait avoir pour nous tous les plus fatales conséquences...

» Ce sentiment fut si impérieux chez ce misérable, qu'oubliant le serment qu'il avait fait de garder fidélité à la bannière sous laquelle nous combattions, il s'entendit secrètement avec les Espagnols, pour leur livrer la position dans un semblant d'assaut ou de surprise. La promesse d'une grande et opulente situation devait être le prix de sa défection. Une nuit, suivi de deux ou trois Flamands, ses parents, il ouvrit une petite porte aux Espagnols, qui s'étaient groupés aux aguets près du bastion.

» Mon frère aîné, qui veillait non loin de là, s'apercevant de l'entrée des ennemis, se précipita au-devant d'eux, en jetant des cris d'alarme ; mais le traître, qui se tenait dans une encoignure, ses pistolets à la main, fit feu et le tua. Les Espagnols envahirent, furieux, notre position ; et ce fut à

grand-peine qu'après avoir vivement lutté nous pûmes nous échapper et nous retirer à Courtrai.

» Eh bien, duchesse, vous semble-t-il que nous, les frères du malheureux, du brave tombé ainsi, nous puissions pardonner à son assassin ?

— Non, répondit fermement la duchesse.

— Voilà pourquoi, la guerre achevée, nous nous sommes mis à sa recherche en Flandre, en Espagne. Et voilà pourquoi, apprenant enfin qu'il avait reçu comme récompense de son acte infâme une importante position dans les colonies américaines, mes deux frères et moi, nous nous sommes faits corsaires : non pas certes en vue du butin, ni par envie des richesses dont nous n'avions nul souci, ni même par amour de la renommée que donnent les coups d'audace, mais pour atteindre le traître et en faire justice. Mes deux frères ont succombé sans avoir pu accomplir la tâche sacrée ; mais je suis encore vivant, moi, et le destin permettra peut-être que je l'accomplisse.

Vous savez maintenant, Mademoiselle, les motifs de ma haine ; et vous comprenez avec votre cœur, qui est certainement noble et vaillant, que je suive, comme je vous le disais tout à l'heure, l'ordre du destin.

— Oh ! oui, je le comprends ! » fit la jeune fille, tendant une main au Corsaire, qui la serra en paraissant vivement ému.

Il se leva et reprit :

» Adieu, duchesse ; je n'ose pas dire au revoir, car je ne sais quand je reviendrai, et sans doute alors vous aurez quitté l'île. Adieu donc, et si je dois sombrer avec mon navire ou

périr par le plomb ou le fer, gardez, je vous prie, un souvenir au Corsaire noir, qui aura été fidèle à son devoir. »

Tremblante, suffoquée, la jeune fille allait enfin trouver la force de parler ; mais le Corsaire avait disparu d'un pas précipité.

XVII

LE NOM DU TRAÎTRE

Aux premiers rayons du jour, le lendemain, l'expédition que devaient commander l'Olonais, le Corsaire noir et Michel le Basque sortait du port de la Tortue, saluée par des roulements de tambour, des coups de fusil et les acclamations enthousiastes de la foule rassemblée sur la rive.

Elle se composait de huit navires de diverses grandeurs, armés d'un total de quatre-vingts canons, dont seize sur le navire de l'Olonais et douze sur la *Foudre*. Elle comptait six cent cinquante hommes, tant flibustiers que boucaniers.

La *Foudre*, étant le meilleur voilier, tenait la tête comme éclaireur de l'escadre, portant à son grand mât la bannière noire frangée d'or.

Derrière, les autres vaisseaux, convenablement espacés pour ne pas se gêner dans leurs manœuvres, marchaient sur deux lignes.

Le temps était splendide ; un vent du nord-ouest, favorable à la direction de la flottille, faisait espérer une rapide et paisible navigation jusqu'à Maracaïbo ; d'autant mieux encore qu'on savait que la flotte de l'amiral Toledo se trouvait alors sur les côtes du Yucatan, en route pour les ports du Mexique.

Après deux journées, que n'avait marquées aucun incident, la petite escadre s'apprêtait à doubler le cap de

l'Anyana, quand la *Foudre*, qui marchait toujours en avant, signala la présence d'un navire espagnol, faisant voile vers Saint-Domingue.

C'était un vaisseau de guerre qui portait l'étendard d'Espagne, et qui, ayant reconnu la puissante escadre des flibustiers, longeait les côtes, probablement pour y chercher un refuge.

L'Olonais, qui avait le commandement en chef, et qui aurait pu se borner à faire entourer le vaisseau ennemi par les siens et le couler d'une bordée de son artillerie, s'il refusait de se rendre, l'Olonais ordonna à tous de mettre en panne, assumant sur lui seul la tâche et l'honneur de cette importante capture.

Ces coureurs de mer avaient d'étranges instincts de dignité. À l'idée d'assaillir un adversaire avec des forces démesurément supérieures, des scrupules s'emparaient d'eux.

L'Olonais se dirigea donc vers le vaisseau espagnol ; et, arrivé à portée de la voix, il fit crier par un de ses hommes de proue d'avoir à se rendre sans conditions ou accepter le combat, auquel les autres navires ne prendraient aucune part.

Le commandant du vaisseau, qui avait dû juger dès l'abord sa situation désespérée, ne se fit pas répéter la sommation ; mais, au lieu d'amener son pavillon, il le fit ostensiblement clouer à la proue, et comme réponse envoya aux flibustiers une décharge de ses huit canons de bâbord.

La bataille s'engagea donc, qui donna bientôt lieu à un terrible abordage, et qui, après de sanglants incidents, s'acheva par la reddition du gros navire.

Cette victoire, saluée par les joyeux vivats de l'escadre flibustière, fut d'autant mieux considérée comme de bon augure pour l'expédition, que pendant la lutte entre les deux navires, la *Foudre*, formant avant-garde, avait découvert dans une petite baie de la côte un autre vaisseau espagnol de huit canons, dont elle s'empara sans trop de difficulté.

La visite de ces deux navires montra qu'ils portaient de précieux chargements, l'un de diverses marchandises et de lingots d'argent, l'autre d'armes et de munitions.

Ne voulant pas garder les prisonniers, l'on mit à terre les équipages ; et vers la fin du jour la flottille reprit sa course vers le sud-est.

Trois jours plus tard, le Corsaire noir rencontra le grand vaisseau de ligne précédemment capturé, qui s'était réfugié à la Jamaïque pendant l'ouragan, et que ses hommes emmenaient à la Tortue.

En cinglant à pleines voiles sur la mer des Caraïbes, il était tout à l'impatience d'arriver bientôt en vue de Maracaïbo.

Toujours à son rôle d'éclaireur, le Corsaire noir quittait peu le banc de commandement de son navire, afin d'être prêt à toute éventualité, et pour être le premier à signaler aux autres les moindres événements de la route.

Il en alla ainsi, presque sans incident, pendant deux semaines.

Enfin, dans la nuit du quatorzième jour après la sortie de la Tortue, le Corsaire aperçut au loin, sur la pointe de Paraguaná, le feu du petit phare indiquant l'entrée du golfe.

À cette vue, son regard sombre s'anima :

« Le moment est proche, murmura-t-il. Demain peut-être ! »

Il appela Morgan :

« Qu'il n'y ait à bord, lui dit-il, aucune lumière cette nuit ; c'est l'ordre de l'Olonais.

— Allons-nous pousser jusqu'à l'entrée du golfe ? demanda le lieutenant.

— Non, la nuit étant obscure et rien ne révélant notre présence, c'est seulement à l'aube que nous nous avançons vers l'entrée du golfe, pour tomber tous ensemble à l'improviste sur Maracaïbo. Pendant que les canons des navires bombarderont le port du côté de la mer, les hommes de débarquement, et nous devons être du nombre, attaqueront la ville du côté de la terre, pour couper en tout cas la retraite du gouverneur. Il faut que toutes les chaloupes soient prêtes à nous porter sur la rive. Un coup de canon tiré sur le vaisseau de l'Olonais donnera le signal de l'action.

— C'est bien, capitaine.

— D'ailleurs, à ce moment-là, reprit le Corsaire, je serai sur le pont. Je vais mettre ma cuirasse. »

Quittant le tillac, il traversa le salon pour gagner sa cabine.

« C'est étrange ! fit-il en s'arrêtant, il semble flotter ici dans l'air un parfum... Celui qu'aimait la duchesse... Elle est pourtant bien loin de nous. »

Machinalement il regarda autour de lui ; mais, toutes les lumières étant éteintes, il ne distingua rien... Vers une des

fenêtres ouvrant sur la mer, il crut voir une forme vague s'agiter... Et, ressaisi soudain par ses idées superstitieuses :

« Est-ce toi, ombre de mon frère, qui viens me rappeler le serment fait à cette même place ? »

La forme s'agita de nouveau, mais plus proche. Alors, tirant le poignard qu'il portait à sa ceinture, et se précipitant en avant :

« Qui êtes-vous ? cria-t-il. Parlez, ou je vous tue !

— C'est moi, chevalier ! répondit une douce voix qui fit tressaillir le Corsaire.

— Vous ! s'exclama-t-il stupéfait ; vous, duchesse ! ici, pendant que je vous croyais à la Tortue ! Est-ce un rêve qui me poursuit ?

— Non, c'est moi, c'est bien moi ! »

Le Corsaire, laissant tomber son arme, ne put que répéter :

« Vous !... vous !... Mais comment êtes-vous venue ?

— Est-ce que je le sais au juste ? Vous m'aviez dit adieu, en ajoutant que vous alliez peut-être à la mort. Ces paroles m'avaient mise hors de moi. Oh ! je comprends bien, je sens bien que je n'aurais pas dû venir, et pourtant je suis venue ; et là, cachée, je me sentais heureuse d'être auprès du grand cœur, du héros que j'admire de toute mon âme... »

Le Corsaire, un instant profondément troublé, parut tout à coup retrouver un grand calme ; et alors, d'une voix ferme et nette :



Il laissa tomber son arme.

« Écoutez-moi, duchesse, et comprenez-moi bien. Je vous ai dit ma vie, je vous ai fait connaître les causes de ce que d'autres peuvent considérer comme une aventureuse

vocation, et qui n'est que l'obéissance à un devoir sacré. Sa tâche accomplie, le Corsaire noir n'aura d'autre désir que de redevenir aussitôt le chevalier de Rochebelle, pour reprendre son existence régulière de gentilhomme. Au cas où il en serait ainsi, croiriez-vous que votre destinée pourrait être unie à la sienne ? Croyez-vous que votre cœur et le sien pourraient s'accorder à jamais ? Dites ! »

La jeune fille répondit simplement :

« Oui.

— Merci duchesse, dit le Corsaire, en pressant contre ses lèvres la main qui s'était tendue vers lui, et Dieu veuille que bientôt revienne près de vous le chevalier de Rochebelle, impatient de reprendre avec vous sa première existence ! Maintenant m'apprendrez-vous comment vous avez pu être à bord de la *Foudre* sans que je le sache ?

— Oui, quand vous m'aurez promis de pardonner à mes complices.

— Vos complices ? Quels sont-ils donc ?

— Carmaux, Wan Stiller et le nègre. En réalité, ce sont eux qui ont tout voulu, tout fait. Ils ont vu que je pleurais à l'idée de votre mort. Alors, superstitieux comme vous, ils m'ont dit : « Venez avec nous, et laissez-nous faire. Près de notre cher capitaine, qui ne saura pas que vous êtes là, vous serez pour lui comme un bon ange qui le protégera, qui le défendra de tout malheur. Venez. » Et moi, acceptant, partageant sans plus de réflexion leur douce, leur consolante superstition, je leur ai dit : « Allons ! » Ils m'ont amenée ici de nuit, sous un vêtement de marin ; ils m'ont installée, cachée dans une cabine voisine de la vôtre... Voilà ! Pardon pour eux, pardon pour moi !

— Comment ne pardonnerais-je pas, dit avec attendrissement le Corsaire, quand tout cela n'a été fait que par des cœurs aimants pour assurer mon bonheur futur ? Mais à peine vous ai-je revue, ô mon bon ange protecteur, qu'il va falloir que je vous quitte.

— Pourquoi ? questionna la jeune fille.

— Parce que bientôt l'aube va paraître, et qu'alors dans le golfe où nous sommes va s'engager un combat terrible entre la flottille des flibustiers et les troupes de l'homme qui fut l'assassin de mes frères.

— Où sommes-nous donc, chevalier ?

— En rade de Maracaïbo.

— Le nom de l'homme ?

— Il s'appelle le duc Wan Guld. »

Comme le Corsaire achevait de prononcer ces mots, un coup de canon retentit.

« C'est le signal, » cria-t-il, en s'élançant hors du salon.

La jeune fille ne fit aucun mouvement pour le retenir. Elle porta ses deux mains sur sa poitrine ; et, comme foudroyée, elle tomba inerte sur le tapis.

XIX

L'ASSAUT

Au coup de canon tiré sur le navire de l'Olonais, qui était allé se placer à deux milles de la ville, devant le fort élevé et les deux îles qui la défendaient, tout fut en émoi sur l'escadre des flibustiers.

Certains d'entre eux qui étaient déjà venus dans le golfe de Maracaïbo avec le Corsaire rouge et le Corsaire vert, avaient conseillé à l'Olonais de débarquer là des boucaniers, qui prendraient entre deux feux les défenses de la ville.

Avec une rapidité prodigieuse, toutes les chaloupes des dix navires, chargées d'hommes armés de fusils et de haches d'abordage, étaient parties ensemble pour les mettre à terre.

Quand le Corsaire noir reparut sur le pont, Morgan avait fait embarquer soixante hommes, les plus robustes et les plus audacieux de l'équipage.

« Capitaine, dit-il, tout est prêt.

— Bien, dit le Corsaire, je vous confie le commandement de la *Foudre*. »

Et, endossant vivement la cuirasse qu'il avait prise dans sa cabine, il descendit dans la chaloupe, qui portait trente hommes et était armée d'un pierrier.

Le jour venait, il importait de se hâter, pour débarquer avant que les Espagnols du fort se fussent reconnus.

Toutes les chaloupes chargées d'hommes fendaient rapidement les flots, se dirigeant vers une plage boisée, qui se continuait par une colline, au-dessus de laquelle apparaissait le fort bâti sur un rocher, armé de seize pièces de gros calibre, probablement servies par de nombreux artilleurs.

Après l'alerte causée par le coup de canon de l'Olonais, des troupes de soldats s'étaient portées vers les points où le débarquement leur semblait devoir s'opérer, et ouvraient le feu contre les aventuriers qui abordaient. Le fort envoyait en outre vers l'espace où naviguaient les chaloupes ses lourds projectiles, mais sans causer de grands dommages aux arrivants.

Les trois embarcations montées par l'Olonais, le Corsaire noir et le Basque, poussées par les plus habiles et les plus robustes rameurs, avaient pris l'avance et atteint le rivage, avant que les troupes espagnoles, qui descendaient à travers le coteau boisé, eussent pu s'établir sur la plage.

Les navires corsaires étaient restés en arrière, pour n'être pas dans la portée du fort ; mais la *Foudre*, commandée par Morgan, s'était avancée jusqu'à un millier de pas du rivage, et de là protégeait le débarquement avec le tir de ses pièces de chasse.

En quelques minutes, malgré la fusillade dirigée contre elles, les premières chaloupes abordèrent. Les flibustiers et les boucaniers qui les montaient débarquèrent précipitamment, et se jetèrent à travers le bois, pour déloger les ennemis qui tiraient de la colline.

« À l'assaut, mes braves ! cria l'Olonais.



« Camarades, à l'assaut! »

— Camarades, en avant ! » dit à son tour le Corsaire noir, avec son épée dans la main droite et un pistolet dans la gauche.

Les Espagnols, embusqués à mi-pente, commencèrent à faire pleuvoir les balles sur les assaillants, qui toutefois n'en souffraient guère, masqués qu'ils étaient par les arbres et les broussailles.

Les pièces du fort continuaient à tonner, à lancer leurs lourds projectiles, mais sans arrêter l'élan terrible des enfants de la Tortue, qui, renversant tout devant eux, eurent bientôt mis en déroute, malgré leurs feux, plusieurs troupes d'Espagnols. Encouragé par ce succès et le terrain se trouvant presque débarrassé : « À l'assaut du fort ! » cria de nouveau l'Olonais.

Et la foule des flibustiers s'élança à la suite de son chef, pour gravir la colline.

Rejoints par les derniers débarqués, ils étaient alors plus de cinq cents. Mais, outre que les compagnies espagnoles résistaient encore vivement, la situation culminante du fort, qui ne cessait de tirer sur les assaillants, le rendait à peu près inaccessible.

L'Olonais et le Corsaire noir s'abouchèrent pour se consulter :

« Nous allons perdre trop de monde, dit le premier ; il faudrait aviser à ouvrir une brèche, ou nous nous ferons abîmer sans profit.

— Il n'y a qu'un moyen, dit le Corsaire.

— Lequel ?

— Tenter de faire éclater une mine au pied du bastion.

— Oui, mais qui voudra ou pourra se risquer à cet acte aussi difficile que périlleux ?

— Moi, répondit une voix derrière les deux chefs.

Ils se retournèrent et virent devant eux Carmaux avec son inséparable Wan Stiller et le compère noir..

« Toi ? fit le Corsaire.

— Oui, moi.

— Et nous, dirent les deux autres.

— Eh bien, allez, mes amis !

— Avant un quart d'heure ce sera fait, dit Carmaux, qui, s'adressant à ses deux amis :

« Viens, Wan Stiller, et toi, Moko, va chercher une trentaine de livres de poudre, avec une bonne mèche.

— Sois prudent, dit le Corsaire noir à Carmaux. J'espère que tu réussiras sans qu'il ne t'arrive rien de fâcheux.

— Merci capitaine, de cette bonne prédiction. »

Entre temps, les flibustiers et les boucaniers continuaient à gagner du terrain dans le bois, en faisant le coup de feu avec les Espagnols disséminés sur la colline.

Cependant le fort tonnait toujours sur les aventuriers. On eût vraiment dit un cratère en pleine éruption, causant autour de lui une incessante dévastation.

Mais tout à coup une effroyable détonation se fit entendre, qui se répercuta au loin sur la mer et sur les campagnes voisines. Une flamme gigantesque s'éleva au-dessus du fort, et fut suivie d'une trombe de débris divers hachant les ramures et mettant à mal un certain nombre d'assaillants.

La mine disposée et allumée par Carmaux et ses amis avait déterminé une large brèche au flanc du bastion principal.

Alors, au milieu des cris de détresse des Espagnols et du fracas de l'artillerie, la voix retentissante du Corsaire noir cria :

« À l'assaut ! camarades, à l'assaut ! »

Les flibustiers et les boucaniers, le voyant s'élancer vers le point découvert, accompagné de l'Olonais, se précipitèrent à sa suite. En peu d'instant on put les voir en nombre pénétrer dans le fort, jouant à qui mieux mieux du sabre et de la hache contre les deux cents ou deux cent cinquante hommes formant la garnison de la place, bientôt mis en complète déroute, mais se faisant bravement massacrer plutôt que de se rendre.

Le Corsaire, voyant le drapeau espagnol qui flottait sur le fort abattu par ses compagnons, se dirigea en toute hâte vers la ville, maintenant ouverte et sans défense. Ayant réuni autour de lui une centaine d'hommes, il s'élança dans les rues, d'ailleurs absolument désertes ; car les habitants, dès la première alarme, s'étaient hâtés de fuir en tâchant de soustraire tout ce qu'ils avaient de plus précieux au pillage qu'ils devaient naturellement redouter, comme étant dans les mœurs coutumières de la flibuste.

Mais telle n'était nullement à cette heure la préoccupation du Corsaire noir ; ce n'était point pour la saccager qu'il avait attaqué la ville.

Entraînant vertigineusement ses hommes, il courait avec une vive anxiété vers la demeure de Wan Guld. La

place de Grenade, où se trouvait cet édifice, était déserte aussi, le portail du palais ouvert et sans aucun gardien.

« M'aurait-il échappé ? gronda-t-il entre ses dents. Oh ! mais je saurai bien le rejoindre. »

En voyant l'accès du palais complètement libre, les flibustiers s'étaient arrêtés par crainte d'une trahison. Le Corsaire comprit, lui aussi, qu'il fallait agir avec quelque prudence ; mais, après un court instant d'hésitation, il allait, emporté par son impatience, s'élancer en avant, quand une main se posa sur son épaule, et une voix dit à son oreille :

« Non, pas vous, capitaine. Si vous le permettez, ce sera moi qui entrerai le premier. Il faut toujours se méfier de ces gueux d'Espagnols. »

Le Corsaire se retourna et trouva devant lui Carmaux, les habits déchirés, le visage ensanglanté, mais plus ferme que jamais.

« Toi ! s'écria-t-il. Eh ! je vois que si la mine ne t'a pas tué, elle a cependant...

— Bah ! ce n'est rien ! J'ai la peau dure, capitaine, et Wan Stiller et le nègre aussi.

— Eh bien, va devant, puisque tu le veux. »

Carmaux et ses deux compères, qui, non moins maltraités que lui dans leur expédition, étaient accourus près de lui, pénétrèrent résolument sous le porche, le sabre à la main, immédiatement suivis du Corsaire et de sa troupe.

Tous eurent bientôt reconnu qu'ils avaient sans raison appréhendé une surprise. Le palais était complètement veuf

d'occupants. Soldats, domestiques, esclaves, avaient disparu avec le maître et ses familiers.

L'on voyait seulement dans la première cour un cheval étendu à terre avec une jambe brisée.

« Personne ! dit Carmaux, tous délogés. On peut mettre à l'entrée un écriteau portant : *Palais à louer*.

— Montons, » dit le Corsaire d'une voix sifflante.

La cohue des flibustiers se hâta d'escalader les escaliers, mais sans rien découvrir de plus qu'à l'étage inférieur. Là encore, les portes ouvertes, les chambres vides, les meubles bouleversés par des fuyards qui avaient en hâte extrait des tiroirs, pour les emporter, les objets de quelque valeur.

Tout à coup cependant l'on entendit des cris venant d'une chambre où Carmaux et ses amis avaient pénétré. Le Corsaire y courut ; et il vit les trois compères entraînant de force un grand diable de soldat espagnol maigre et sec comme un clou.

« Le reconnaissez-vous, capitaine ? » demanda Carmaux, qui le poussait en avant.

En apercevant le Corsaire, le soldat ôta le casque de fer orné d'une méchante plume qui lui couvrait la tête, et, courbant sa longue échine, il dit tranquillement :

« Seigneur capitaine, je vous attendais et je suis très heureux de vous revoir.

— Comment ! s'écria le Corsaire, encore lui !

— Oui, répondit l'homme en souriant, l'Espagnol de la forêt. Puisque vous ne m'avez pas pendu quand vous me teniez, rien d'étonnant à ce que je sois encore en vie.

— Ah ! mais cette fois nous ne t'épargnerons pas, coquin ! répliqua le Corsaire.

— Alors j'aurai mal fait de vous attendre. Mieux eût valu m'en aller avec les autres.

— Tu m'attendais, dis-tu ?

— Qui m'aurait empêché de fuir ?

— C'est vrai. Pourquoi es-tu resté ?

— D'abord parce que je tenais à revoir celui qui m'avait si généreusement laissé la vie lorsqu'il pouvait me faire mourir.

— Ensuite ?

— Et ensuite parce que je voulais rendre un petit service au Corsaire noir.

— Toi ?

— Eh ! eh ! ricana l'Espagnol, cela vous étonne ?

— J'en conviens.

— Sachez donc que le gouverneur, quand il apprit que j'étais tombé dans vos mains et que vous ne m'aviez pas fait pendre, me fit donner pour récompense vingt-cinq coups de bâton. Comprenez-vous ? me bâtonner, moi don Bartolomeo de Barboza de Camarguo, descendant d'une des plus anciennes et plus nobles familles de Catalogne ! Caramba !

— Achève.

— J'ai juré de me venger de ce Flamand, qui traite les vaillants soldats espagnols comme s'ils étaient des chiens, et les nobles comme s'ils étaient des esclaves indiens. Vous êtes venu, je crois le savoir, pour le tuer ; mais quand il a su que le fort était pris, il s'est hâté de fuir.

— Ah ! il a fui !

— Oui, mais je sais où il va, et je vous mettrai sur ses traces.

— Ne me trompes-tu pas ? Prends garde ; car si tu mentais, tu payerais cher ton mensonge.

— Ne suis-je pas dans vos mains ?

— C'est vrai. Alors parle. Où Wan Guld s'est-il enfui ?

— Dans le pays boisé d'abord, mais pour gagner ensuite Gibraltar.

— En suivant la côte ?

— Oui, capitaine.

— Connais-tu la route ?

— Mieux qu'aucun de ceux qui l'accompagnent.

— Combien sont-ils ? Le sais-tu ?

— Oui. Un capitaine et sept ou huit soldats des plus fidèles. Pour cheminer à travers ces forêts épaisses, il convient d'être peu nombreux.

— Mais où sont les autres personnes de son entourage ?

— Elles se sont dispersées.

— C'est bien ! Nous le suivrons, sans lui laisser aucune trêve ni le jour ni la nuit. Ont-ils des chevaux ?

— Oui, mais ils devront les abandonner ; car ils leur seraient une gêne.

— Attends un peu. »

Le Corsaire s'approcha d'une table sur laquelle était du papier et une belle écritoire de bronze. Il prit une feuille où il traça rapidement ces quelques lignes :

Mon cher Pierre,

Je vais suivre. Wan Guld à travers la forêt avec Carmaux, Wan, Stiller et mon Africain. Dispose de mon navire et de mes hommes ; et, quand le pillage sera fini, viens me rejoindre à Gibraltar, où l'on peut faire, je crois, un butin encore plus considérable qu'à Maracaïbo.

LE CORSAIRE NOIR.

Il ferma la lettre, la remit à un contremaître, qu'il chargea de la porter à l'Olonais ; puis, s'adressant aux flibustiers qui l'avaient suivi :

« Nous nous reverrons à Gibraltar, mes braves, » leur dit-il.

Enfin, parlant à Carmaux, à Wan Stiller, au nègre et au soldat espagnol :

« Allons donner la chasse à mon ennemi mortel ! »



Rapidement, il traça quelques lignes.

XX

SUR LA PISTE DU GOUVERNEUR

Pendant que la foule des flibustiers et des boucaniers du Basque et de l'Olonais, qui s'étaient répandus dans Maracaïbo sans rencontrer la moindre résistance et s'abandonnaient au pillage le plus effréné, en se réservant de poursuivre plus tard dans les environs les habitants, pour leur ravir les objets précieux qu'ils avaient pu emporter, le Corsaire noir et ses quatre compagnons, armés de fusils et munis de vivres, s'étaient élancés sur les traces du gouverneur.

À peine sortis de la ville, ils s'étaient aussitôt jetés au milieu des espaces boisés qui bordaient le lac de Maracaïbo, en suivant des sentiers à peine praticables, qui d'ailleurs, au dire du vindicatif Espagnol, ne devaient pas les conduire bien loin.

Ils n'avaient pas tardé à découvrir les premiers indices du passage des fugitifs : c'est-à-dire les empreintes laissées par huit chevaux sur le sol humide et celles de deux pieds humains, ce qui répondait exactement aux affirmations de l'Espagnol.

« Vous voyez, dit-il d'un air triomphant, voilà bien les marques du passage du gouverneur, de son capitaine, des sept soldats, dont un est à pied, parce que son cheval s'est cassé une jambe au moment du départ.

— Oui, nous avons vu ce cheval, dit le Corsaire. Crois-tu qu'ils aient beaucoup d'avance sur nous ?

— Quatre ou cinq heures.

— C'est beaucoup ; mais nous sommes de bons marcheurs.

— Je n'en doute point ; toutefois n'espérez pas les rejoindre ni aujourd'hui ni demain. Peut-être ne savez-vous pas ce que sont les forêts du Venezuela ; elles vous ménagent des surprises.

— Des surprises ! répéta le Corsaire, qu'entends-tu par là ?

— J'entends la présence des animaux féroces et celle des Caraïbes.

— Je ne crains ni les uns ni les autres.

— Heu ! les Caraïbes sont de terribles gens !

— Ils ne le sont pas moins pour le gouverneur que pour nous.

— Pardon ! ils sont ses alliés, et non les vôtres.

— Tu crois qu'il les aurait pour lui ?

— C'est probable, capitaine.

— Bah ! peu m'importe ; les sauvages ne m'ont jamais fait peur.

— Tant mieux pour vous ! Allons, Messieurs ! Mais nous voici dans la grande forêt. »

Le sentier suivi jusque-là s'était tout à coup interrompu devant une masse intense de verdure, supportée par des troncs serrés et colossaux, qui semblaient devoir intercepter tout passage à des cavaliers.

D'ailleurs on se ferait difficilement une idée juste de la puissance de végétation des terrains humides de l'Amérique méridionale, surtout dans les bassins des grands fleuves.

Ce sol vierge, de plus en plus fertilisé par les débris d'arbres et de plantes, qui s'y amoncellent depuis des siècles, est couvert d'un humus où les végétaux trouvent une alimentation substantielle, qui exagère leur développement.

Le Corsaire noir et l'Espagnol s'étaient arrêtés devant un massif énorme et profond. Ils écoutaient avec une grande attention, pendant que leurs compagnons fouillaient les alentours d'un regard de défiance.

« Où seront-ils passés ? dit le Corsaire au soldat ; on ne voit pas la moindre trace de pénétration dans l'épaisseur de ce fourré.

— Hum ! fit le Catalan. Le diable ne les a pas emportés, je suppose.

— Il n'a pas dû non plus prêter des ailes à leurs chevaux, ajouta le Corsaire.

— Le gouverneur a de l'astuce ; et il a certainement fait le possible pour dépister ceux qui voudraient suivre ses traces. Mais je ne comprends pas... Vous ne voyez rien ? demanda le soldat.

— Rien, répondit Carmaux ; sinon le petit bruit d'un ruisseau qui doit couler près d'ici.

— Un ruisseau ! ah ! j'y suis ! s'écria l'Espagnol ; oui, c'est cela.

— Quoi donc ? dit le Corsaire.

— Suivez-moi. »

Le soldat se retourna ; et, observant que sur le sol les pas des chevaux avaient laissé deux empreintes en sens contraire, il arriva bientôt près du cours d'eau dont Carmaux avait entendu le murmure.

« Oh ! oh ! fit-il alors, je vous disais bien que le vieux était rusé.

— Comment cela ?

— Pour que l'on perde sa trace, il n'a rien vu de mieux que de marcher avec ses hommes dans le lit du ruisseau.

— L'eau est-elle profonde ? demanda le Corsaire.

— Nous allons le savoir, répondit le soldat, qui résolument entra à son tour dans la petite rivière, qui ne le baignait pas plus haut que les genoux.

— Eh bien, fit le Corsaire, entrons dans l'eau, nous aussi, et nous verrons bien où cela nous conduira. »

Ils firent aussitôt ce que le capitaine venait de dire.

L'eau qui coulait là était encombrée d'un grand nombre de plantes aquatiques : ce qui leur permit de reconnaître, en voyant celles qui avaient été foulées ou déchirées, dans quel sens s'étaient dirigé les fugitifs.

Et ils marchèrent d'après ces indications. Ils cheminaient de la sorte aussi rapidement que possible, quand tout

à coup le silence qui régnait autour d'eux fut interrompu par une détonation, qu'on aurait pu croire celle d'un pistolet, et qui fut suivie d'un crépitement dans le feuillage, comme si l'arme eût été chargée de grenailles.

« Tonnerre de Hambourg ! s'écria Wan Stiller, qui s'était instinctivement courbé. Qu'est-ce que c'est que cette mitraille ? »

Le Corsaire avait vivement armé son fusil, pendant que Carmaux et le nègre promenaient autour d'eux des regards effarés. Le soldat seul n'avait témoigné ni surprise ni effroi.

« Est-ce une attaque ? demanda le Corsaire.

— Non, répondit l'Espagnol en souriant.

— Tu n'as donc rien entendu ?

— Si, capitaine ; mais je ne suis pas inquiet pour cela. »

Comme l'Espagnol achevait ces paroles, une détonation sensiblement plus forte que la première se fit entendre ; et une nouvelle chute des petits projectiles se fit autour des cinq hommes.

« Une vraie bombe ! dit Carmaux.

— Oui, mais une bombe végétale, et bien innocente, je vous assure, repartit le soldat, en montrant sur la rive droite du ruisseau un arbre à larges feuilles, dont les branches portaient pour fruit des espèces de capsules sèches de la grosseur d'une orange ordinaire, mais aplaties et marquées de côtes profondes, comme de petits melons. Voilà celui qui

nous bombarde. C'est la façon qu'a cet arbre de répandre ses graines quand elles sont mûres⁸.

— Je croyais, ma foi, reprit Carmaux, que c'étaient les gens du gouverneur faisant feu sur nous. C'est curieux, et je...

— Oui, très curieux, interrompit vivement le Corsaire ; mais ne nous amusons pas aux curiosités de la route ; allons ! allons ! car les autres gagnent de l'avance. »

Ils reprirent leur marche, toujours en suivant le lit du ruisseau ; mais après avoir fait trois ou quatre cents pas, ils aperçurent à quelque distance devant eux une masse informe qui barrait le courant, et qui, faisant refluer l'eau, la rendait plus profonde.

« Qu'est-ce encore ? fit le Corsaire impatienté.

⁸ L'arbre en question a reçu des naturalistes le nom de *Hura crepitans* ; il est de la famille des Euphorbiacées, à laquelle appartiennent notamment le mancenillier, les arbres qui donnent le caoutchouc et le manioc dont on extrait le tapioca.

« Le fruit de l'*Hura crepitans*, disent MM. Lemaouët et Decaisne dans leur *Traité de botanique descriptive*, est une capsule ligneuse composée de douze à dix-huit coques juxtaposées qui, en se desséchant, s'ouvrent subitement par le dos en deux valves, se détachent élastiquement de l'axe et font entendre un bruit semblable à celui d'un coup de pistolet, en projetant dans tous les sens les graines qu'elles renferment. Cette capsule, cueillie avant sa parfaite dessiccation et bouillie dans l'huile pour l'empêcher de se disloquer, sert dans le pays à mettre le sable dont on saupoudre les lettres ; de là son nom vulgaire de *sablier*. »

— Ou je me trompe fort, dit le soldat, ou cet entassement n'est autre que les cadavres des chevaux dont le gouverneur a cru bon de se débarrasser en les tuant, parce que dans ces forêts ils ne faisaient que retarder sa fuite, au lieu de la rendre plus rapide. »

Vérification faite, l'Espagnol avait dit vrai.

« Alors où sont les cavaliers ? demanda le Corsaire.

— Cachés dans le bois peut-être, dit Carmaux.

— Non, fit le soldat après un instant de réflexion. Et je crois comprendre... Ah ! les rusés !...

— Que veux-tu dire ?

— Voyez là une branche cassée, plus loin une autre... Je comprends.

— Que comprends-tu ?

— Que, pour ne laisser aucune trace de pas sur le sol, ils ont grimpé sur un arbre, et que passant d'arbre en arbre par les branches qui s'avoisinent, ils ont franchi tout un massif, au delà duquel ils ont remis pied à terre.

— Eh bien ! dit Carmaux, rien de plus facile pour nous autres marins que d'en faire autant. Oh ! hisse ! Y sommes-nous ? »

Et en un clin d'œil Carmaux, que tous imitèrent aussitôt, se trouva perché sur la maîtresse branche d'un arbre, d'où il passa sur une autre.

Les cinq compagnons s'évertuaient à qui mieux mieux, pour l'accomplissement de ce trajet aérien, quand tout à

coup l'Espagnol se laissa glisser à terre, en poussant un cri de triomphe.

« Qu'as-tu découvert ? demanda Carmaux.

— La preuve qu'ils ont atterri là : un poignard que je reconnais pour l'avoir vu à la ceinture du capitaine qui conduit l'escorte du gouverneur. Il l'aura perdu sans s'en apercevoir en sautant de l'arbre.

— Donc c'est là qu'ils ont repris pied, dit le Corsaire.

— Oui, sans doute ; voyez plutôt le passage que, à travers la forêt, ils se sont ouverts à coups de hache. Chaque soldat en avait une à l'arçon de sa selle.

— Ce qui nous épargnera la peine d'en faire autant et ce qui facilitera notre marche, reprit Carmaux.

— Silence ! fit le Corsaire. Écoutons... N'entendez-vous rien ?

— Que pourrions-nous entendre ? demanda l'Espagnol.

— Leurs coups de hache, pour le cas où ils seraient encore à peu de distance d'ici. »

Tous écoutèrent très attentivement, sans percevoir le moindre bruit, et le nègre, qui avait mis l'oreille à terre, déclara qu'il n'entendait absolument rien.

Il fallait donc en conclure que les fugitifs étaient loin ; ce qui ne voulait pas dire qu'on dût renoncer à l'espoir de les atteindre.

Aussi tous s'engagèrent-ils sans retard sur le passage que ceux-ci s'étaient frayé dans l'épaisseur de la forêt, et qu'indiquaient une suite de branches abattues.

Mais au bout de quelques minutes, la petite troupe se trouva en face d'un obstacle imprévu. Cet obstacle consistait en un large espace couvert d'arbustes épineux occupant en masses compactes le dessous des arbres, et qui, se propageant ordinairement en grand nombre dans les bois du Venezuela, en rendent l'accès absolument impossible aux hommes qui marchent nu-pieds comme le nègre, ou qui n'ont pas les jambes protégées par des bottes de cuir épais, — ce qui était le cas de Wan Stiller et de Carmaux.

« Tonnerre de Hambourg ! s'écria le premier, qui était douloureusement empêtré dans les épines, c'est le chemin de l'enfer. Nous allons y rester.

— Ventre de requin ! fit à son tour Carmaux, en reculant devant un massif terriblement hérissé, jamais nous ne pourrions traverser cet affreux quartier.

— Bah ! dit à son tour l'Espagnol, nous trouverons bien un autre chemin. Malheureusement cela va nous retarder.

— D'autant plus, ajouta le Corsaire, que nous allons être obligés de nous arrêter tout à fait. »

Et comme les autres le regardaient interrogativement :

« Ne voyez-vous pas que le jour baisse ! C'est l'heure du coucher du soleil. Dans quelques instants il fera complètement nuit⁹. À vrai dire, ceux que nous poursuivons devront s'arrêter aussi.

⁹ Chacun peut savoir que dans les régions intertropicales la transition entre le jour et la nuit est presque instantanée, c'est-à-dire sans intervalle crépusculaire.

— Oui, mais seulement jusqu'au lever de la lune, observa Carmaux.

— À quelle heure se lève-t-elle ?

— Vers minuit.

— Eh bien, reposons-nous jusque-là. »

XXI

DANS LA FORÊT VIERGE

La petite troupe résolut de s'installer, pour attendre le lever de la lune, dans un espace occupé par les énormes racines extérieures d'un arbre au tronc colossal, dont la cime devait certainement dominer l'ensemble de la forêt.

Cet arbre, de la famille des mangliers, avait sa base garnie de fortes racines noueuses et symétriques, dont l'ensemble formait une série d'arcades bizarres, sous lesquelles une vingtaine de personnes auraient pu facilement s'abriter, et qui constituait une sorte de retranchement naturel, devant défendre le Corsaire et ses compagnons contre l'attaque des animaux féroces ou des hommes.

Ayant pris place sous ce géant végétal, ils se réconfortèrent d'un peu de viande salée et de biscuit ; puis se disposèrent à dormir pendant les quelques heures qui devaient s'écouler avant que les rayons lunaires vinssent dissiper la profonde obscurité dans laquelle la forêt avait été plongée tout à coup.

Il fut toutefois décidé que deux d'entre eux veilleraient par précaution, à tour de rôle, pendant le sommeil des autres : ce fut Carmaux et le nègre qui prirent le premier tour de garde, près d'un feu qu'ils avaient allumé.

Tout d'abord, à la chute des ténèbres, un tel silence régna qu'on eût pu croire qu'aucun être vivant ne se trouvait

aux alentours ; mais soudain, comme obéissant à un ordre secret, un tapage se produisit, comparable à celui qu'aurait pu faire une nombreuse bande de chiens cachés dans les hautes ramures du grand arbre : c'étaient des espèces d'aboiements, entremêlés de cris aigus et de sifflements prolongés.

« Ventre de requin ! fit Carmaux, quels sont donc les animaux endiablés qui ont pu aller se loger là-haut pour faire ce vacarme ? »

Le nègre ne répondit qu'en faisant entendre un léger rire.

« Bon ! en voilà bien d'autres maintenant, reprit Carmaux, on dirait tout un équipage de navire faisant grincer à qui mieux mieux toutes les poulies de manœuvre. Seraient-ce des singes ?

— Non, répliqua l'Africain, ce sont des grenouilles.

— Qui chantent de cette façon ?

— Oui, compère blanc.

— Et ça, qu'est-ce encore ? Écoute. Ne croirait-on pas que toute une troupe de forgerons tape à grands coups de marteaux sur les chaudrons de Belzébuth ?

— Des grenouilles, rien que des grenouilles, compère blanc.

— Des grenouilles qui perchent sur les arbres ?

— Oui, c'est leur habitude, répondit encore le nègre en riant.

— Si un autre que toi me le disait, je ne le croirais pas, reprit Carmaux... Et ce cri-là, vient-il aussi d'une grenouille ? »

Une espèce de miaulement très aigu, très retentissant, venait de se faire entendre, qui avait aussitôt fait taire tous les autres bruits. Le nègre, étendu sur une couche de feuilles, s'était mis subitement sur son séant, en prenant le fusil posé auprès de lui.

« Eh bien ! qu'en dis-tu, compère noir ? demanda de nouveau Carmaux.

— Je dis,... je dis, balbutia l'Africain, qui semblait sous le coup d'un véritable effroi...

— Quoi, voyons ?

— C'est un jaguar.

— Tonnerre ! s'écria Carmaux, un jaguar !

— Oui, compère blanc.

— On le dit plus redoutable que les tigres de l'Inde.

— Et que les lions d'Afrique.

— Diable ! diable ! fit Carmaux, d'un air embarrassé.

— Qu'as-tu ?

— Je pense que s'il venait nous attaquer, nous ne pourrions pas nous servir contre lui de nos armes à feu.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, les détonations se répercutant très loin dans la forêt, le gouverneur et son escorte seraient avertis de notre présence, et prendraient bien vite le large.

— Il ne faudrait pas toutefois songer à combattre cette bête à l'arme blanche.

— Penses-tu qu'avec nos sabres d'abordage... ?

— Ah ! je voudrais bien vous y voir ! »

Un miaulement plus fort et plus rapproché troubla le silence que le premier avait fait s'établir.

« Eh ! eh ! cela devient grave.

En ce moment le Corsaire se dégageait du manteau où il s'était enveloppé pour dormir.

« C'est un jaguar, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, capitaine ; et il semble se diriger vers nous.

— Ne tirez pas, surtout, quoi qu'il arrive.

— Mais, capitaine, dit le nègre fort alarmé, il dévorera bel et bien l'un de nous, et sans plus de façon.

— Qui sait ! fit tranquillement le Corsaire, qui, très calme, plia son manteau, dont il s'entoura le bras gauche. Puis, s'étant levé, il demanda :

« De quel côté l'avez-vous entendu ?

— Par ici, capitaine.

— C'est bien !

— Faut-il réveiller le Catalan et Wan Stiller ?

— Inutile, faites silence, ravivez le feu et attendons. »

Et ils attendirent.

De temps en temps l'on distinguait un léger bruit de mouvement dans les feuilles, accompagné de l'espèce de grondement sourd qui est coutumier à tous les animaux de la famille des chats, et qu'on appelle vulgairement le *ronron*. L'on pouvait en déduire que la bête féroce, flairant la présence des hommes, guettait et s'approchait peu à peu, pour saisir le moment où elle pourrait à l'improviste fondre sur l'un d'eux.

Le Corsaire, debout près du feu, l'épée à la main, les regards attentivement fixés sur les broussailles voisines, se tenait prêt à prévenir l'assaut de l'animal. Carmaux et le nègre s'étaient placés derrière lui, l'un armé de son sabre d'abordage, l'autre tenant par le canon son fusil, dont il devait, au cas échéant, se servir comme d'une massue.

Le bruissement des feuilles se renouvelait par instants, indiquant que l'animal continuait sa prudente manœuvre.

Tout à coup :

« Le voilà ! dit à mi-voix Carmaux, qui venait d'apercevoir deux points phosphorescents luire dans l'ombre.

— Oui, je le vois, repartit le capitaine d'une voix calme.

— Il se prépare à venir sur nous.

— Je l'attends, fit le Corsaire du même ton.

— Quel homme ! murmura en lui-même Carmaux. Satan en personne ne l'effrayerait pas. »

L'animal s'était arrêté à une quinzaine de pas du foyer, qui l'inquiétait. À cette distance, qu'il aurait pu facilement franchir d'un bond, il se tapit menaçant, et resta ainsi pendant quelques instants ; mais soudain les deux points lumineux que Carmaux et le Corsaire ne perdaient pas de vue disparurent, puis l'on entendit un bruit de branches et de feuilles froissées, qui cessa bientôt ; et tout retomba dans un silence absolu.

« Ah ! il est parti ! fit Carmaux avec un soupir, bon voyage ! »

Le Corsaire, après être resté un certain temps dans la même attitude, rengaina son épée, déploya son manteau, dans lequel il s'enveloppa de nouveau ; et s'étendant à la place où il était auparavant :

« S'il revient, dit-il, vous m'avertirez. »

Mais l'animal, effrayé sans doute par les lueurs du foyer et peut-être aussi par la fière contenance du capitaine, ne révéla plus sa présence.

Vers dix heures, Wan Stiller et l'Espagnol prirent la veille du camp, pour que Carmaux et le nègre eussent à leur tour un peu de repos. Et lorsque, vers minuit, sans nouveaux incidents, les rayons de la lune se montrèrent, le Corsaire fut le premier debout et donna le signal du départ.

Bien que l'astre nocturne brillât du plus pur éclat dans le ciel sans nuages, les épaisses frondaisons de la forêt interceptant ses lueurs, il était assez difficile de reconnaître exactement les traces des fugitifs. Mais il suffisait de savoir que le gouverneur, voulant se rendre à Gibraltar, devait forcément marcher dans la direction du midi ; grâce à la petite

boussole qu'il avait sur lui, le Corsaire était certain d'orienter convenablement la marche des cinq hommes.

Ils s'acheminaient ainsi depuis environ un quart d'heure, assez laborieusement à travers les racines, les lianes, les broussailles qui couvraient le sol, quand l'Espagnol, qui tenait la tête de la caravane, s'arrêta subitement.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda le Corsaire, qui était derrière lui.

— Il y a que pour la deuxième ou troisième fois j'entends à ma droite un certain bruit qui m'est suspect. On dirait que quelqu'un marche dans le même sens que nous, à peu de distance.

— Qui donc s'aviserait de nous suivre ? dit le Corsaire.

— Personne assurément ne l'oserait, surtout à cette heure, dit le soldat.

— Qui sait ! Peut-être quelqu'un de l'escorte du gouverneur, laissé tout exprès en arrière, pour donner l'alarme au cas échéant, ajouta Carmaux.

— Un Indien peut-être ?... dit le nègre.

— Avez-vous entendu ? demanda l'Espagnol qui, marchant toujours en avant, venait de s'arrêter entre deux troncs de palmiers, d'où pendaient des lianes entrelacées.

— Quoi donc ?

— Comme des branches brisées à quelques pas de nous, là, à droite, je... »

Il n'en put dire davantage, car tout à coup avait surgi du fourré une masse, qui tomba sur lui et le renversa, en lui faisant pousser des cris d'effroi.

« À l'aide ! à moi ! »

Le Corsaire, rapide comme l'éclair, s'était précipité, plongeant son épée dans le corps de la bête féroce, qui, abandonnant aussitôt sa première victime, se retourna immédiatement vers son adversaire.

Le Corsaire, qui, après avoir frappé, s'était reculé de deux ou trois pas, en enroulant son bras gauche dans son manteau, s'était vivement relevé et attendait l'épée en avant.

L'animal sembla d'abord hésiter ; mais, s'élançant en désespéré, il bondit sur Wan Stiller, qu'il renversa comme il avait renversé l'Espagnol.

Alors le Corsaire se hâta d'intervenir, portant de nouveaux coups d'épée à la bête qui, atteinte, mais sans trop de gravité, recula ; et, avisant un gros arbre, se jeta sur le tronc, où ses ongles s'implantèrent et qu'elle eut bientôt escaladé, pour se blottir en rugissant à la naissance des premières branches.

« En arrière ! cria le Corsaire à ses compagnons, en supposant avec raison que, du point où il se trouvait, l'animal pouvait fondre sur l'un d'eux et le mettre à mal.

— Tonnerre de Hambourg ! fit Wan Stiller, qui avait pu se relever sans trop de peine, les griffes de son assaillant n'ayant fait qu'effleurer une de ses épaules. Oh ! comme je le fusillerais facilement. »

Et il mettait en joue ; mais il fut arrêté par le Corsaire, qui, tout étonné de voir aussi l'Espagnol debout, lui demanda s'il était blessé.

« Non, répondit celui-ci, grâce à la cuirasse de buffle que je porte sous ma casaque ; sans quoi il m'aurait certainement ouvert la poitrine.

— Attention ! méfiez-vous ! » cria Carmaux.

Mais il n'avait pas achevé que l'animal, bondissant et décrivant une parabole immense, les pattes tendues, les griffes écartées, parut devoir tomber sur le Corsaire ; mais, soit qu'il eût mal calculé son élan, soit que ses blessures lui eussent ôté de sa force, il n'arriva qu'aux pieds du capitaine, qui n'eut qu'à se pencher pour lui passer enfin son épée au travers du corps ; et il le tint cloué au sol, pendant que Carmaux l'achevait, en le frappant sur la tête avec la crosse de son fusil.

XXII

LA SAVANE TREMBLANTE

Quand la bête ne donna plus signe de vie, et que Carmaux traîna son corps vers un espace directement éclairé par les rayons de la lune, ce ne fut pas sans surprise que ceux à qui elle avait fait courir un danger si réel constatèrent que les proportions de ce terrible adversaire ne répondaient pas à ce qu'ils avaient pu supposer dans la demi-obscurité de la forêt.

Pensant avoir affaire à un véritable jaguar, ils s'étaient tout simplement trouvés en présence d'un animal de taille beaucoup moindre, mais rachetant cette infériorité par une incomparable audace.

L'Espagnol reconnut l'espèce de félin auquel, dans l'Amérique du Sud, où il est commun, l'on donne le nom de couguar, de puma, ou lion d'Amérique.

Ces animaux, très répandus dans les deux Amériques, quoique de taille relativement minime, sont redoutables parce qu'ils joignent au courage la férocité.

D'ordinaire ils se tiennent dans les bois, où ils mettent à mal beaucoup de singes ; car ils ont la faculté de grimper facilement sur les arbres les plus élevés.

Quand ils se rapprochent des lieux habités, ils y causent de grands dommages, s'attaquant non seulement aux brebis, aux veaux, mais encore aux bœufs et aux chevaux. En une

seule nuit, il leur est arrivé d'immoler jusqu'à cinquante têtes de bétail : se bornant à boire tout chaud le sang des animaux dont ils ont tranché les veines du cou. Quand ils ne sont pas affamés, ils évitent l'homme, sachant bien qu'avec lui ils auraient affaire à un adversaire supérieur ; mais si le besoin les pousse, ils l'attaquent avec un courage désespéré.



Très souvent ils s'embusquent dans les branches des arbres, d'où ils se jettent sur les animaux qui passent auprès d'eux.

« Tout petit et pesant à peine, dit Carmaux, qui soulevait et examinait le corps de la bête morte ; pourtant nous venons de voir s'il était redoutable.

— Ce qui nous prouve combien valent l'audace et le courage, dit le Corsaire ; mais la rencontre de cet animal nous a fait perdre un temps précieux.

— Nous allons tâcher de le rattraper, capitaine, repartit Carmaux, car nous avons des jambes agiles.

— Allons, mes amis, allons ! »

Abandonnant le cadavre du cougar, ils se remirent en marche, toujours à travers la forêt, où à chaque instant le peu de lumière les empêchait de reconnaître aisément le passage, que souvent même ils devaient se frayer en frappant de la hache sur les racines ou lianes entrelacées.

Ils arrivèrent bientôt sur un terrain si humide qu'il leur semblait marcher sur des éponges ; car lorsqu'ils y posaient les pieds, ils faisaient jaillir de petits filets d'eau. Ils en conclurent que dans cette région devait se trouver un de ces marécages sablonneux que les habitants du pays nomment *savane tremblante*, et dont le sol, absolument mobile, peut engloutir ceux qui s'y aventurent.

Le Catalan, en sa qualité d'éclaireur de la caravane, averti par ces premiers indices, n'avancait donc qu'avec une extrême prudence, sondant à chaque instant le terrain, à l'aide d'une longue branche d'arbre qu'il avait coupée.

Il craignait aussi de rencontrer quelques serpents venimeux comme l'*urutu* ou le *cobra*, qui sont nombreux dans ces parages et dont la morsure est presque toujours mortelle.

À un certain moment, il s'arrêta net.

« Est-ce un autre cougar ? demanda Carmaux.

— Non, mais plus je vais et moins le sol est solide.

« Évidemment, nous sommes sur la limite positive d'une savane tremblante. Je serais d'avis de nous arrêter jusqu'au lever du soleil, qui ne peut, je crois, tarder plus d'une demi-heure, et dont la clarté nous permettrait de reconnaître mieux notre route.

— Nous allons perdre encore du temps ! objecta le Corsaire.

— Croyez-vous que le gouverneur et son escorte, dont nous suivons sans aucun doute les traces, ne trouvent pas, eux aussi, des obstacles ?

— Tu as raison. Arrêtons-nous. »

Tous s'assirent au pied d'un arbre, pour attendre, non sans impatience, que les rayons du grand astre vinssent chasser les ténèbres, que les faibles lueurs de la lune dissipassent trop imparfaitement sous les épaisses ramures.

À peine furent-ils au repos qu'ils purent prévoir que leur halte ne serait pas de longue durée ; car le silence qui avait jusqu'alors régné dans la forêt fut bientôt troublé par toutes sortes de cris ou de chants des animaux qui la peuplaient, et qui saluaient ainsi la prochaine venue du jour.

Déjà les étoiles commençaient à pâlir, et les premiers reflets de l'aube teignaient le ciel, quand, au milieu des bruits divers, ils entendirent très distinctement une lointaine détonation.

Le Corsaire se leva vivement.

« Un coup de fusil ! fit-il.

— Oui, dit l'Espagnol.

— Probablement tiré par un de ceux que nous poursuivons.

— Je le suppose.

— Alors c'est qu'ils ne sont pas très éloignés de nous.

— Détrompez-vous, capitaine, en forêt les bruits se répercutent parfois à de très grandes distances.

— Quoi qu'il en soit, dans quelques instants il fera grand jour ; nous pourrions repartir, si vous n'êtes pas trop fatigués.

— Bah ! dit Carmaux, nous nous reposerons plus tard.

— Allons ! fit l'Espagnol, car maintenant il est facile de se diriger à coup sûr. »

Les lueurs de l'aube, filtrant à travers les feuilles des arbres géants, éveillaient les hôtes des forêts.

Les toucans, dont le bec est aussi gros que leur corps entier, et si fragile que ces pauvres volatiles doivent s'en servir avec de grandes précautions, pour ne pas le briser, commençaient à voltiger sur la cime des plus grands arbres, en jetant des cris qui rappellent le grincement d'une roue mal graissée ; d'autres oiseaux nommés *ouvrates*, cachés dans le plus épais des fourrés, lançaient à plein gosier des notes vibrantes ; les *caciques* babillaient en se balançant sur leurs étranges nids en forme de bourse, fixés aux rameaux les plus flexibles, ou à l'extrémité des feuilles de manglier.

Quelques couples de singes grimpaient, sautaient çà et là ; quelques-uns se suspendaient en enroulant autour des branches leur queue dite *prenante*, tout en faisant entendre des cris stridents, tandis que d'autres, effrayés par le passage de la petite troupe, détalait en toute hâte, et que d'autres encore, très effrontés, la saluaient en jetant sur elle des fruits et des feuilles.

Plus les flibustiers avançaient, et plus les grands arbres devenaient moins nombreux, comme si ces végétaux se fus-

sent mal accommodés de vivre dans ce terrain saturé d'eau et probablement de nature argileuse.



Le toucan.

Plus de splendides palmiers ; mais on voyait un peu partout des groupes *d'inibaubas*, espèce de petits saules, qui semblent périr pendant la saison pluvieuse, pour revivre aux jours secs ; puis des *iriatres paucintes*, arbres étranges dont le tronc, de deux ou trois mètres et très développé dans sa partie inférieure, est supporté par sept ou huit robustes racines, qui, s'élevant à vingt ou vingt-cinq mètres de hauteur, donnent naissance à de grandes feuilles dentelées l'entourant comme une énorme ombrelle.

Bientôt il n'y eut même plus d'arbres ; ils furent remplacés sur le sol par des amas de *calupes*, plantes dont les fruits, coupés en morceaux et mis à fermenter dans l'eau, donnent une boisson rafraîchissante ; puis aussi, se trouvèrent des quantités de bambous hauts de vingt mètres, si gros qu'à peine un homme aurait pu les entourer de ses bras.

Peu à peu le sol devenait de moins en moins consistant. Partout l'eau suintait sous les pieds des flibustiers, formant des creux qui s'élargissaient rapidement. Des bandes d'oiseaux aquatiques, qui voltigeaient çà et là, indiquaient le voisinage d'une grande savane marécageuse.

L'Espagnol commençait à ralentir son pas, par crainte que le terrain ne manquât tout à coup sous ses pieds, quand un cri rauque et prolongé se fit entendre à quelque distance, suivi du bruit que fait un corps tombant dans l'eau.

« Il me semble qu'il y a par là quelque animal, dit Carmaux ; n'as-tu pas entendu ? »

— Si, le cri d'un jaguar.

— Encore ! Fâcheuse rencontre ! »

La troupe s'était arrêtée, appuyant ses pieds, pour ne pas enfoncer, sur des tiges de bambous couchées, et chacun des hommes avait apprêté ses armes.

La bête n'avait pas crié, de nouveau, et ce que l'on entendait était cette espèce de murmure ou ronron qui, chez les animaux de la race féline, indique la satisfaction.

« Il est sans doute en train de pêcher, dit l'Espagnol.

— De pêcher ? répéta Carmaux, tout étonné ; de prendre du poisson ?

— Oui ; cela t'étonne ?

— Je ne suppose pas que les jaguars aient des hameçons à leur disposition.

— Non, mais ils ont leur queue.

— Leur queue ! À quoi peut-elle leur servir ?

— À leurrer les poissons... Ils la laissent pendre dans l'eau, et les longs poils rougeâtres qui s'étalent trompent les pirajés, les gymnotes, qui croient voir des vers et s'en approchent. Alors le jaguar, se retournant vivement, darde sur eux sa patte garnie d'ongles très aigus et les amène à terre...

— Le voilà ! dit l'Africain, qui, étant plus grand que ses compagnons, pouvait voir plus loin.

— Le jaguar ?

— Oui.

— Que fait-il ?

— Il est sur la rive du marais, semblant épier quelque chose.

— Est-il loin ?

— À une centaine de pas.

— Eh bien, allons le voir, dit le Corsaire, d'un ton résolu.

— Soyez prudent, capitaine, dit l'Espagnol.

— S'il ne veut pas nous céder le passage, il faudra bien que nous l'attaquions, repartit le Corsaire noir. Avançons en silence. »

Sortant du milieu des bambous, ils marchèrent avec précaution, leurs armes à la main.

Après une centaine de pas, ils atteignirent les bords d'un grand marais qui semblait s'étendre au loin dans la forêt vierge.

C'était la savane, au centre de laquelle l'écoulement des eaux d'alentour formait un vaste bassin d'eau noirâtre, putride, où croissaient des multitudes de plantes aquatiques, aux feuilles immenses, du milieu desquelles s'élançaient des fleurs magnifiques.

À peine les flibustiers étaient-ils arrivés là, qu'ils entendirent à une courte distance un sourd grognement.

« Le jaguar ! fit le Catalan.

— Où est-il ?

— Aux aguets sur le rivage. »

À cinquante pas d'eux, sur la marge d'un fourré de roseaux, un superbe animal dont les formes étaient celles du tigre, mais de dimensions un peu moindres, était accroupi dans l'attitude du chat qui épie une souris.

Il mesurait environ deux mètres de long, et devait être un des plus grands de son espèce ; sa queue avait au moins quatre-vingts centimètres ; il avait le cou relativement court, mais large comme celui d'un jeune taureau ; ses jambes, musculeuses, robustes, se terminaient par des ongles formidables.

Son pelage était d'une extraordinaire beauté, épais et moelleux, d'un jaune rougeâtre, avec des taches noires bordées de roux, plus petites sur les flancs, plus grandes, plus serrées sur le dos, où elles formaient une large bande obscure.

Les flibustiers n'eurent pas de peine à reconnaître un jaguar, le plus terrible des dévastateurs des deux Amériques, plus redoutable même que le cougar et que le monstrueux ours gris des montagnes Rocheuses. On l'y rencontre presque partout ; de la Patagonie aux États-Unis, il est, pour le continent américain, ce qu'est pour l'Asie le tigre, dont il a d'ailleurs l'agilité, la force et la férocité. Il habite notamment les savanes qui avoisinent les rives des grands fleuves, comme le Rio de la Plata, l'Amazone et l'Orénoque ; car, chose étrange chez un félin, il aime beaucoup l'eau.

La terreur qu'inspire le jaguar et les ravages qu'il cause sont d'autant plus grands que, doué du plus insatiable appétit, il attaque indifféremment tous les êtres qu'il rencontre ; et parmi les animaux il en est peu qui puissent lui échapper ; car, aussi bien qu'il poursuit les singes sur les arbres, où il grimpe très facilement, il se jette sur les bœufs, les chevaux des factoreries, qui, après s'être défendus à coups de corne, à coups de pied, succombent inévitablement, parce que, d'un bond, il saute sur leur dos et leur brise facilement la colonne vertébrale.

Les tortues elles-mêmes, quoique naturellement protégées par leur dure carapace, redoutent les ongles puissants du jaguar, qui savent y fouiller sans peine.

Le jaguar nourrit une aversion profonde envers les chiens ; mais comme il en apprécie beaucoup la chair, on le voit souvent, pour s'emparer de ceux qu'il aperçoit, s'aventurer même en plein jour dans les villages des Indiens.

D'ailleurs il n'épargne pas davantage les hommes, parmi lesquels il fait chaque année des victimes d'autant plus nombreuses que, ne réussît-il même qu'à les blesser, les déchirures de ses ongles terribles causent presque toujours des lésions mortelles.

L'animal qui était aux aguets au bord de la savane ne semblait pas s'être aperçu ou inquiété de l'approche des flibustiers.

Tenant son regard obstinément fixé sur les eaux noirâtres du marais, il semblait observer quelque proie cachée sous les larges feuilles des *Victoria regia*¹⁰ qui s'étalaient à la surface.

Il s'était établi dans une large touffe de roseaux, mais, à moitié soulevé, semblait prêt à s'élancer. Ses grandes moustaches frémissaient comme d'impatience ou de colère, et sa longue queue s'agitait, sans toutefois produire aucun bruit sur les herbes qu'elle frôlait à peine.

¹⁰ La *Victoria regia* est une magnifique plante aquatique dont certaines feuilles ne mesurent pas moins de deux mètres.

« Que peut-il attendre ? dit le Corsaire, qui semblait avoir oublié Wan Guld et son escorte.

— Il guette peut-être une tortue, dit le Catalan.

— Non, reprit l'Africain, je crois qu'il attend un adversaire plus digne de lui. Regardez par là dans les feuilles de victoria, et je crois que vous ne tarderez pas à voir apparaître un museau.

— Compère sac à charbon, je crois que tu as raison, dit Carmaux ; car j'aperçois sous les feuilles quelque chose qui bouge.

— Eh bien ! ce doit être le bout du museau d'un *jacaré*, répliqua le nègre.

— C'est-à-dire d'une espèce de caïman, précisa le Corsaire.

— Oui, capitaine.

— Quoi ! il ose affronter ce formidable reptile ?

— Oui, capitaine ; et si nous ne faisons pas de bruit, nous allons assister à une singulière lutte.

— Espérons qu'elle ne sera pas trop longue.

— Oh ! ce sont deux adversaires peu patients ; et, une fois aux prises, les choses vont vite. Eh ! tenez, voilà le *jacaré* qui se montre. »

En effet, les feuilles flottantes s'étaient vivement écartées, et deux mâchoires énormes, armées d'une rangée de fortes dents triangulaires, venaient d'émerger, se dirigeant vers la rive.

En apercevant le caïman, le jaguar s'était redressé, en opérant un mouvement de recul. Il faut croire toutefois qu'il n'avait pas cédé à un sentiment d'effroi, mais que tout simplement il avait agi ainsi pour attirer son adversaire à terre et le priver par là de son principal moyen de défense ou de fuite ; car, une fois sorti de l'eau, le caïman n'a plus la même puissance et la même agilité de mouvement.

Cette manœuvre eut d'ailleurs un plein succès ; car le jacaré, pensant probablement que le quadrupède était pris de frayeur, donna un vigoureux coup de queue pour prendre l'élan qui fit que bientôt il se trouva tout entier sur la rive, où il s'arrêta en ouvrant largement ses formidables mâchoires. Ce reptile pouvait avoir cinq mètres de long. Après avoir secoué l'eau qui l'inondait, il parut se camper sur ses courtes jambes et poussa un cri qui, semblable au vagissement d'un enfant, devait traduire une intention de défi.

Le jaguar, au lieu de se jeter aussitôt sur le caïman, avait fait, au contraire, un autre saut en arrière, et se tenait ramassé sur lui-même.

Le roi des forêts et le roi des savanes s'observèrent pendant un instant en silence, avec des regards pleins de férocité ; puis le premier, accroupi, souffla comme un chat en colère.

Le caïman, sans témoigner la moindre crainte, et comptant sans doute sur la puissance de ses dents, fit quelques pas de plus sur le rivage, en agitant à droite et à gauche sa pesante queue.

C'était le moment qu'attendait le rusé félin.

Voyant son adversaire tout à fait venu à terre, il se replia sur lui-même ; puis fit un grand bond pour aller tomber

sur le dos du reptile ; mais ses ongles, quoique aigus et durs comme l'acier, n'eurent aucune prise sur des écailles dont la résistance est telle qu'elles restent impénétrables aux balles des fusils.

Furieux de n'avoir pas réussi en son premier assaut, il frappa sur la tête du reptile un rude et fort coup de griffes, qui lui arracha un œil ; puis d'un autre élan il retomba sur le sol à dix pas de distance.

Le caïman avait poussé un long cri de rage et de douleur. Blessé et sentant qu'il ne pouvait plus faire avantageusement face à son ennemi, il cherchait à regagner le marais en agitant vivement sa queue, qui battait le sol fangeux.

Le jaguar, qui l'observait attentivement, s'élança de nouveau sur lui ; et cette fois, n'essayant pas d'entamer les écailles du dos, il se pencha pour atteindre le flanc non écailleux de son ennemi, qu'il fendit profondément d'un puissant coup de griffes.

La blessure pouvait être mortelle, toutefois le reptile avait encore assez de force pour ne pas s'avouer vaincu. D'une secousse irrésistible, il se débarrassa de son assaillant, qu'il envoya rouler dans les roseaux ; puis il alla sur lui pour le couper en deux d'un coup de sa formidable denture.

Malheureusement pour lui, la perte d'un œil l'ayant empêché de prendre bien ses mesures, au lieu de le saisir en plein corps, il ne mordit que la queue.

Un affreux hurlement apprit aux flibustiers que ce gracieux appendice du félin avait dû être coupé en deux.

« Pauvre bête ! s'écria Carmaux, quelle figure fera-t-il, privé de sa queue ?

— Il va sans doute prendre sa revanche, » dit le Catalan.

Et, en effet, le féroce quadrupède se jeta aussitôt sur le reptile avec une rage indicible. Cramponné à son museau, il l'aveuglait de coups de griffes. Le pauvre caïman, le flanc ensanglanté, les yeux arrachés, s'efforçait d'échapper à son adversaire pour regagner le marais, tout en ouvrant et fermant bruyamment ses mâchoires, lançant des coups de queue, sans réussir à se débarrasser du jaguar, qui s'acharnait toujours furieusement sur lui.

Enfin tous deux tombèrent à la fois dans l'eau, vers laquelle le caïman s'était dirigé, et où l'on put voir se continuer le plus tumultueux débat ; puis l'un des deux combattants reparut sur la rive. C'était le jaguar, réduit au plus pitoyable état ; car, outre qu'il avait laissé sa queue sous les dents du reptile, il avait évidemment reçu d'autres graves blessures : une de ses jambes notamment semblait être brisée ou coupée ; se traînant péniblement jusqu'à l'endroit où il s'était élancé sur le caïman, il jeta vers le marais un regard de fureur, et, poussant un dernier miaulement de colère et de douleur, il disparut dans l'épaisseur des grands roseaux qui croissaient sur la savane.

« Je crois qu'il en tient pour son compte, dit Carmaux.

— Si demain le caïman est mort, le jaguar viendra peut-être s'en repaître tout de même, dit l'Espagnol.

— Cette pitance lui aura coûté cher.

— Bah ! ces bêtes ont la vie dure.

— Mais sa queue ne repoussera pas.

— Il ne lui restera pas moins ses dents et ses ongles.

— Maintenant en route, » dit le Corsaire.

Et la petite troupe se remit en marche à travers la savane.

En passant sur la scène du combat, Carmaux vit à terre un des yeux du reptile et le ramassa.

« Oh ! s'écria-t-il, comme il est laid ! Même mort, il a conservé un regard de haine et de férocité. »

Les flibustiers se hâtaient. Les rives du marais qu'ils suivaient étaient encombrées de hautes plantes, qui retardaient un peu leur allure ; mais encore pouvaient-ils cheminer plus facilement que dans les inextricables profondeurs des forêts. De plus, ils constatèrent que cette région n'était pas infestée par les reptiles venimeux, dont ils avaient d'abord redouté la rencontre. Par contre, il y avait, voltigeant en bandes nombreuses, toutes sortes d'oiseaux aquatiques, hôtes habituels des marais.

Il en fut ainsi jusque vers midi, où le Corsaire noir, reconnaissant que ses compagnons devaient éprouver une grande lassitude après une traite à peine interrompue d'une douzaine d'heures, donna le signal d'un repos dont il avait lui-même grand besoin.

XXIII

CARMAUX « BOUCANÉ »

Pour épargner les quelques provisions qu'ils avaient emportées et qui pourraient leur manquer si leur course se prolongeait au delà de ce qu'ils avaient pensé, ils songèrent à chercher aux environs les éléments d'un repas.

Le nègre et Wan Stiller se mirent en quête de fruits, et ne tardèrent pas à en trouver d'aussi réconfortants qu'agréables, notamment ceux de l'arbre nommé dans le pays *jaluticaleira*, qui sont de la grosseur d'une orange, et dont la pulpe est à la fois délicate et fort substantielle.

Carmaux et l'Espagnol avisèrent à tuer quelque pièce de gibier qui pût assurer la réfection du soir après celle du matin.

Comme sur les bords de la savane ils ne voyaient que des oiseaux qu'il leur était difficile d'abattre, parce qu'ils n'avaient pas de plomb de chasse, ils entrèrent dans la forêt, où ils pensaient rencontrer quelque bête à poil.

Mais après avoir atteint une sorte de clairière assez étendue, et après avoir regardé, écouté sans rien entendre ni apercevoir qui leur donnât l'espoir d'une capture :

« Eh ! fit l'Espagnol, j'ai peur que nous ne devions nous en retourner bredouilles ; nous sommes peut-être sur le domaine de quelque jaguar, qui a déjà pris ou fait fuir le gibier.

— Bah ! dit Carmaux, il n'a pas dû détruire tout. Et en tout cas, si nous l'apercevions, ce serait lui que nous tue-
rions.

— Oui, mais il faudrait d'abord pour cela le rencontrer ;
et, le capitaine ayant hâte de repartir, nous ne pouvons nous
attarder à la recherche de cette grosse pièce, que peut-être
même nous ne trouverions pas. D'ailleurs... »

L'Espagnol s'interrompt ; puis, après un instant :

« Ah ! ah ! reprit-il, voilà, je crois, quelque chose de
mieux.

— As-tu vu quelque chevrotin, Catalan de mon cœur ?

— Regardez là-bas : ne voyez-vous pas un gros oiseau
qui vole ? »

Carmaux leva les yeux, et vit, en effet, un oiseau planer
au-dessus d'un bouquet d'arbres.

« Est-ce là le chevrotin en question ?

— Cela est un *gule-gule*. Tenez, en voilà un second, plus
loin encore d'autres.

— Des oiseaux que nous ne pourrions abattre avec nos
balles, tu le sais bien.

— Assurément, mais ces *gule-gule* nous indiqueront
peut-être un gibier plus important.

— Lequel ?

— Des sangliers, des pécaries.

— Quel rapport peut-il y avoir entre ces diverses es-
pèces d'animaux ?

— Les *gule-gule*, qui ont la vue très perçante, découvrent de très loin les sangliers, les pécariis, et s'empressent de les rejoindre, pour se repaître abondamment.

— Ah ! voyons, dit Carmaux, tu ne vas pas vouloir me faire croire que ces oiseaux, gros tout au plus comme des poulets, consomment des sangliers ou des pécariis !

— Point du tout, mais ils sont friands des vers, des insectes que ces animaux mettent à découvert quand ils fouillent la terre avec leur groin, pour y chercher les racines dont ils se nourrissent.

— Ah ! très bien ! je comprends. Catalan, mon ami, tu parles comme un livre. Allons donc là où les *gule-gule* nous appellent ; et espérons qu'ils nous aideront à faire bien déjeuner notre cher capitaine et les camarades.

— Chut ! fit l'Espagnol, il me semble entendre un bruit dans les feuilles.

— En effet.

— Quelque animal vient à nous. Tenons-nous prêts à faire feu. »

Le bruit continuant, et un certain mouvement se produisant dans les grandes herbes, les deux compagnons s'étaient dissimulés, chacun derrière un tronc d'arbre.

Tout à coup Carmaux, qui avait fait quelques pas en avant de son camarade, aperçut distinctement sortir des buissons une bête longue d'environ trois pieds, basse sur jambes et munie d'une queue abondamment poilue. Sans s'inquiéter de savoir si c'était là un gibier de valeur ou non, il épaula son fusil et fit feu.

L'animal tomba, mais le chasseur, qui le crut mort, se hâtant d'aller le ramasser, put le voir se relever et fuir devant lui avec une vivacité indiquant qu'il n'était pas très gravement blessé.

« Ventre de requin ! fit Carmaux, tu en tiens tout de même, mon gaillard ; et certainement tu n'iras pas bien loin. »

Et il se mit à courir de plus belle, sans prendre garde à l'appel de l'Espagnol qui lui criait :

« Arrêtez-vous ! prenez garde ! laissez-le ! ne l'approchez pas ! »

Mais Carmaux, piqué au jeu par les sauts du fuyard, qui d'ailleurs semblait perdre peu à peu de ses forces, avait tiré son sabre et poursuivait toujours la bête en répétant :

« Oh ! il aura beau faire, je l'aurai ! je l'aurai ! »

Enfin l'animal s'abattit ; et Carmaux, arrivé sur lui, le frappa d'un grand coup de l'arme qu'il brandissait.

Mais à peine eut-il accompli cette belle prouesse, qu'il opéra un brusque mouvement de recul en poussant une sorte de cri d'horreur ; et il parut comme saisi d'une véritable suffocation.

« Ah ! bon Dieu ! hurlait-il, en se tenant la tête à deux mains, quelle peste ! quelle puanteur ! Jamais charogne plus infecte. »

Et le voilà toussant à s'arracher la poitrine, éternuant à se faire jaillir la cervelle ; puis, regardant d'un air tout hébété du côté de l'Espagnol, qui, arrêté à une trentaine de pas, lui disait :

« Vous n'avez pas voulu m'entendre. Je vous criais de laisser cette bête, de vous arrêter.

— Ah ! je suis empoisonné ! fit Carmaux, qui semblait prêt à défaillir.

— Non, pas empoisonné, repartit le Catalan, mais parfumé de la belle façon et pour longtemps, à ce point que je ne me sens pas le courage d'aller près de vous... Éloignez-vous, prenez le large !

— Ah ! je vais me trouver mal !

— Non ! non ! bougez, courez, changez de place, prenez de l'air ! »

Et comme l'Espagnol, voyant que Carmaux se dirigeait vers lui, se reculait pour maintenir la distance qui les séparait :

« Est-ce que je te fais peur ? demanda Carmaux.

— Non, mais je ne tiens pas à être parfumé comme vous ; car vous allez répandre votre odeur à vingt pas à la ronde, et la communiquer à tous ceux qui vous approcheront.

— Mais alors comment me débarrasser de cette puanteur ?

— Il n'y a qu'un moyen.

— Lequel ?

— Que vous consentiez à vous laisser enfumer.

— Comme un hareng ?

— Absolument. Ou, si vous aimez mieux, à vous laisser *boucaner*, comme les viandes de vos camarades les chasseurs de la Tortue. Nous y aviserons tout à l'heure.

— Quelle satanée bête ! Comment peut-elle empester ainsi ? D'où lui vient cette puanteur¹¹ ?

— D'une glande qu'elle porte sous la queue, et qui contient le liquide puant, qu'elle lâche quand elle est poursuivie.

— Toujours est-il que me voilà bien arrangé !

— Puisque je vous dis que nous vous parfumerons !

— Nous allons vraiment faire belle figure à notre retour. Nos camarades attendent du gibier, et nous ne leur rapportons que cette affreuse odeur.

¹¹ L'animal tué par Carmaux doit être la moufette de l'Amérique du Sud, qui, dit le naturaliste Brehm, ne le cède en rien aux moufettes de l'Amérique du Nord pour la faculté de se défendre en répandant sa liqueur infectante. Le voyageur Azara dit qu'en liberté elle va cherchant les insectes, les œufs d'oiseaux dont elle se nourrit. Elle ne fuit point quand on l'approche, et a l'air de ne prendre garde à personne. Mais si on la poursuit, elle se resserre, se gonfle, redresse sa queue sur son dos et lance, sans manquer son coup, sur quiconque est à sa portée, un liquide si empesté, qu'il n'y a ni homme ni chien qui ne s'éloigne aussitôt. Une seule goutte tombée sur les vêtements oblige de les jeter ; car sans cela la puanteur empesterait la maison, quand on savonnerait même vingt fois l'étoffe.

« J'ai souvent été incommodé par cette odeur à plus d'une demi-lieue de distance, ajoute Azara ; et l'on peut assurer que si le yaguari lâchait une de ses bouffées au centre de Paris, l'on s'en apercevrait dans plus d'un quartier éloigné. »



— Bah ! fit le Catalan, nous n'en mourrons pas pour cela, puisque nous avons d'autres provisions. Allons retrouver nos compagnons. »

Ils s'acheminèrent donc vers le campement, l'Espagnol marchant le premier, en avance d'une cinquantaine de pas sur Carmaux, qui ne cessait de maugréer contre le ridicule de sa disgrâce.

Quand ils approchèrent du lieu où ils avaient laissé leurs compagnons :

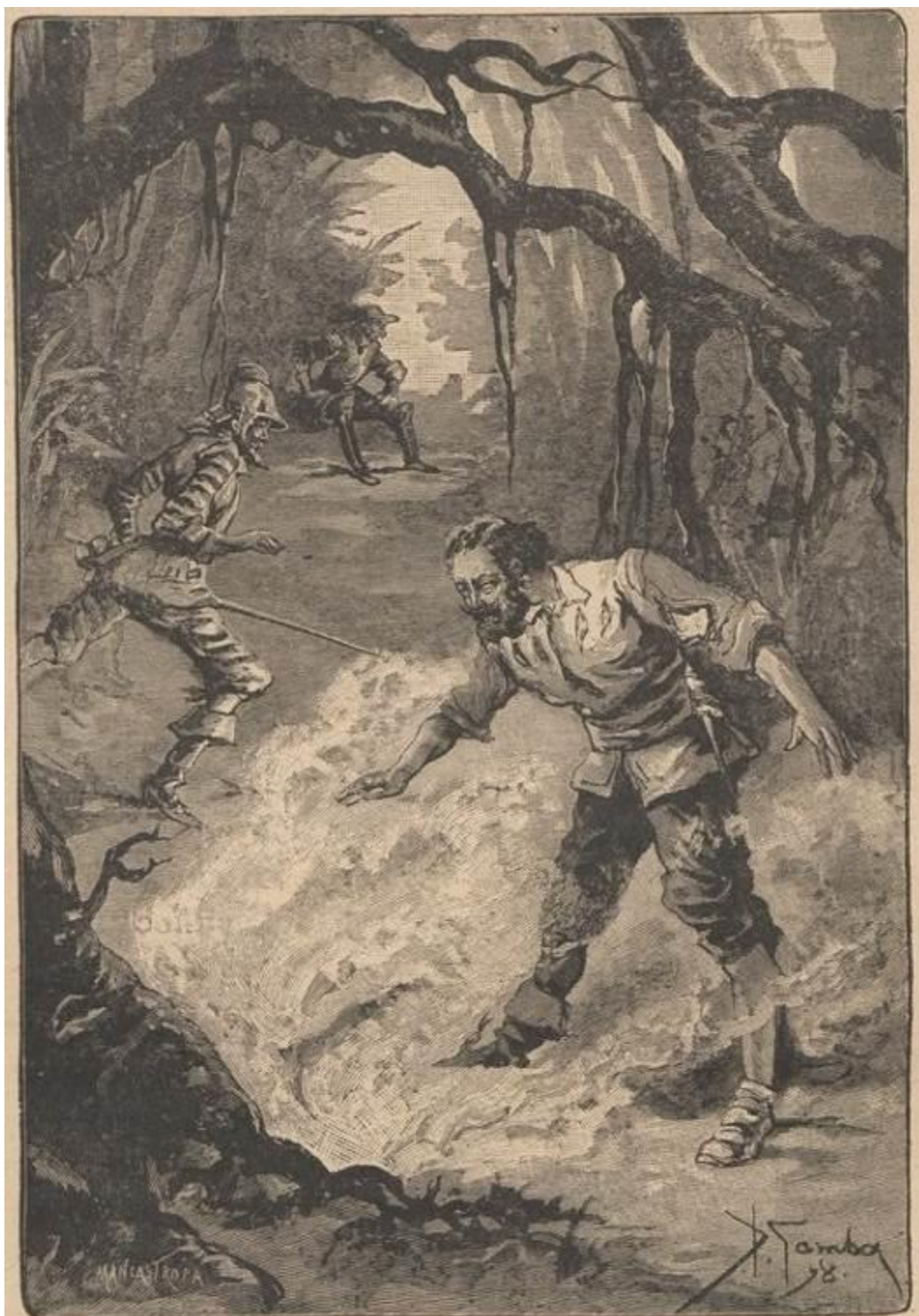
« Arrêtez-vous là, dit l'Espagnol, et attendez mon retour. »

Carmaux, poussant un soupir de résignation, s'assit au pied d'un arbre.

Quand il eut fait part au Corsaire du comique événement, l'Espagnol emmena le nègre dans la forêt, pour qu'il l'aidât à recueillir deux grosses brassées d'une plante sarmenteuse odorante analogue à celle qui porte le poivre. Il en fit à quelque distance de Carmaux un tas, auquel il mit le feu :

« Approchez-vous le plus possible, et laissez-vous bien pénétrer par la fumée que le vent chasse sur vous, » recommanda-t-il à l'infecté, qui, prenant bravement son parti, vint

se placer dans le courant fumeux, non sans faire d'assez pitteuses grimaces, fermant les yeux, se bouchant les narines, mais plus d'une fois éprouvant quand même une pénible suffocation.



Carmaux vint se placer dans le courant fumeux.

Au bout d'un quart d'heure environ, après s'être présenté dans tous les sens à la fumigation, se jugeant suffisamment *boucané*, comme avait dit l'Espagnol, et par conséquent débarrassé de la terrible odeur dont la bête l'avait imprégné, Carmaux put rejoindre ses compagnons, qu'il trouva occupés à se partager la chair d'une grosse tortue que Wan Stiller avait surprise sur les bords de la savane, et qu'ils avaient fait rôtir.

Il va de soi qu'on ne se priva pas de plaisanter quelque peu le *boucané*, qui se promet bien de ne plus s'exposer à pareille mésaventure.

« Vous étiez, n'est-ce pas, dit le Corsaire, dans le fond de la forêt quand vous avez tiré ?

— Oui, capitaine.

— De sorte que le bruit de la détonation n'a pas dû se répercuter jusqu'aux gens que nous poursuivons, et j'en suis aise.

— Je suis certain qu'ils n'ont pu l'entendre, dit le Catalan.

— Pourquoi ?

— Parce que je les crois plus en avance sur nous.

Ils ont dû forcer leur marche, sans quoi nous devrions déjà les avoir rattrapés.

— Je crois comprendre, reprit le Corsaire, le motif qui fait que Wan Guld se hâte ainsi. Il se doute que l'Olonais, en quittant Maracaïbo, se dirigera sur Gibraltar.

— Est-ce que vraiment l'Olonais aurait l'intention d'attaquer cette ville ? demanda l'Espagnol, avec une évidente inquiétude.

— Heu ! fit évasivement le Corsaire, pourquoi pas ? Nous verrons.

— Alors, capitaine, vous voudrez bien trouver bon que je me sépare de vous ; car je ne combattrai jamais contre mes compatriotes, reprit l'Espagnol d'un accent ému. Un soldat ne peut diriger ses armes contre une cité sur les murs de laquelle flotte l'étendard de son pays. Tant qu'il ne s'agit que de Wan Guld, le duc flamand, je suis avec vous ; mais je ne ferai rien de plus. Et si vous vouliez m'y contraindre, je préférerais être pendu, comme vous m'en avez menacé une ou deux fois.

— Sois tranquille, répondit le Corsaire. J'admire et je respecte cet attachement à ta patrie. Quand nous aurons eu raison de Wan Guld, que tu hais comme moi, je te laisserai libre de participer, si tu le veux, à la défense de Gibraltar.

— Merci capitaine. Jusque-là donc je suis tout à votre disposition.

— Très bien ! Et puisque tu crois, avec raison, me semble-t-il, que les fuyards ont une grande avance sur nous, ne nous attardons pas davantage, si nous voulons garder l'espoir de les atteindre. En route ! »

Et, reprenant leurs armes, les cinq hommes continuèrent à suivre aussi rapidement que possible les bords de la savane toute couverte de hautes herbes.

XXIV

LES MAÎTRES DE LA FORÊT

La chaleur était intense, et d'autant plus sensible que la région suivie par la petite troupe manquait d'ombrage. En outre, les eaux qui affleuraient le sol de la savane, frappées directement par les ardents rayons du soleil, renvoyaient des reflets aveuglants, pendant que de ces plaines humides s'élevaient, sous forme de brume légère, des miasmes pouvant engendrer les terribles fièvres paludéennes.

Heureusement, vers les quatre heures, les voyageurs aperçurent l'extrémité de la savane, qui pénétrait en pointe dans le massif boisé.

Quoique très fatigués tous, ils allaient d'un grand pas pour s'engager de nouveau dans la forêt, quand le nègre leur fit remarquer un certain objet rouge au-dessus d'une bande de terre verdâtre.

« C'est un oiseau, dit Carmaux.

— Non, dit le Catalan, il me semble que c'est un béret espagnol. Voyez, une touffe de plumes noires y est attachée.

— Qui peut l'avoir jeté en cet endroit ? demanda le Corsaire.

— Ou je me trompe fort, dit le soldat, ou ce béret nous apprend qu'il s'est passé là quelque chose de triste. Je jure-rais que sous le béret il y a un malheureux qui s'est impru-

demment aventuré sur ce terrain mouvant et qui y a été englouti.

— Allons voir. »

S'étant détournés un peu de leur route pour aller vérifier la chose de plus près, ils ne tardèrent pas à reconnaître que les suppositions du Catalan étaient vraisemblables ; et ils ne purent conserver aucun doute quand, à côté du béret, ils virent pointer les doigts d'une main ouverte.

« Sans doute un des hommes de l'escorte du gouverneur, dit le soldat ; je crois avoir vu cette coiffure à un nommé Jean Barrès.

— Donc Wan Guld a réellement passé par ici, reprit le Corsaire.

— Nous en avons un funèbre témoignage.

— Brrr ! quelle mort horrible que celle-là ! fit Carmaux.

— En effet, dit le capitaine, et je plains sincèrement ce pauvre diable. Mais, puisque nous sommes sûrs d'être bien sur les traces de notre ennemi, laissons le mort pour courir après le vivant. Hâtons-nous ! »

Comme, en achevant ces paroles, il reprenait vivement sa marche, il s'arrêta net en entendant venir des profondeurs de la forêt un sifflement prolongé avec d'étranges modulations.

« Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il au Catalan.

— Je ne sais, répondit celui-ci, en lançant un regard inquiet dans la direction d'où partait le bruit.

— Peut-être un oiseau ?...

— Je n'en ai jamais entendu aucun chanter ou plutôt siffler ainsi.

— Et toi, Moko ? demanda le capitaine à l'Africain.

— Ni moi non plus, capitaine.

— Serait-ce un signal ?

— J'en ai peur, dit l'Espagnol.

— De tes compatriotes, que nous suivons ?

— Je ne crois pas. Je penserais plutôt que nous pouvons avoir affaire aux Indiens.

— Les Indiens libres, que tu m'as dit être vos alliés et que le gouverneur, sachant que nous le poursuivons, aurait envoyés contre nous ?

— Je ne peux rien dire de certain, capitaine.

— Nous verrons bien ! fit résolument le Corsaire ; armés comme nous le sommes, ce ne sont pas les Indiens qui doivent nous inquiéter beaucoup.

— Hé ! fit le soldat, ils sont plus redoutables que vous ne pensez, surtout au milieu de leurs forêts ; et vous pouvez être certain que, s'ils s'occupent de nous, ce sera, de toute façon, avec des intentions hostiles.

— Bah ! quelques bonnes décharges nous en feront raison. Ce gouverneur étant instruit de notre présence, nous n'avons plus à craindre qu'il entende nos coups de feu. Avançons toujours.

— Ah ! ah ! fit gaiement Carmaux, nous allons donc voir si les hommes rouges du Venezuela sont plus beaux ou plus méchants que ceux d'autres pays.

— Méfiez-vous, camarade, répliqua l'Espagnol. Les hommes rouges du Venezuela seraient très aises de vous mettre à la broche ou sur le gril.

— Ventre de requin ! Tu entends, Wan Stiller, mon ami ; tâchons de bien défendre nos côtelettes. »

Quittant définitivement les alentours de la savane, ils entrèrent dans la vaste forêt, où ils n'avançaient toutefois qu'avec de grandes précautions, dans la crainte de quelque surprise.

Deux heures s'écoulèrent cependant sans que survînt aucun nouvel incident ; mais presque à chaque instant ils pouvaient reconnaître des indices de passage récent : branches brisées, herbes foulées, lianes rompues, étaient autant de témoignages leur disant de se tenir sur leurs gardes.

Ils allaient donc, tenant sans cesse la direction du sud, quand tout à coup ils entendirent à une certaine distance des sons qui devaient provenir d'une flûte de bambou, comme celles dont se servent les Indiens.

« Ah ! » fit le Corsaire, en arrêtant d'un geste ses compagnons.

Puis, s'adressant à l'Espagnol :

« Crois-tu que ce soit un signal ?

— C'est probable.

— Donc les Indiens ne sont pas loin de nous ?

— Plus près peut-être que vous ne pensez, capitaine ; car ces bois épais se prêtent beaucoup aux embuscades, et ces gaillards-là y sont très habiles.

— Que penses-tu que nous devons faire ? Faut-il les attendre ou continuer notre marche ?

— Si nous nous arrêtons, ils pourront croire que nous avons peur. Mieux vaut, me semble-t-il, aller de l'avant, et ne pas épargner le premier qui se montrera avec l'air de nous attaquer. »

L'instant d'après, les sons de flûte parurent être plus rapprochés. Ils venaient, selon toute apparence, d'un groupe très serré de palmiers *caris*, dont les troncs sont tout hérissés de longues épines fort aiguës.

« Euh ! fit l'Espagnol, cette musique-là ne me dit rien de bon.

— Wan Stiller, reprit le Corsaire, vois donc si tu ne pourrais pas commander le silence à ce musicien mystérieux et suspect. »

Sans plus de façon, le Hambourgeois épaula son fusil, et, visant un point où les feuilles des palmiers lui avaient paru s'agiter, il lâcha son coup.

La bruyante détonation fut d'abord suivie d'un cri, mais se changea bientôt en un ensemble d'éclats de rire.

« Manqué ! fit Carmaux.

— Faut-il recommencer, capitaine ? demanda Wan Stiller.

— Non. Il suffit de leur avoir fait savoir que nous sommes en état de nous défendre. Suivons notre route. »

La forêt devenait de plus en plus épaisse et sombre. C'était un véritable chaos de troncs énormes, de feuillées intenses, de racines tortueuses. Il régnait là une chaleur humide, qui pénétrait les marcheurs et les exténuait. Ils avançaient difficilement, l'œil au guet, l'oreille tendue, le doigt sur la gâchette du fusil, l'un derrière l'autre, prêts à fondre sur le premier sauvage qui se montrerait avec des apparences d'hostilité.

Ils étaient arrivés dans un passage encore plus obstrué et plus obscur, quand on put voir le Catalan baisser la tête et se jeter derrière un tronc d'arbre. En même temps l'on avait entendu un léger sifflement dans l'air. Une baguette traversant le feuillage alla s'implanter dans une grosse branche.

« Une flèche ! cria le soldat, attention ! »

Carmaux, qui se trouvait près de lui, fit feu, et un cri de douleur succéda à la détonation de l'arme.

Quatre ou cinq flèches passèrent au-dessus des hommes, qui, heureusement, en entendant l'avis de l'Espagnol, s'étaient courbés presque jusqu'à terre.

« Feu sur ce massif ! » cria Carmaux, montrant une réunion de gros arbres.

Wan Stiller, le nègre et le soldat tirèrent en même temps dans la direction indiquée par Carmaux. Mais aucun cri ne suivit cette décharge. Toutefois l'on put entendre le bruit que font plusieurs personnes en courant à travers un fourré. Et ce fut tout.

« Ils en ont probablement assez, dit Wan Stiller. Les voilà partis !

— Je n'en suis pas certain, dit l'Espagnol ; tenez-vous encore derrière les arbres.

— Tu crois qu'ils vont recommencer ? demanda le Corsaire.

— J'entends par là un bruissement de feuilles.

— C'est une véritable embuscade.

— Je vous ai dit qu'ils en sont coutumiers.

— Si Wan Guld croit que les Indiens sont en état de nous arrêter, il se trompe, reprit le Corsaire. Nous passerons malgré eux.

— Soyez tout de même prudent, capitaine ; car d'ordinaire leurs flèches sont empoisonnées. Conservez au moins pendant quelques instants l'abri de ces arbres.

— Capitaine, dit le nègre, voulez-vous que j'aille explorer le massif ?

— Non, ce serait t'exposer à la mort sans profit pour nous.

— Silence ! fit Carmaux. Écoutez. »

À distance dans la forêt s'entendait alors une flûte modulant des notes tristes et monotones.

« Qu'est-ce que cela signifie ? dit le Corsaire. Serait-ce un appel de rassemblement et un signal d'attaque ?

— Capitaine, proposa Carmaux, si, pour en finir avec les Indiens, nous mettons le feu à la forêt ?

— De façon à nous rôtir avec eux ! repartit le Corsaire.

— Eh bien ! marchons en faisant feu successivement à droite et à gauche.

— Je crois que tu as raison. Ton avis est bon, dit le capitaine. Marchons en musique. En avant ! et fiez-vous à moi pour ouvrir la route. »

Le Corsaire, son épée dans une main, un pistolet dans l'autre, prit la tête de la troupe ; après lui venaient Carmaux et Wan Stiller, puis le nègre et l'Espagnol.

Alors, aussitôt après avoir quitté l'abri des arbres, Carmaux et Moko firent feu l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; puis ce fut au tour de Wan Stiller et de l'Espagnol. Et ainsi à plusieurs reprises : ce qui conduisit les cinq hommes à une assez grande distance, sans qu'ils eussent aperçu aucun Indien, ni entendu passer aucune flèche autour d'eux.

Tout à coup, comme ils allaient franchir un petit creux de terrain où coulait un filet d'eau, un arbre énorme s'abattit avec fracas devant eux, qui leur barra le passage.

« Tonnerre de Hambourg ! » s'écria Wan Stiller, qu'une branche de l'arbre avait failli renverser.

Instinctivement, tous s'étaient baissés, ce qui les empêcha d'être atteints par une volée de flèches, que les Indiens avaient lancées sur eux en poussant de grands cris.

« dispersez-vous en rampant ! » cria le Corsaire, qui s'était blotti derrière le tronc de l'arbre tombé, en même temps que le Catalan.

Mais bientôt, entendant de nouveau le son de la flûte qui semblait se rapprocher :

« On dirait qu'ils viennent sur nous, dit-il. Tenons-nous prêts à les bien recevoir.

— Attendez, capitaine, reprit le soldat, qui, depuis un instant, écoutait attentivement les notes tristes de l'instrument. Si je ne me trompe, la flûte que nous entendons ne joue pas la marche de guerre.

— Que veux-tu dire ? »

L'Espagnol, qui s'était levé, regarda de l'autre côté de l'arbre.

« Un parlementaire, capitaine, dit-il. C'est le *piage* de la tribu qui s'avance.

— Le *piage* ? répéta le Corsaire, qui ne comprenait pas la signification de ce mot.

— Ou, si vous aimez mieux, le sorcier, le devin...

— Ah ! très bien ! » fit le Corsaire, en se redressant.

Et il put voir, lui aussi, venir dans sa direction un Indien d'un certain âge, suivi de deux autres, qui jouaient ensemble de la flûte sur un mode mélancolique.

Le premier était un homme de taille moyenne, comme le sont presque tous les Indiens du Venezuela. Il avait de larges épaules, un buste et des membres bien musclés, la peau d'un rouge jaunâtre, rendu plus foncé d'ailleurs par l'enduit grasseux dont elle était recouverte. Son visage rond et de physionomie ouverte, avec une expression assez douce, était sans barbe, – vu la coutume qu'ils ont de s'épiler la face, – mais sa tête était couverte d'une longue chevelure d'un noir à reflets bleuâtres.

Comme sorcier de la tribu, outre une sorte de jupon de coton chamarré, qui lui descendait un peu plus bas que les genoux, il portait une quantité d'ornements particuliers. Au cou plusieurs rangs de coquilles, des bracelets d'os et de dents de jaguar ; au-dessus des poignets, aux jambes, des anneaux d'or ; à chaque oreille, un grand bec de toucan ; sur la tête, un diadème de plumes de perroquets ; enfin une grande arête de poisson lui traversait le nez.

Les deux autres n'avaient qu'un petit jupon tout simple et très court et un ou deux bracelets ; mais, en revanche, ils portaient sur le dos un grand arc et un carquois plein de flèches, et, attachée à leur ceinture, une grande et lourde massue peinte de diverses couleurs.

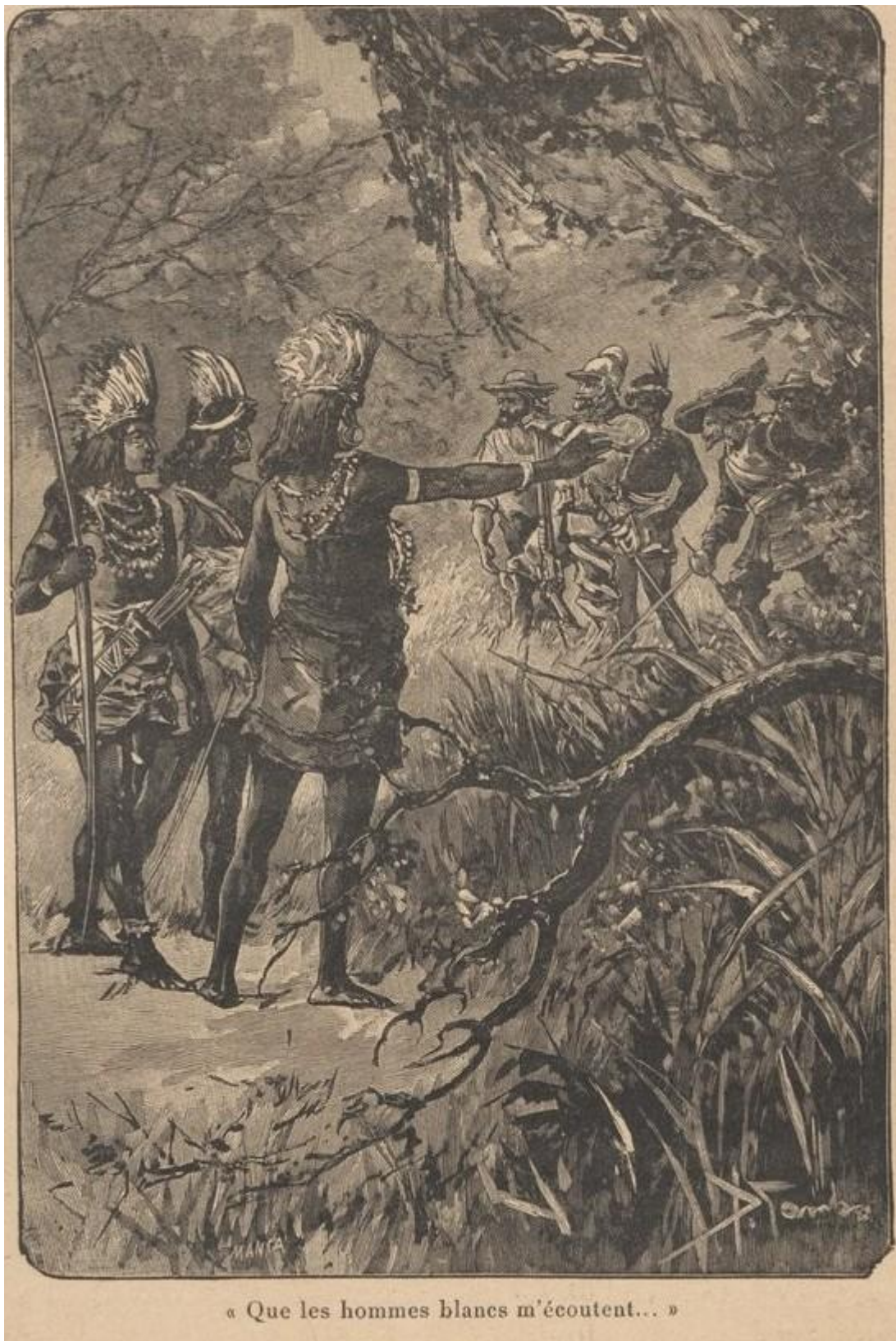
Le sorcier s'avança jusqu'à une cinquantaine de pas du capitaine ; et, faisant signe aux joueurs de flûte de cesser leur musique :

« Que les hommes blancs m'écoutent ! cria-t-il d'une voix retentissante, en dénaturant fort la prononciation espagnole.

— Les hommes blancs t'écoutent ! repartit le Catalan.

— Ceci est le territoire des Arawakis, reprit l'Indien. Qui a donné aux hommes blancs la permission de violer nos forêts ?

— Nous n'avons nullement l'intention de violer le domaine des Arawakis, répliqua l'Espagnol. Nous le traversons simplement pour suivre d'autres hommes blancs, qui sont au sud de la baie de Maracaïbo, sans faire la guerre aux Arawakis, dont nous nous déclarons les amis.



« Que les hommes blancs m'écoutent... »

— L'amitié des hommes blancs n'est pas faite pour les Arawakis. Ils ont eu trop souvent à se repentir de s'y être

fiés. Ces forêts sont à nous. Retournez dans votre pays, ou nous vous mangerons tous.

— Diable ! fit Carmaux, si je comprends bien, ce coquin-là parle déjà de nous mettre sur le gril.

— Nous ne faisons pas partie des hommes blancs qui ont conquis la côte et réduit les Caraïbes à l'esclavage, dit à son tour le Corsaire ; au contraire, nous sommes leurs ennemis ; et si nous traversons ces forêts, c'est pour en poursuivre quelques-uns qui fuient devant nous.

— Est-ce toi qui es le chef ? demanda le sorcier.

— Oui, le chef des hommes blancs qui m'accompagnent.

— Et vous poursuivez d'autres hommes blancs ?

— Oui, pour les tuer. Ont-ils passé par ici ?

— Oui, nous les avons vus ; mais ils n'iront pas loin, parce que nous les mangerons.

— Je t'aiderai à les tuer.

— Tu les détestes donc ? demanda encore l'Indien.

— Ce sont mes ennemis.

— Eh bien, allez vous battre et vous tuer sur la côte si vous voulez, mais pas sur le territoire des Arawakis.

— Je t'ai dit que nous ne sommes pas les ennemis des hommes rouges ; que nous respectons votre tribu, vos cabanes.

— Retournez chez vous ! insista le sorcier.

— Écoute...

— Je n'écoute rien. Allez-vous-en, ou nous vous ferons la guerre et nous vous mangerons.

— Puisque tu ne veux rien entendre, nous passerons dans vos forêts malgré vous.

— Nous vous en empêcherons.

— Nous avons les armes qui lancent le tonnerre.

— Et nous nos flèches.

— Nous avons des sabres qui tranchent et des épées qui percent.

— Et nous nos massues, qui cassent les crânes les plus solides.

— Mais j'y pense, reprit le Corsaire, vous êtes peut-être les amis et alliés des hommes que nous poursuivons.

— Non, puisque nous sommes tout prêts à les manger, eux aussi.

— Enfin tu veux la guerre ?

— Oui, si vous ne retournez pas dans votre pays.

— C'est bien ! Camarades, en avant ! cria le Corsaire en franchissant le tronc de l'arbre l'épée à la main ; montrons à ces entêtés qu'ils ne nous font pas peur. »

En voyant le mouvement d'ensemble qui devenait menaçant, le sorcier détala bien vite, suivi des deux joueurs de flûte, avec lesquels il eut bientôt disparu dans l'épaisseur de la forêt.

Tout d'abord, le Corsaire noir empêcha ses hommes de tirer sur les fuyards ; car il ne voulait pas provoquer la lutte ;

mais il s'avança intrépidement à travers la forêt, tout prêt à soutenir, au cas échéant, l'assaut des bandes d'Arawakis.

Il était redevenu le redoutable flibustier de la Tortue, qui, tant de fois déjà, avait donné des preuves de son courage extraordinaire. Il marchait à la tête de ses compagnons, en tenant son épée dans la main droite et un pistolet dans la gauche.

Bientôt quelques flèches sifflèrent à travers les ramures. Wan Stiller et Carmaux ripostèrent par deux coups de feu dirigés au hasard ; car, malgré les bravades du sorcier, les Indiens avaient cessé de se montrer. Et, en continuant à faire de temps en temps quelques décharges, les flibustiers purent franchir heureusement la partie la plus épaisse de la forêt, sans être inquiétés autrement que par quelques traits, qui passaient autour d'eux, d'ailleurs, sans les atteindre.

Ils arrivèrent ainsi, un peu avant le coucher du soleil, dans une petite clairière où le Corsaire noir résolut de faire halte.

« S'ils veulent nous attaquer, dit-il à ses compagnons, nous serons bien ici pour les attendre ; car l'espace non boisé est assez étendu pour que nous puissions les apercevoir aussitôt qu'ils se montreront.

— Nous ne saurions choisir une position meilleure, dit le Catalan. Les Indiens sont à craindre dans les fourrés, mais ils n'oseraient nous attaquer dans un endroit découvert, où nous allons d'ailleurs disposer notre campement de façon qu'ils ne puissent le forcer.

— Tu veux donc établir une tranchée ? demanda Carmaux ; ce serait un trop long et trop rude travail.

— Il suffira d'une barrière de feu.

— Ils la franchiront ; car ils ne s'effrayent pas, comme les couguars ou les jaguars, de quelques tisons enflammés.

— Oui, mais regarde, répliqua l'Espagnol, en montrant une poignée de petites baies rondes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des piments d'une force extraordinaire, dont j'ai tout à l'heure rempli une de mes poches.

— C'est bon à manger avec la viande, quoique ça emporte un peu la bouche.

— Ça nous servira contre les Indiens.

— Comment ? de quelle façon ?

— Nous les jetterons dans le feu.

— Les Indiens seront-ils donc effrayés du bruit qu'elles feront en éclatant ?

— Non, mais de la fumée qu'elles répandront. S'ils veulent franchir la barrière embrasée, cette fumée leur brûlera les yeux, au point de les rendre absolument aveugles pour une heure ou deux.

— Ventre de requin ! tu es plus malin que le diable !

— Ce sont les Caraïbes qui m'ont enseigné cela, et, passant par hasard près des plantes qui portent ces fruits, je m'en suis muni à tout hasard.

« En ce moment, occupons-nous à ramasser du bois mort, pour faire le feu, derrière lequel nous pourrions être tranquilles. »

XXV

L'ATTAQUE DES ARAWAKIS

Après avoir soupé de quelques morceaux de tortue gardés du matin, et d'un peu de biscuit, les flibustiers battirent les environs, pour s'assurer qu'aucun Indien n'y était caché ; puis, autour d'un endroit où les herbes étaient hautes et touffues, ils allumèrent plusieurs feux de branches mortes, sur lesquels l'Espagnol jeta quelques baies de piment ; et, dans l'éventualité des événements, il fut décidé que la veille du camp serait d'abord faite par les deux marins et le nègre, que remplaceraient ensuite le Corsaire et le soldat.

Ces deux derniers donc, qui devaient dormir les premiers, s'étendirent dans les herbes qui cachaient entièrement leurs corps, tandis que Carmaux et ses compagnons s'assirent à quelque distance des feux, tenant leurs fusils sur les genoux.

La grande forêt était redevenue silencieuse ; et pourtant ce calme ne rassurait qu'à demi les hommes de garde, sachant que les Indiens préfèrent les attaques de nuit à celles de jour, où ils ont à redouter la précision des armes à feu : l'obscurité leur permettant aussi de s'approcher avec une plus grande facilité. Carmaux, notamment, aurait préféré au silence entendre le miaulement des bêtes féroces : ce qui lui aurait prouvé l'absence des ennemis à peau rouge.

Ils veillaient depuis une couple d'heures, les yeux fixés sur les touffes feuillues qui bordaient la clairière, quand l'Africain dit tout bas à Carmaux :

« As-tu entendu, compère blanc ?

— Rien du tout, compère sac de charbon, excepté des grenouilles qui coassent au loin.

— Un rameau a bougé là-bas.

— C'est donc quelqu'un qui rôde aux alentours.

— Je le suppose.

— Eh bien, nos fusils à la main, gardons le silence, et attendons.

— Il vaudrait mieux nous coucher nous aussi dans l'herbe, sans quoi nous risquons d'être atteints par quelque flèche empoisonnée.

— Couchons-nous donc. »

Et ils se couchèrent en disant par signe à Wan Stiller, qui était à quelques pas d'eux, d'en faire autant.

Un ou plusieurs hommes devaient évidemment se trouver à quelque distance d'eux ; car ils pouvaient voir, dans un petit fourré qui était à une cinquantaine de pas, des feuilles remuer, et ils entendaient de faibles craquements de branches. Ils purent ainsi comprendre que les ennemis prenaient leurs dispositions pour être à portée du tir de leurs flèches. Le nègre et le flibustier, entièrement cachés dans les hautes herbes, se tenaient prêts à faire feu, si quelque rôdeur se montrait.

Une idée soudaine passa par le cerveau de Carmaux.

« Compère, demanda-t-il, où crois-tu que sont les Indiens? Que découvres-tu avec tes yeux de chat ?

— Il doit y en avoir quelques-uns dans les premiers arbres ; car je vois et j'entends des branches remuer légèrement.

— Compère, dit-il, crois-tu que les Indiens soient encore bien loin ?

— Ils sont encore dans le fourré ; mais dans une ou deux minutes ils pourraient bien être aux bords de la clairière.

— Bien ! alors j'ai le temps nécessaire. Wan Stiller, jette-moi ta casaque et ton béret. »

Le Hambourgeois, convaincu que son camarade avait de bonnes raisons pour lui demander ces objets, s'empressa de faire ce que Carmaux lui avait dit. Celui-ci s'était aussi dépouillé de son vêtement et de sa coiffure, et il alla en rampant planter à l'écart des feux deux branches auxquelles il en attacha une autre en croix, puis sur ces croix il posa les casaques et les bérets, et revint s'étendre de nouveau auprès du nègre.

« Eh ! eh ! fit celui-ci avec un petit ricanement, mon compère blanc est malin.

— Pendant que les Indiens viseront ces mannequins, ils ne nous atteindront pas.

— Chut ! les voilà qui viennent, dit l'Africain.

— Je suis prêt.

— Il serait, je crois, bon d'aller mettre quelques autres piments dans le feu. »

Carmaux allait se lever, mais subitement il baissa la tête.

Deux ou trois flèches sifflèrent, dont une donna en plein sur un des mannequins.

« Voilà du poison perdu, mes chers amis, murmura Carmaux. Montrez-vous, et vous aurez du plomb en échange. »

Les Indiens, n'ayant rien vu bouger, envoyèrent encore six ou sept flèches, dont la plupart touchèrent le but trompeur ; puis l'un d'eux, plus audacieux que les autres, s'avança en brandissant sa terrible massue.

Carmaux, se soulevant à demi, le visait déjà et allait presser la gâchette de son fusil, quand soudain dans la grande forêt, à la distance de quelques milles, se firent entendre quatre détonations, suivies de formidables hurlements.

L'Indien battit aussitôt en retraite et disparut dans les arbres, avant que Carmaux eût le temps de l'ajuster de nouveau.

Le Corsaire et l'Espagnol, réveillés par les coups de fusil et les cris qui retentissaient encore, s'étaient levés précipitamment, croyant à une attaque des AIndiens.

« Où sont-ils ? demanda le Corsaire.

— Qui donc, capitaine ? dit Carmaux.

— Les Indiens.

— Partis avant d'avoir fait connaissance avec nos balles.

— Mais ces cris, ces coups de feu ?... Tenez, entendez-vous ? trois autres coups.

— On se bat dans la forêt, dit l'Espagnol. Les Indiens ont probablement attaqué là-bas l'escorte du gouverneur.

— J'en voudrais aux Indiens de l'avoir tué, dit le Corsaire.

— Et moi aussi, reprit l'Espagnol ; car je ne pourrais pas rendre des coups de bâton à un mort.

— Chut ! »

Plusieurs autres détonations, plus lointaines, venaient de se faire entendre, que suivit un concert de vociférations furibondes, évidemment poussées par toute une tribu de sauvages. Puis encore un coup de fusil, et plus rien.

« Le combat est sans doute fini, dit l'Espagnol, après un long silence, pendant lequel tous avaient écouté très attentivement. En ce qui concerne le gouverneur, peu m'importe après tout. Mais pour les autres, qui sont mes compatriotes...

— Tu voudrais savoir ce qui a pu leur arriver, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine.

— Et moi, il ne me déplairait pas d'apprendre si mon mortel ennemi est mort ou vivant, reprit le capitaine d'une voix sombre. Es-tu capable de nous guider ?

— La nuit est bien obscure.

— On pourrait allumer des branches de gommiers, dit Carmaux.

— Pour attirer l'attention des Indiens, qui alors nous perceraient à coups sûrs de leurs flèches !

— Alors la boussole peut nous diriger, dit Wan Stiller.

— La boussole indique la direction, mais n'éclaire pas la route, observa le Corsaire ; et dans une forêt où il y a tant d'obstacles...

— Attendez donc !... fit l'Espagnol. Viens, Moko. »

Et, suivi du nègre, il se dirigea vers un massif de feuillage sur lequel brillaient de nombreux points lumineux qui, jetant une lueur verdâtre, voltigeaient çà et là dans les ténèbres.

Quelques instants après, tous deux revenaient. L'Espagnol tenait son béret d'une main et le recouvrait de l'autre. Quand il le découvrit, on en vit sortir une forte lumière que projetaient un certain nombre de gros insectes allongés.

« Ah ! des *cucujos*¹², dit Carmaux.

¹² Les *cucujos*, espèces de scarabées *pyrophores* (porte-feu) de la famille des Élutérides, produisent une lumière moins vive, mais aussi pure que celle de l'électricité, assez forte, quand on promène l'insecte au bout du doigt, pour permettre de lire dans l'obscurité la plus profonde. Il suffit d'en placer quelques-uns dans une petite cage pour éclairer convenablement une chambre. Les dames mexicaines, cubaines, péruviennes, les emprisonnant dans de petits réseaux de tulle, s'en font des bijoux lumineux, qu'elles placent soit autour de leur cou soit en pendants d'oreilles ou dans les fleurs artificielles de leur coiffure. Lorsque, jadis, un Indien devait voyager la nuit dans les forêts mexicaines, il prenait deux ou trois *cucujos*, qu'il attachait

— Oui, des *cucujos*, qui nous feront voir clair dans la forêt, répondit le Catalan. En les liant deux par deux, et en attachant ces couples au-dessus de nos pieds, nous serons très bien éclairés. Qui a du fil sur soi ?

— Les marins en ont toujours, répondit Wan Stiller.

— Eh bien, accouplons les bestioles. »

L'opération, quoique assez délicate, ne demanda que quelques minutes. Et les cinq compagnons, nantis de falots vivants, purent s'aventurer dans la forêt et y cheminer avec une certaine sûreté.

« Ingénieuse idée, dit le Corsaire.

— Mise d'ailleurs en pratique par les Indiens, repartit le Catalan. Avec ces lucioles nous pourrions facilement éviter les obstacles dont la forêt abonde.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui, tous.

— Eh bien, en avant ! et gardez le silence. »

Ils se mirent en marche l'un derrière l'autre, allant d'un pas rapide et les yeux fixés sur le sol, pour savoir où ils mettaient les pieds. Les cucujos faisaient un excellent service, en

à ses chaussures pour éclairer son chemin. Le matin, reconnaissant du service que ces insectes lui avaient rendu, il les reposait soigneusement dans l'herbe. Un proverbe souvent employé chez les Mexicains d'aujourd'hui, comme leçon à l'adresse des ingrats, rappelle cet ancien usage : « Emporte la nuit la mouche de feu ; mais ne manque pas de la remettre où tu l'as prise. »

permettant notamment de distinguer les lianes entrelacées et les racines qui serpentaient çà et là, et qui entravaient la marche.

Les coups de fusil avaient complètement cessé ; mais de temps à autre se faisaient entendre de grandes clameurs, venant sans doute de très nombreux Indiens; puis aussi des sons de flûte et des bruits sourds, qui devaient être produits par des espèces de tambourins.

Toute lutte était évidemment achevée ; et la tribu réunie célébrait probablement sa victoire. Qui sait même si elle ne se préparait pas à la fêter par quelque monstrueux banquet : les Indiens, à cette époque, et notamment les Caraïbes et les Arawakis, ayant réellement l'habitude de dévorer les prisonniers qu'ils avaient pu faire dans un combat ?

Le Catalan était surtout impatient de savoir quel sort avaient pu avoir ses compatriotes. Il se préoccupait peu du gouverneur, quoique, en réalité, il lui eût déplu de le trouver mort ; mais il s'inquiétait pour ses anciens compagnons, que, au cas échéant, il eût voulu défendre, ou tâcher de délivrer, s'ils étaient tombés vivants dans les mains des anthropophages.

Déjà les cris et les sons d'instruments semblaient beaucoup moins éloignés, quand Carmaux, qui marchait à côté du Catalan, et qui levait le pied pour franchir une liane, le posa sur une masse qui céda.

« Tonnerre ! fit-il, qu'est-ce que c'est que ça ? Oh ! un mort !



Un Indien de haute stature gisait là.

— Un mort ! répétèrent l'Espagnol et le Corsaire, qui se penchèrent vers le sol.

— Regardez ! »

Un Indien de haute stature, la tête ornée de plumes colorées, gisait là. Il avait le cou percé d'un coup d'épée, et, autant qu'on pouvait voir, la poitrine trouée d'une balle : blessures récentes, car elles saignaient encore.

« C'est sans doute ici qu'a eu lieu la rencontre.

— Oui, dit Wan Stiller : voilà des flèches plantées dans les troncs d'arbre.

— Voyons, dit l'Espagnol, s'il n'y aurait pas par là quelqu'un de mes camarades mort ou blessé.

— Tu dois bien penser, dit Carmaux, que, mort ou vivant, les sauvages ne l'auraient pas laissé. C'est pour eux une question de cuisine.

— N'importe, cherchons tout de même, répliqua le Catalan.

— Cherchons, » dirent Wan Stiller et le nègre.

Mais en explorant très attentivement les alentours, ils ne trouvèrent que le cadavre d'un autre Indien frappé de deux balles, puis des arcs et des massues abandonnés : ce qui leur prouva qu'ils étaient bien sur le théâtre de la lutte, qui avait dû être fort vive. »

Et ils reprirent leur marche.

Les cris des Indiens continuaient à se faire entendre, et les sons de leurs instruments semblaient avoir un rythme joyeux, comme s'ils célébraient une victoire.

Les flibustiers venaient de traverser une partie très épaisse de la forêt, quand ils aperçurent à peu de distance une vive lueur se projetant sur le ciel.

« Les Indiens sont là, fit le Corsaire, en s'arrêtant.

— Oui, dit le Catalan, qui avait pris les devants, j'en vois une vingtaine autour d'un grand feu.

— Qu'ils ont peut-être allumé pour rôtir un ou plusieurs prisonniers, dit Wan Stiller.

— Oh ! les monstres ! gronda le Corsaire, secoué par un frémissement d'horreur. Avançons, mes amis, avançons. Allons voir si Wan Guld a échappé à la mort, ou si par hasard il aurait déjà reçu le prix de ses crimes. »

XXVI

ENTRE LES FLÈCHES ET LES GRIFFES

Quand le Corsaire et ses compagnons eurent atteint les arbres qui entouraient le campement des Indiens, une scène atroce s'offrit à leurs yeux.

Quinze ou vingt Arawakis, assis autour d'un immense brasier, semblaient attendre avec impatience le moment où ils pourraient se rassasier du mets en préparation sur ce feu. S'il se fût agi de quelque sanglier ou pécari, ou même de quelque carnassier des forêts, les flibustiers eussent trouvé la chose toute naturelle ; mais ce qui rôtiissait là consistait en deux cadavres humains liés à des perches que des sauvages tournaient au-dessus de la flamme, et qui répandaient au loin d'horribles senteurs.

« Mille tonnerres d'enfer ! s'écria Carmaux avec un frisson d'horreur, est-il possible qu'il existe des hommes se nourrissant de leurs semblables ?... Pouah ! quelle atrocité !

— Peux-tu reconnaître ces malheureux ? demanda le Corsaire à l'Espagnol, qui répondit tristement :

— Bien que leurs barbes soient brûlées, je les reconnais, dit tristement l'Espagnol : ce sont deux des soldats qui accompagnaient le gouverneur... Ah ! mes pauvres camarades ! Ne pouvant leur rendre la vie, je voudrais au moins...

— Leur donner la sépulture, acheva le Corsaire, et je le comprends. Pourquoi ne tenterions-nous pas l'aventure ? Ils ne sont là qu'une vingtaine d'Indiens.

— Oui ! mais ils doivent en attendre beaucoup d'autres, car ils n'auraient pas songé à dévorer à eux seuls ces deux corps.

— Eh bien, en attendant la venue des autres, nous pouvons agir. Eh ! Carmaux, et toi, Wan Stiller, vous qui êtes d'habiles tireurs, visez bien.

— Moi, dit Carmaux, je me charge de ce grand diable qui jette sur les corps des herbes, aromatiques sans doute.

— Moi, j'abattraï certainement celui qui manœuvre les broches.

— Feu ! » commanda le capitaine.

Deux coups partirent en même temps ; et l'on put voir le grand Indien tomber à la renverse dans le brasier, et l'autre porter les mains à sa poitrine et s'affaïsser sur lui-même, puis rester immobile.

« Leurs compagnons, qui s'étaient levés précipitamment, brandissant leurs massues, semblaient stupéfaits de cette attaque imprévue. Le Catalan et le nègre, ayant tiré à leur tour sur le groupe, firent deux nouvelles victimes : ce qui décida les autres à prendre en toute hâte la fuite vers l'intérieur de la forêt.

Les flibustiers allaient se précipiter sur la place désertée, quand ils entendirent au loin s'élever de retentissantes clameurs.

« Voilà toute la tribu qui arrive, dit Carmaux.



Le grand Indien tomba dans le brasier.

— Vivement, dit le Corsaire, portez les cadavres dans les broussailles, où nous les retrouverons pour les enterrer, quand la bande se sera éloignée. »

Ce qu'avait commandé le capitaine fut bientôt exécuté par les quatre hommes. Le Corsaire s'était porté en avant pour guetter la venue des Indiens.

Stiller et Carmaux, qui avaient trouvé près du foyer des espèces de pals en bois très dur, s'en étaient emparés ; et, rejoignant l'Espagnol et le nègre qui avaient emporté les corps à quelque distance, ils se mirent à creuser rapidement le sol humide de la forêt, où ils eurent bientôt ouvert une fosse peu profonde, mais bien suffisante pour recevoir les restes des deux malheureux soldats. Tous quatre se hâtèrent ensuite de les recouvrir.

« Fuyons ! cria le Corsaire, ou dans deux minutes ils seront sur nous. Ils sont, je crois, très nombreux.

— C'est fait, capitaine, répliqua Carmaux, qui foulait la terre d'un air satisfait.

— De quelque côté que nous allions, dit le Catalan, ils nous apercevront et se mettront à notre poursuite.

— Alors que faire contre une pareille multitude ? dit le Corsaire.

— Cachons-nous là-haut, répondit l'Espagnol en montrant un arbre énorme qui à lui seul semblait tenir tout un quartier de la forêt. Dans ces branches, qui sont très feuillues, nous pourrions rester inaperçus.

— Tu as raison, dit le Corsaire.

— Eh bien, débarrassons-nous de nos *cucuajos*, et grimpons, grimpons vite. »

Ils s'élancèrent tous, s'entr'aidant pour atteindre aux premières ramures.

Cet arbre était un *summaneira* (*Eriodendron summauna*), l'un des plus grands et des plus forts de tous ceux qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique du Sud, qui a cela de particulier que, tout en s'élevant jusqu'à cinquante ou soixante mètres, il allonge beaucoup dans le sens horizontal ses grosses branches noueuses portant un feuillage des plus touffus.

Carmaux s'établissait à l'enfourchure d'une de ces branches, quand il la sentit remuer comme si quelqu'un se fût réfugié à l'extrémité.

« Est-ce toi, Wan Stiller ? demanda-t-il : ne bouge pas ainsi, tu pourrais me faire perdre l'équilibre.

— Que veux-tu dire ? lui repartit le Corsaire ; Wan Stiller est à côté de moi.

— Alors qui est-ce donc qui remue ?... Serait-ce quelque Indien qui serait grimpé là avant nous ? »

Comme il parlait ainsi, en cherchant à reconnaître l'autre occupant de la branche, il aperçut tout à coup deux points phosphorescents d'un jaune verdâtre.

« Par les Sables-d'Olonne ! comme dit Pierre Nau, s'écria-t-il, à qui appartiennent les vilains yeux qui me regardent ? Eh ! Catalan, pourrais-tu me le dire ?

— Des yeux ? répéta le Catalan. Il y a donc quelque bête sur cet arbre ?

— Il paraît, dit le Corsaire, que nous y sommes en mauvaise compagnie.

— Tiens, oui, en effet, je crois voir deux yeux brillants qui se fixent sur moi, dit le Catalan, qui s'était haussé sur sa

branche ; mais je ne saurais dire si ce sont ceux d'un jaguar ou d'un cougar.

— La peste soit de l'un comme de l'autre ! fit Carmaux, qui eut un frisson. Il ne manquerait plus qu'il bondît sur moi, et me fit tomber sur quelque Arawaki.

— Silence ! dit le Corsaire, ils approchent.

— Et cet animal qui me regarde toujours, reprit Carmaux.

— Tais-toi, ou tu nous trahiras.

— Soyez tranquille, capitaine, je me laisserai, s'il le faut, manger sans rien dire, repartit Carmaux.

— Chut ! les voici, » dit l'Espagnol.

Les Indiens arrivaient en hurlant comme des possédés.

Ils étaient au moins cent, armés de massues et d'arcs ; plusieurs portaient aussi des espèces de longs javelots.

Ils envahirent comme une bande de bêtes féroces l'espace découvert, où achevaient de brûler les tisons que Wan Stiller avait dispersés. Quand, au lieu de trouver des victimes dont ils s'attendaient sans doute à se repaître joyeusement, ils aperçurent les cadavres de leurs amis, ils poussèrent tous ensemble des cris de rage.

Ne voyant personne, et, par conséquent, ne sachant à qui s'en prendre de leur mécompte, ils allaient, venaient aux alentours, vociférant, frappant les arbres de leurs massues, lançant des flèches au hasard dans tous les sens où ils pouvaient croire que s'étaient sauvé les meurtriers de leurs compagnons.

Peu à peu cependant leur agitation se calma, et ils commencèrent à se disperser les uns à la suite des autres ; mais un certain nombre d'entre eux rôdaient encore sur le lieu où l'horrible festin avait dû les réunir.

Les flibustiers, cachés dans les épaisses ramures des gros arbres, gardaient une complète immobilité, en observant un silence absolu : ce qui ne faisait qu'accroître les inquiétudes de Carmaux, toujours fasciné par les deux points phosphorescents obstinément dirigés sur lui du fond de l'ombre.

À vrai dire, le jaguar ou le cougar, comme s'il eût craint, lui aussi, de dénoncer sa présence aux Indiens, s'était longtemps tenu tranquille ; mais soudain, fatigué peut-être d'une gênante situation, il fit au bout de la branche un mouvement assez brusque, qui fit croire au pauvre Carmaux que sa dernière heure était venue.

« Capitaine, murmura-t-il, la bête va se jeter sur moi.

— Ne bouge pas, repartit le Corsaire, et tais-toi ; car il y a encore là-dessous deux Indiens qui, s'ils nous entendaient, pourraient rappeler les autres.

— Euh ! fit Carmaux, que ne puis-je leur jeter cet agaçant animal sur la tête ! »

Puis, après un instant, ne voyant plus les points brillants et croyant saisir dans l'obscurité une vague agitation du redoutable inconnu :

« Tiens, on dirait qu'il veut s'en aller. »

En même temps il vit les deux Indiens s'éloigner dans la direction du bois.

Le Corsaire, qui les observait aussi, garda encore, par précaution, le silence pendant quelques instants ; puis, quand il se crut bien assuré de leur disparition :

« Secoue un peu ta branche, dit-il à Carmaux.

— Pour quoi faire, capitaine ?

— Pour te débarrasser de ton fâcheux voisin. Wan Stiller, apprête-toi à faire usage de ton sabre.

— Je suis là aussi, capitaine, dit l'Africain, qui s'était dressé tenant son fusil par le canon ; d'un coup de crosse, j'aurai bientôt réglé le compte à cette bête. »

Carmaux, complètement rassuré en sentant autour de lui tant de défenseurs, se mit à sauter en pesant le plus possible sur sa branche.

L'animal, comprenant sans doute que c'était à lui qu'on en voulait, fit entendre un sourd miaulement et souffla comme un chat en colère.

« Continue, Carmaux, dit l'Espagnol ; car, s'il ne se défend pas, c'est qu'il a plus peur de toi que toi de lui. Secoue fort ; d'ailleurs, attends, je vais t'aider. »

Et, saisissant la branche où était Carmaux et qui se trouvait au-dessus de sa tête, le Catalan lui imprima de fortes secousses.

La bête miaulait et soufflait de plus belle, et l'on entendait ses griffes entrer dans l'écorce de la branche pour s'y cramponner.

Enfin elle prit son élan et sauta par-dessus la tête de l'Espagnol, probablement avec l'intention de gagner le tronc

de l'arbre pour descendre à terre. Mais l'Africain, le voyant passer, l'abattit d'un vigoureux coup de crosse.

Un cri aigu retentit, la bête tomba comme une masse sur le sol, où on ne l'entendit plus remuer.

« Mort ? fit Carmaux.

— Oui, dit Moko ; mais l'animal m'a semblé bien petit pour être un Jaguar, ou même un cougar. Je gagerais que c'est tout bonnement un pauvre *maracaya*.

— Un *maracaya* ?

— Oui, un animal qui ressemble assez au jaguar, mais qui n'est guère plus gros qu'un chat ordinaire, grand chasseur de petits singes et d'oiseaux, mais qui n'oserait pas s'attaquer à un homme. Il n'y avait vraiment pas là de quoi tant t'effrayer.

— Ah ! le brigand ! si j'avais su, fit Carmaux, je l'aurais tout simplement pris par la queue et lancé à tous les diables ; mais je me vengerai de la peur qu'il m'a faite.

— Comment ?

— En le mangeant.

— Ce qui prouve que les Arawakis ne sont pas seuls à dévorer leurs ennemis.

— Eh ! la chair du chat n'est pas à dédaigner ; d'ailleurs nos provisions ne sont pas si grosses.

— Eh ! dit le Catalan, il ne serait pas mal à propos de pouvoir les renouveler un peu ; car les forêts, presque entièrement marécageuses, qui nous restent à traverser, manquent, à ce que je crois savoir, de gibier convenable.

— Nous pourrions nous remettre en marche dès maintenant, dit le Corsaire ; qu'en penses-tu ?

— Ce serait peut-être imprudent, car les Indiens ne peuvent être encore bien loin. Je crois qu'il vaudrait mieux rester sur cet arbre jusqu'au jour.

— Mais Wan Guld prendra encore plus d'avance.

— La forêt marécageuse l'attardera aussi.

— Je crains qu'il n'atteigne Gibraltar, et ne m'échappe encore une fois.

— Je serai à Gibraltar, capitaine, et je le surveillerai ; car je n'ai pas encore oublié ses coups de bâton.

— Toi à Gibraltar ? demanda le Corsaire. Que veux-tu dire ?

— Je dis que je dois y entrer avant vous.

— Pourquoi avant nous ?

— Capitaine, je suis Espagnol, repartit gravement le soldat ; et j'espère que vous me permettrez de combattre à côté de mes camarades, s'ils sont attaqués.

— Ce serait, songes-y, aller à une mort presque certaine ; car si la flibuste donne l'assaut à la ville, et je sais qu'elle le donnera, les défenseurs de Gibraltar risquent fort d'être tous massacrés.

— Eh bien ! nous mourrons les armes à la main autour du glorieux drapeau de notre lointaine patrie, répliqua le soldat d'un ton ému.

— Tu es un brave, dit le Corsaire en lui tendant la main. Oui, tu iras où tu veux aller, où l'honneur et ton devoir t'appellent. Si Wan Guld est Flamand, Gibraltar est ville espagnole. »

XXVII

LE SUCEUR DE SANG

La nuit fut tranquille, troublée seulement pendant quelques instants par le bruyant passage d'une petite bande d'Arawakis, composant peut-être l'arrière-garde de la tribu, marchant vers le nord ; ils disparurent sans avoir soupçonné la présence des flibustiers, qui, installés sur les grosses branches du *summaneira*, purent prendre quelques heures de sommeil.

Dès les premières lueurs du jour, le Corsaire, après avoir bien écouté, et rassuré par le silence qui régnait aux alentours, descendit de l'arbre en ordonnant à ses compagnons de l'imiter ; et tous se remirent en marche.

Carmaux, en se retrouvant sur le sol, n'oublia pas de rechercher le corps de la bête qui lui avait causé tant de vaines terreurs, et qu'il attacha sur son dos.

« Hâtons-nous, dit le capitaine, car nous avons perdu beaucoup de temps avec ces sauvages. »

La forêt était très épaisse, formée en majeure partie par des palmiers miriti aux énormes troncs que hérissent de fortes épines, et des *cécropias*, ou plantes candélabres, reliés comme toujours par de nombreuses lianes qu'il fallait trancher à tout instant.

On n'y voyait que très peu d'oiseaux et point de singes. Tout au plus quelques perroquets, et, de-ci de-là, un toucan solitaire.

Après avoir marché pendant environ trois heures sans rencontrer aucune trace humaine, les flibustiers purent constater que l'aspect de la forêt se modifiait. Les arbres devenaient peu à peu moins grands, moins forts ; et l'on rencontrait des plantes aquatiques de plus en plus nombreuses. Le terrain, jusqu'alors sec et solide, cédait par places sous les pieds, et l'air semblait saturé d'une humidité due aux miasmes de la fièvre dite des bois, qui est souvent fatale même aux Indiens acclimatés dès leur naissance dans ces régions.

Un silence profond et triste régnait, comme si les putrides émanations du sol avaient fait fuir les moindres animaux.

« On croirait vraiment traverser un cimetière, dit Carmaux.

— Brrr ! fit Wan Stiller avec un frisson, cette humidité me pénètre jusqu'aux os.

— Pourvu que ce ne soit pas un premier symptôme de fièvre !

— Dieu le veuille, dit le Catalan, car elle fait rarement grâce à ceux qu'elle atteint.

— Bah ! j'ai la peau dure, reprit le Hambourgeois. J'ai eu les fièvres du Yucatan, qui ne sont pas plus douces, et je m'en suis guéri. La fièvre m'inquiète moins que le manque de provisions.

— Oublies-tu, dit Carmaux, que j'ai mon chat ? Il est cependant assez visible.

— Mais il ne nous fournira pas beaucoup de repas.

— Nous tuerons des oiseaux.

— Il n'y en a point.

— Des quadrupèdes.

— Oui, cherches-en.

— Il n'y a guère que des serpents, dit l'Africain.

— Eh bien, nous les tiendrons pour anguilles, et nous les mangerons.

— Pouah !

— Oh ! voyez ce nègre dégoûté. Nous verrons si tu feras cette grimace quand tu auras bien faim. »

Tout en devisant ainsi, la petite troupe poursuivait obstinément et courageusement sa route, malgré l'accablante chaleur et les nuées de voraces moustiques, qui sans cesse tourbillonnaient autour des marcheurs.

Vers midi, ils firent une courte halte pour rôtir l'ennemi de Carmaux et s'en partager un quartier.

Le soir venait sans qu'ils eussent encore trouvé aucun indice du passage de Wan Guld, lorsque enfin ils en eurent un funèbre témoignage.

Depuis quelques instants, voyant le soleil se rapprocher de l'horizon, ils s'avisèrent à faire choix d'un lieu de campement pour la nuit, quand ils virent l'Africain, qui s'était un peu écarté avec l'espoir de trouver quelques plantes fructi-

fères, revenir vers eux en courant, avec le visage tout bouleversé.

« Qu'est-ce donc, compère noir ? demanda Carmaux ; as-tu aperçu quelque jaguar ?

— Non !... non !... Là, là,... balbutia l'Africain, un mort, un homme blanc !...

— Un blanc ! répéta le Corsaire ; un Espagnol, sans doute ?

— Oui, capitaine. Je l'ai touché, il est froid.

— Si c'était cette canaille de Wan Guld, dit Carmaux.

— Allons voir. Guide-nous, Moko. »

Le nègre les conduisit vers un gros buisson, auprès duquel ils virent un homme portant le costume des soldats espagnols étendu sur le dos, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes à demi nues, envahies par des myriades de grosses fourmis rousses. Il avait le visage d'un jaune de cire, la joue droite couverte d'une traînée de sang, sortie, autant qu'on pouvait le comprendre, d'une petite plaie faite à la tempe. Des insectes carnassiers avaient déjà rongé un de ses yeux.

Le Catalan, qui paraissait en proie à une vive émotion, s'étant penché sur le cadavre, avait aussitôt reconnu l'un de ses camarades.

« Pauvre Herrera ! fit-il en le contemplant pensif.

— C'était un des suivants de Wan Guld ? demanda le Corsaire.

— Oui, capitaine, un brave soldat, et un bien bon ami.

— Il a sans doute été tué par les Indiens.

— Il a dû être, en effet, blessé dans le combat de la nuit dernière ; car voyez, il y a là, sur son flanc, dans son habit, un trou ensanglanté ; mais je crois que son véritable meurtrier doit être une des grandes chauves-souris qui abondent dans ces régions. Voici probablement ce qui est arrivé. Comme sa blessure de la nuit l'empêchait de marcher assez vite pour suivre les autres fuyards, ils l'auront laissé derrière eux ; il se sera endormi ou évanoui, et un vampire l'aura achevé en buvant son sang par la plaie que vous voyez à la tempe.

— Donc, Wan Guld a passé par ici.

— En voilà la preuve.

— Quand crois-tu que ce malheureux soit mort ?



— Depuis ce matin avant le lever du soleil ; car les vampires, comme toutes les chauves-souris, ne sortent que la nuit.

— Donc Wan Guld n'a qu'une petite journée d'avance sur nous. Nous allons rester ici jusque vers dix ou onze heures, c'est-à-dire jusqu'au lever de la lune ; nous reprendrons alors notre marche ; et nous ne nous arrêterons plus, j'espère, que lorsque tu auras pu rendre à Wan Guld sa bastonnade, et moi punir enfin l'assassin de mes frères. Installez-vous comme vous pourrez dans les herbes, pour tâcher de dormir un peu. Quant à moi, l'idée d'atteindre prochainement mon but empêchera certainement le sommeil de me prendre. Je veillerai sur vous en me promenant. »

Et le Corsaire se mit en effet à rôder fiévreusement autour de la clairière.

« Tâcher de dormir un peu, dit Carmaux, assis non loin de Wan Stiller qui venait de se coucher, ce n'est pas, ma foi, bien prudent, s'il faut en croire ce que l'Espagnol nous a raconté des grosses chauves-souris de ce pays. Mais ne penses-tu pas qu'il s'est un peu moqué de nous ?

— Non, Carmaux ; j'ai entendu, moi aussi, parler de ces vampires. Ce sont, paraît-il, d'assez dangereux individus, qui ne volent que la nuit et ne s'attaquent qu'aux animaux et aux hommes endormis. Ils ont une espèce de trompe qui pénètre dans la peau sans causer aucune douleur.

— Alors si quelqu'une de ces bêtes allait fondre sur nous...

— Bah ! elle ne nous tuerait pas tout d'un coup ; nous en serions quittes pour une petite saignée.

— Pourtant le soldat espagnol leur doit probablement d'être allé dans l'autre monde.

— Oh ! c'est que sans doute il était déjà bien affaibli par sa blessure¹³. Bonsoir, camarade ! »

Carmaux s'allongea à son tour sur le sol herbeux ; mais non sans s'être bien assuré, avant de fermer les yeux, si quelque volatile sanguinaire ne planait pas au-dessus de lui.

¹³ Les voyageurs et les naturalistes, tout en constatant que les vampires pratiquent fréquemment des saignées sur les animaux et plus rarement sur les hommes endormis, affirment que ces attaques ne sont presque jamais assez graves pour devenir mortelles ; tout se borne d'ordinaire à une légère perte de sang.

XXVIII

TROP TARD

La lune était à peine au-dessus de l'horizon, que déjà le Corsaire avait réveillé ses compagnons, pour reprendre avec eux la pourchasse de son ennemi. Il était bien résolu à ne plus s'arrêter avant d'avoir atteint son but ; mais, quelque diligence qu'il voulût faire, force lui fut bien de compter avec les obstacles qui allaient encore ralentir ou même interrompre sa marche.

Tantôt la troupe, pour obéir aux indications de la boussole, devait contourner de vastes mares, recevant des cours d'eau assez profonds, qu'on ne pouvait franchir qu'en abattant des arbres pour les jeter au travers en guise de pont ; tantôt on arrivait devant des étendues de plantes aquatiques très serrées, sur un sol vaseux où les pieds enfonçaient. Ces hommes, qui depuis plusieurs jours, sans sommeil régulier, sans alimentation substantielle, avaient dépensé tant d'efforts, commençaient vraiment à se sentir exténués.

Au lever du soleil, ils durent prendre quelques instants de relâche ; car à peine tenaient-ils sur leurs jambes, et de plus ils étaient à jeun depuis une quinzaine d'heures, où ils avaient consommé, avec leurs derniers biscuits, les restes du chat sauvage. Il importait donc d'aviser à la trouvaille de quelques victuailles ; mais on ne voyait aucun animal que l'on pût tirer ; et il ne croissait aux environs aucun arbre à fruits quelconques.

Un heureux hasard voulut cependant que l'Espagnol et Moko aperçussent au bord d'une mare un certain poisson qui, nanti de piquants articulés, vient parfois ramper sur terre ; et ils purent s'en emparer. La proie n'était pas de grosse taille ; mais ils se la partagèrent, et, légèrement réconfortés, ils se trouvèrent en état de reprendre leur marche.

Cette seconde traite se prolongea jusque vers midi, sans qu'ils eussent trouvé aucunes traces nouvelles des fuyards et entendu ni détonation ni bruit de voix.

Ils furent engagés à faire halte pendant quelques instants par le voisinage d'un massif d'arbres portant des baies que Moko, sans pouvoir en dire le nom, déclara bonnes à manger ; en effet, agréables au goût, elles leur parurent assez substantielles : ce qui leur redonna un peu de force.

Vers les quatre heures, après un nouveau repos, ils découvrirent au bord d'un ruisseau les restes d'un feu, dont les cendres gardaient encore un peu de chaleur. Ce feu avait-il été allumé par les hommes du gouverneur ou par des Indiens ? Rien ne put les renseigner, parce qu'il se trouvait sur un terrain très sec et couvert d'herbes où les pieds n'avaient laissé aucune empreinte. Le coucher du soleil les surprit sans qu'ils eussent remarqué d'autres indications.

Ils avaient seulement acquis la certitude que ceux qu'ils pour suivaient ne pouvaient être bien loin d'eux ; mais la nuit, devenue presque tout à coup d'une intense obscurité, les contraignit de s'arrêter.

Cette nuit fut assurément pour eux la plus pénible qu'ils eussent passée dans les forêts des rives du lac de Maracaïbo ; car, outre que la faim leur infligeait de réelles souffrances, ils

avaient encore à subir les innombrables et cruelles piqûres des moustiques qui infestaient ces parages.



Dans la forêt.

Dès leur première marche du matin, grâce à ce qu'ils venaient d'atteindre les limites de la forêt marécageuse, ils eurent le bonheur de trouver quelques fruits, qui leur permirent d'apaiser un peu les tiraillements de leurs estomacs, et le changement d'aspect des sites leur faisait espérer que bientôt ils pourraient abattre quelques pièces de gibier, car déjà des oiseaux se montraient au loin, volant au-dessus des arbres.

Ils cheminaient depuis quatre heures environ, suivant le Corsaire, dont l'ardeur ne s'était pas démentie, et qui semblait ne ressentir encore aucune fatigue.

Soudain cependant il s'arrêta, en entendant une détonation.

« Ce coup de fusil, dit l'Espagnol, ne doit pas être tiré à plus d'un mille et demi du lieu où nous sommes.

— Je le crois aussi, dit le Corsaire ; et j'espère que d'ici à un quart d'heure j'aurai enfin rejoint l'assassin de mes frères.

— Voulez-vous un conseil, capitaine ?

— Parle.

— Tâchons de lui tendre un piège.

— Lequel ?

— Embusquons-nous pour l'attendre dans quelque endroit couvert, afin de le contraindre à se rendre sans engager avec lui et les siens une lutte sanglante. Ils doivent être sept ou huit, mieux approvisionnés et montés que nous ; et nous ne sommes que cinq, un peu exténués.

— Je ne crois pas, en tout cas, qu'ils soient plus braves que nous ; j'accepte cependant ton conseil. Nous pourrions ainsi fondre sur eux à l'improviste : ce qui rendrait leur défense moins forte. Préparez donc les armes et suivez-moi sans bruit. »

Ils renouvelèrent les charges des fusils et des pistolets, pour que les coups ne ratassent pas, au cas où l'on devrait engager une lutte violente ; et ils se mirent en marche au milieu des fourrés, en évitant autant que possible de heurter les basses branches et de faire crier les feuilles sèches sous leurs pieds.

À la forêt marécageuse avaient succédé des massifs de grands arbres de toutes sortes, portant d'amples et splendides feuillages, et chargés de fleurs ou de fruits comestibles.

Au-dessus et à l'intérieur de ces boisés se voyaient maintes espèces d'oiseaux : perroquets, aras, toucans, et à quelque distance l'on entendait les cris aigus d'une bande de singes, au grand dépit de Carmaux, qui, se retrouvant en pleine abondance de gibier, devait s'abstenir, parce qu'il était interdit de faire feu, pour ne pas avertir le gouverneur et son escorte.

« Je me rattraperai plus tard, grommelait-il, j'en abattraï de quoi en manger pendant douze heures de suite. »

Tout autres étaient les préoccupations du Corsaire, qui, uniquement hanté par ses idées de vengeance, sifflotait entre ses dents comme un serpent et franchissait les obstacles avec l'agilité d'un tigre, les yeux sans cesse fixés devant lui dans l'espoir de découvrir bientôt son mortel ennemi.

Il ne se retournait même pas pour s'assurer si ses compagnons le suivaient : comme s'il avait l'assurance que, en cas de rencontre subite, il saurait suffire lui seul à mettre en déroute l'escorte du traître. On eût dit que, malgré les longues fatigues des jours précédents, il eût conservé toute sa vigueur, toute la puissance de ses forces normales.

Tout à coup cependant on le vit s'arrêter, son épée dans une main, un pistolet dans l'autre, comme prêt à s'élancer impétueusement devant lui : deux voix humaines se faisaient entendre à très peu de distance.

« Diego, disait une de ces voix, faible et dolente, donne-moi encore un peu d'eau,... une gorgée seulement,... avant que je ferme les yeux. »

Et l'autre voix, non moins pénible, répondait :

« Je ne peux pas, Pierre, non, je ne peux pas.

— Sont-ils partis ? demanda la première.

— Oui, tout est fini pour nous. Ces coquins d'Indiens m'ont blessé à mort.

— Moi, Diego, la fièvre me tue.

— Quand ils reviendront, comme ils nous l'ont promis, nous serons morts.

— Le lac est tout proche... L'Indien sait où il est... Il y a une barque... Ils viendront nous chercher... Ah ! – Qui vive ? »

Le Corsaire noir venait de s'élancer entre les arbres d'où venaient ces voix. Deux soldats étaient là, pâles, étendus à terre.

En voyant apparaître cet homme armé, ils se soulevèrent à demi, cherchant à prendre le fusil qui était à côté d'eux ; mais l'un et l'autre retombèrent, manquant de force.

« Si vous bougez, je vous tue, » cria le Corsaire.

Un des soldats, qui s'était soulevé de nouveau, lui répondit avec un navrant sourire :

« Eh ! *caballero*, vous ne tueriez que des moribonds. »

En ce moment arrivait le Catalan, qui, apercevant les deux hommes :

« Pierre ! Diego !... s'écria-t-il. Oh ! mes pauvres camarades !

— Le Catalan !

— Oui, c'est moi, mes amis... Comment vous trouvez-vous là dans cet état ?

— On nous a laissés, nous ne pouvions plus marcher.

— Où est Wan Guld ? demanda le Corsaire.

— Le gouverneur ? dit celui qui se nommait Diego... Il est parti, il doit y avoir deux ou trois heures.

— Seul ?

— Avec les deux officiers et un Indien qui nous a servi de guide.

— Vous parliez du lac tout à l'heure ?

— On l'attend sur les bords du lac. L'Indien sait où il y a une barque.

— Alors il faut nous hâter, reprit le Corsaire ; sans quoi Wan Guld nous échappera encore. En route, mes amis, en route !

— Capitaine, dit alors le Catalan, permettez-moi de ne pas abandonner mes camarades. Le lac est à peu de distance d'ici, ma mission auprès de vous est donc finie. Je renonce volontiers à ma vengeance pour rester auprès de ces malheureux.

— Je te comprends, lui dit le Corsaire. Je te laisse libre de faire ce que tu veux. Mais je crains bien que ton aide ne leur soit inutile.

— Je puis peut-être les sauver.

— Moko va demeurer avec toi. Moi et mes deux flibustiers, nous suffirons bien pour ce qui nous reste à faire.

— Nous nous reverrons à Gibraltar ; je vous le promets, capitaine.

— Tes camarades ont-ils des vivres ?

— Quelques biscuits, répondit un des deux soldats.

— Et du lait à boire, ajouta le Catalan, qui venait de remarquer, tout près de là, un de ces arbres qu'on a surnommés *l'arbre à la vache*, parce qu'il suffit d'en inciser le tronc pour en faire couler une liqueur douce et nourrissante comme celle qui sort des mamelles de la vache¹⁴.

¹⁴ « *L'arbre à la vache* ou *palo de lèche* (*Galactodendron utile*), que les habitants de la Colombie et du Venezuela mettent en *traite* réglée, peut être placé au nombre des productions les plus merveil-

Tout aussitôt, d'ailleurs, ayant donné un coup avec la pointe de son grand couteau dans le tronc de l'arbre, il put remplir en peu d'instants les gourdes de Carmaux et de Wan Stiller. Il leur donna en outre deux ou trois des biscuits qu'avaient les soldats. Puis, s'adressant au Corsaire :

« Partez, capitaine, ne perdez pas de temps.

— Adieu, mon brave ! répondit le Corsaire. Je t'attends à Gibraltar.

— Oui, à Gibraltar. »

Et le Corsaire s'en alla, suivi de Carmaux et de Wan Stiller, qui, ayant vidé la moitié de leur gourde et croqué un biscuit chacun, avaient repris un peu des forces dont ils allaient avoir besoin pour la traite nouvelle qu'ils avaient à fournir.

Le Corsaire se hâtait pour rattraper l'avance que le gouverneur avait sur lui ; il tenait surtout à gagner les rives du lac avant la tombée de la nuit ; et comme il était près de cinq heures, le temps pressait.

Heureusement la forêt était moins épaisse, moins encombrée de racines extérieures et de lianes : ce qui rendait la marche plus facile.

leuses du monde végétal. Cet arbre leur fournit par incision une énorme quantité d'un liquide blanc, un peu visqueux, offrant toutes les propriétés physiques du meilleur lait, et en outre une légère odeur balsamique. Il contient, avec du sucre et de l'albumine, une grande proportion d'une matière grasse, à laquelle paraissent dues ses principales propriétés nutritives. En l'évaporant au bain-marie, on obtient un extrait semblable à la frangipane. » (LEMAOUT et DECAISNE, *Traité général de botanique descriptive*.)

Déjà la fraîcheur de l'air annonçait le voisinage du lac, et des oiseaux aquatiques volaient çà et là.

Le Corsaire semblait avoir des ailes aux pieds ; car il voyait le soleil baisser, et il y avait encore quelque espace à franchir pour atteindre la plage.

« Allons ! allons ! » répétait-il à Carmaux et à Wan Stiller, qui faisaient les plus grands efforts pour ne pas être laissés en arrière.

Le soleil venait de disparaître, quand le Corsaire, apercevant au loin une surface mouvante qui scintillait :

« Le lac ! cria-t-il... Allons ! allons ! »

Peu après, derrière un rideau d'arbres, parut une grande lueur.

« Un feu ! dit Carmaux.

— Il indique sans doute le campement du traître. Les armes en mains, camarades, et pas de quartier ! Allons ! allons ! »

Tous trois se mirent à courir dans la direction de la lueur. En quelques bonds le Corsaire atteignit les arbres derrière lesquels se trouvait l'espace illuminé.

Mais, arrivé là, il s'arrêta en poussant un cri de rage.

Il n'y avait plus personne près de ce feu, qui évidemment avait été allumé pour rôtir un animal, tué d'un coup de fusil, et dont on voyait les restes, avec d'autres débris d'un repas.

« Malédiction ! Trop tard !

— Non, capitaine ! lui dit Carmaux, qui l'avait rejoint. Ils doivent être encore à portée de nos balles. Là-bas ! là-bas, voyez, ils sont sur le rivage. »

De cet endroit, en effet, l'on pouvait découvrir la plage où venaient battre les flots du lac¹⁵ ; aux dernières lueurs du court crépuscule, les trois flibustiers virent un canot indien, monté par quatre hommes, se détacher de la rive et prendre rapidement le large vers le sud.

Ils se précipitèrent vers la plage.

« Wan Guld ! cria le Corsaire, arrête-toi, ou tu n'es qu'un lâche ! »

Un des hommes du canot se leva. Un éclair fut suivi d'une détonation, et une balle siffla aux oreilles du Corsaire.

« Ah ; le traître ! hurla-t-il. Feu, mes amis ! »

Carmaux et Wan Stiller visèrent et tirèrent en même temps.

Au large on entendit un cri de douleur ; et le canot ne s'éloigna qu'avec plus de vitesse.

« Capitaine ! cria Carmaux, voyez donc.

— Quoi ?

— Il y a une autre chaloupe échouée sur le sable.

¹⁵ Rappelons que ce qu'on nomme le lac de Maracaïbo n'est autre qu'une sorte de petite mer intérieure, au fond de laquelle se trouve la ville de Gibraltar.

— C'est vrai ! »

En moins de rien tous trois furent arrivés près de la petite embarcation, qu'ils eurent bientôt poussée à l'eau.

C'était un de ces canots primitifs creusés dans un tronc d'arbre, qui, habilement manœuvrés, peuvent cependant lutter d'agilité avec les barques les mieux construites.

« Les rames y sont, dit Carmaux.

— Wan Guld est à nous ! s'écria le Corsaire. En chasse, mes braves ! en chasse ! »

Le canot fila bientôt sur le lac avec la rapidité d'une flèche.

XXIX

LA CARAVELLE ESPAGNOLE

La chaloupe qui portait le gouverneur devait être à un millier de pas, et l'on ne la distinguait même qu'assez difficilement. Toutefois le Corsaire ne perdait pas l'espoir de la rejoindre ; car il ne devait y avoir que l'Indien en état de manœuvrer efficacement les rames. Le gouverneur et les officiers, habiles sans doute au maniement des armes, n'étaient pas de bons rameurs.

Quoique très fatigués par leur longue pérégrination et par les privations, Carmaux et Wan Stiller, mettant en œuvre leur puissante musculature, imprimaient au canot une vitesse prodigieuse.

Le Corsaire, assis à l'avant, les excitait de la voix :

« Forcez, mes braves !... Songez que nous allons enfin venger le Corsaire rouge et le Corsaire vert ! »

Le canot bondissait, fendant toujours plus rapide les flots limpides du lac.

Carmaux et Wan Stiller ramaient avec fureur, sans perdre une battue, certains qu'ils étaient de gagner sur la chaloupe ennemie, et voulant faire en sorte que le gouverneur ne pût profiter d'aucun retard pour échapper une seconde fois à leur poursuite.

Ils agissaient ainsi depuis quelques minutes quand, à la proue, un heurt se produisit.

« Tonnerre ! fit Carmaux, un bas-fond ! »

Le Corsaire, s'étant penché en avant, avait allongé le bras pour saisir une masse noire qui allait disparaître sous la quille.

« Un cadavre ! » s'écria-t-il.

Et, soulevant le corps, il reconnut que c'était celui d'un capitaine espagnol, qui avait la tête traversée d'une balle.

« Un des compagnons de Wan Guld, dit-il en le laissant retomber dans l'eau. Celui que notre balle a frappé.

— Ils l'ont jeté au lac, sans doute pour alléger la charge de la chaloupe, dit Carmaux. Appuyons, Wan Stiller, appuyons ! ces coquins ne doivent pas être bien éloignés.

« Les voici ! » cria tout à coup le Corsaire.

À six ou sept cents mètres de là, à la surface, il venait d'apercevoir un sillon lumineux, qui devait être produit par le passage de la chaloupe des fuyards à travers une étendue d'eau pleine d'œufs de poissons ou de noctiluques¹⁶.

« Les voit-on, capitaine ? demandèrent en même temps Carmaux et Wan Stiller.

— Oui, j'aperçois la chaloupe à l'extrémité de la raie phosphorescente.

¹⁶ Animalcules qui rendent lumineuses les eaux, où ils se trouvent en quantités innombrables.

— Nous gagnons !

— Oui, toujours.

— Allongeons les battues, dit Wan Stiller ; nous nous fatiguerons moins en obtenant plus de vitesse.

— Silence ! ne vous dépensez pas en paroles. Ah ! je crois distinguer nettement mon ennemi. Forcez toujours ! » dit le Corsaire, qui s'était levé, et qui, un fusil à la main, cherchait à reconnaître parmi les silhouettes qui se montraient au-dessus de la chaloupe celle qu'il voulait viser.

Mettant un pied sur le bord de la proue pour se mieux équilibrer dans le balancement assez fort du canot, il épaula son arme et fit feu.

La détonation retentit au large ; mais rien n'indiqua que la balle eût fait une victime.

« Manqué, capitaine ! fit Carmaux.

— Tu crois, dit-il, les dents serrées.

— Le mouvement du bateau empêche de tirer juste.

— En avant ! nous ne sommes plus guère qu'à cinq cents pas d'eux. En avant ! ».

La chaloupe de Wan Guld perdait sans cesse de l'avance, malgré les efforts du rameur indien, qui manœuvrait les deux rames à la poupe, et que d'ailleurs aidaient de leur mieux le gouverneur et son compagnon à bâbord et à tribord.

Quand il n'y eut plus qu'une distance de quatre cents pas entre les deux embarcations, le Corsaire, qui constatait avec une joie fiévreuse l'avance prise sur l'autre canot, cria de nouveau :

« Arrêtez-vous ! Rendez-vous, ou vous êtes morts ! »

Non seulement il n'obtint aucune réponse, mais il put voir que le canot, au lieu de continuer à pousser au large, se dirigeait vers les lagunes de la côte, sans doute avec l'espoir de chercher un refuge dans l'embouchure d'une rivière, qui devait être par là.

« Rends-toi, assassin de mes frères ! » cria encore le Corsaire.

Pas de réponse encore. Il épaula et fit feu de nouveau. Le bruit de l'arme fut suivi d'un hurlement, et un homme tomba dans l'eau.

« Cette fois, dirent Carmaux et Wan Stiller, le coup a porté. »

Toutefois le Corsaire répondit par une imprécation ; car il venait de reconnaître que l'homme atteint n'était pas le gouverneur, mais l'Indien.

« L'enfer le protège donc ! cria-t-il. Allez, mes braves, forcez toujours, nous le prendrons vivant. »

Le gouverneur et son compagnon, comprenant qu'ils ne pouvaient plus gagner de l'avance sur les flibustiers, se dirigeaient sur une île, distante d'environ cinq ou six cents mètres, soit pour y aborder, soit pour passer derrière, afin d'être à l'abri des coups de fusil de leur redoutable adversaire.

« Carmaux, dit le Corsaire, oblique vers la côte pour couper la retraite.

— Tonnerre ! fit tout à coup Wan Stiller.

— Quoi donc ? »

Au même instant, on entendit une voix crier :

« Qui vive ?

« Espagne ! » fut-il répondu de la chaloupe qui portait le gouverneur.

Le Corsaire, en se retournant, put voir une masse énorme qui, sortant de derrière un promontoire de l'île, s'avavançait au large. C'était un gros vaisseau qui, toutes voiles dehors, venait vers les deux chaloupes.

« Malédiction ! hurla le Corsaire.

— C'est peut-être un des nôtres ; car ils doivent avoir eu le temps d'arriver jusqu'ici, » observa Carmaux.

Le Corsaire ne répondit pas, occupé qu'il était à tâcher de reconnaître dans les ombres qui l'enveloppaient l'identité du navire qui, déjà, était près du canot portant son ennemi.

« Caravelle espagnole ! fit-il soudain avec un accent de fureur. Ce chien a toutes les chances ! Encore une fois il m'échappe.

— Il n'en sera pas moins perdu un jour ou l'autre, repartit Carmaux.

— Sans doute ; mais gagnons vite l'îlot, avant que le vaisseau nous ait reconnus et nous envoie quelque bordée. »

Ils firent force de rames dans la direction qu'avait indiquée le capitaine.

Entre temps, le gouverneur et ses compagnons, hissés à bord de la caravelle, avaient dû mettre le commandant au

courant de leur situation ; car on put voir les marins larguer en hâte toutes les voiles.

« Alerte, camarades ! dit le Corsaire, à qui cette manœuvre n'avait pas échappé. Les Espagnols, à leur tour, se préparent à nous donner la chasse.

— Nous ne sommes plus qu'à cent pas de la plage, répartit Carmaux, nous serons donc bientôt à terre. »

Au même instant, un éclair jaillit sur le navire, précédant une volée de mitraille, qui, heureusement, porta plus haut que le canot, et alla frapper des rochers et fracasser des arbres sur l'îlot.

« Leste ! leste ! » cria le Corsaire.

La caravelle avait alors dépassé la languette de terre, et se préparait à virer de bord, pendant que son équipage mettait à l'eau plusieurs chaloupes.

Carmaux et Wan Stiller, ayant reconnu que de nombreux récifs assez élevés bordaient l'îlot, ramèrent de leur mieux pour y conduire le canot, qu'ils ne tardèrent pas à échouer sur la plage.

Avant même qu'ils eussent touché terre, le Corsaire, portant les deux fusils, sauta dans l'eau ; puis, franchissant des récifs, courut vers de gros arbres, au milieu desquels il comptait trouver un abri.

Les deux compagnons, voyant une mèche briller à bord de la caravelle, se blottirent aussitôt à plat ventre derrière le canot échoué, de sorte que la nouvelle canonnade ne leur fit pas plus de mal que la première.

« Profitez du moment ! leur cria le Corsaire. Venez vite. »

Bien que se hâtant le plus possible, ils ne purent arriver auprès de leur chef qu'après avoir essuyé une demi-douzaine de coups de fusil.

« Êtes-vous blessés, mes braves ? demanda le capitaine.

— Bah ! ceux-là ne sont pas des flibustiers pour tirer juste, répliqua Wan Stiller.

— Suivez-moi sans perdre temps. »

Les trois hommes, sans se préoccuper des arquebusades qui partaient des chaloupes, eurent bientôt franchi la plage et pénétré dans les bouquets d'arbres, qui étaient au delà.

Cet îlot, qui devait se trouver à l'embouchure du Catutumbo, petit cours d'eau qui se jette dans le lac un peu au-dessous de Suana, pouvait avoir environ un quart de lieue de tour.

S'élevant en forme de cône à une hauteur d'environ trois cents mètres, il était couvert d'une abondante végétation, consistant, pour la majeure partie, en orangers et citronniers, en cotonniers, en euphorbes épineuses et diverses espèces de palmiers.

Les flibustiers, parvenus à la base du cône sans avoir rencontré aucun être vivant, s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine, et se concertèrent rapidement sur ce qu'ils devaient faire.

D'un commun accord ils résolurent d'escalader le cône, du haut duquel ils pourraient surveiller l'ennemi et se défendre mieux avec l'avantage de la situation.

Cette ascension, qu'ils entreprirent aussitôt, fut assez longue et laborieuse, au travers des végétaux qui couvraient épaissement les pentes. Enfin, après une grande heure, ils atteignirent le sommet, qui était à peu près dénudé, et où des entassements de rochers formaient une espèce de bastion naturel.

La lune, qui se levait en ce moment, leur permit de reconnaître bien distinctement la position de la caravelle, qui paraissait avoir jeté l'ancre à environ trois cents pas de la plage, tandis que les trois chaloupes étaient arrêtées près du lieu où les flibustiers avaient échoué leur canot.

Les marins de ces chaloupes avaient débarqué ; mais, n'ayant pas cru sans doute pouvoir s'aventurer à la poursuite des flibustiers, ils s'étaient campés sur le rivage, où ils avaient allumé des feux : probablement pour se préserver des nuées de moustiques, véritable fléau de ces contrées.

« Ils attendront le jour pour nous attaquer, dit Carmaux.

— Oui, je crois, dit le Corsaire d'une voix sourde.

— Tonnerre de Hambourg ! fit Wan Stiller, la fortune protège trop ce brigand de gouverneur.

— La fortune ou le démon !

— Que ce soit l'un ou l'autre, voilà deux fois qu'il s'échappe de nos mains.

— Et maintenant, reprit le Hambourgeois, c'est proprement lui qui nous tient dans les siennes.

— C'est ce que nous verrons, dit Carmaux ; nous sommes encore libres, et nous avons des armes.

— Et que pourrons-nous faire si tout l'équipage de la caravelle se met à nos trousses ? objecta encore Wan Stiller.

— À Maracaïbo, les Espagnols ont aussi assailli la maison du notaire, repartit Carmaux, et pourtant nous avons trouvé le moyen de nous échapper sans dommage.

— Oui, dit le Corsaire. Toutefois ce cône ne ressemble guère à la maison du notaire ; et il n'y a pas ici le comte de Lerme pour nous prêter généreusement son aide.

— Serions-nous vraiment destinés à finir nos jours à la potence !... Mais l'Olonais peut venir à notre secours.

— Il est peut-être occupé au pillage de Maracaïbo.

— Croyez-vous qu'il s'y attarde aussi longtemps ? Ne lui avez-vous pas donné rendez-vous à Gibraltar ?

— Eh bien, soit ! espérons qu'il ne tardera pas, s'il n'est déjà près d'arriver. C'est pourquoi sachons en tous cas nous défendre jusqu'au dernier moment, pour avoir chance qu'il nous trouve encore vivants. Résistons à outrance.

— Ici ? demanda Carmaux.

— Oui, sur cette hauteur.

— Il faudrait la fortifier.

— Et qui nous en empêche ? Nous avons quatre ou cinq heures devant nous ; car les Espagnols n'attaqueront pas avant le jour.

— À l'œuvre, Wan Stiller ! cria Carmaux.

— Je suis prêt.

— À nous deux ! Pendant que vous veillerez, capitaine, pour nous prévenir si vous remarquez quelque mouvement suspect, nous allons, Wan Stiller et moi, tâcher d'établir un retranchement et disposer à notre portée des munitions, qui mettront à une rude épreuve les crânes et les dos des Espagnols, quand il leur plaira de donner l'assaut à notre domicile. »

Sur le haut de la colline étaient épars de nombreux fragments de roches, détachés évidemment de celle qui formait le point culminant du cône. Les deux flibustiers, en roulant ou transportant ces matériaux, travaillèrent à constituer une sorte de rempart circulaire peu élevé, mais suffisant pour protéger un homme couché ou agenouillé. Ils entassèrent en outre à l'intérieur une quantité de grosses pierres, pouvant être lancées sur les assaillants.

Ce travail leur demanda plus de deux heures ; mais, quelque rassurant qu'en fût pour eux le résultat, ils crurent devoir hérissier en outre cette enceinte d'une épaisseur de plantes épineuses, qu'ils allèrent ramasser dans la forêt, et transportèrent en formant une espèce de brancard avec deux grosses et longues branches d'arbre.

« Voilà, dit enfin Carmaux en se frottant les mains, une forteresse capable de défier Wan Guld en personne, s'il s'avise de vouloir nous regarder de trop près.

— Il manque toutefois dans la place, observa le Hambourgeois, une chose absolument nécessaire à une garnison, si peu nombreuse qu'elle soit.

— Quoi donc ?

— Eh ! répliqua Wan Stiller, c'est qu'il n'y a pas ici l'office bien approvisionnée du notaire de Maracaïbo.

— Sur ma foi ! s'écria Carmaux, j'oubliais que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent.

— Et que ces pierres ne peuvent pas être transformées en pains.

— Capitaine ! dit Carmaux, s'adressant au Corsaire, qui se tenait en observation au point le plus élevé, l'ennemi bouge-t-il ?

— Pas encore.

— Alors, c'est bien ; viens, Wan Stiller, allons battre un peu le boisé des environs : il n'est pas possible que nous n'y trouvions rien de ce qui se mange, plantes ou bêtes. »

En prévision de leurs trouvailles, les deux camarades emportèrent le brancard, qui, lorsqu'ils revinrent, une heure environ avant le lever du soleil, était chargé de noix de coco, de plusieurs choux palmistes, pouvant remplacer le pain, d'oranges, de quelques légumes provenant d'une petite culture qu'un indigène avait établie par là et sans doute abandonnée ; puis d'une assez grosse tortue aquatique, surprise auprès d'une espèce de petit lac : en somme, de quoi vivre économiquement au moins quatre jours.

Outre ce butin, ils avaient fait une découverte importante, qui pouvait leur être utile pour mettre au moins pendant un certain temps leurs ennemis hors de combat.

« Ah ! ah ! mon cher Hambourgeois, s'écria Carmaux, qui paraissait en proie à une grande allégresse, si le satané gouverneur et ses partisans s'avisent de nous assiéger, il pourrait leur en cuire. Vive Dieu ! en ce chaud pays, la soif est chose commune ; il va de soi qu'étant à terre, ils ne s'en iront pas boire à la caravelle. Ah ! ah ! les Indiens sont des

malins ; le *nika*, que je leur dois de connaître, fera des merveilles pour notre défense.

— Es-tu sûr de ce que tu dis ? demanda Wan Stiller.

— Certes !... J'en ai fait l'expérience malgré moi, et c'est bien par miracle que je n'en suis pas mort. Crois-tu qu'il y ait aux environs d'autres petits lacs ou bassins que celui où nous avons trouvé la tortue ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors, si les Espagnols ont soif, c'est aux eaux qui coulent de celui-là qu'ils voudront boire.

— Ah ! je serais curieux de voir l'effet de ton *nika*.

— Tu auras le spectacle de gens se tordant en de terribles coliques. »

En ce moment le Corsaire, qui avait quitté la cime du cône lui servant d'observatoire, descendit au petit camp retranché, et apprit à ses compagnons que les chaloupes avaient entouré l'île.

« Donc ils se préparent à nous bloquer, dit Carmaux.

— Oui, et sans doute très rigoureusement.

— Eh bien ! nous sommes prêts à soutenir l'assaut, derrière nos remparts de pierres et d'épines ; nous sommes gens à résister jusqu'à ce que l'Olonais et ses compagnons viennent nous délivrer.

— Encore faudrait-il que les Espagnols ne se pressent pas trop d'agir. J'ai vu débarquer une quarantaine d'hommes.

— Eh ! eh !... fit Carmaux, avec une moue significative, c'est beaucoup ; mais alors je compte sur le *nika*.

— Qu'est-ce donc que le *nika* ? demanda le Corsaire.

— Voulez-vous venir avec moi, capitaine ? Il s'écoulera bien trois ou quatre heures avant que les Espagnols entrent en action ; et une heure nous suffira pour ce que je veux faire.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous le verrez bien, capitaine, venez ; Wan Stiller restera en observation sur la roche. »

Armés de leurs fusils, ils descendirent la colline, en se dissimulant de leur mieux dans les arbres de toutes sortes qui couvraient les pentes du cône. Après avoir franchi environ cent cinquante mètres, ils arrivèrent devant l'étendue d'eau que Carmaux avait appelée un lac, mais qui n'était rien de plus qu'une sorte d'étang de quelque deux cents pas de circuit, dans lequel croissaient beaucoup de plantes aquatiques.

Sur les rives du bassin, Carmaux fit remarquer au capitaine de nombreuses tiges sarmenteuses à l'écorce brunâtre, qui s'étendaient comme des lianes et qui semblaient un ensemble de serpents entrelacés.

« Voilà, lui dit-il, le végétal qui va nous servir pour *encoliquer* nos bons ennemis les Espagnols.

— Mais de quelle manière ?

— Vous allez voir, capitaine. »

En parlant ainsi, Carmaux avait tiré son sabre d'abordage, et s'était mis à tailler dans l'épaisseur de ces enchevêtrements de tiges serpentine, que les Indiens du Venezuela et de la Jamaïque appellent *nika*, et que les botanistes nomment *Robinie*. Il en ramassa ainsi de nombreuses brassées, qu'il déposa sur un rocher surplombant à pic l'étang.

Cela fait, il coupa deux longues et fortes branches, et il en donna une au Corsaire en lui disant :

« Frappez sur ces plantes, capitaine.

— Pour quoi faire, camarade ?

— Pour empoisonner les eaux du bassin.

— Avec ces espèces de lianes ?

— Oui.

— Tu es fou, Carmaux !

— Point du tout, capitaine. Le *nika* enivre les poissons et cause de violentes coliques aux hommes. Quand les Indiens veulent pêcher dans un étang, ils suppléent aux filets qu'ils n'ont pas par le *nika*.

— Eh bien, soit, fit le capitaine, empoisonnons l'eau du bassin. »

Tous deux alors frappèrent à tour de bras sur les amas de tiges, dont le suc coulant sur le rocher tombait ensuite dans l'eau, à laquelle il donna d'abord un aspect ambré et laiteux, mais qui bientôt s'éclaircit, quoique imprégnée de la substance aux dangereux effets.

À peine avaient-ils achevé et allaient-ils se retirer, qu'ils aperçurent à la surface du petit lac tourbillonner un certain nombre de poissons déjà enivrés par le *nika*.

Il va de soi que Carmaux songea aussitôt à en prendre quelques-uns, qui constitueraient un surcroît d'approvisionnement, et tout en s'emparant des plus gros :

« Voilà, capitaine, dit-il, ce que je voulais vous faire voir.

— Sans compter cela, » cria une voix.

Ces paroles furent suivies d'une détonation.

Carmaux, sans pousser un cri ni un gémissement, tomba au milieu d'un buisson, et resta immobile, comme s'il eût été foudroyé par le coup qui venait d'être tiré.

XXX

ASSIÉGÉS

En entendant cette détonation, le Corsaire, qui remontait déjà la colline, s'arrêta, puis retourna sur ses pas. Ne supposant pas que les Espagnols se fussent encore aventurés sur le cône, il pensa que c'était son compagnon qui avait tiré sur quelque animal. Mais ne l'apercevant pas :

« Carmaux ! Carmaux ! appela-t-il, où es-tu ? »

Un léger sifflement, qui ressemblait à celui d'un serpent, fut la seule réponse qu'il obtint. Alors, au lieu de continuer à s'avancer, il se jeta promptement derrière le tronc d'un gros simaruba, et regarda dans la direction où il supposait que pouvait être Carmaux.

Alors il put voir à quelque distance un léger nuage de fumée flottant au-dessus d'un groupe de palmiers.

« C'est là-bas qu'on a tiré, fit-il. Mais où se sera caché Carmaux ? »

Et comme il n'entendait ni ne voyait rien qui pût le renseigner, il posa son oreille contre terre, et il perçut dès lors un très léger bruit.

Se relevant, il vit à quelques pas d'abord bouger les herbes, puis apparaître la tête de Carmaux, qui venait à lui en rampant, comme eût pu faire un carnassier se dissimulant pour atteindre plus sûrement sa proie.

« Ah ! le rusé, fit-il. En voilà un qui sait sauver sa peau. C'est probablement sur lui que les Espagnols ont tiré ; mais il leur a échappé. Et c'est pour ne pas être visé de nouveau qu'il rampe ainsi. »

Carmaux, apercevant le capitaine, se redressa subitement et vint en courant auprès de lui.

« Es-tu blessé ? lui demanda le Corsaire.

— Pas plus que vous, répondit-il en riant.

— Ils ne t'ont pas atteint ?

— En entendant une voix, je me suis aussitôt laissé tomber sur le sol ; et le coup qui m'était destiné a passé par-dessus ma tête. Ah ! ah ! ces coquins ont cru avoir affaire à quelque niais d'Indien. Mais...

— Où peut être l'homme qui a tiré sur toi ?

— En entendant votre appel, il aura déguerpi.

— Était-il seul ?

— J'ai bien regardé, mais je n'ai rien vu.

— Peut-être sont-ils plusieurs, qui nous guettent cachés dans les arbres.

— C'est bien possible.

— Regagnons vite la hauteur. Je suis inquiet sur Wan Stiller, qui pourrait être assailli par le côté opposé à celui où nous sommes.

— Oui, allons en toute hâte le rejoindre. »

En quelques minutes ils se retrouvèrent dans leur petit camp retranché.

En les apercevant, Wan Stiller, qui était allé se mettre en observation sur la haute roche, descendit vers eux.

« J'ai entendu un coup de fusil, leur dit-il ; est-ce vous qui l'avez tiré ?

— Non. Tu n'as vu personne aux alentours d'ici ?

— Personne, mais j'ai vu là-bas une bande de marins quitter la côte, et entrer dans les arbres qui sont au-dessous de nous.

— Et la caravelle ?

— Toujours à la même place.

— Mais les chaloupes ?

— Elles entourent l'île.

— As-tu pu savoir si Wan Guld fait partie des gens qui veulent nous assaillir ?

— J'ai aperçu un vieux, avec une longue barbe blanche.

— C'est lui sans aucun doute ! dit le Corsaire, les dents serrées. Que je le distingue parmi les autres, et nous verrons si son bon génie le protégera contre le plomb de mon fusil.

— Capitaine, dit Carmaux, qui, tout en parlant, ramassait des branches sèches, je crois que vous ne le distinguerez pas, pour la bonne raison que les Espagnols, nous sachant embusqués sur ce lieu élevé, d'où nous pouvons les fusiller presque à coup sûr, passeront sans doute leur journée à

prendre toutes leurs mesures autour de notre position, et ne nous attaqueront que ce soir.

— Je le crois aussi, repartit le capitaine.

— Alors nous pouvons préparer notre déjeuner, qui nous rendra des forces. Je vous avoue qu'il y a longtemps que je sens un grand vide dans mon estomac. Eh ! Wan Stiller, apprête-nous ces deux poissons.

— Mais si les Espagnols viennent ? objecta le Hambourgeois.

— Eh bien, nous mangerons d'une main et nous nous battons de l'autre. Nous verrons ensuite qui d'eux ou de nous aura la meilleure digestion. »

Pendant que le Corsaire allait reprendre son poste d'observation, les deux compagnons, qui avaient allumé du feu, se mirent en devoir de cuisiner de leur mieux.

Un quart d'heure après, Carmaux annonça d'un accent triomphant que le déjeuner était prêt.

Jusque-là les Espagnols n'avaient pas paru.

Les trois flibustiers s'étaient à peine assis et prenaient leur première bouchée, quand se fit entendre sur la mer une forte détonation, précédant la venue d'un gros boulet, frappant et fracassant la roche supérieure, au point où l'instant d'auparavant se tenait le capitaine.

« Mille requins ! s'écria Carmaux en se levant, pas moyen de déjeuner tranquillement sur ce satané lac de Maracaïbo. »

Déjà le Corsaire s'était élancé vers le bord du retranchement, pour voir d'où était parti ce coup de canon.

« Mille anthropophages ! reprit Carmaux, que le diable emporte Wan Guld et tous ceux qui lui obéissent. Voilà notre déjeuner au diable. Des poissons si bien accommodés !

— Tu te rattraperas plus tard sur la tortue, dit Wan Stiller.

— Si les Espagnols nous en laissent le loisir, dit le capitaine ; ils semblent vouloir monter dans les bois ; et la caravelle fait des préparatifs de bombardement.

— Eh bien, capitaine, puisqu'ils veulent nous bombarder, pourquoi ne leur rendrions-nous pas la pareille ?

— As-tu pour cela des canons, ou un coup de soleil te fait-il déraisonner ?

— Point du tout ; mais du moment où les Espagnols entrent dans le bois, c'est probablement avec l'intention d'escalader les pentes du cône dont nous occupons le sommet ; et je dis que nous n'avons pas besoin de pièces d'artillerie pour faire pleuvoir sur eux des projectiles de gros calibre que Wan Stiller et moi avons emmagasinés sur les bords de notre petite forteresse.

— En effet, répliqua le capitaine ; et c'est bien ce que nous ferons si nous nous apercevons que nos ennemis tentent l'assaut. Mais il faut pour cela attendre le moment opportun. Provisoirement donc, plaçons-nous chacun à un point différent, afin de surveiller dans tous les sens les abords de notre position. »

Ils firent aussitôt ce que le Corsaire venait de dire, et ne tardèrent pas à comprendre que la troupe des marins espa-

gnols s'était divisée en deux groupes, qui se disposaient à l'escalade chacun de leur côté, en se glissant dans l'épaisseur des boisés.

Bientôt, sans les voir encore distinctement, ils purent non seulement entendre les voix des assaillants, qui se rapprochaient sensiblement, mais encore le bruit qu'ils faisaient en cassant des branches ou coupant des lianes, pour se frayer un passage sous les arbres.

« Je crois, dit le Corsaire, que l'instant n'est pas éloigné où nous devons commencer le bombardement dont Carmaux parlait tout à l'heure. Venez, mes amis, occupons-nous d'abord de ceux qui montent par la pente la moins rapide, nous nous adresserons ensuite aux autres.

— Allons !...

— Quand vous voudrez, capitaine, » dit Carmaux, qui, avec l'aide de son camarade, venait de rouler au bord du retranchement un bloc de pierre pesant au moins un demi-quintal, qu'ils lâchèrent sur un signe de leur chef, et qui fut presque aussitôt suivi d'une dizaine d'autres.

Ce fut comme une sorte d'avalanche, se précipitant à grand bruit, bondissant, fracassant tout sur son passage.

Au bout de quelques secondes, les trois hommes purent entendre au-dessous d'eux des cris d'effroi et de douleur, suivis de quelques coups de fusil.

« Eh ! eh ! fit Carmaux, on dirait que ces dragées-là ne sont pas de leur goût. Encore une petite décharge, Hambourgeois mon ami.

— Je suis prêt, Carmaux. »

Et de nouveaux blocs roulèrent, qui produisirent le même effet que les premiers ; car on put voir les marins de la caravelle se sauver en tumulte à travers les arbres.

« Pour le moment, ceux-là ne nous ennueront plus, dit Carmaux, en se frottant joyeusement les mains. Ils ont leur compte.

— Aux autres maintenant, dit le Corsaire.

— Est-ce que ceux-là auraient par hasard la colique ? dit Wan Stiller ; car on n'en voit pas monter.

— Taisez-vous, dit le Corsaire, qui, s'avançant vers le bord de la petite esplanade couronnant le sommet du cône, se mit à écouter attentivement.

— Rien ? demanda Carmaux.

— Je n'entends aucun bruit, répondit le Corsaire.

— Ils ont peut-être bu du *nika*.

— À moins qu'ils ne viennent en rampant, pour nous envoyer une décharge à brûle-pourpoint. Méfions-nous.

— Je suppose, reprit Carmaux, qu'ils se sont arrêtés, effrayés par la puissance de notre artillerie, plus dangereuse, quoique plus économique, que celle de la caravelle.

— Pour savoir à quoi nous en tenir, dit le Corsaire s'adressant au Hambourgeois, envoie une balle dans le boisé, nous verrons bien s'ils répondent. »

Wan Stiller, s'avançant au bord de l'esplanade, fit feu dans la direction qu'avait indiquée le Corsaire.

La détonation se répercuta longuement sous les arbres, sans qu'il s'ensuivît aucune riposte. Les trois flibustiers, après avoir écouté et scruté attentivement les alentours sans rien voir ni entendre de suspect, firent une décharge générale dans les divers sens.

De nouveau rien ne se produisit. Qu'était donc devenue la troupe qu'on avait vue monter du côté où était le petit étang ?

« Ce silence m'inquiète, dit Carmaux, et me fait redouter une surprise.

— C'est aussi mon avis, repartit le Corsaire ; viens, descendons.

— Mais si les Espagnols se sont embusqués sur un point voisin de celui où nous sommes, et profitent du moment pour prendre notre camp d'assaut ?...

— Je veux savoir ce que font nos adversaires.

— Vous voulez le savoir, capitaine ? dit Wan Stiller, qui s'était penché en avant ; j'en vois là-bas sept ou huit qui se démènent comme des fous.

— Où cela ?

— Là-bas près du bassin.

— Ah ! ah ! s'écria Carmaux en riant. Ils auront essayé du *nika*. Il faudrait leur envoyer un calmant.

— Sous forme de pilules de plomb, n'est-ce pas ? dit Wan Stiller.

— Non, laissez-les tranquilles, commanda le Corsaire. Réservons nos munitions pour le moment décisives ;

d'ailleurs il est inutile de tuer ou blesser des gens inoffensifs. Faisons mieux, puisqu'ils nous laissent des loisirs : employons-les à renforcer notre camp ; car notre salut est dans une résistance prolongée.

— Nous en profiterons aussi pour achever notre déjeuner ; nous disposons encore d'une tortue.

— Économisons aussi nos provisions de bouche, reprit le capitaine. Le siège peut se prolonger pendant une semaine et plus. L'Olonais peut s'attarder à Maracaïbo ; et il est évident qu'il n'y a que lui qui soit en état de venir nous tirer de la situation difficile où nous nous trouvons.

— Nous allons donc simplement faire cuire un autre poisson. »

Pendant que les deux compagnons procédaient à cette nouvelle opération culinaire, le Corsaire monta sur la roche supérieure, pour tâcher de savoir ce qui se passait sur les rivages de l'île.

La caravelle n'avait pas abandonné son ancrage ; et l'on voyait sur le pont un mouvement insolite.

Des hommes entouraient une pièce de canon, qui, placée sur le gaillard d'avant, était pointée vers la hauteur, comme si elle devait ouvrir le feu sur le sommet du cône.

Les quatre chaloupes stationnaient autour de l'île, en allant et venant le long des plages, sans doute pour être prêtes à empêcher les assiégés de tenter une fuite : crainte peu justifiée, puisque ceux-ci n'avaient aucun canot à leur disposition, et ne pouvaient songer à traverser à la nage la grande distance qui séparait l'île de l'embouchure du Catatumbo.

Des deux troupes qui avaient tenté l'ascension du cône, ni l'une ni l'autre, semblait-il, n'était retournée à la côte ; car sur la plage on ne voyait aucun groupe de marins.

« Peut-être sont-ils campés dans le bois, attendant le moment propice pour donner l'assaut, pensa le Corsaire. Je crois que le jet des blocs de rochers et le *nika* n'ont pas eu tout l'effet espéré. L'Olonais n'est pas encore en vue et je crains fort que, si cette situation se prolonge encore pendant une couple de jours, nous ne tombions dans les mains de ce satané vieillard. »

Sur ces réflexions, le Corsaire redescendit auprès de ses compagnons, à qui il ne put s'empêcher de communiquer ses appréhensions.

« Les choses menacent, en effet, de mal tourner, dit Carmaux. Ils pourraient bien ce soir tenter un assaut général.

— J'en ai peur.

— Comment faire tête à tant d'hommes ?

— Ma foi, Carmaux, c'est ce que je ne sais pas.

— Si nous essayions de forcer le blocus ?

— Et ensuite ?

— Pourquoi ne chercherions-nous pas à nous emparer d'une des chaloupes ?

— Tu as vraiment là une bonne idée ! dit le Corsaire, après un instant de méditation. Ce projet n'est certes pas d'une exécution facile ; mais je ne le crois pas impossible.

— Quand risquerons-nous l'aventure ?

— Eh bien, ce soir avant le lever de la lune.

— Quelle distance croyez-vous qu'il y ait entre l'île et l'embouchure du Catatumbo ?

— Pas plus de six milles.

— C'est-à-dire moins d'une heure, en voguant à toute vitesse de rames.

— Mais la caravelle ne nous donnerait-elle pas la chasse ? demanda Wan Stiller.

— Sans doute, mais près de l'embouchure il y a des bas-fonds où elle risquerait de s'échouer, si elle s'y aventurait, repartit le Corsaire.

— Donc à ce soir, dit Carmaux.

— Oui ; sans quoi nous serions certains d'être pris et mis à mort, précisa le Corsaire.

— Capitaine, dit Wan Stiller, voilà le poisson cuit à point. »

XXXI

DANS LES MAINS DE WAN GULD

La journée s'écoula, pendant laquelle ni Wan Guld ni les marins de la caravelle ne donnèrent signe de vie. Ils avaient sans doute compris qu'il était inutile de tenter un assaut, qui pouvait être périlleux, alors qu'ils devaient capturer tôt ou tard, et sans coup férir, les trois flibustiers qui occupaient le sommet de l'éminence, et que la faim et la soif devaient à un moment donné mettre à leur merci.

Carmaux et Wan Stiller avaient tenu à s'assurer de la présence des marins ; et, s'aventurant avec de grandes précautions dans les épaisseurs boisées, ils avaient pu découvrir à travers le feuillage des groupes d'hommes, installés à la base du cône, du côté où un essai d'attaque avait été fait, tandis qu'ils n'en virent point sur l'autre versant, d'ailleurs beaucoup plus escarpé.

Le soir venu, comme ils étaient bien résolus à ne pas attendre une mort lente dans leur retranchement, ils prirent toutes leurs dispositions pour forcer les lignes de leurs ennemis.

Donc vers les dix heures, après s'être partagé quelques vivres qui leur restaient et les munitions dont ils disposaient encore, c'est-à-dire une trentaine de coups chacun, ils quittèrent silencieusement leur petite citadelle ; pour descendre par la pente dont la partie inférieure ne leur avait pas paru gardée.

Avant de se mettre en marche, ils avaient relevé, aussi exactement que possible, les points occupés par les soldats espagnols, afin de ne pas donner sur des campements ou sur des sentinelles qui, jetant l'alarme, auraient fait échouer leur audacieuse tentative.

Rampant comme de vrais reptiles, avec une prudence extrême, pour ne faire rouler aucune pierre, ils arrivèrent après quelques minutes sous de grands arbres, où régnait une obscurité absolue, et s'arrêtèrent pour écouter et pour explorer du regard les alentours. N'entendant aucun bruit suspect et découvrant au bas du coteau les feux des campements, auprès desquels tout semblait tranquille, ils continuèrent à descendre lentement, tâtant le terrain avec leurs mains, afin d'éviter de faire bruire les feuilles, et de prévenir les chutes dans quelque ravine.

Ils avaient ainsi parcouru une distance d'environ quatre cents pas, lorsque Carmaux, qui marchait le premier, s'arrêta brusquement et se blottit au pied d'un arbre.

« Qu'est-ce donc ? demanda tout bas le Corsaire, qui rampait derrière lui.

— J'ai entendu craquer une branche.

— Près de vous ?

— Oui, tout près, à ce qu'il me semble.

— Quelque animal peut-être.

— Je ne sais pas.

— Ou quelque sentinelle.

— L'ombre est trop épaisse pour qu'on puisse rien distinguer ; d'ailleurs, c'est heureux pour nous.

— Restons immobiles pendant quelques instants. »

Tous trois, accroupis sur le sol, se tinrent aux écoutes, en retenant leur respiration.

Bientôt ils entendirent que, non loin du point où ils se trouvaient, deux personnes causaient à mi-voix.

« L'heure approche, disait l'une.

— Ils ont dû abandonner les campements, disait l'autre.

— Je vois cependant briller encore les feux.

— On a convenu de ne pas les éteindre pour tromper les flibustiers, qui ne se douteront pas qu'on a l'intention de bouger.

— Le gouverneur est rusé, Carlos.

— Crois-tu, Sébastiano, que nous réussissions à les prendre ?

— Assurément.

— Mais ils se défendront bravement. Le Corsaire noir vaut à lui seul plus de vingt hommes.

— Possible ; mais nous sommes plus de soixante ; et nous, avons à notre tête le comte, qui est une maîtresse lame.

— N'importe, je crains fort que plusieurs d'entre nous ne prennent cette nuit le chemin de l'autre monde.

— Oui, mais les survivants pourront faire large bombe, avec les dix mille piastres que le gouverneur a promises pour cette capture.

— Une belle somme, en effet. Le gouverneur veut à tout prix la mort de cet homme.

— Il veut qu'on le prenne vivant.

— Sans doute pour avoir le plaisir de le pendre ensuite.

— Probablement... Eh ! as-tu entendu ?

— Oui, ce sont les camarades qui montent.

— Eh bien ! en avant. Il y a là-haut dix mille piastres à gagner ! »

Les flibustiers, qui étaient restés parfaitement immobiles, purent distinguer vaguement l'ombre des deux soldats qui s'éloignaient en froissant les feuilles et les branches, et qui à quelques pas s'arrêtèrent.

« Eh ! Carlos, fit l'un, n'as-tu rien entendu ?

— Si, comme un soupir.

— Bah ! quelque insecte qui vole.

— Ou quelque serpent qui rampe.

— Raison de plus pour ne pas nous attarder ici. D'ailleurs, je tiens à n'être pas des derniers quand la lutte s'engagera. »

Les deux Espagnols continuèrent leur marche ; et bientôt on ne les entendit plus.

Après quelques minutes d'attente, le Corsaire se releva.

« Enfin ! dit Carmaux en respirant bruyamment, je commence à croire que la fortune nous protège.

— Par ma foi ! reprit le Hambourgeois, tout à l'heure je n'aurais pas donné une piastre de notre peau. Un de ces deux hommes m'a presque frôlé.

Croyez-vous, dit le Corsaire, que nous avons bien fait d'abandonner notre position ?

— Quelle surprise pour eux quand ils ne trouveront que des pierres couvertes de branches épineuses ! dit Wan Stiller.

— Ils les porteront au gouverneur.

— Hâtons-nous, reprit le Corsaire ; il importe que nous arrivions sur la plage avant qu'ils aient pu s'apercevoir que nous ne sommes pas là-haut. Ils donneraient l'alarme ; et nous ne pourrions plus nous emparer d'une chaloupe. »

Renseignés sur le mouvement des Espagnols, et certains que rien ne ferait obstacle à leur marche, les trois flibustiers se dirigèrent avec toute la rapidité possible vers le point de la plage le plus éloigné de la caravelle.

La descente, comme ils l'avaient prévu, s'acheva sans obstacle ; et ils ne tardèrent pas à se trouver sur le rivage. Devant eux, à l'extrémité d'un petit promontoire, une des chaloupes était tirée sur le sable. Des hommes qui en composaient l'équipage, deux seulement étaient restés pour la garder. Certains de n'être pas dérangés, puisque l'ensemble de leurs camarades cernaient le monticule, où les flibustiers étaient bloqués, ils s'étaient tranquillement endormis auprès d'un feu, qui jetait aux alentours et sur la mer de tremblantes lueurs.

« Faut-il exterminer ces dormeurs ? demanda Carmaux. Ce serait bientôt fait.

— À quoi bon mettre à mort ces pauvres diables, répliqua le Corsaire, puisque leur sommeil favorise convenablement notre entreprise ? Voyez-vous une autre chaloupe ?

— Il me semble bien, répondit Wan Stiller, qu'il y en a une là-bas près des récifs, à quelque cinq cents pas de nous.

— Très bien ! embarquons-nous vite ; car les Espagnols ne peuvent tarder à s'apercevoir de notre disparition. »

Ils gagnèrent donc le promontoire, en marchant sur la pointe des pieds et en passant tout près des deux gardiens, qui d'ailleurs ronflaient à qui mieux mieux. En un tour de main ils remirent à l'eau la chaloupe, où ils montèrent, et firent aussitôt force de rames.

Ils étaient déjà à une soixantaine de pas du rivage et pouvaient espérer qu'il leur serait possible de gagner le large sans aucune mésaventure, quand, au sommet du cône, éclatèrent des coups de fusil, mêlés à de grands cris poussés par les Espagnols, qui sans doute comptaient surprendre et déconcerter les assiégés.

En entendant ce vacarme, les deux marins endormis se réveillèrent brusquement ; et voyant la chaloupe qui s'éloignait, montée par plusieurs hommes, ils coururent vers la rive en criant :

« Arrêtez-vous ! Qui êtes-vous ? »

Carmaux et Wan Stiller, au lieu de répondre, manœuvrèrent plus énergiquement les rames.

« Aux armes ! » crièrent alors les deux hommes, furieux du mauvais tour que leur avaient joué les flibustiers.

Deux coups de feu partirent.

« Que le diable les emporte ! cria Carmaux, secoué par le choc d'une balle qui venait de rompre une rame tout près de sa main.

— Prends-en une autre, lui dit le Corsaire.

— Tonnerre de Hambourg ! fit Wan Stiller.

— Quoi donc ?

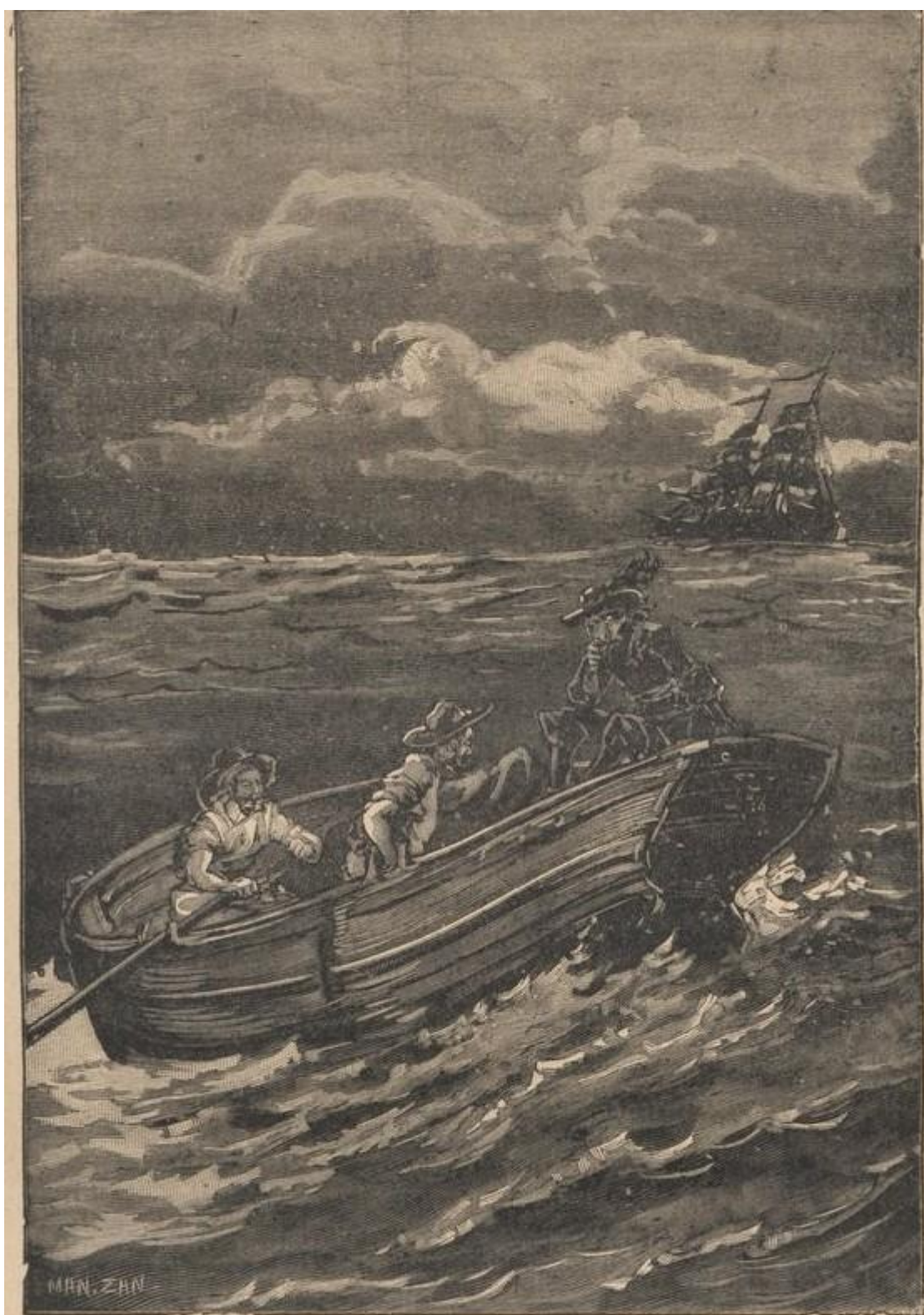
— Voyez, l'autre chaloupe se détache, sans doute pour nous donner la chasse.

— Eh bien, ne vous occupez que de ramer de toutes vos forces ; et laissez-moi le soin de la tenir à distance à coups de fusil. »

Toujours sur l'éminence retentissaient des détonations. Probablement les Espagnols arrivés aux abords du retranchement, tiraient au hasard pour paralyser une résistance imaginaire.

La chaloupe, sous la vigoureuse poussée de quatre rames, voguait vers l'embouchure de la rivière, qui ne devait être qu'à cinq ou six milles de là, et que les fugitifs auraient facilement atteinte si les dormeurs n'avaient été réveillés qu'un peu plus tard.

La deuxième chaloupe avait perdu un peu de temps en s'arrêtant auprès du promontoire pour embarquer les deux marins qui hurlaient comme des enragés ; et les flibustiers en profitèrent pour gagner une assez forte avance.



La chaloupe courait de plus en plus rapide sur les flots...

Mais bientôt ils virent venir les deux autres chaloupes, dont une très grande et armée d'une coulevrine¹⁷.

« Nous sommes perdus ! s'exclama involontairement le Corsaire ; apprêtons-nous à vendre chèrement notre vie.

— Mille tonnerres ! fit Carmaux, la fortune est-elle déjà lasse de nous servir ? Eh bien, soit ! mais avant de partir pour l'autre monde, nous y enverrons encore quelques Espagnols. »

Sur quoi, abandonnant les rames, il empoigna son fusil.

Les chaloupes, en tête desquelles marchait la plus grosse, montée par une douzaine d'hommes, n'étaient plus qu'à environ deux cents pas.

« Rendez-vous, ou nous vous coulons à pic ! cria une voix.

— Non ! répondit le Corsaire. Les Frères de la côte meurent, mais ne se rendent pas.

— Le gouverneur vous promet la vie sauve.

— Voici ma réponse ! »

Le Corsaire tira et abattit un des rameurs. Des cris de fureur s'élevèrent des trois chaloupes ; et l'on entendit le commandement de : Feu ! La coulevrine fit retentir sa grosse voix, et l'instant d'après la chaloupe des flibustiers s'inclinait sur sa poupe : percée par le projectile, elle embarquait des torrents d'eau.

¹⁷ Petite pièce d'artillerie très allongée.

« À la nage ! » cria le Corsaire en déposant son arme.

Les deux flibustiers déchargèrent leurs fusils contre la grosse embarcation, et se jetèrent à l'eau, pendant que leur chaloupe s'enfonçait peu à peu.

« Le sabre aux dents, et à l'abordage ! reprit le Corsaire avec un accent de rage. Mourons sur le pont de la chaloupe ! »

Bien que se tenant difficilement à flot, alourdis qu'ils étaient par l'eau qui s'engouffrait dans leurs bottes évasées, les trois hommes se mirent à nager vers l'embarcation qui portait leurs ennemis, décidés à tenter une lutte suprême avant d'être tués.

Les Espagnols, qui, de leur côté, tenaient à les capturer vivants, s'abstenaient de les frapper, comme ils auraient pu facilement le faire soit avec les rames, soit à coups de sabre. Au moment où tous trois abordaient et cherchaient à se hisser dans la chaloupe, vingt bras se tendirent qui, paralysant l'effort des nageurs, les eurent bientôt enlevés à bord...

Quand le Corsaire put se rendre compte de sa situation, il se trouva étendu à la poupe, les mains étroitement liées derrière le dos, pendant que ses deux compagnons étaient déposés sur les bancs de l'avant.

Un homme, qui portait un élégant costume d'officier castillan, était debout près de lui, la main sur le timon.

En l'apercevant, le Corsaire avait poussé un cri de stupeur :

« Vous, comte ?

— Oui, chevalier, répondit celui-ci avec un léger sourire.

— En vérité, je ne me serais pas douté, dit amèrement le Corsaire, que le comte de Lerme oublierait aussi vite que j'avais épargné sa vie dans la maison du notaire de Maracaïbo.

— Et qui vous dit, seigneur de Vintimille, repartit à mi-voix le comte, que je ne me souviene pas du jour où j'eus l'honneur de faire votre connaissance ?

— Il me semble que vous venez de me faire prisonnier.

— Eh bien ?

— Et que vous allez me conduire au duc flamand.

— Quand cela serait ?

— Ne savez-vous pas que Wan Guld a pendu mes deux frères ?

— Si, chevalier.

— Ignorez-vous la haine implacable qui existe entre cet homme et moi ?

Non, chevalier, je ne l'ignore pas.

— Et qu'il voudra pendre celui-là comme il a pendu les deux autres ?

— Bah !

— Vous avez l'air d'en douter.

— Que le duc en ait le désir, possible ; mais n'oubliez pas que je suis là. J'ajoute que la caravelle est à moi, et que mes marins ne doivent obéissance qu'à moi seul.

— Wan Guld est gouverneur de Maracaïbo ; et tous les Espagnols de la province doivent lui obéir.

— C'est bien, en effet, pour lui obéir que je me suis emparé de vous. Mais ensuite ?... »

Et le comte, se penchant sur le Corsaire, ajouta tout bas, avec un accent mystérieux :

— Le comte de Lerme peut avoir des idées à lui ; mais chut !... »

En ce moment la grande chaloupe, escortée des deux autres, était arrivée près de la caravelle, à bord de laquelle, sur un signe du comte, les trois flibustiers furent aussitôt transportés.

Et l'on put entendre une voix dire d'un ton triomphant :

« Enfin, voilà le dernier entre mes mains ! »

XXXII

LA PROMESSE D'UN GENTILHOMME

Un homme descendit rapidement du château de poupe et s'arrêta près du Corsaire noir, qui avait été déposé sur le pont, avec les deux autres flibustiers, et qui, assis, semblait profondément absorbé par ses tristes pensées.

C'était un vieillard d'aspect imposant, avec une longue barbe blanche, de larges épaules et toutes les apparences d'une véritable robustesse, malgré ses cinquante-cinq ou soixante ans.

Il rappelait ces vieux doges vénitiens qui guidaient à la victoire les galères de la puissante république.

Il portait au côté une grande épée, que vraisemblablement il devait savoir manier avec autant d'habileté que de vigueur.

Pendant un instant il fixa silencieusement le Corsaire avec des yeux où brillait encore une flamme ardente ; puis, d'une voix lente et grave :

« Vous voyez bien, chevalier, que la fortune est avec moi. J'avais juré de vous pendre tous ; et je vais pouvoir tenir ma promesse. »

Le Corsaire, en entendant ces paroles, leva la tête, et jetant sur celui qui avait parlé un regard de profond mépris :

« Les traîtres ont la fortune pour eux ici-bas. Qui sait ce qui les attend ailleurs ? Assassin de mes frères, achève ton œuvre. La mort ne fait pas peur aux seigneurs de Vintimille.

— Vous avez voulu vous mesurer avec moi, reprit froidement le vieillard. Vous avez perdu la partie ; vous la payerez.

— Faites-moi pendre, traître !

— Rien ne presse.

— Qu'attendez-vous donc ?

— J'aurais préféré vous faire supplicier à Maracaïbo ; mais puisque vos amis sont dans cette ville, c'est aux habitants de Gibraltar que je donnerai ce spectacle. Patience donc.

— Misérable ! fit le Corsaire, la mort de mes frères ne vous suffit pas » !

Un éclair de férocité passa dans le regard du vieux duc.

« Non, dit-il ensuite à mi-voix ; vous êtes un témoin trop dangereux de ce qui s'est passé en Flandre, pour que je vous laisse la vie. Au surplus, si je ne vous tue pas, demain ou un autre jour, ce sera vous qui me tuerez. Je ne vous hais pas peut-être autant que vous le pensez ; mais il importe à ma tranquillité de me débarrasser d'un adversaire qui ne demande qu'à me supprimer.

— Eh bien ! débarrassez-vous de moi ; car si je devais vous échapper, je reprendrais aussitôt la lutte contre vous.

— Je le sais. Et pourtant, si vous le vouliez, je pourrais vous épargner la mort infamante que vous avez méritée en votre qualité de flibustier.

— Je vous ai dit que la mort ne m’effraye pas, dit le Corsaire avec une superbe fierté.

— Je connais le courage des seigneurs de Vintimille, répliqua le duc, dont le front s’était obscurci. J’ai pu, en maintes occasions, apprécier leur valeur et leur mépris de la mort. »

Le duc garda un moment le silence, en faisant quelques pas sur le pont, les yeux tristes, la tête penchée sur sa poitrine ; puis, revenant au Corsaire :

« Vous refuserez peut-être de me croire, reprit-il ; mais je suis las de l’affreuse lutte que vous avez engagée avec moi ; et je serais heureux qu’elle pût enfin s’achever.

— Et pour la faire cesser, dit le Corsaire avec ironie, vous m’offrez la pendaison. »

Le duc releva vivement la tête, et regardant fixement le Corsaire :

« Si je vous proposais de vous laisser libre, que feriez-vous ?

— Je reprendrais avec plus d’acharnement encore cette même lutte, pour venger la mort de mes frères.

— Alors vous m’obligez à vous faire mourir. Je vous le déclare bien franchement, pour calmer le trouble que parfois apportent à mon cœur certains souvenirs, je vous aurais volontiers laissé la vie, si vous aviez consenti à me donner votre parole de retourner en Europe, en renonçant de votre

côté à l'évocation de ces mêmes tristes souvenirs. Mais comme vous ne semblez pas vouloir accepter cette condition, force me sera bien de faire avec vous comme j'ai fait avec le Corsaire vert et le Corsaire rouge.

— Et comme vous avez fait tout d'abord, en Flandre, avec mon frère aîné.

— Taisez-vous ! s'écria le duc, d'une voix tremblante. Pourquoi réveiller ce passé que je déplore autant et plus que vous peut-être ?

— Achevez votre œuvre de traître et d'assassin, reprit le Corsaire. Supprimez le dernier des Vintimille ; mais je vous avertis que, moi mort, la poursuite de ma vengeance ne sera pas abandonnée pour cela. Un autre, qui a recueilli le serment du Corsaire noir, se fera un devoir de l'accomplir, et ne vous fera aucun quartier, le jour où vous tomberez dans ses mains.

— Celui-là, quel est-il ?

— L'Olonais.

— Je le ferai pendre comme les autres.

— À moins qu'avant peu ce ne soit lui qui vous ait fait mettre la corde au cou. Prenez garde, le jour est peut-être proche où vous saurez ce que vaut la colère de l'Olonais.

— Nous verrons bien ! Qu'il vienne, et nous le mettrons à la raison, » fit le duc.

Puis, se tournant vers les marins qui avaient été préposés par le comte à la garde des flibustiers :

« Conduisez, reprit-il, les prisonniers dans la cale ; et veillez attentivement sur eux. Vous avez gagné la récompense que je vous avais promise, vous la toucherez à Gibraltar. »

Cela dit, le duc se dirigea vers la poupe, pour descendre dans le carré. Il approchait de l'escalier quand le comte l'aborda :

« Monsieur le duc, lui demanda-t-il, vous êtes résolu à faire pendre le Corsaire ?

— Oui, répondit nettement le vieillard ; par cela même qu'il est un corsaire et parce que, avec l'Olonais, il a dirigé l'expédition contre Maracaïbo, il doit être mis à mort.

— C'est un vaillant gentilhomme, Monsieur le duc.

— Peu m'importe.

— Il est regrettable de voir mourir un pareil homme.

— C'est un ennemi de l'Espagne, Monsieur le comte.

— Pourtant à votre place je ne le tuerais pas.

— Pourquoi ?

— Vous savez, Monsieur le duc, que le bruit a couru que votre fille aurait été prise par les flibustiers de la Tortue.

— C'est vrai, dit le vieillard avec un soupir, mais rien ne vous a confirmé que le navire sur lequel elle a dû s'embarquer à la Vera-Cruz ait été capturé. D'ailleurs, j'avais bien recommandé qu'elle voyageât sous un nom supposé.

— Et si la nouvelle était vraie cependant ? »

Le duc regarda le comte avec inquiétude :

« En auriez-vous appris quelque chose ?

— Non, Monsieur le duc ; mais si votre fille était réellement tombée aux mains des flibustiers, vous pourriez l'échanger contre le Corsaire noir.

— Au cas où cela arriverait, reprit le duc, une forte somme d'argent aurait plus d'effet que la mise en liberté de cet homme sur les flibustiers, qui sont surtout avides de richesses ; mais toutes précautions ont été prises pour que ma fille voyage sous un nom supposé. La longue lutte que j'ai soutenue contre ce corsaire et ses frères doit avoir une fin. Mais laissons cela, Monsieur le comte. Rassemblez votre équipage et faites route pour Gibraltar. »

Le comte de Lerme s'inclina ; et, tout en se dirigeant vers la proue, il murmurait en lui-même :

« Le gentilhomme tiendra sa promesse. »

En ce moment, les chaloupes ramenaient à bord tous les marins qui avaient participé à l'attaque inutile du monticule.

Quand le dernier se fut rembarqué, le comte ordonna de déplier les voiles ; toutefois plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il fît lever l'ancre. Et comme le duc s'impatientait de ce long retard, il lui donna pour motif que la caravelle s'était ensablée sur un bas-fond, et qu'elle devait attendre la haute mer pour prendre le large. Ce fut seulement vers quatre heures de l'après-midi qu'elle se remit en mouvement.

Après avoir couru des bordées, fort lentes d'ailleurs, car un calme presque absolu régnait sur cette région du grand lac, le navire prit sa direction vers l'embouchure du Cataumbo, devant laquelle il resta pour ainsi dire en panne à trois milles environ de la côte.

Le duc, qui, ayant hâte d'arriver à Gibraltar, était monté plusieurs fois sur le pont, avait demandé au comte si, à défaut du vent, il ne pourrait pas faire remorquer la caravelle par les chaloupes ; mais le comte avait allégué en même temps l'extrême fatigue de l'équipage et l'existence de bas-fonds, au travers desquels il fallait manœuvrer avec une grande circonspection.

Vers les sept heures, la nuit étant venue, la brise s'éleva un peu plus forte ; et le voilier put reprendre sa marche, mais sans s'éloigner beaucoup de la baie. Le comte, après avoir soupé avec le duc, était allé prendre lui-même la barre du gouvernail ; et l'on aurait pu le voir causer bas, très longuement, avec le pilote, qui était resté près de lui. On en devait conclure qu'il avait probablement de nombreuses et minutieuses instructions à lui donner pour la manœuvre du vaisseau pendant la nuit.

Cette conversation dura jusque vers dix heures ; après quoi, abandonnant le timon et profitant de la complète obscurité qui régnait sur le navire, il gagna une écoutille et descendit dans la cale. Arrivé là, il alluma une lanterne sourde, qu'il avait dissimulée dans l'évasement d'une de ses grandes bottes, et en dirigea la lumière sur un homme qui semblait dormir tranquille.

« Chevalier ! » dit-il à voix très basse.

L'homme se leva vivement sur son séant, quoiqu'il eût encore les bras étroitement liés.

« Qui vient me déranger ? dit-il.

— Moi.

— Ah ! vous, comte ! Venez-vous me tenir compagnie ?

— Je veux faire mieux, chevalier.

— Quoi donc ?

— Payer ma dette.

— Je ne comprends pas.

— À votre tour, chevalier, auriez-vous oublié notre commune aventure dans la maison du notaire ?

— Non.

— Il vous souvient donc que, ce jour-là, vous avez épargné ma vie.

— C'est vrai.

— Je viens donc maintenant tenir la promesse que je vous fis ce jour-là. Aujourd'hui ce n'est plus moi qui suis en péril de mort, c'est vous.

— Alors ?...

— Je viens vous sauver, chevalier.

— Me sauver ! fit le Corsaire fort étonné ; mais avez-vous pensé au duc ?

— Il dort, chevalier.

— Mais demain il sera réveillé.

— Eh bien ? demanda le comte.

— Eh bien, il s'en prendra à vous, vous fera emprisonner d'abord, et ensuite pendre à ma place. Songez-vous à cela ? Vous savez que Wan Guld ne plaisante pas.

— Vous croyez, chevalier, qu'il aura des soupçons sur moi ? Le Flamand est rusé, je le sais ; mais il n'oserait m'inculper. Votre fuite semblera toute naturelle, et due à un simple défaut de surveillance que l'on déplorera, mais dont je n'aurai pas à répondre. Au surplus, advienne que pourra ! Peut-être ai-je tort de vous rendre la liberté, surtout au moment où l'Olonais peut venir assaillir Gibraltar ; mais je suis gentilhomme avant tout. J'ai contracté une dette, je la paye. Désormais nous serons quittes l'un envers l'autre ; et si le hasard veut que nous nous rencontrions plus tard, soit à Gibraltar, soit ailleurs, vous ferez votre devoir de corsaire, moi le mien d'Espagnol ; et nous combattons comme deux ennemis acharnés.

— Non, Monsieur le comte, mais comme deux gentilshommes enrôlés sous deux bannières différentes.

— Soit. Partez, chevalier. Voici une hache qui vous servira pour agrandir le sabord par lequel vous sortirez ; et voici deux poignards pour vous défendre le cas échéant contre les animaux, quand vous serez à terre. Une de nos chaloupes flotte à la remorque derrière la caravelle ; montez-y avec vos compagnons, coupez la corde qui la retient, et voguez vers la côte. Adieu, chevalier, et au revoir, peut-être sous les murs de Gibraltar, où nous aurons l'avantage de croiser le fer. »

Cela dit, le comte coupa les liens du Corsaire, lui remit les armes, lui serra la main et s'éloigna à pas rapides, pour remonter en toute hâte sur le pont.

Le Corsaire resta quelques instants tout ébahi ; et, comme s'il eût cherché à se reconnaître dans un rêve étrange, il secoua Wan Stiller et Carmaux, qui n'avaient rien entendu.

« Amis, leur dit-il, il faut partir.

— Partir ? répéta Carmaux ; nous voilà ficelés comme des saucissons, et vous voulez que nous partions ? »

Le Corsaire trancha avec un poignard les cordes qui les entravaient.

« Tonnerre ! fit Carmaux en s'étirant les bras.

— Libres ! nous sommes libres ! reprit le Hambourgeois. Comment ! Qu'est-il arrivé ?

— Silence, suivez-moi. »

Le Corsaire, qui avait donné les poignards à ses deux compagnons, se dirigea, tenant la hache, vers un large sabord garni de deux forts barreaux en croix ; et, profitant d'un moment où les hommes de quart faisaient un grand bruit pour la manœuvre d'un virage à bord, il abattit les deux traverses et eut devant lui une ouverture par laquelle un homme pouvait passer facilement.

« Si vous tenez à votre vie, dit-il à mi-voix, glissez-vous par là le plus silencieusement possible. »

Il va de soi que, donnant l'exemple, il passa le premier. À l'extérieur, il resta un instant suspendu au sabord ouvert, si près de l'eau qu'il se sentit immergé d'emblée jusqu'aux reins. Puis, lâchant cet appui, il nagea au plus près de la carène, pour éviter d'être vu par les hommes de garde ; et, laissant filer la caravelle, il aborda la chaloupe, que retenait une corde assez longue. Les deux flibustiers l'eurent bientôt rejoint ; et comme ils allaient couper la corde, elle tomba d'elle-même, sans doute lâchée par une main amie.

Le Corsaire leva la tête vers la poupe du voilier, où il aperçut une forme humaine qui faisait un geste d'adieu.

« Voilà un noble cœur, murmura-t-il, Dieu le préserve de la colère de Wan Guld ! »

La caravelle, toutes ses voiles au vent, filait alors assez rapidement vers Gibraltar. On l'aperçut encore pendant quelques minutes ; puis elle disparut derrière un groupe d'îlots boisés.

« Tonnerre ! fit enfin Carmaux, il y a de bons moments dans la vie. Se trouver libre comme l'air, alors qu'un peu auparavant l'on pouvait se croire tout porté presque à la potence. Qui donc a fait ce miracle, capitaine ?

— Le comte de Lerme.

— Ah ! le brave gentilhomme ! Si nous le retrouvons à Gibraltar, nous l'épargnerons, n'est-ce pas, Wan Stiller ?

— Oui, répondit l'autre, nous le traiterons en Frère de la côte. Où allons-nous, capitaine ? »

Le Corsaire ne répondit rien. Tout pensif, il était occupé à fouiller du regard l'horizon du côté du nord.

« Ne voyez-vous rien là-bas ? » demanda-t-il.

Les deux hommes, qui ramaient en cadence, se levèrent pour regarder dans la direction indiquée.

Là, sur la ligne où se confondaient le ciel et l'eau, des points lumineux scintillaient que des gens de terre auraient pu prendre pour des étoiles, mais sur la nature desquels des yeux de marins ne pouvaient se méprendre.

« Ce sont des feux de navire, dit Carmaux.

— Qui s'avancent sur nous, ajouta le Hambourgeois.

— Si c'était l'Olonais allant vers Gibraltar ! dit le Corsaire.

— Probablement, capitaine. Voyez, ces feux bougent, se rapprochent ou s'éloignent les uns des autres.

— Alors, gagnons bien vite le rivage, où nous allumerons un feu, pour que les amis viennent nous recueillir. »

Carmaux et Wan Stiller reprirent les rames ; et une demi-heure plus tard les trois flibustiers abordaient au fond d'une anse formant une espèce de port naturel, capable de recevoir une demi-douzaine de voiliers.

La chaloupe tirée à terre, ils rassemblèrent en toute hâte des branches d'arbres et des feuilles sèches, sur lesquelles ils battirent le briquet ; et bientôt brilla un grand feu pouvant être aperçu de plusieurs lieues au large. Entre temps, les points lumineux étaient devenus plus distincts.

« Plus de doute, dit le Corsaire, qui était monté sur une roche pour mieux découvrir l'horizon, c'est la flottille de l'Olonais. »

XXXIII

L'OLONAIS

Vers les deux heures du matin, quatre grosses barques, attirées par le feu que les fugitifs entretenaient sur la plage, jetaient l'ancre dans la petite anse.

Elles étaient montées par cent vingt corsaires, conduites par l'Olonais, et composaient l'avant-garde de la flottille qui devait tenter la prise de Gibraltar.

Le fameux flibustier fut profondément surpris de voir tout à coup apparaître le Corsaire noir, qu'il ne comptait pas revoir aussi tôt. Le croyant encore occupé à donner la chasse au gouverneur, dans les forêts du littoral, il n'espérait plus l'avoir pour compagnon dans l'attaque de la puissante forteresse qu'il allait attaquer.

Quand son ami l'eut mis au courant de tout ce qui s'était passé :

« Ah ! mon pauvre chevalier, lui dit-il, tu n'as vraiment pas de chance avec ce damné vieillard ; mais, par les Sables-d'Olonne ! cette fois j'espère que nous pourrons le capturer ; car nous aurons le soin d'investir d'abord la ville, pour qu'il ne puisse prendre le large, et nous le pendrons solennellement au grand mât de la *Foudre*.

— Je crains bien que nous ne puissions le trouver à Gibraltar, repartit le Corsaire. Il sait que nous nous dirigeons vers la ville, décidés à l'envahir ; et il sait que lorsque nous y

aurons pénétré, je le chercherai au besoin de maison en maison pour venger sur lui mes malheureux frères.

— Ne l'as-tu pas vu se diriger vers Gibraltar avec la caravelle du comte ?

— Si, Pierre ; mais tu n'ignores pas combien il est rusé. Il peut avoir plus tard changé de route, pour ne pas s'exposer à être pris dans les murs de la ville.

— C'est vrai !... dit l'Olonais, qui était tout à coup devenu pensif. Ce madré, plus avisé que nous, aura évité d'entrer à Gibraltar, pour se mettre en sûreté sur les côtes orientales du lac. Je sais qu'il a de grandes possessions à Porto-Cavallo, dans le Honduras ; il a bien pu songer à s'y réfugier.

— Vois, Pierre, comme la fortune protège cet astucieux vieillard !

— Le moment viendra où elle se lassera, chevalier. Si je puis avoir la certitude qu'il est à Porto-Cavallo, je n'hésiterai pas à l'y aller chercher ; cette île, d'ailleurs, mérite d'être visitée un jour ; et je suis convaincu que tous les flibustiers de la Tortue me suivraient s'il s'agissait de mettre la main sur les incalculables richesses qui s'y trouvent. De toute façon, je t'ai promis d'aider à tes projets ; et tu sais que l'Olonais n'a jamais failli à sa parole.

— Merci, j'y compte. Mais où est maintenant mon navire ?

— Je l'ai envoyé à l'issue du golfe, avec les deux de Harris, pour empêcher les vaisseaux espagnols de venir nous importuner.

— Combien as-tu d'hommes avec toi ?

— Cent vingt seulement ; mais le Basque, qui arrivera ce soir, en amène quatre cents ; et demain nous donnerons l'assaut à Gibraltar.

— Tu espères réussir ?

— C'est ma conviction, quoique j'aie su que les Espagnols, qui comptent huit cents hommes bien résolus, ont fait de leur mieux pour rendre impraticables les abords de la ville. Certes, nous avons, comme on dit, un maître os à ronger, et qui nous coûtera plus d'un de nos braves amis ; mais nous réussirons, j'en suis sûr.

— Je suis prêt à te suivre, Pierre.

— J'y compte bien, chevalier, et j'attends beaucoup de ton bras et de ton exemple. Viens à bord de ma barque te restaurer et te reposer un peu ; car tu dois avoir besoin de l'un et de l'autre. »

Le Corsaire, qui, en réalité, ne se maintenait sur pied que par un prodige d'énergie, suivit son ami, pendant que les équipages de l'Olonais débarquaient et campaient sur la plage pour attendre la venue du Basque et de ses compagnons.

Le temps passé là ne devait pas être perdu ; car un certain nombre des hommes se mirent aussitôt en marche pour explorer les environs, et se rendre compte des mesures que les Espagnols avaient prises en vue de rendre difficile ou impossible l'accès de la ville prochaine.

Quand ils rapportèrent au chef les résultats de leurs explorations, il crut comprendre que ce qu'ils venaient de voir les avait quelque peu découragés, bien qu'ils fussent habitués à dédaigner les obstacles.

De toutes parts, ils avaient trouvé les routes barrées de palissades ou coupées de tranchées armées de canons ; la plupart des champs étaient inondés, on n'y marchait qu'en enfonçant jusqu'à mi-jambe. En outre, on leur avait appris que le commandant de la citadelle, homme de guerre des plus habiles et des plus braves, avait fait jurer à ses soldats qu'ils se feraient tous tuer plutôt que de laisser abattre l'étendard de la patrie espagnole.

L'Olonais, tout en comprenant que ces informations eussent pu influencer sur le moral de ses compagnons, ne parut nullement en tenir compte ; et le soir, ayant réuni tous les chefs de groupes, il leur adressa cette harangue, d'ailleurs restée fameuse, qui prouve quelle extraordinaire confiance avaient ces aventuriers :

« Hommes de mer, leur dit-il, demain doit être un jour qui marquera dans l'histoire des Frères de la côte. Il faudra vaincre, et nous vaincrons. Si nous succombions, nous perdions, avec notre renom et la vie, les trésors qui ont coûté tant de sang. Nous avons eu raison d'ennemis bien plus nombreux et plus redoutables que ceux qui vont essayer, mais sans y réussir, de défendre Gibraltar. Et jamais nous n'aurons acquis d'aussi grandes richesses. Je ne vous dis plus qu'un mot ; ayez les yeux sur vos chefs et suivez leur exemple ! »

Vers minuit, arrivèrent les navires de Michel le Basque, qui amenait avec lui plus de quatre cents hommes. À peine cet effectif fut-il débarqué, que la petite armée se mit en marche, sous la conduite de l'Olonais, du Basque et du Corsaire noir, ne laissant qu'une vingtaine d'hommes à la garde des embarcations.

Carmaux et Wan Stiller, bien repus et quelque peu reposés, suivaient de près le Corsaire, tenant à prendre très activement part à l'assaut de la ville.

« Ami Stiller, disait Carmaux, espérons que cette fois nous pourrons enfin poser le grappin sur ce brigand de Wan Guld, et le remettre à notre capitaine.

— Aussitôt les forts pris, nous irons bien vite le chercher dans la ville, pour l'empêcher de s'esquiver comme à Maracaïbo. Au surplus, le Catalan nous a promis qu'il le surveillerait.

— Crois-tu qu'il soit entré à Gibraltar ?

— J'en jurerais ; et je crois que s'il ne se fait pas tuer pendant l'assaut, nous le retrouverons dans la ville.

— Certainement, » fit la voix de quelqu'un qui frappait sur l'épaule du Hambourgeois.

Il se retourna et vit devant lui l'Africain.

« Toi, compère sac à charbon ! fit Carmaux ; d'où diable sors-tu ?

— Il y a dix heures que je vous cherche sur la plage. Est-il vrai que le gouverneur vous avait faits prisonniers ?

— En effet, mais nous nous sommes échappés de ses mains, grâce à l'aide du comte de Lerme.

— Le noble Castillan que nous avons connu chez le notaire de Maracaïbo ?

— En effet. Mais que sont devenus les blessés auprès desquels nous t'avons laissé avec le Catalan ?

— Morts tous deux hier matin, répondit le nègre.

— Pauvres diables ! Et le Catalan ? »

— Il m'a quitté en me disant qu'il allait tout droit à Gibraltar.

— Crois-tu que la ville fasse une forte résistance ?

— Heu ! fit l'Africain, d'après ce que j'ai entendu dire, j'ai bien peur que beaucoup des nôtres ne soupent pas ce soir.

— Espérons que nous ne serons pas du nombre de ceux-là. »

Les flibustiers, divisés en quatre longues colonnes, allaient de l'avant à travers les forêts qui alors entouraient Gibraltar, se faisant précéder par un certain nombre d'éclaireurs, choisis de préférence parmi les anciens boucaniers.

Tous savaient que les Espagnols, avertis de la venue de leurs implacables ennemis, les attendaient de pied ferme ; et il semblait probable que le vieux commandant de la citadelle eût préparé des embuscades, pour les décimer avant qu'ils pussent tenter l'assaut des forts.

Quelques coups de fusil tirés des colonnes apprirent à ceux qui venaient ensuite que l'on approchait de la ville.

Les trois chefs, se méfiant des pièges qui pourraient leur être tendus, se portèrent sur ces points avec une centaine d'hommes ; mais ils furent informés qu'il s'agissait de simples échanges de coups de feu entre les avant-postes, et non d'un engagement réel.

L'alarme étant donnée, l'Olonais pensa qu'il y aurait désavantage à faire une attaque nocturne. Il arrêta ses troupes jusqu'au lever du soleil : ce qui lui permettrait de se rendre mieux compte de la disposition du terrain et des moyens de défense de l'ennemi.

Montant sur une petite éminence boisée, il s'y installa avec le Corsaire noir, pour être à même d'explorer de là, quand le jour viendrait, la situation de la région environnante.

Aux premières lueurs de l'aube, ils distinguèrent devant eux un coteau très élevé que couronnaient deux forts crénelés, au-dessus desquels flottait le drapeau espagnol, et qui dominaient une large étendue toute couverte d'habitations.

L'Olonais fronça le sourcil :

« Il sera difficile, dit-il, d'emporter ces deux forts sans artillerie, et même sans échelles.

— D'autant plus, reprit le Corsaire, que les chemins qui conduisent à la hauteur ont été, je le vois, coupés, palissadés, garnis de pièces. Au bas l'on aperçoit des terres bourbeuses, par suite des eaux qu'on a lâchées sur la plaine. Autant de difficultés à vaincre.

— Nous avons pour adversaire un commandant qui connaît la guerre et sait la diriger.

— Que devons-nous faire, Pierre ?

— Tenter la fortune, chevalier. À Gibraltar sont des trésors bien plus considérables que ceux de Maracaïbo ; et nous devons y faire un très important butin. Que dirait-on si nous hésitions, si nous reculions ? L'on n'aurait plus con-

fiance ni à l'Olonais, ni au Corsaire noir, ni à Michel le Basque.

— Tu as raison, Pierre ; mais, outre que nous y perdions notre réputation de flibustiers audacieux, invincibles, songe que derrière ces forts peut se trouver mon mortel ennemi.

— Oui, et je tiens autant que toi à le faire prisonnier. Donc, chevalier, je laisse avec toi et le Basque la majeure partie de mes hommes. Chargez-vous de leur faire traverser les terres inondées, pour dégager et ouvrir la route de la montagne. Moi, je vais avec les autres faire un grand détour, pour tâcher d'arriver à l'improviste, en me dissimulant dans les bois, sous les murs du premier fort.

— Mais des échelles ?...

— J'ai mon projet. Bornez-vous à occuper autant que possible de ce côté-ci l'attention des Espagnols, afin qu'ils ne soupçonnent pas mon mouvement. Et laissez-moi faire. Que je ne m'appelle plus l'Olonais si dans quelques heures Gibraltar n'est pas en notre pouvoir. Embrassons-nous, chevalier ; car qui sait si nous devons nous revoir ? »

Les deux amis se donnèrent une vigoureuse accolade ; puis, aux premiers rayons du jour, ils montèrent ensemble rapidement la colline.

La masse des flibustiers s'était campée momentanément sur le bord de la forêt, en avant des terres marécageuses qui les avaient arrêtés, et au delà desquelles ils avaient aperçu une sorte de retranchement défendu par deux pièces de canon.

Carmaux, Wan Stiller et quelques autres, pour entraîner leurs camarades en leur démontrant la solidité du terrain, voulurent s'y aventurer ; mais ils eurent bientôt reconnu, en sentant le sol céder sous leurs pieds, que cette voie était impraticable.

Cet obstacle imprévu, joint à ceux qu'ils devaient rencontrer dans la plaine et ensuite sur la montagne avant de pouvoir arriver sous les deux forts, avait quelque peu refroidi l'enthousiasme des flibustiers, sans que pourtant aucun d'eux osât parler de battre en retraite.

Mais le retour des deux Corsaires au milieu de leurs hommes et leur résolution hautement déclarée d'engager sans retard la bataille, eurent pour effet de réconforter les plus hésitants, en prouvant la confiance aveugle qu'ils avaient en leurs chefs.

« Courage, camarades ! leur cria l'Olonais. Derrière ces forts se trouve une ville contenant des trésors bien plus importants que ceux de Maracaïbo. Montrons à nos implacables ennemis que nous sommes toujours invincibles ! »

Après avoir commandé que l'ensemble des hommes se formât en deux colonnes, que nul ne reculât devant aucun obstacle, il donna l'ordre de se porter rapidement en avant.

Le Corsaire noir et le Basque se mirent à la tête de la troupe la plus nombreuse, tandis qu'avec l'autre l'Olonais s'en alla longeant les bois, par-dessus la plaine ondulée, pour tâcher d'arriver sous les forts sans être aperçu.

XXXIV

À GIBRALTAR

La colonne que le Corsaire noir et le Basque devaient conduire à travers la plaine bourbeuse défendue par une batterie, était composée de trois cent trente hommes armés de sabres et de pistolets avec trente cartouches seulement. On n'avait pas cru devoir les munir de fusils, qui sont embarrassants dans les combats de corps à corps, et inutiles contre des forts.

À la vérité, ces hommes étaient autant de démons décidés à tout, prêts à se précipiter avec force contre n'importe quel obstacle, avec la certitude d'en triompher.

Au premier commandement de leurs chefs, ils se mirent aussitôt en marche, la plupart d'entre eux portant de grosses branches d'arbres et des fagots, qu'ils devaient jeter sur les terres humides, pour y marcher plus facilement.

À peine arrivaient-ils près de cette espèce de marais, que la batterie qui était dressée au delà envoya sur eux une volée de mitraille. Ce salut meurtrier ne devait pas cependant arrêter les flibustiers.

Le Corsaire noir et le Basque firent entendre en même temps leur terrible cri de guerre :

« Hommes de mer, en avant ! »

Les flibustiers se précipitèrent dans le marais, en jetant devant eux les fascines et les branches qui devaient servir de supports à leurs pieds, sans se préoccuper du feu de la batterie qui, de minute en minute, devenait plus vif. Mais, à mesure qu'ils s'éloignaient davantage de la forêt, la marche à travers ce bournier offrait sans cesse de nouvelles difficultés : les espèces de ponts qu'ils avaient posés ne suffisant pas à tous les hommes.

À droite et à gauche, des hommes tombaient, culbutaient, s'enfonçaient parfois jusqu'à la ceinture, incapables ensuite de se tirer de la fange sans l'appui de leurs compagnons, qui, pour leur venir en aide, s'embourbaient à leur tour. Et, pour avancer le plus péniblement du monde, sous le feu incessant de l'artillerie, ils devaient à grand-peine relever, pour les placer ailleurs, les fagots, les grosses branches sur lesquelles ils avaient marché précédemment.

Le feu des Espagnols devenait d'autant plus désastreux pour les aventuriers qu'ils ne pouvaient y répondre avec leurs pistolets à courte portée.

Malgré ces embarras, le Corsaire noir et le Basque ne perdaient pas leur sang-froid. Encourageant leurs compagnons de la voix et de l'exemple, ils restaient sans cesse à leur tête, et ne faisaient pas moins progresser sensiblement la marche des colonnes.

La mitraille, toutefois, continuait à faire des vides parmi les assaillants, dont un certain nombre déjà gisaient morts ou grièvement blessés, et se débattaient sur le sol encombré de branchages.

« Hommes de mer, en avant ! répétaient les deux chefs. En avant, les vengeurs ! »

Cette audacieuse ténacité devait enfin obtenir de marquants résultats, lorsque la troupe opiniâtre eut réussi à se trouver sur un terrain solide. Alors, se réorganiser et se lancer impétueusement à l'assaut de la batterie, fut pour eux l'affaire d'un moment.

Rien ne peut plus résister à leur attaque. Le sabre dans une main, le pistolet dans l'autre, ils courent sur le terre-plein de la redoute. Une décharge de mitraille renverse quelques-uns des premiers arrivés ; mais les autres, escaladant en foule la redoute, fondent sur les artilleurs, qu'ils massacrent, et ils mettent hors de combat, malgré leur vive résistance, tous les soldats qui occupent la position.

Un hurra formidable annonce à la bande de l'Olonais, qui ne doit pas être éloignée, que leurs camarades ont surmonté le premier obstacle.

Cette joie devait être d'ailleurs d'assez courte durée, car le Basque et le Corsaire noir, qui s'étaient un peu avancés pour reconnaître la voie qu'il leur fallait suivre, virent à peu de distance le drapeau espagnol flotter sur un petit bouquet de bois : ce qui indiquait sans doute sur ce point la présence d'une autre batterie.

« Diable ! fit le Basque, encore une rude étape à franchir. Qu'en dis-tu, chevalier ?

— Que c'est moins que jamais le moment de reculer ou même de nous arrêter.

— Le premier assaut nous a coûté cher, et nos hommes doivent être exténués.

— Donnons-leur un moment de relâche ; puis nous courrons sur cette autre batterie.

— L'Olonais aura-t-il réussi à gagner les approches du port ?

— Quoique nous n'ayons entendu aucune détonation du côté de la montagne, c'est apparemment qu'il a pu arriver jusqu'aux bois sans être remarqué.

— Toujours chanceux, lui.

— Ne nous plaignons pas ; et, en tout cas, tenons autant que possible jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de l'Olonais, qui ne peut être loin, et qui doit attendre le succès définitif de notre jonction avec lui ; pour le moment, ne laissons pas trop refroidir l'ardeur de nos hommes. Bornons-nous à envoyer quelques éclaireurs du côté du petit bois ; et, dès leur retour, nous irons de nouveau en avant. »

Quand les éclaireurs revinrent, ils ne fournirent que des indications peu favorables. Ils avaient reconnu que les Espagnols étaient répandus en grand nombre dans les bois, et que sur la plaine se trouvaient des retranchements armés de plusieurs bouches à feu. En outre, rien n'annonçait encore l'approche de l'Olonais ; car aucune détonation ne s'était fait entendre du côté qu'il avait dû prendre ; malgré tout, le Corsaire noir fut d'avis d'aller en avant.

La traversée de la région boisée s'opéra sans rencontrer aucune résistance ; mais quand les flibustiers débouchèrent dans la plaine, ils virent devant eux non pas de simples levées de terre, mais une véritable redoute défendue par des fossés, par des murs, et armée de huit pièces prêtes à vomir la mitraille.

Les deux chefs eurent un moment d'hésitation :

« Rude tâche, dit le Basque ; sous le feu de ces canons, la plaine sera difficile à traverser.

— Et pourtant nous ne pouvons songer à battre en retraite ; non seulement les Espagnols y trouveraient un surcroît de vigueur, mais l'Olonais, qui compte sur nous, aurait une cruelle déception, si nous lui manquions quand il aura réussi à pénétrer jusque sous les forts.

— Si seulement nous avions quelques canons !

— Les Espagnols ont encloué ceux de l'autre batterie. Mais qu'importe ! Livrons l'assaut, Pierre, à tout hasard ! »

Et le Corsaire, sans regarder s'il était suivi, s'élança l'épée nue, en criant :

« Allons, camarades, allons ! »

Un instant les flibustiers parurent indécis ; mais, voyant que Carmaux, Wan Stiller, l'Africain, couraient bravement sur les traces de leur capitaine, ils se précipitèrent après eux, en poussant de grandes clameurs.

Les Espagnols laissèrent les colonnes venir jusqu'à trois ou quatre cents pas de la redoute ; puis toutes leurs pièces tirèrent à la fois.

L'effet de cette décharge fut désastreux pour les assaillants. Les premiers rangs furent largement éclaircis ; les autres, effrayés, reculèrent en masse, malgré les appels et l'exemple de leurs chefs. Comme quelques groupes se reformaient, une seconde canonnade, leur causant de nouvelles pertes, les fit se joindre au gros de la troupe, qui se repliait confusément vers les bois.

Le Corsaire noir, lui, à la tête de huit ou dix fidèles, dont Carmaux, le Hambourgeois et le nègre, n'avait pas cessé de marcher en avant, et, gagnant des épaisseurs broussailleuses, ils dépassèrent le rayon de tir de la redoute et arrivèrent heureusement jusqu'au pied du coteau, où ils s'embusquèrent dans les arbres.

À peine y étaient-ils qu'ils entendirent en même temps retentir les grosses pièces des deux forts, et des cris qui devaient être ceux des compagnons de l'Olonais, parvenus sans doute à leur but.

« Amis ! cria le Corsaire noir, l'Olonais attaque de son côté, attaquons du nôtre !

— Oui, allons prendre part à l'autre fête, dit Carmaux, et espérons qu'elle sera plus heureuse que nous ! »

Quoiqu'ils dussent être très fatigués, les aventuriers se mirent aussitôt à escalader résolument le coteau, au sommet duquel tonnait sans cesse la grosse artillerie des deux forts. Les Espagnols, qui avaient sans doute aperçu les bandes de l'Olonais, se préparaient à une défense désespérée.

Au bruit de la canonnade, les hommes du fameux corsaire répondaient par des clameurs formidables, dans le but évident de faire que l'ennemi les crût plus nombreux qu'ils n'étaient réellement. N'ayant pas de fusils pour riposter, ils cherchaient à effrayer les défenseurs des forts par leur vacarme. Les projectiles des gros canons pleuvaient en tous sens. Le Corsaire et sa troupe, suivant un sentier qui coupait de biais la pente boisée, ne tardèrent pas d'y rencontrer quelques hommes de l'Olonais.

« Où est votre chef ? leur demanda le Corsaire.

— À la marge du bois.

— A-t-il commencé l'attaque ?

— Pas encore.

— Conduisez-moi vers lui. »

Deux des flibustiers se détachèrent, qui guidèrent le Corsaire vers les avant-postes de son ami.

« Pardieu ! s'écria joyeusement l'Olonais, voilà un renfort qui m'arrive bien à propos.

— Maigre renfort, Pierre ; car je n'ai guère avec moi qu'une douzaine d'hommes.

— Où sont donc les autres ?

— Après avoir bravement emporté une batterie, ils ont été terrifiés par l'accueil meurtrier d'une seconde ; et ils ont dû se replier sur la plaine.

— Tonnerre ! Et moi qui comptais sur eux !

— Peut-être sont-ils revenus à la charge ; car j'ai entendu de nouveau le canon, et qui sait s'ils n'ont pas réussi avec la seconde batterie comme avec la première !

— Peu importe, fit l'Olonais ; nous allons tenter l'assaut du fort principal.

— Mais comment donner l'assaut si nous n'avons point d'échelles ?

— Sois tranquille, j'ai tout prévu. J'espère obliger les Espagnols à sortir du fort.

— Comment ?

— En simulant tout à coup une fuite précipitée ; mes hommes sont prévenus.

— Eh bien, attaquons !

— Flibustiers de la Tortue, cria l'Olonais, à l'assaut ! »

La bande des aventuriers, qui jusqu'alors était restée à l'abri sous les arbres, se précipita en masse vers l'esplanade, précédée de leurs deux chefs.

La garnison du fort le plus proche, qui était d'ailleurs le mieux armé, voyant apparaître cette troupe, envoya sur eux une décharge de mitraille ; mais, quoique décimés, les corsaires eurent bientôt dépassé le rayon du tir de l'artillerie et gagné les talus, en faisant feu de leurs pistolets pour éloigner des remparts ceux qui les défendaient.

Quelques-uns déjà avaient réussi, malgré l'ardente défense des assiégés, à se hisser vers les glacis, quand tout à coup retentit la tonnante voix de l'Olonais criant :

« Hommes de mer, en retraite ! »

À ce cri, les flibustiers, comme s'ils eussent été saisis tout à coup d'une terreur panique, s'empressèrent de quitter les positions qu'ils avaient difficilement conquises et de s'éloigner en désordre. Les assiégés, abusés par ce mouvement des assiégeants, au lieu de se borner à les mitrailler de nouveau, crurent qu'ils n'avaient qu'à fondre sur eux pour les anéantir. Abaissant aussitôt les ponts-levis, ils sortirent en foule pour mettre à mal les prétendus fuyards.

C'était ce qu'attendait l'Olonais. Les flibustiers, s'arrêtant et se retournant tout à coup, chargèrent avec furie les Espagnols, qui, déconcertés par cette offensive inattendue, se mirent à rétrograder confusément, puis, revenus au-

près des forts, s'arrêtèrent pour en défendre désespérément l'entrée.

Une lutte terrible s'engagea à l'avant du bastion. Espagnols et aventuriers combattaient avec une ardeur égale, à coups d'épée, de sabre, de pistolet, pendant que du haut des remparts les soldats restés dans le fort tiraient sans cesse, atteignant à la fois amis et ennemis.

Déjà les Espagnols, d'ailleurs beaucoup plus nombreux, semblaient être sur le point de forcer définitivement les flibustiers à une retraite réelle, quand apparurent sur le lieu de la lutte les bandes de Michel le Basque, qui, ramenées par leur chef, avaient réussi à se frayer un passage sur les pentes boisées de la montagne.

L'arrivée de ces trois cents hommes devait décider du sort de la mêlée.

Les Espagnols, pressés de toutes parts, furent repoussés dans le fort, où pénétrèrent en même temps qu'eux un grand nombre de flibustiers, avec l'Olonais, le Corsaire noir et le Basque, jusque-là miraculeusement restés sains et saufs, bien que marchant toujours en avant.

À l'intérieur du fort, le combat continuait avec un acharnement mutuel : les Espagnols étant tous résolus à se faire massacrer plutôt que d'amener le grand étendard national.

Le Corsaire noir, entré l'un des premiers, s'était engagé avec ses hommes dans une grande cour, où une centaine de soldats combattaient en désespérés, pour tâcher de s'ouvrir un passage à travers les assaillants.

Déjà beaucoup d'entre eux étaient tombés sous les coups des flibustiers, quand on vit s'avancer un homme couvert d'un riche costume, coiffé d'un large chapeau de feutre gris orné d'une plume d'autruche.

« En garde, chevalier ! cria-t-il en levant sa grande et brillante épée. Je vais vous tuer. »

Le Corsaire, qui venait de se débarrasser, non sans peine, d'un capitaine qui l'avait pris à partie et qui gisait étendu à ses pieds, se retourna soudain vers le survenant et poussa un cri de surprise :

« Vous, comte !

— Oui, chevalier, répondit le Castillan, saluant avec son arme. Défendez-vous, car il n'y a plus aucun lien entre nous. Vous combattez pour la flibuste, et moi pour la bannière de la vieille Castille.

— Laissez-moi passer, comte, répliqua le Corsaire, en cherchant à se jeter contre un groupe d'Espagnols qui attaquaient ses hommes.

— Vous me tuerez, ou je vous tuerai ! dit le comte d'un ton résolu.

— Comte, je vous en prie, laissez-moi passer, répéta le Corsaire, ne me forcez pas à croiser le fer avec vous. Si vous voulez vous battre, il y a derrière moi des centaines d'hommes prêts à vous tenir tête. Mais j'ai contracté envers vous une dette de reconnaissance.

— Non, chevalier, nous sommes quittes. Avant que le drapeau espagnol soit abaissé, s'il doit l'être, le comte de Lerme sera mort, comme le sont déjà le brave commandant de ce fort, et la plupart de ses vaillants officiers. »

Cela dit, il se jeta sur le Corsaire, qu'il attaqua avec furie.

Le seigneur de Vintimille, qui savait sa supériorité sur le noble Castillan, et qui aurait regretté de mettre à mal le loyal et généreux gentilhomme, recula de deux pas en répétant :

« Je vous en prie, ne me forcez pas à vous tuer.

— Peu m'importe ! s'écria le comte avec un sourire dédaigneux. À nous deux, seigneur de Vintimille ! »

Et enfin la lutte s'engagea dans toutes les règles entre ces deux hommes.

Le comte attaquait avec une grande impétuosité, couvrant le Corsaire de coups redoublés, que celui-ci, d'ailleurs, rabattait avec une adresse merveilleuse.

L'un et l'autre, d'ailleurs, tout en jouant activement de l'épée, avaient pris leur poignard dans la main gauche pour aider à la parade. Ils avançaient, reculaient, glissant parfois dans le sang qui coulait sur le sol.

Tout à coup enfin, le Corsaire, qui s'obstinait dans l'idée d'épargner son adversaire, fit une battue suivie d'un demi-cercle par lequel il fit sauter l'épée du comte, par un jeu analogue à celui qui lui avait réussi précédemment dans la maison du notaire.

Le comte, poussant un cri de rage, se jeta sur le corps du capitaine qui gisait, son épée encore à la main ; et, saisissant cette arme, il se trouva presque aussitôt en garde de nouveau. En même temps, un soldat espagnol crut devoir lui venir en aide contre le Corsaire.

Celui-ci, obligé de faire face à ces deux adversaires, n'hésita plus. D'une vive estocade il abattit le soldat ; puis il

fonça à corps perdu sur le comte, qui reçut son coup en pleine poitrine, et fut littéralement traversé par le fer du flibustier.

« Comte ! s'écria le seigneur de Vintimille, en le prenant dans ses bras, voilà pour moi une bien triste victoire. »

Le Castillan, dont les yeux s'étaient fermés, les rouvrit un instant et dit d'une voix qui s'entendait à peine :

« Ainsi l'a voulu le destin ! Mais je meurs sans avoir vu abaisser l'étendard de Castille.

— Carmaux, Wan Stiller, vite du secours ! cria le Corsaire.

— Inutile !... reprit le mourant. Adieu, chevalier, je... »

Un flot de sang, sortant de sa bouche, l'empêcha d'en dire davantage.

Le Corsaire, profondément ému, déposa à terre le cadavre du noble et fier Castillan, dont il baisa le front blême avec une sorte de pieux respect ; et, relevant son épée sanglante, il se jeta de nouveau dans la mêlée, qui était encore très vive sur les divers points du fort, en répétant, mais d'une voix que coupaient des sanglots :

« À moi, hommes de mer ! »

Partout, sur les tours, sur les glacis, dans les casemates, dans les couloirs, les Espagnols combattaient avec la rage qu'inspire le désespoir. Le vieux et valeureux commandant de Gibraltar et la plupart de ses officiers avaient succombé ; les autres se multipliaient pour ranimer la résistance. La lutte dura plus d'une heure, au cours de laquelle presque

tous les défenseurs de la place se firent massacrer sous la bannière de la patrie lointaine.

Pendant que les hommes de l'Olonais prenaient définitivement possession du premier fort, le Basque et les siens allaient attaquer l'autre, qui était à peu de distance, et dont la garnison, comprenant qu'elle n'avait aucun espoir de vaincre, consentit à se rendre, à la condition, qui lui fut proposée, d'avoir la vie sauve.

Vers le milieu de l'après-midi, s'acheva enfin la terrible lutte, qui durait depuis le point du jour, et dans laquelle avaient succombé quatre cents Espagnols et plus de cent vingt flibustiers.

XXXV

LE SERMENT DU CORSAIRE NOIR

Pendant que la foule des aventuriers, avide de pillage, se ruait comme un torrent impétueux sur la ville, dès lors sans défenseurs, pour empêcher les habitants de se sauver dans les bois des alentours, en emportant leurs objets les plus précieux, le Corsaire noir, Carmaux, Wan Stiller et Moko visitaient les points où s'étaient livrés des combats, afin de savoir si l'odieux gouverneur de Maracaïbo se trouvait parmi les morts ou les blessés, ou s'il se cachait à l'intérieur de la place, en quelque lieu où l'on pût s'emparer de lui.

Ils cherchaient, interrogeaient sans obtenir aucun résultat.

À chaque pas s'offraient à eux d'horribles spectacles, comme toujours après une prise d'assaut où assiégeants et assiégés ont été animés d'une même furie : les uns déterminés à résister jusqu'au dernier soupir et se défendant avec la rage du désespoir, les autres enivrés par le succès et surexcités par les pertes qu'ils ont eux-mêmes subies, frappant en aveugles, massacrant sans la moindre pitié. Partout des ruisseaux de sang, des entassements de cadavres, partout des mourants exhalant des plaintes, des blessés implorant des secours ou proférant des imprécations contre leurs meurtriers.

Le Corsaire noir, qui, en réalité, n'éprouvait aucune haine contre les vaincus, tombés dans un héroïque dévoue-

ment à leur mère patrie, se sentait gagné par une profonde émotion ; et, avec l'aide de ses compagnons, il faisait de son mieux pour assister et soulager les blessés, quel que fût le parti auquel ils appartenaien-

Comme, en poursuivant leur triste exploration, les quatre hommes avaient pénétré dans une cour où la lutte avait été très vive, et où de nombreux flibustiers et soldats étaient tombés pêle-mêle, ils entendirent une voix qui, sortant de dessous un amas de corps inanimés, disait :

« À boire ! par grâce, à boire !

— Pardieu ! fit Carmaux, il me semble que cette voix n'est pas nouvelle pour moi.

— Eh ! reprit Wan Stiller, on dirait celle de notre Catalan ! »

Le Corsaire et le nègre, s'élançant aussitôt, eurent bientôt retiré du milieu des cadavres une tête ensanglantée, deux longs bras et un buste couvert d'une cuirasse de peau, sur laquelle du sang avait aussi coulé.

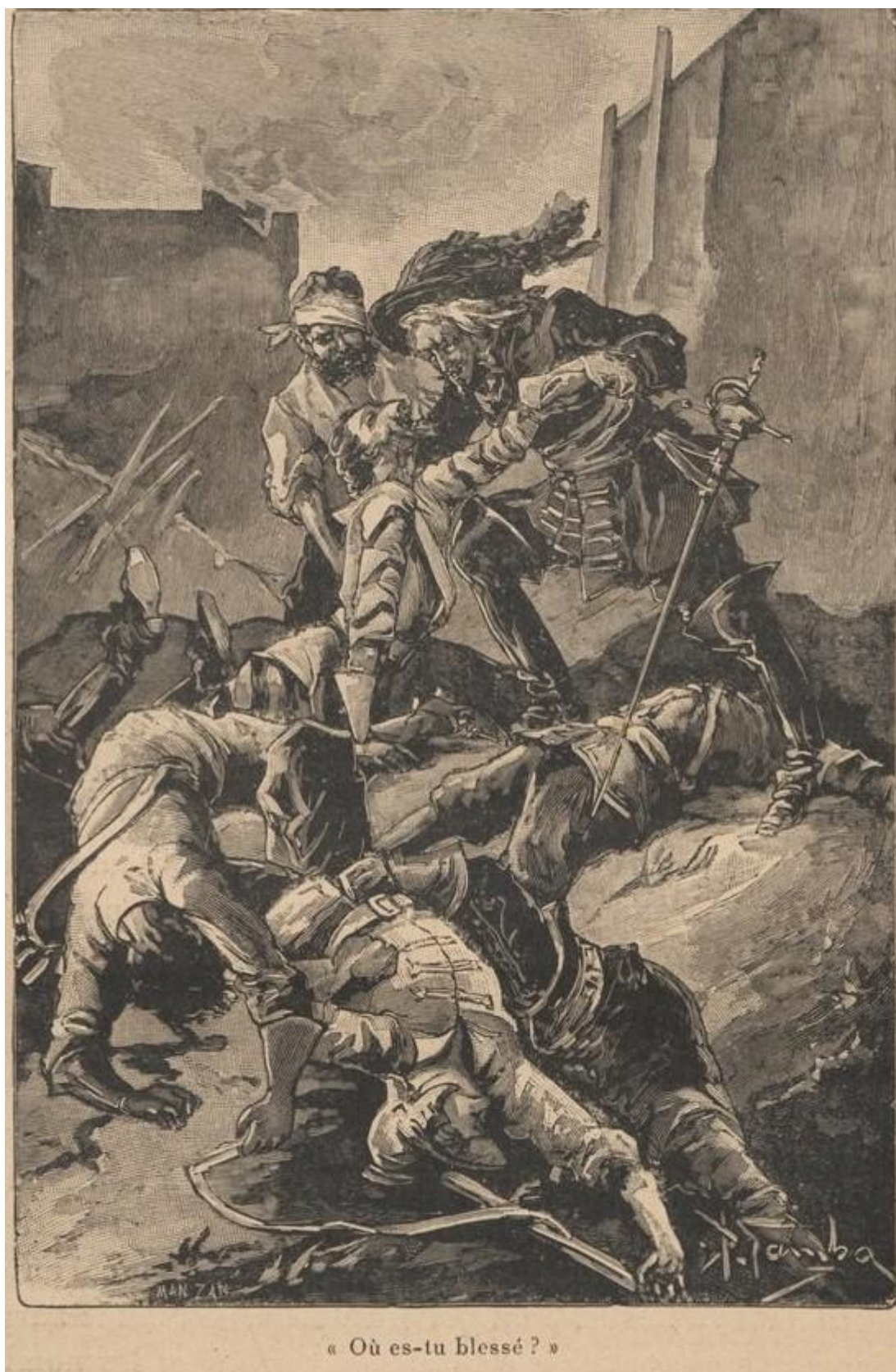
« C'est bien lui, dit Carmaux.

— Caramba ! fit l'Espagnol, vous arrivez à propos ; incapable de me soulever, j'allais certainement mourir là.

— Où es-tu blessé ? demanda le Corsaire.

— J'ai reçu, autant que je crois, un coup de sabre sur l'épaule et un autre au travers du visage ; mais, soit dit sans vous offenser, capitaine, j'ai embroché comme un cabri celui qui m'a arrangé ainsi. À la guerre comme à la guerre.

— Tes blessures ne sont pas mortelles ?



— Non, sans doute ; mais elles m'ont causé une douleur si vive que je me suis évanoui... À boire, je vous prie, à boire, ne fût-ce qu'une gorgée !

— Tiens, compère, dit Carmaux, en lui offrant sa gourde pleine d'un mélange d'eau et de rhum. Cela te remettra.

— Merci ! »

Après avoir bu, le Catalan, s'adressant au Corsaire :

« Vous avez sans doute cherché le gouverneur ? dit-il.

— Oui. L'as-tu vu ?

— Eh ! capitaine, vous ne le trouverez pas !

— Pourquoi ?

— Parce que le coquin, prévoyant probablement votre victoire, n'est pas entré dans la ville.

— Où donc est-il allé ?

— J'ai su, par un des soldats qui l'avaient accompagné, qu'il s'est fait conduire par la caravelle du comte de Lerme sur la côte orientale du lac, pour éviter la croisière de vos navires ; il devait de là se rendre à Coro, où il espérait trouver un navire espagnol, qui le porterait à Porto-Cavallo, où il a des propriétés et des parents.

— Tu es sûr de tout cela ?

— Je vous répète ce qui m'a été dit par un camarade, qui avait entendu le gouverneur lui-même l'expliquer à l'un de ses officiers.

— Mort et damnation ! s'écria le Corsaire, en serrant les poings. Il m'échappe encore au moment où je croyais si bien le tenir. Mais s'en allât-il au fond des enfers, que j'irais l'y chercher. Il me faut ma vengeance, et je l'aurai !

— Et je vous accompagnerai, si vous voulez bien le permettre, capitaine.

— Crois-tu que nous puissions nous mettre dès maintenant sur ses traces ?

— Oh ! non, car avant que vous ayez pu gagner la sortie du golfe, le navire espagnol l'aura transporté sur les côtes du Nicaragua.

— Eh bien, soit, qu'il fuie ! Mais dès le retour des Frères de la côte de la Tortue, nous organiserons une expédition comme on n'en a point encore vu dans ces mers. Carmaux, Wan Stiller, prenez soin du Catalan, je vous le confie. Et toi, Moko, viens avec moi, dans la ville. Je veux voir l'Olonais.

La ville, que les aventuriers avaient envahie sans y trouver presque aucune résistance, offrait un aspect non moins navrant que les forts.

Toutes les maisons étaient mises au pillage ; et de toutes parts l'on entendait des cris, des tumultes, des coups de feu.

Dans les rues couraient des troupes d'habitants, qui s'efforçaient de soustraire à la cupidité des envahisseurs les objets précieux qu'ils emportaient. Ça et là des rixes s'engageaient entre flibustiers et citoyens ; et en plus d'un lieu des meurtres étaient commis, des incendies éclataient.

Le Corsaire, qui se rappelait avoir vu des scènes analogues pendant la guerre des Flandres, allait devant lui, en faisant des gestes de dégoût. Il arriva sur la place centrale, au milieu d'une bande de flibustiers qui avaient amené là les principaux habitants de la ville, où se trouvait l'Olonais occupé à faire peser l'or exigé de ces gens comme rançon.

« Eh bien ! cria-t-il en apercevant le Corsaire noir, as-tu enfin pris et pendu ce fameux Wan Guld ? Mais tu n'as pas l'air content.

— En effet.

— Quoi de nouveau ?

— Wan Guld navigue en ce moment vers les côtes du Nicaragua.

— Lui ! Cet homme a donc la protection du diable ? Que penses-tu faire maintenant ?

— Je viens te dire que je retourne à la Tortue, pour y organiser une nouvelle expédition.

— Sans moi ?... Ah ! ce n'est pas bien, chevalier.

— Tu voudrais en être ?

— Certes. Dans quelques jours nous partirons d'ici, et, aussitôt réunis à la Tortue, nous combinerons cette affaire.

— Très bien, Pierre. Merci. Je compte sur toi. »

Trois jours plus tard, les flibustiers, après avoir achevé le pillage de la malheureuse ville, s'embarquèrent sur les nombreuses chaloupes venues de leur flottille, qui n'avait pas quitté l'entrée du lac.

Emmenant avec eux plus de deux cents captifs, dont ils espéraient tirer, tôt ou tard, de fortes rançons, ils emportaient, en outre, de grandes quantités de vivres, d'objets de toutes sortes, et plus de deux cent soixante mille piastres, somme considérable qui, dès leur retour à la Tortue, y serait

partagée, et bientôt dissipée, sans doute en festins et en divertissements divers.

La traversée du lac s'accomplit sans incidents ; et le lendemain les corsaires, revenus sur leurs navires, firent voile vers Maracaïbo : leur intention étant de visiter une seconde fois cette ville, pour la mettre, s'il était possible, de nouveau à contribution.

Le Corsaire noir et ses compagnons avaient dû prendre passage sur les vaisseaux de l'Olonais : la *Foudre* ayant été envoyée en surveillance à la sortie du golfe, en prévision d'une surprise de l'escadre espagnole qui croisait pour protéger les nombreuses places maritimes du Mexique, du Yucatan, du Honduras, du Nicaragua et de Costa-Rica.

Carmaux et Wan Stiller n'avaient pas oublié d'emmenner avec eux le Catalan, dont les blessures avaient été positivement reconnues sans gravité.

Comme les flibustiers l'avaient prévu, les habitants de Maracaïbo, ne comptant pas sur le retour des envahisseurs, étaient rentrés dans leurs maisons ; si bien que ces infortunés, après avoir subi déjà une désastreuse invasion, durent encore, sous peine d'un nouveau saccage et d'un incendie général, verser encore près de trente mille piastres.

À quoi il faut ajouter que, non contents de leur butin considérable, les pillards profitèrent de leur second séjour dans la ville, pour enlever des églises les vases sacrés, les ornements, les tableaux et un certain nombre de cloches, en donnant pour prétexte que tout cela serait employé à l'aménagement d'une magnifique chapelle qu'ils avaient, disaient-ils, l'intention d'ériger à la Tortue, en souvenir du bon succès de leurs dernières expéditions.

Dans l'après-midi du même jour, la flotte flibustière abandonnait définitivement ces parages, se dirigeant vers l'issue du golfe.

Le temps était devenu menaçant ; du côté de la Sierra de Sainte-Marthe venaient des masses nuageuses, qui obscurcissaient le soleil, et à la brise avait succédé un vent impétueux. Les vagues, très fortes, battaient à grands coups les flancs des navires.

Vers les huit heures du soir, alors que des éclairs fréquents sillonnaient l'horizon et que la mer devenait phosphorescente, l'escadre reconnut la *Foudre*, qui, sous les ordres de Morgan, courait des bordées en avant de la pointe de l'Espada.

L'ordre d'accoster lui fut donné par une fusée de couleur lancée par l'Olonais, pendant qu'on mettait à la mer la grande chaloupe, où prirent aussitôt place le Corsaire, Wan Stiller, Carmaux, le nègre et le Catalan.

Morgan, apercevant ce signal et les fanaux de l'escadre, avait mis la proue sur l'entrée du golfe. En quelques bordées le rapide navire du Corsaire aborda la chaloupe et embarqua le capitaine et ses compagnons.

À peine le Corsaire eut-il mis le pied sur le pont, qu'une immense acclamation retentit :

« Vive notre commandant ! »

Le Corsaire, suivi de Carmaux et de Wan Stiller, qui soutenaient le Catalan, marchant entre les deux rangs que formaient ses marins, se dirigea d'un pas hâtif vers une blanche figure qui venait d'apparaître à la porte du carré d'arrière.

Une exclamation de joie s'échappa des lèvres du fier aventurier :

« Vous, duchesse !

— Oui, chevalier, répliqua d'une voix émue la jeune Flamande en allant au-devant de lui ; je suis heureuse de vous revoir... »

En cet instant un éblouissant éclair, suivi d'un gronde-ment, dissipa la profonde obscurité qui régnait sur la mer.

Or, comme cette lueur avait vivement illuminé la char-
mante figure de la noble demoiselle, le Catalan s'écria :

« Quoi ! Elle, la fille de Wan Guld ici !... Grand Dieu ! »

Le Corsaire, qui allait précipitamment vers la duchesse, se retourna brusquement vers l'Espagnol, qui tenait ses re-
gards attachés sur cette apparition imprévue.

« Qu'as-tu dit ?... cria-t-il d'une voix qui n'avait rien
d'humain... Parle, parle ou je te tue ! »

Le Catalan ne répondit pas. Courbé en avant, il regardait la jeune femme, qui rétrogradait lentement et qui chancelait, comme si elle eut reçu un coup de poignard en pleine poi-
trine.

Pendant quelques instants régna sur le pont un silence que troublaient seuls les clapotements des flots contre la carcasse du navire. Les cent vingt hommes de l'équipage te-
naient leurs regards attachés tantôt sur la belle Flamande, tantôt sur le capitaine, qui, les poings fermés, s'avavançait vers le Catalan. Tous semblaient dans l'attente d'un tragique événement.

« Parle ! répéta le Corsaire avec un accent effroyable...
Parle ! »

Enfin le Catalan, d'une voix ferme :

« Oui, celle-ci est la fille de Wan Guld.

— Tu la reconnais ? Tu en es sûr ?

— Oui.

— Jure que c'est elle !

— Je le jure ! »

À ces mots, un véritable rugissement sortit de la bouche du Corsaire, qui parut d'abord absolument écrasé par cette solennelle déclaration ; mais tout à coup, se redressant, bondissant sur lui-même comme eût fait un tigre furieux, et d'une voix étrange et retentissante, qui domina les bruits de la mer :

« La nuit où j'ai donné pour tombeau les flots de l'Océan au cadavre du Corsaire rouge, dit-il, j'ai proféré un serment terrible... Maudite soit cette autre nuit qui anéantit un beau rêve que j'avais cru pouvoir faire.

— Commandant..., voulut dire Morgan, qui était à côté de son chef.

— Silence ! hurla le Corsaire en frappant du pied. Ce sont mes frères qui commandent ici à cette heure. »

Une sorte de superstitieuse émotion de terreur fit courir un frisson chez les flibustiers, qui remarquèrent que la mer scintillait en ce moment, comme le soir où le Corsaire avait prononcé le serment qu'il venait de rappeler ; et il leur semblait voir surgir des flots les cadavres des deux frères.

La jeune Flamande continuait lentement à se diriger vers la poupe, retenant à deux mains sa chevelure qui flottait au vent. Le Corsaire noir, les yeux hagards, la suivait pas à pas. Semblant l'un et l'autre manquer de voix, ils se taisaient.

Les hommes d'équipage, muets, immobiles, étaient comme terrorisés par cette scène. Morgan lui-même n'avait plus osé s'adresser au capitaine.

Parvenue au seuil de l'escalier conduisant au carré, la jeune femme s'arrêta un instant, en faisant un geste de désespoir ; puis elle descendit, toujours suivie du Corsaire.

Arrivée au salon, elle se laissa tomber anéantie sur un siège.

Le Corsaire, entré après elle, ferma la porte, et d'une voix pleine de sanglots :

« Malheureuse !... cria-t-il, en venant devant la jeune fille.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix exténuée, oh oui ! malheureuse ! »

Puis un silence troublé par les sanglots de la belle Flamande.

« Maudit serment ! reprit le Corsaire, avec un éclat de désespoir... Vous, la fille de Wan Guld, l'homme à qui j'ai voué une haine éternelle ! la fille du traître qui a assassiné mes frères... Mon Dieu ! C'est épouvantable ! »

Il s'interrompit, pour reprendre bientôt avec une fiévreuse exaltation :

« Vous ne savez donc pas que j'ai juré d'exterminer, si c'est en mon pouvoir, tous les êtres ayant le malheur d'appartenir à la famille de mon ennemi ? Je l'ai juré la nuit où j'ai vu s'engloutir dans les flots la dépouille de mon dernier frère, que votre père avait fait mourir ; Dieu, la mer, les hommes, ont été témoins du serment que j'ai prononcé. Ce serment est votre arrêt de mort. »

En entendant ces paroles, la jeune Flamande se leva vivement, et avec une héroïque fermeté :

« Eh bien ! dit-elle, puisque le destin a voulu que mon père soit l'objet de votre haine implacable, tuez-moi, vengez-vous sur moi seule, il me sera doux de mourir de la main de l'homme dont j'ai vivement admiré le grand caractère, et que j'aurais voulu pouvoir aimer toute ma vie. Tuez-moi.

— Moi, vous tuer ! s'écria le Corsaire avec un geste d'épouvante, vous que de mon côté j'aurais voulu aimer, chérir toujours !... Mais voyez, voyez !... »

En parlant ainsi, il avait pris la jeune fille par un bras et l'avait conduite vers la fenêtre ouvrant sur la mer, qui, alors, scintillait comme si elle avait été faite d'une masse de métal en fusion.

« Regardez, reprit-il, la mer est embrasée comme la nuit où je lui ai confié les cadavres des victimes de votre père. Ils sont là, ils m'épient, ils demandent vengeance ; je les vois flottant sur les eaux, je les entends me rappelant, me criant mon serment... Oui, frères bien-aimés, oui, vous serez vengés. Cette belle jeune fille m'avait semblé aimable ; j'avais cru pouvoir unir un jour mon sort au sien ; et cette pensée me rendait heureux ; mais cette belle, cette aimable personne est la fille de votre assassin... »

Le Corsaire, en ce moment, semblait vraiment pris d'un accès de folie délirante.

Tout à coup, se tournant vers la jeune fille qui s'était échappée de sa main, il lui dit avec un accent de froide et implacable haine :

« Préparez-vous à mourir, ou plutôt demandez à Dieu et à mes frères de vous protéger. Je vous attends sur le pont. »

Puis il sortit rapidement du salon sans s'être retourné. Il traversa le tillac et monta au banc de commandement.

Les hommes d'équipage étaient restés rassemblés. Le timonier, droit à l'arrière, guidait attentivement la *Foudre* vers le nord pour suivre l'escadre des vaisseaux de la flibuste, dont les fanaux se voyaient à diverses distances.

« Lieutenant, dit le Corsaire s'adressant à Morgan, faites préparer un canot et mettez-le à la mer.

— Que voulez-vous faire, commandant ?

— Tenir mon serment, répliqua le Corsaire d'une voix troublée et sourde.

— Qui descendra dans cette embarcation ?

— La fille du traître.

— Oh ! commandant !

— Silence ! mes frères me regardent, dit le Corsaire comme sous l'empire d'une sinistre hallucination : obéissez, c'est moi qui commande ici ! »

Cependant, parmi tous ces hommes, aucun ne bougeait pour exécuter l'ordre qui venait de leur être donné. Ces

rudes et fiers aventuriers, qui, aussi braves que leur chef, avaient maintes fois combattu avec un courage prodigieux, étaient comme paralysés par une terreur invincible.

La voix du Corsaire, qui était devenue âpre et menaçante, retentit de nouveau :

« Hommes de mer, obéissez. »

Alors le maître d'équipage sortit des rangs en faisant signe à quelques hommes de le suivre ; et bientôt une petite chaloupe, où l'on avait mis quelques vivres, fut descendue à la mer au bord de l'échelle de tribord.

À peine avaient-ils terminé ces préparatifs qu'on vit sortir du carré d'arrière la jeune Flamande, qui, vêtue de blanc, les cheveux dénoués tombant sur ses épaules, apparut à tous comme un fantôme ; sans prononcer une parole, semblant à peine effleurer le plancher, elle traversa le pont, droite, ferme, avec une héroïque résolution.

Quand elle fut parvenue auprès de l'échelle au bas de laquelle le maître d'équipage lui montra la chaloupe qui, sur les flots très agités, heurtait bruyamment le flanc du navire, elle s'arrêta un instant ; puis se tourna vers la poupe pour regarder le Corsaire, dont la noire silhouette se dessinait sinistrement sur le ciel, qu'illuminaient de nombreux éclairs.

Elle contempla pendant quelques secondes le fier ennemi de son père, qui, les bras croisés, se tenait immobile sur le banc de commandement. Elle lui fit de la main un signe d'adieu, et descendit rapidement dans la chaloupe.

Le maître d'équipage retira l'amarre, sans que le Corsaire eût fait un geste pour le retenir.

Un cri d'ensemble échappa aux flibustiers.

« Sauvez-la ! »

Le Corsaire, toujours immobile, resta muet. Penché sur le bordage, il semblait regarder machinalement la chaloupe, que les vagues eurent bientôt emportée au large, en la secouant épouvantablement.

Et toujours sur la mer scintillante passaient de longs éclairs, que suivaient des grondements de tonnerre. À la proue de la chaloupe, qui s'éloignait rapidement, l'on pouvait voir la forme blanche de la jeune femme, qui semblait tenir ses yeux obstinément fixés sur la *Foudre*.

Tout l'équipage, qui s'était précipité à tribord, suivait anxieusement en silence la frêle embarcation, qui tantôt bondissait à la cime d'une lame, et tantôt paraissait retomber dans l'abîme.

Il en fut ainsi pendant quelques minutes, après lesquelles elle disparut dans le ténébreux horizon, que recouvraient des nuages d'un noir d'encre.

Quand les flibustiers, ne la distinguant plus, dirigèrent leurs regards atterrés vers le banc de commandement, ils purent voir le Corsaire noir se courber lentement sur lui-même, puis se laisser tomber assis sur un rouleau de cordages, et cacher sa face dans ses mains. Et il leur sembla entendre un bruit de sanglots se mêler aux rumeurs du vent et des eaux.

Carmaux s'était approché de Wan Stiller :

« Regarde là-haut, lui dit-il, regarde : le Corsaire noir qui pleure. »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—
Juin 2023
—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Patch, FrançoisM, Coolmicro

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**